



V. 3. 12. Rep. XVII

Der Universitätsbibliothek zu Toronto  
als Geschenk überreicht

von

der Königlichen öffentlichen Bibliothek  
zu Dresden (Königreich Sachsen)

1892

530



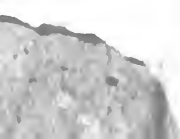


LES  
ORAISSONS  
DE  
CICERON.  
TOME HUITIÈME.

1870

1870

1870



LL  
C5684ny  
FV

LES

# ORAISSONS

DE

# CICERON,

TRADUITES EN FRANCOIS,

SUR

LA NOUVELLE EDITION

D'HOLLANDE 1724.

AVEC DES REMARQUES.

*Par M. DE VILLEFORE.*

TOME HUITIEME.



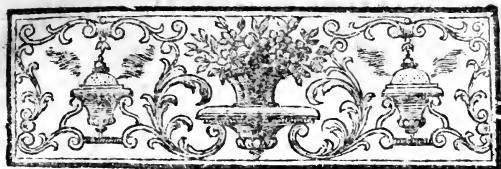
A PARIS,

Chez PIERRE GANDOUIN, Libraire,  
Quai des Augustins, à la Belle Image.

MDCCXXII.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

24078  
5/8/92



XXXXVI<sup>e</sup>. ORAISON.

C O N T R E

MARC-ANTOINE.

PREMIERE PHILIPPIQUE.

L'An de Rome 709. L'An de Ciceron 63.

S O M M A I R E.

*Après que Cesar aux Ides de Mars eût été tué en plein Sénat, Antoine son Collegue dans le Consulat craignant pour sa propre personne, non seulement se tint caché ce jour-là, mais dissimula même ses desseins pendant quelque tems, pour s'accommoder aux conjonctures. Le lendemain de cette mort les Consulaires traiterent avec lui de la réunion commune, & le dix-septième Ci-*

Tome VIII.

A


*ceron ayant convoqué le Sénat dans le Temple de la Terre , jetta les fondemens de la paix autant qu'il put , & fut d'avis que la mémoire des tems de division fût effacée par un éternel oubli. Le même jour Antoine parla de la République très-populairement , & les jours suivans parut donner des marques de ses favorables intentions ; il envoya même au Capitole son jeune fils pour ôtage de la paix , & donna toutes les assurances qu'il put à Brutus & à Cassius , qui s'étoient réfugiés au Capitole , dans la crainte qu'ils avoient du peuple ; mais Antoine ne pouvant soutenir long-tems un personnage emprunté , voulut que l'on fit des funérailles à Cesar , quoique supposé qu'il fut un tyran , son corps n'en dut pas avoir selon les Loix. Il fit son éloge funebre , & après le détail de tous ses exploits , il déploya sa robe ensanglantée & percée de coups de poignard , ce qui produisit dans le peuple une*

*si grande douleur qu'ils coururent aux maisons de Brutus & de Cassius pour y mettre le feu. Ces deux Romains se sauverent de Rome & se rendirent dans les Provinces qui leur étoient décernées par le Sénat.*

*Les jours d'après, Antoine fit pourtant quelques reglemens assez sages & qui faisoient esperer le retour de la liberté ; mais il changea bien-tôt de conduite & ne fit plus rien de conforme aux idées du Sénat, dont il méprisa & renversa tous les conseils. Cicéron n'esperant plus rien de bon de la part d'Antoine durant son Consulat, sortit de Rome pour aller en Grece jusqu'aux Kalendes de Janvier prochain, que Hirtius & Pansa désignez Consuls, entreroient en exercice. Il n'alla pourtant pas bien loin, car ayant appris en chemin la harangue qu'Antoine avoit faite, il l'approuva fort & résolut de revenir. Il arriva si fatigué que*

4 QUARANTE-SIXIÈME ORAISON

*le lendemain jour des Kalendes de Septembre , le Sénat s'étant assemblé dans le Temple de la Concorde , il ne put pas s'y trouver. Antoine irrité de son absence , dit qu'il enverroît des ouvriers pour faire renverser & razer sa maison. Le jour suivant Cicéron vint au Sénat , Antoine n'y parut pas , & Cicéron prononça cette première Philippique où il rend raison de son départ & de son retour & finit par de grandes plaintes contre la conduite d'Antoine.*

I.  VANT que je dise sur les intérêts de la Patrie ce que je crois qu'il en faut dire en ce tems-ci , je vous exposerai en peu de mots , PERES CONSCRIPTS , la cause de mon départ & celle de mon retour. Lorsque j'esperois qu'enfin l'Etat alloit rentrer sous votre Gouvernement & sous votre autorité , je me proposois de demeurer ici dans une vigilance digne d'un Sénateur & d'un Consulaire. Je ne m'écartois nulle part , & j'avois toujours les



yeux sur la République, depuis le jour que nous fûmes convoquez dans le (1) Temple de la Terre, où je jettai les fondemens d'une paix solide, autant qu'il me fût possible : je rappelai d'Athenes un ancien exemple, j'employai même une (2) expression Greque dont cette République s'étoit alors servie pour appaiser ses divisions, & j'opinaï qu'il falloit effacer par un éternel oubli la mémoire de toutes nos dissensions civiles.

II. M. Antoine fit alors un très-beau discours, & montra des sentimens admirables. Enfin par sa déclaration & par (3) ses enfans mis en ôtage, la paix fut confirmée avec les plus considérables Citoyens. Tout le reste répondoit à ces commencemens heureux, il appelloit les principaux de la ville aux délibérations qu'il faisoit dans sa maison touchant les affaires de la République ; il rapportoit au Sénat tout ce qui se traitoit d'important, il y avoit de la sagesse & de la dignité dans les réponses qu'il faisoit à tout ce qu'on lui demandoit, & l'on ne trouvoit rien

(1) *Temple de la Terre.* signifie pardon general, Ce Temple est quelque-fois appelé le Temple de Cérès. (3) *Par ses enfans:* Antoine envoya ses enfans au Capitole pour y servir d'ôtage de la paix.

(2) *Une expression.* C'est le terme d'amnistie, qui

## 6 QUARANTE-SIXIÈME ORAISON

alors dans les Mémoires de Cefar que ce qui étoit connu de tous.

III. A-t-on rappelé les exiliez? Un seul, difoit-il , & nul autre. A-t-on donné des Privileges? Aucuns , répondoit-il. Il vouloit auffi que nous approuvaffions l'avis de Ser. Sulpitius homme illuftre , qui opinoit qu'après les Ides de Mars l'on n'attacheroit point d'affiche qui regardât nulle Ordonnance ou nulle gratification de Cefar. Je fupprime beaucoup d'excellens reglemens & je me hâte d'en venir à la plus belle action d'Antoine. Il abolit entièrement la Dictature, qui s'étoit enfin arrogée toute la force de l'autorité Royale , & nous n'eûmes pas befoin d'opiner : il apporta , tout écrit , le Decret qu'il vouloit que l'on en fît. Après qu'il en eût fait la lecture, nous nous rendîmes avec un grand plaifir à ce qu'il fouhaitoit , & par une Ordonnance du Sénat , nous lui en fîmes des remercimens dans les termes les plus honorables.

IV. Une lumiere nouvelle sembloit s'offrir à nous , après être affranchis non feulement de la domination que nous avions foufferte , mais de la crainte d'une autre ; il donnoit à la République des gages folemnels qu'il vouloit rendre à Rome la liberté , puisqu'à caufe de la mémoire encore récente de Cefar Dictateur perpetuel ,

il abolissoit absolument ce nom que l'on avoit porté souvent avec assez de justice.

V. Le Sénat après quelques jours n'eut plus à craindre de voir répandre le sang, on punit cet Esclave usurpateur du nom de Marus ; tout cela se fit de concert avec son Colleague, & le reste est personnel à Dolabella. Mais je suis persuadé qu'Antoine, sans son absence, y auroit eu part. Car comme des maux sans nombre se communiquoient sourdement dans Rome & se multiplioient tous les jours ; que des Citoyens pervers & des Esclaves aussi méchans qu'eux, après avoir recommencé des funérailles irrégulières, dressoient un bûcher sur la place, & menaçoient les Temples & les maisons, Dolabella fit paroître tant de vigilance, soit contre ces Esclaves audacieux & scelerats, soit contre ces Citoyens indignes & barbares, & donna des ordres si hardis pour abbattre cette execrable colonne, qu'il est, ce semble, surprenant que les suites aient été si différentes de ce jour-là.

VI. Car aux Kalendes de Juin où il avoit fait publier une convocation, tout fut changé, rien ne se fit plus par le Sénat, beaucoup de reglemens importans furent faits par le peuple, d'autres sans lui, d'autres malgré lui. Les Consuls désignez dirent qu'ils n'osoient venir dans le

## 8 QUARANTE-SIXIÈME ORAISON.

Sénat. Les (1) Libérateurs de la Patrie étoient bannis d'une ville qu'ils avoient affranchie du joug de la servitude, après que les Consuls avoient fait leur éloge dans leurs Harangues & dans leurs discours particuliers. Ceux que l'on appelloit (2) Vétérans & dont le Sénat avoit ménagé les intérêts avec beaucoup d'attention, étoient excitez, non pas à conserver les biens qu'ils avoient, mais à concevoir de l'espérance pour de nouvelles proyes. Comme j'aimois mieux entendre parler de ces révolutions que de les voir, & que j'étois en droit d'exercer une légation (3) libre ; je partis dans le dessein de revenir à Rome aux Kalandes de Janvier, qui paroissoient être le tems de faire une nouvelle convocation du Sénat.

(1) *Libérateurs de la patrie.* C'est le nom que Cicéron donnoit à ceux qui avoient tué Cesar.

[2] *Les Veterans.* C'étoient des Soldats d'une expérience consommée, très estimées de la République à laquelle ils avoient rendu de grands services, & qui leur avoit donné leur congé. On les invitoit encore à servir dans les occasions importantes, mais sans

les y forcer. Cicéron en parlant des Soldats de Cesar, dit qu'on les appelloit *Veterans*, soit pour faire entendre qu'il ne les croyoit pas dignes de ce nom, puisqu'ils servoient contre la République dans le parti d'Antoine, ou qu'en effet la plupart n'eussent pas encore fait leur tems.

(3) *Légation libre.* On a dit ailleurs ce que c'étoit que Légation libre.

Je vous ai rapporté , PERES CONSCRIPTS, les motifs de mon départ ; je vais maintenant vous exposer en peu de mots les raisons de mon retour , que vous trouverez plus étonnantes. Après avoir évité , non sans sujet , d'aller par Brindes qui est le chemin le plus fréquenté pour aller en Grece , j'arrivai à Siracuse aux Kalendes du mois d'Août , parce que de là , le passage en Grece paroissoit plus convenable , & quoique je fusse extrêmement estimé dans cette ville , on ne put m'y retenir plus d'une nuit , & si je m'y étois arrêté davantage , j'aurois appréhendé que mon arrivée si prompte auprès de mes amis , ne donnât quelque soupçon. Les vents m'ayant porté de la Sicile au promontoire de Reggio dans la Calabre , je remontai en Mer pour passer plus loin , & n'étant encore gueres avancé , un vent de Sud me rejetta dans le même lieu d'où je m'étois embarqué.

VIII. Comme la nuit étoit fort obscure & que je me trouvai dans la maison de campagne de P. Valerius , avec qui j'étois en liaison d'amitié , le lendemain que je m'y arrêtois encore , pour attendre le vent , je fus visité par plusieurs Citoyens de Reggio , dont quelques-uns étoient nouvellement arrivez de Rome. La premiere chose qu'ils me mirent entre les mains , ce fut

la Harangue d'Antoine, qui me plût si fort qu'après l'avoir lûë je commençai aussitôt de penser à mon retour. Peu de tems après on m'apporta la déclaration de Brutus & de Cassius : je ne sçai si c'est parce que je les aime plus par rapport à la République qu'à moi-même, mais elle me parut pleine d'équité. Ces habitans de Reggio ajouterent encore, (car souvent ceux qui vous veulent apprendre quelque chose d'agréable, imaginent des circonstances qui rendent leur nouvelle plus intéressante;) ils ajoutaient, dis-je, comme un heureux présage, qu'aux Kalandes du mois d'Août l'assemblée du Sénat seroit nombreuse, & qu'Antoine, après avoir écarté les mauvais donneurs d'avis, & renvoyé les Députés des Provinces Gauloises, laisseroit rentrer le Sénat dans sa première autorité.

IX. Je me sentis alors animé par un si grand empressement de revenir, que ni les rames ni les vents ne me servoient point assez à mon gré, non que je crusse pouvoir arriver à tems, mais pour ne pas féliciter la République plus tard que je ne souhaitois. Je fus transporté fort promptement à Velie, où je vis (1) Brutus. Je

(1) *Je vis Brutus.* Brutus & Cassius avoient pour les mettre en sûreté leur donné le soin d'aller tous les Vétérans animez faire venir des bleds, & contre eux. Le Sénat comme ils étoient Prê-

CONTRE MARC ANTOINE. 11  
ne dis point avec quelle douleur. Il me paroïssoit honteux pour moi, d'oser retourner dans une ville d'où Brutus étoit sorti , & de vouloir être en assurance dans un endroit où il n'y en avoit point pour lui ; mais il n'étoit pas si touché que je l'étois. Le souvenir d'une si belle & si vigoureuse action lui élevoit le courage , & lui faisoit moins déplorer sa destinée que la nôtre.

X. J'appris le discours que L. Pison avoit fait dans le Sénat le premier jour d'Août : quoique suivant ce que m'avoit dit Brutus , il eût été peu secondé par ceux qui l'auroient dû faire ; cependant , au témoignage de Brutus même, qui mérite d'être pesé, & à ce qu'en publioient tous ceux que je vis depuis, ils'étoit, ce me semble, acquis beaucoup de gloire. Ainsi dès que j'en fus informé, je me hâtai d'arriver pour faire à son exemple ce que les témoins même de son courage n'avoient point fait , non pas pour être utile en quelque chose , je ne l'esperois pas & ne pouvois y contribuer , ) mais afin que s'il m'arrivoit quelqu'uns des accidens où les hommes sont exposez , ( car sans compter ceux de la nature ou du sort , on paroïssoit metteurs & que suivant la de dix jours, il fut ordonné qu'ils ne pouvoient pas être absens de Rome plus chis de la Loi.

12 QUARANTE-SIXIÈME ORAISON  
nacé de beaucoup d'autres, ) je laisse, du  
moins ce que je dirois en ce jour, comme  
un monument de mon éternel dévouement  
à la République.

XI. Je me flatte, PERES CONSCRIPTS,  
que vous aurez approuvé les motifs de mon  
départ & de mon retour ; mais avant que  
de parler sur ce qui regarde le Gouverne-  
ment, je me plaindrai en peu de mots de  
l'affront que je reçûs hier d'Antoine, dont  
je suis ami. J'ai toujours fait gloire de le  
paroître, & c'est une reconnoissance que je  
dois à quelques services (1) qu'il m'a ren-  
dus. Quelle raison y avoit-il donc de me  
forcer avec tant de rigueur de comparoître  
hier au Sénat ? Etois-je le seul absent ?  
N'avez-vous pas été souvent en plus petit  
nombre ? Y devoit-on traiter des affaires  
qui missent les malades dans la nécessité de  
s'y faire porter ? Annibal étoit-il aux por-  
tes ? S'agissoit-il de la paix avec Pirrhus, la-  
quelle, comme nous l'apprenons de l'His-  
toire, fut cause qu'Appius s'y fit porter,  
tout aveugle & tout vieux qu'il étoit. Il  
s'agissoit d'actions de grâces aux Dieux,  
& pour ces sortes de sujets, les Sénateurs

(1) Services qu'il m'a rendus. Antoine après la guerre, le faire mourir, Bataille de Pharsale, comme ayant été du parti contraire à César. ayant rencontré Ciceron à Brindes, auroit



n'ont pas coutume de s'absenter à dessein.

XII. Ils ne sont point contraints par des engagements de comparoître, c'est seulement pour faire plaisir à ceux que l'on veut honorer, & c'est la même chose que quand l'on doit délibérer sur un triomphe; & les Consuls sont tellement desoccupez, qu'il leur est presque libre à eux-mêmes comme à tout autre Sénateur de ne s'y pas trouver. Comme je n'ignorois pas cette coutume, que j'étois fatigué du voyage, & que je me déplaisois à moi-même, sur la bonne foi de l'ainitié, j'envoyai quelqu'un le déclarer à Antoine; mais il répondit, comme vous l'entendîtes bien, qu'il viendrait à ma maison avec des ouvriers armez de marteaux. Il y avoit assurément trop de colere & trop d'emportement dans cette réponse: car de quel forfait s'agissoit-il de me punir, pour oser dire en présence des Sénateurs assemblez, qu'il renverseroit avec des Artisans publics une maison publiquement bâtie par un decret du Sénat? Qui jamais a contraint sous de telles peines un Sénateur à comparoître? Est-ce qu'il y a quelque chose au de-là des gages ou de l'amende (1)? S'il avoit prévu le discours que

(1) *Au de-là de l'amende.* C'étoit une peine pécuniaire contre ceux qui ne comparoissoient pas quand ils y étoient obligez, c'est-à-dire, quand ils ne s'excusoient pas après avoir été citez

14 QUARANTE-SIXIÈME ORAISON  
je devois faire , il auroit très-assurément  
relâché quelque chose de cette rigueur à  
me contraindre.

XIII. Croyez-vous, PERES CONSCRIPTS,  
que j'aurois opiné , sur ce que vous avez  
suivi malgré vous , que l'on confondroit  
les funérailles avec les prières publiques ,  
quel'on attireroit sur la Patrie l'implacable  
colere des Dieux , que l'on décerneroit des  
actions de graces pour un mort , & je ne  
dis point pour qui. Quand ce seroit pour  
ce L. Brutus qui délivra l'Etat de la domi-  
nation Royale , & qui a poussé ses racines  
jusqu'à produire , presque cinq cens ans  
après , un courage & un exploit semblable  
aux siens ; je ne pourrois néanmoins jamais  
me résoudre, pour quelque mort que ce fût,  
à joindre ses funeraillies avec le culte que  
l'on rend aux immortels , ni faire des sacri-  
fices & remplir des devoirs funebres (1)  
pour un homme dont le tombeau n'existe  
nulle part. J'aurois déclaré ce sentiment,  
PERES CONSCRIPTS , afin de me pouvoir  
plus aisément justifier auprès du peuple  
Romain , s'il étoit arrivé quelque grand  
malheur à la République , soit la guerre ,

légitimement. La plus grande amende étoit de deux brebis & de trente bœufs ou l'évaluation.

Ces honneurs funebres se rendoient auprès des tombeaux des Citoyens illustres.

(1) *Devoirs funebres.*

soit la peste , soit la famine. Nous les résentons en partie ces fleaux, & je crains bien que nous n'en soyons tout-à-fait menacés. Mais daignent les Dieux en préserver le peuple Romain qui n'approuve point cette conduite, & le Sénat qui n'a décerné que malgré lui.

XIV. De plus, s'il n'est pas permis de parler des autres maux dont la République est menacée, il m'est permis à moi, & il me le sera toujours de soutenir ma dignité, & de mépriser la mort. Tant que j'aurai la liberté de venir au Sénat, je n'éviterai point le danger qu'il y a de parler; & plutôt aux Dieux, PERES CONSCRIPTS, que j'eusse pû me trouver aux Kalendes du mois d'Août, non que cela eût pû produire quelque chose d'utile; mais du moins il ne seroit pas arrivé qu'on ne trouvât pas un seul Consulaire digne de l'être, & digne de notre Empire; c'est pourquoi je ressens une peine extrême, que des hommes qui ont passé par les Charges les plus honorables, n'aient point adopté l'excellent avis que L. Pison avoit ouvert.

XV. Par quel malheur vous rendez-vous si volontairement esclaves, après que nous l'avons été nécessairement? Je ne le demande pas à tous ceux qui disent leur opinion dans le rang de Consulaire. Autre est la raison de ceux à qui je pardonne leur silen-

ce , autre l'engagement de ceux dont je requiers la réponse. Je suis fâché que le peuple Romain les soupçonne non seulement d'avoir eu peur , ce qui seroit hon- teux ; mais d'avoir trahi leur dignité , les uns & les autres , par des motifs tout diffé- rens.

XVI. Ainsi je me sens redevable à L. Pison , & lui faits bien des remerciemens d'avoir considéré , non ce qu'il pouvoit , mais ce qu'il devoit faire pour la Républi- que. Ensuite je vous conjure , PERES CON- SCRIPTS , que si vous n'osez pas tout-à-fait suivre mon avis, vous m'écoutez du moins favorablement comme vous avez fait jus- qu'ici. Premièrement , je croi qu'il faut observer tous les Réglemens de César, non que je les approuve , car qui le pourroit. mais parce qu'il faut , ce me semble , avoir beaucoup d'égards à la paix & au repos. Je voudrois qu'Antoine fut ici , pourvu qu'il n'eût pas avec lui sa compagnie ; mais il lui est permis , ce me semble , d'être ma- lade, ce qu'il ne me permettoit pas hier ; il m'apprendroit , ou plutôt à vous , PERES- CONSCRIPTS , comment il deffend les Or- donnances de César ; si c'est sur les petits Mémoires, sur les Journaux, & sur les autres Papiers produits par lui-même , ou plutôt dont il a parlé sans les produire , que l'on ratifiera les Réglemens de ce Dictateur :

ou si ce qu'il a fait graver sur l'airain sera regardé comme un néant ; après qu'il a voulu que les Loix du peuple Romain y fussent imprimées pour toujours.

XVII. Pour moi , je croi que rien n'est plus réellement dans les Actes de César , que les Loix qu'il a fait passer. Si ce qu'il aura promis à quelqu'un est ratifié , ce qu'il aura lui-même établi , ne le pourra-t-il pas être ? Quoiqu'il n'ait pas fait à diverses Personnes tout le bien qu'il leur promet-toit ; on a pourtant beaucoup plus trouvé de ses promesses après sa mort , qu'il n'avoit fait de graces en plusieurs années de sa vie. Mais je n'y change rien , je les laisse valoir : j'ai même grand soin de deffendre tous ses Actes magnifiques. Plût aux Dieux seulement que l'argent demeurât dans le Temple de la Déesse (1). Il est ensanglanté , je l'avoue ; mais puisqu'on ne le rend point aux Propriétaires , nous en aurons grand besoin en ce tems-ci , quoiqu'il pourroit bien être porté par les Actes que cette somme est dissipée.

XVIII. Qu'est-ce que l'on peut plus proprement dire un Acte de César , que les Loix qu'il a établies , puisqu'il réunissoit dans la République avec la Magistrature le pouvoir & l'autorité suprême. Demandez

(1) De la Déesse. C'est Ciel , & de Vesta.  
la Déesse Ops , fille du

18. QUARANTE-SIXIÈME ORAISON  
les Actes de Gracchus , on produira les  
Loix Sempronia ? Demandez celles de  
Sylla , on produira les Loix Cornelia ? De  
plus , quels sont les Actes de Pompée sous  
son troisième Consulat ? ce sont ses Loix.  
Si vous demandiez à César lui-même ce  
qu'il a fait à Rome durant son Consulat &  
sa Dictature , il vous répondroit qu'il a  
beaucoup fait passer de Loix excellentes.  
Pour ses billets signez, ou il les changeroit ,  
ou il n'en donneroit point ; ou s'il en avoit  
donné quelques-uns , il ne les mettroit  
point au nombre de ses Actes. Je passe, si  
l'on veut ces sortes d'Ecrits , & je veux  
bien dissimuler sur certaines choses ; mais  
dans celles qui sont importantes comme  
les Loix , je ne croi pas qu'il faille souffrir  
que celles de César soient cassées.

XIX. Quelle Loi a jamais été meilleure ;  
plus utile , & plus souvent souhaitée avec  
ardeur dans les beaux jours de la Républi-  
que , que de réduire à une année , les Pro-  
vinces Prétoriennes , & les Consulaires à  
deux années. Si l'on supprime cette Loi ,  
les Actes de César vous paroissent-ils con-  
server ? D'ailleurs , par la Loi portée tou-  
chant la troisième Décurie, n'abolit-on pas  
toutes les Loix (1) judiciaires de César ? Et

(1) Toutes les Loix tiroit les Juges en divers  
judiciaires de César. On tems. Quand César fut  
a dit ailleurs d'où l'on Dictateur , il n'admit

vous prétendez, en abolissant ces Loix, que vous les soutenez ; parce que vous regardez comme des Actes ce qu'il aura mis , tout injuste & tout inutile qu'il est , sur un Mémoire pour s'en souvenir Et des Loix passées devant le peuple dans les Comices de Centuries , vous ne les regardez point comme des Actes de César.

XX. Mais quelle est cette troisième Classe de Juges ? Ce sont, dit-il, des Centurions. Est-ce donc que les Loix Pompeia (1) & Aurelia , même avant la Loi Julia , n'admettoient pas cet ordre au droit de juger ? on exigeoit d'eux, dit-il, une certaine quantité de bien. Cela ne s'exigeoit pas seulement des Centurions , mais des Chevaliers. Ainsi les hommes les plus vaillans & les plus vertueux , qui ont eu des Charges dans la Milice , jugent les affaires, & les ont toujours jugées. Je ne parle point seulement de ceux-là , dit-il, mais quiconque a servi dans quelque fonction Militai-

<p>pour Juges que les Sénateurs &amp; les Chevaliers ; &amp; quand il fut mort , Antoine établit une Loi pour joindre aux Sénateurs &amp; aux Chevaliers une troisième Classe de Juges , composée des Centurions &amp; des simples Soldats , même de</p>	<p>ceux de la Légion de l'Alouette qui étoient Gaulois.</p> <p>(1) <i>Pompeia &amp; Aurelia.</i> La Loi qu'Aurelius Cotta &amp; Pompée avoient faites pour régler les Juges , comme César fit ensuite.</p>
--	--

## 20. QUARANTE-SIXIÈME ORAISON

re a droit de juger. Quand vous le prétendriez pour tout Citoyen qui a servi dans la Cavalerie , ce qui est encore plus honorable , vous ne seriez approuvé de personne. On regarde dans un Juge & la fortune & le mérite. Je ne m'arrête point à cela , dit-il , & j'ajoute que de simples soldats peuvent être Juges , même ceux de la légion de l'Aloüïete (1) ; nos Soldats nationaux disent qu'ils ne peuvent être libres autrement. O qu'il y a de honte dans cet honneur pour ceux que vous établissiez Juges sans opiner ! Car cette Loi porte que dans cette troisième Décurie , ceux-là seront Juges qui n'ont pas la hardesse de prononcer un Jugement. Dieux immortels , c'est bien s'égarer que d'inventer une Loi semblable. Quiconque sera connu pour diffamé , pourra donc , par la rigueur de ses Jugemens , effacer toute son infamie ; & faire en sorte d'être trouvé digne d'entrer dans des fonctions honorables , plutôt que d'être à bon droit destiné pour les plus bas ministères.

XXI. On a encore publié une autre Loi , portant que ceux qui auroient été condamnés pour crime de Leze-Majesté ou de violence , en appelleroient au peuple , s'ils

(1) *La Légion des Aloüettes.* C'étoient des soldats de la Gaule Transalpine , auxquels César , après la défaite de Pompée , avoit donné le droit de Bourgeoisie Romaine.



vouloient. Cela peut-il s'appeller une Loi ? N'est-ce pas plutôt l'abolition de toutes les Loix ? A qui donc importe-t-il aujourd'hui que cette Loi subsiste ? Personne n'est accusé par ces sortes de Loix , & nous ne croyons pas que personne le soit à l'avenir : car ce qui se fait par les armes ne se cite point en Jugement. Mais cela , dit-on, regarde le peuple. Plût aux Dieux qu'Antoine voulût qu'il y eût quelque chose de permis au peuple : car aujourd'hui tous les Citoyens , pour la conservation de la République , n'ont qu'un même sentiment & un même langage. Quelle est cette envie d'établir une Loi qui n'a rien que de honteux & rien d'agréable ? Car , qu'y a-t-il de plus infâme , que de voir celui , qui , par un Jugement , est condamné pour avoir attenté par force à la Majesté de l'Empire Romain , revenir à la même violence pour laquelle on l'a déjà justement condamné.

XXII. Mais pourquoi tant m'arrêter à cette Loi , comme s'il s'agissoit de faire que tout le monde en appellât ? Ce qu'il y a d'essentiel à régler , c'est que personne ne soit jamais accusé par ces sortes de Loix. Car , où trouvera-t-on un Accusateur assez insensé , pour vouloir après la condamnation de l'Accusé , qu'on le présente encore devant une multitude assemblée ? Ou , quel

Juge osera condamner celui que l'on accuse, pour être aussi-tôt après entraîné lui-même devant une troupe d'ouvriers mercenaires ? On n'établit point un appel par cette Loi ; mais on abolit deux Loix & deux informations très-utiles. Qu'est-ce donc autre chose, sinon d'exhorter de jeunes à vouloir être des Citoyens broüillons, séditeux & dangereux ? Et jusqu'où la fureur des Tribuns ne pourra-t-elle pas se pousser au préjudice de la République, quand ces deux Loix contre les crimes de la violence & de Leze-Majesté seront abolies ?

XXIII. Pourquoi déroger aux Loix de César, puisqu'elles ordonnent qu'à celui qui sera condamné pour crime de violence ou de Leze-Majesté, l'on interdise l'usage de l'eau & du feu ? Lui permettre d'en appeler, n'est-ce pas casser les Actes de César ? Pour moi, PERES CONSCRIPTS, qui ne les ai jamais approuvés : j'ai cru que pour le bien de la paix, il falloit tellement les conserver, qu'on devoit ne point ôter leur validité, non seulement aux Loix que César avoit fait pendant sa vie, mais même à celles que vous voyez publiées & ratifiées (1) depuis sa mort.

(1) *Depuis sa mort.* Pour far, Cicéron, dit en prouver les falsifications raillant, que César a bien d'Antoine, qui citoit réglé des choses depuis sa toujours les Actes de César. mort.

XXIV. Tout mort qu'il est, il en a rappelé d'exil ; il a donné le titre de Citoyen à des Particuliers , & même à des Nations & à des Provinces entières ; par une infinité de Privileges , il a retranché des impositions. Nous ratifions tous ces Actes faits dans sa maison , & produits sur le seul rapport d'un homme de bien. Et ces Loix qu'en notre presence il a proposées , prononcées , établies , dont l'établissement lui faisoit honneur , sur lesquels il croyoit que la tranquillité de la République étoit fondée , ces Loix touchant les Provinces & les Jugemens : Nous qui deffendons les Actes de César , nous croirons qu'elles doivent être renversées.

XXV. A l'égard des Loix qui ont été affichées , nous pouvons du moins nous en plaindre ; mais il ne nous l'est pas permis , pour celles que l'on dit être établies , car elles l'ont été sans être affichées , & avant que d'être écrites. On demande pourquoi , moi , ou quelqu'un de vous , PERES CONSCRIPTS , nous craignons de mauvaises Loix par de bons Tribuns ? Nous ne devons pas avoir de crainte , nous avons des Opposans tout préparez , dont le dévoïement deffend la République. Qu'entendez-vous , dit-il , par oppositions & dévoïement ? J'entends ce qui sert de fondement à la conservation du bien de l'Etat.

## 24. QUARANTE-SIXIÈME ORAISON

Nous méprisons, replique-t-on, ces ap-  
puis, ils sont trop antiques & trop impuis-  
sans. La Place sera bien environnée. On  
fermera toutes les avenues, & dans de  
bons corps-de-gardes on postera des gens  
en armes.

XXVI. Que s'ensuit-il ? Ce qui sera  
fait de la sorte passera pour une Loi que  
vous verrez gravée sur l'airain. Certes  
voilà des réglemens bien légitimes. » Les  
» Consuls (1) ont fait au Peuple dans les  
» formes la proposition de la Loi ». Car  
nous avons reçu de nos peres le Droit de  
proposer. » Le Peuple en a été informé  
selon son Droit ». Quel Peuple ? Est-ce  
celui qui est exclus ? Et par quel Droit  
a-t-il l'exclusion ? Est-ce quand la violence  
& les armes ont ôté toute sorte de Droit ?  
Je dis tout ceci pour l'avenir. C'est aux  
Augures d'avertir par avance de ce que l'on  
peut éviter ; s'il n'arrive pas, on refutera  
mon discours. Je parle des Loix affichées,  
sur lesquelles il vous est libre de délibérer.  
Je vous montre les vices, ôtez-les : Je  
vous dénonce la violence & les armes, dé-  
tournez-les.

XXVII. Vous ne deviez point, Dola-  
bella, vous irriter contre moi, quand je

(1) *Les Consuls, &c.* nes Loix chez les Ro-  
C'est par où commen- mains.  
çoient toutes les ancien-

parle pour la République, aussi je ne croi pas que vous le fassiez, je connois votre complaisance. On dit que la situation présente de votre Collegue lui paroît heureuse; elle me paroîtroit encore meilleure, pour ne rien dire de plus fort, s'il imitoit le Consulat de ses ayeuls (1) & de son Oncle; mais j'apprens qu'il est devenu plus prompt à se fâcher. Je vois combien il est incommodé d'avoir contre soi le même homme en armes & en colere, surtout quand les Gladiateurs sont impunis; mais je ne proposerai rien que de juste & d'équitable, & je ne croi pas qu'Antoine le rejette. Si je dis quelque chose de méprisant contre sa vie & contre sa conduite, je consens qu'il devienne mon plus grand ennemi; mais si j'observe en parlant pour la République la même coutume que j'ai toujours eue, c'est-à-dire, si je parle pour elle aussi librement que je pense, je le prie d'abord de ne s'en point irriter, si je ne puis l'obtenir, que du moins dans sa colere il ne se défende qu'avec les armes d'un Citoyen. Qu'il s'en serve s'il le faut, comme il dit lui-même, seulement pour se défendre; que ces armes ne soient point nuisibles à ceux qui diront pour les intérêts de sa patrie ce qu'il jugeront à propos: que

[1] De son ayeul & de son Oncle. Marc-Antoine ne l'Orateur; & Lucius Cesar.

26 QUARANTE-SIXIÈME ORAISON  
peut-on demander de plus raisonnable?

XXVIII. Que si comme quelques-uns de ses amis me l'ont rapporté, tout discours qui s'oppose à ses opinions l'offense fort, quoiqu'il n'y ait rien d'insultant, nous supporterons le ressentiment d'un ami, mais les mêmes personnes me disent encore, qu'à moi l'ennemi de Cesar, il ne me sera pas permis de parler comme à Pison son beau-pere, & m'avertissent en même tems de quelque chose à quoi j'aurai soin de veiller; si pour cause de maladie, il est juste, PERES CONSCRIPTS, de s'absenter du Sénat, il ne le sera pas moins pour (1) cause de mort.

XXIX. Mais j'en atteste les Dieux immortels, en vous voyant, Dosabella, vous qui m'êtes si cher, je ne puis me taire sur votre erreur à tous deux. Je vous crois des gens pleins d'honneur, ayant en vûë quelque chose de grand, & non comme l'ont soupçonné des esprits un peu trop credules, que vous aspirez à vous enrichir, ce que les hommes les plus illustres ont regardé toujourns avec mépris; non vous ne desirez point l'excès des richesses, ni cette puissance que le peuple Romain ne peut souffrir; vous ne voulez que l'af-

(1) Pour cause de mort. seins d'Antoine contre  
On faisoit craindre à Ci- lui.  
ceron les mauvais des-

fection des Citoyens , & leur gloire : or elle consiste dans les grandes actions entreprises pour le bien de la République , & généralement approuvées par le témoignage de tous les hommes vertueux & de tout le peuple.

XXX. J'ajouterois , Dolabella , qu'elle seroit la récompense de ces excellentes actions , si je ne sçavois que vous en avez déjà fait quelque épreuve. Quel jour, s'il vous en souvient, s'est jamais levé plus serene pour vous que celui, auquel après avoir purifié la Place publique , dissipé le concours tumultueux des impies , puni les principaux Chefs du crime , vous vous retirâtes dans votre maison. Quels ordres, quelles familles, quelles conditions ne s'empresserent pas à vous louer & à vous feliciter ? Tous ces gens de bien qui me regardoient comme vous ayant donné mes conseils , étendoient leurs complimens jusqu'à moi , & me felicitoient en votre nom. Souvenez-vous, je vous prie, Dolabella, de cette unanimité de sentimens au Théâtre , quand tout le monde oubliant tout ce qui l'avoit indisposé contre vous, declara publiquement que ce nouveau bienfait effaçoit la memoire de son ancienne (1) désolation : avez vous pû , Do-

(1) *De son ancienne désolation.* Dolabella lors qu'il étoit Tribun du peuple avoit causé beau-

28 QUARANTE-SIXIÈME ORAISON

labella, je le dis avec une vive douleur, avez vous pû de sang froid vous dépouïller d'un si beau titre de gloire.

XXXI. Pour vous Antoine, ( car je m'adresse à vous, quoique absent,) ce seul jour où le Sénat fut assemblé dans le Temple de la Déesse, (1) ne le préférez vous pas à cette suite de mois qui vous font regarder comme heureux par quelques gens dont les sentimens sont bien opposés aux miens. Quel fut ce discours sur la Concorde : de quelles allarmes furent délivrés les Veterans : de quelle inquietude alors Rome fut-elle affranchie par vous ? après avoir déposé toutes les inimitiez sans vous souvenir des présages que vous-même vous aviez annoncé comme Augure, vous voulûtes en ce jour pour la première fois reconnoître votre collègue dans le Consulat, & votre plus jeune fils fut envoyé par vous au Capitole pour être à la République l'ôtage de la paix.

XXXII. En quel jour le Sénat eut-il jamais plus de joye ? quand le peuple Romain en a-t-il ressenti davantage, puisque jamais il ne se trouva plus nombreux dans nulle assemblée : Enfin nous nous croyions

coup de mouvemens séditioneux dans la République, & dont Rome, fut affligée en ce tems-là.

(1) *Temple de la Déesse.* On l'appelloit ou le Temple de la Terre, ou le Temple de Cérés.



libres alors par l'entremise des plus vaillans hommes, puisqu'ils avoient voulu que la paix fut suivie de la liberté. Le lendemain & plusieurs autres jours après, vous ne cessiez d'apporter continuellement de nouveaux dons à la République, & le plus grand sans doute fut l'abolition de la Dictature; c'est donc par vous, oui par vous, qu'une éternelle infamie<sup>†</sup> est imprimée sur Cesar après sa mort; car comme après le crime de M. (1) Manlius, par une délibération de la famille des Manliens, il n'est permis à aucun Patricien de cette race d'en prendre le nom, de même vous, en haine d'un seul Dictateur, vous avez entièrement aboli jusqu'au nom de la Dictature.

XXXIII. Quand vous faisiez de si belles choses pour conserver à la République tout son éclat, vous repentiez-vous de son bonheur, de sa réputation, de son lustre & de sa gloire? D'où vient tout à coup ce grand changement? je ne puis me résoudre à soupçonner que l'argent vous ait ébloüi, quoique chacun dise ce qui lui plaît; on n'est point obligé de le croire: je n'ai connu jamais en vous rien de bas ni de fardé, les domestiques quelquefois ont coutume d'interpréter tout, assez

(1) Le crime de Manlius. Manlius avoit tra-

30 QUARANTE-SIXIÈME ORAISON  
mal ; mais je connois votre courage , plutôt  
aux Dieux que vous eussiez pû ne pas  
moins éviter le soupçon de la faute, que la  
faute même.

XXXIV. Ce que je crains le plus c'est  
que vous ne connoissiez pas bien le veri-  
table chemin de la gloire , que vous ne ju-  
giez qu'il est glorieux d'avoir seul plus  
d'autorité que tous les autres , & que vous  
n'ayez plus d'envie d'être craint des Ci-  
toyens que d'en être aimé. Si vous le pen-  
sez ainsi , la route de la gloire vous est  
absolument inconnue. Être un Citoyen  
bien cheri , rendre service à la Républi-  
que , être estimé , être honoré , être aimé ,  
c'est en quoi consiste la gloire ; mais être  
craint , être haï , rien n'est plus odieux ,  
plus détestable , plus fragile , plus perni-  
cieux : nous voyons jusques dans une Co-  
medie combien il fut préjudiciable à cet  
homme d'avoir dit » qu'il me haïssent  
» pourvû qu'ils me craignent. Puissiez vous ,  
Antoine , vous souvenir de votre ayeul  
dont je vous ai si souvent dit tant de cho-  
ses. Croyez vous qu'il ait voulu se faire  
craindre par la licence des armes pour se  
rendre digne de l'immortalité , toute sa  
conduite , toute son ambition tendoit à  
devenir égal aux autres par la liberté , &  
à les surpasser par la vertu ; & sans parler  
de ses prosperitez, tant qu'il a vécu , j'en-

vie plus son dernier (1) jour, tout funeste qu'il est, que toute la domination de L. Cinna qui le fit assassiner.

XXXV. Mais comment vous toucherois-je par mes paroles, si la mort de Cesar ne peut operer, que vous souhaitiez plutôt d'être aimé que d'être craint, le discours de qui que ce soit ne le fera; ceux qui croient qu'il étoit heureux, sont eux-mêmes très-misérables. Personne n'est heureux quand il vit de maniere que non-seulement on puisse le tuer impunément, mais que ce soit même un honneur pour celui qui le tue: ainsi laissez vous émouvoir, je vous prie, considerez vos ancêtres, & gouvernez si bien la République, que vos Concitoyens se réjoüissent que vous soyez né. Sans cela nul homme ne peut être heureux, ni estimé, ni revêtu d'une autorité durable.

XXXVI. Vous avez aussi bien que Cesar à vous regler sur beaucoup de jugemens du peuple Romain, & j'ai peine à voir que vous n'y soyez pas sensible: car que signifie ces cris adressez aux Gladiateurs par une multitude innombrable de Citoyens? que veut dire ce concours du peuple, ces applaudissemens continuels à la Statuë de

(1) *Son dernier jour.* Antoine l'Orateur, Rien n'est plus glorieux quand Cinna le fit assassiner. que la mort de Marc-

### 32 QUARANTE-SIXIÈME ORAISON

Pompée, & à ces Tribuns du peuple qui sont vos ennemis ? tout cela n'exprime-t-il pas assez les sentimens unanimes ? Quoy ces battemens de mains aux Jeux d'Apollon, (1) ou plutôt ces témoignages du peuple si bien expliquez vous semblent-ils peu de chose ? Quel étoit le bonheur de ceux (2) à qui la force des armes ne permettoit pas d'y paroître ; mais qui néanmoins y étoient presens, & pour ainsi dire, enracinez dans les cœurs de tous les Romains ? à moins peut-être que vous ne pensiez que cinquante années après la mort du Poète, ces acclamations étoient pour Accius (3) & non pour Brutus. S'il n'a point assisté lui-même à ces Jeux, qui se celebrent en son nom, tous les vœux, dans ce magnifique spectacle, s'envoyoient vers lui par les cris & par les applaudissemens de tout le monde qui soulageoit ainsi ses regrets sur l'absence de son Libérateur.

XXXVII. De l'humeur dont je suis, j'ai toujours méprisé ces clameurs de la popu-

(1) *Aux Jeux d'Apollon.* [2] *Le bonheur de ceux.*  
 Brutus comme Prêtre Il veut désigner Brutus  
 étoit obligé de donner & Cassius.  
 au peuple les Jeux Apol- (3) *Accius.* C'étoit le  
 linaires, & en son ab- Poète auteur de la Piece  
 sence il les fit donner que l'on representa dans  
 avec beaucoup de mag- ces Jeux,  
 nificence.

lace : mais quand elles sont excitées par tous les Citoyens ensemble depuis les plus élevez jusqu'aux plus petits, quand ceux qui d'ordinaire auparavant suivoient le consentement tumultueux du bas peuple, s'en écartent pour être mieux distinguez : Je n'appelle plus cela des cris en l'air ; mais des sentimens sinceres. Ces témoignages tout solides qu'ils sont, vous paroissent frivoles ; méprisez vous aussi ce que vous avez bien remarqué, combien la vie de A. Hirtius (1) étoit précieuse à la République ; c'étoit ce me semble assez pour lui que d'être estimé généralement autant qu'il l'est, que d'être agreable à ses amis plus que personne ne l'a jamais été, d'être cher à ses proches dont il est tendrement aimé. Mais il ne me souviens pas assurément d'avoir vû pour personne tant d'inquietude dans les gens de bien, & tant d'aprehension dans tout le peuple.

XXXVIII. O Dieux immortels, quoi vous n'entendez pas ce langage ! Comment croyez vous que jugent de votre vie des Citoyens qui regardent, comme leur bien le plus cher, la conservation de ceux qu'ils esperent devoir veiller sur les vrais interêts de la République. J'ai reçûs, PÈRES CONSCRIPTS, la récompense de mon

(1) *Hirtius*. En ce tems de, & tout le monde s'y. là Hirtius tomba mala- interessa.

retour ; après ce que je viens de dire, quelque événement qu'il en résulte , le témoignage de ma fidélité subsistera , vous m'avez écouté favorablement & attentivement. J'usurai de cette liberté, si je le puis, plus souvent sans mettre en danger ni vous ni moi, sinon , je me réserverai du mieux qu'il me sera possible, non pour moi ; mais pour la Patrie. J'ai presque assez vécu , soit pour l'âge , soit pour la gloire , s'il est ajouté quelque chose au-delà , ce sera moins pour moi que pour vous & pour l'intérêt public.





QUARANTE-SEPTIÈME ORAISON.

CONTRE M. ANTOINE.

DEUXIÈME PHILIPPIQUE.

SOMMAIRE.

L'an de Rome 709. L'an de Ciceron 63.

*Cette Oraison fut prononcée l'an de Rome 710. six ou sept mois après la mort de Cesar. Ciceron qui vit la République abandonnée aux entreprises d'Antoine, alors Consul, résolut de se retirer en Grece jusqu'au premier Janvier que les deux Consuls désignez devoient entrer en exercice; mais ayant appris qu'Antoine paroissoit ne pas écouter de mauvais conseils, & parloit de soumettre le gouvernement à la domination du Sénat, il changea de dessein & revint à Rome où il fut reçu le dernier jour d'Août comme un ancien Libérateur de la Patrie.*

*Le lendemain premier jour de*

*Septembre Antoine fit une convocation du Sénat, & ordonna que Cicéron nommément s'y trouveroit. Soit que cet Orateur fut fatigué de son voyage, ou qu'il craignit les pièges du Consul, il ne parut point à l'assemblée, & pour colorer son absence, il prit le prétexte d'une maladie. Antoine en fut tellement irrité que dans les premiers mouvemens de sa colere il dit qu'il enverroit abbatre & raser la Maison de Cicéron, qui vint le lendemain au Sénat, où il prononça sa premiere Philippique. Antoine ne s'y trouvant pas, Dolabella que Cesar avoit nommé pour être Consul, s'empara de l'autorité Consulaire, & tint la séance comme Président, avec d'autant plus de droit que Cesar ayant été déclaré Dictateur perpetuel après la victoire de Pharsale, sa place de Consul devoit être remplie par un autre.*

*Cicéron fut le seul qui osa se montrer encore libre, & dans ce premier discours se plaignit hautement de*



*l'injure que la veille il avoit reçue d'Antoine, dont il blâma les procedez à l'égard de la République, & ce sujet l'emporta fort loin. Antoine qui le sçût s'en alla dans une maison de campagne à Tivoli, où il passa plus de quinze jours à preparer une réponse contre Ciceron, & la vint prononcer dans le Sénat le dix-septième de Septembre, Ciceron ne s'y trouva pas, & comprit bien qu'il n'y auroit pas eu de sûreté pour lui à se presenter.*

*C'est à ce discours d'Antoine qu'il réplique par celui-ci, il feint de l'avoir prononcé le lendemain du quatrième jour des Jeux du Cirque; mais il ne le prononça point en effet dans le Sénat, où il ne crut pas se devoir exposer aux violences de son ennemi, qui l'auroit sans doute assassiné. Dans la premiere partie il se justifie de toutes les calomnies d'Antoine, & lui porte de rudes coups. Et dans la seconde il fait le détail des actions & des mœurs de ce per-*

*turbateur du repos public. Au reste pour n'être pas surpris que Cicéron qui avoit donné de si magnifiques loüanges à Cesar pendant sa vie, en parle ici tout autrement après sa mort, il faut se souvenir que dans les révolutions d'un Etat les politiques changent aisément de langage selon la diversité des conjonctures, & l'on verra qu'à la place de Cicéron un autre se seroit conduit de la même manière.*

I. J'AUROIS peine à dire, PÈRES CONSCRIPTS, par quel effet de ma destinée il est arrivé que la République depuis vingt (1) ans n'ait point eu d'ennemi qui ne m'ait en même tems déclaré la guerre. Vous vous en souvenez assez sans que j'aye besoin de vous les nommer, ils en ont été punis plus que je ne l'aurois voulu. Pour vous, Antoine, vous m'étonnez de n'être point effrayé par le sort malheureux de ceux dont vous imitez la conduite, qui m'étonnoit bien moins que la vôtre. Aucun d'eux ne me haïssoit gratui-

(1) Vingt ans. Depuis il s'étoit écoulé vingt le Consulat de Cicéron ans.  
jusqu'à la mort de Cesar

tement, & je les avois tous attaquez pour les interêts de la Patrie. Mais vous que je n'avois seulement pas offensé de la moindre parole, pour paroître plus hardi que Catilina, & plus furieux que Clodius, vous m'avez, de gayeté de cœur, chargé d'outrages, & vous avez cru qu'une rupture avec moi, vous feroit un merite auprès de nos Citoyens pervers.

II. Que faut-il que j'en pense, est-ce que vous m'avez méprisé? je ne vois pas bien ce que dans ma vie, ni dans ma réputation, ni dans mes actions, ni dans mon esprit enfin, tel qu'il puisse être, Antoine pourroit trouver digne de mépris. Auroit-il cru qu'il fut si facile de me décrier dans le Sénat, c'est-à-dire dans un corps où si l'on a rendu témoignage à tant de Citoyens illustres d'avoir bien gouverné la République, on n'a reconnu qu'en moi seul l'honneur de l'avoir conservée. Auroit-il voulu faire assaut d'éloquence avec moi? ç'eût été me rendre un fort bon office; car qu'elle plus riche matiere pourrois-je avoir à traiter, que de parler pour moi contre Antoine? la vraie raison de ses procedez à mon égard, c'est que pour persuader à ses semblables qu'il étoit ennemi de la Patrie, il a jugé qu'il se falloit déclarer le mien.

III. Avant que de répondre aux autres

II. Chefs, je dirai deux mots sur cette amitié qu'il me reproche d'avoir violée, car l'accusation est grave. Il s'est plaint que, dans je ne sçai quel tems, j'avois comparu au Barreau contre les intérêts de son beau (1); pere? Pouvois-je ne pas défendre un de mes meilleurs amis contre un étranger, ne pas venir combattre un crédit accordé plutôt aux agrémens (2) de la jeunesse qu'aux esperances de la probité future, & contre une injustice fondée sur la faveur d'un opposant très-injuste, & non sur le jugement du Prêteur. Je m'imagine que vous avez fait mention de cet événement pour vous rendre recommandable parmi le bas peuple, car personne n'avoit oublié que vous étiez le gendre d'un affranchi, & que vos enfans étoient les petits-fils de Fadius. De plus vous étiez,

[1] *Son beau-pere.* Cicéron ayant plaidé pour un de ses amis contre qui Bambalion beau-pere d'Antoine avoit un procès. Ce Bambalion étoit un affranchi fort riche, & qui par argent avoit fait intervenir un Tribun du peuple pour s'opposer au jugement que le Prêteur alloit rendre pour condamner Bam-

balion. Cicéron ayant plaidé pour annuler cette opposition, Antoine lui fit reproche d'avoir en cela violé les Loix de l'amitié.

(2) *Agrémens.* Cela tombe sur Antoine, qui durant sa jeunesse faisoit un horrible usage des agrémens de sa personne.

dites-vous , rendu mon disciple , & vous veniez souvent chez moi : certes s'il eut été vrai , vous auriez mieux veillé à votre réputation & à la pureté de vos mœurs , aussi n'y êtes vous point venu très-assurément , & si vous l'aviez voulu faire Curion (1) ne vous l'auroit pas permis.

IV. Vous dites encore que vous m'avez laissé solliciter une place d'Augure sans vous déclarer mon concurrent. O quelle inconcevable effronterie , peut-on relever assez cette impudence ! Dans le tems que tout le College des Augures me souhaitoit , & que Pompée & Hortensius me nommerent ; ( car un plus grand nombre ne pouvoit nommer , vous étiez alors insolvable , & vous sçaviez bien que vous ne pouviez jamais sortir d'affaire que par le renversement de la République. Comment auriez vous pû solliciter en ce tems-là une place d'Augure , puisque Curion n'étoit point en Italie : & lorsque vous le fûtes , auriez vous eu sans lui les suffrages d'une seule Tribu ? Et ses amis ne furent-ils pas accusés d'avoir pris des voyes violentes , parce qu'ils vous furent très-favorables.

V. Enfin , continuez vous , je vous ai de l'obligation. En quoi donc ? je n'ai ja-

*Extrait*

(1) Curion ne vous il y avoit commerce de l'auroit pas permis. En- débauche.

re Curion & Antoine

mais désavoué celle dont vous parlez , & j'ai mieux aimé me confesser votre redevable que de paroître à quelque étourdi manquer de reconnoissance. Mais quelle est-elle cette obligation ? c'est qu'à Brindes ( 1 ) vous ne m'avez pas tué. Quoi vous auriez tué celui que le vainqueur vouloit sauver & faire repasser en Italie, après vous avoir donné le commandement de ses Troupes étrangères , comme vous aviez coutume de vous en vanter. Je veux cependant que vous ayez pû me donner la mort ; parmi des Soldats , PERES CONSCRIPTS, cela s'appelle une grace, pour dire ensuite qu'ils donnent la vie quand ils ne l'ôtent point. Si pourtant c'étoit un bienfait si remarquable , jamais ceux qui l'ont ôtée à celui qui la leur avoit conservée , & que vous appelez ordinairement de grands hommes , n'auroient acquis tant de gloire, parce qu'ils faisoient mourir Cesar qui leur avoit sauvé la vie. A quoi donc se réduit ce service si important ? c'est que vous vous êtes abstenu de commettre un assassinat. En cela certes il est moins agréable pour moi que vous ne m'avez pas tué , qu'il n'eût été honteux pour vous de le pouvoir faire impunément.

(1) *A Brindes*. Cicéron temerairement, n'étant s'y rendit après la Bataille de Pharsale assez pas sûr si Cesar lui feroit grace.



VI. Mais j'y consens, c'est un bien-fait, on n'en peut recevoir de plus considerable d'un Soldat. En quoi pouvez-vous me dire que je suis méconnoissant? Ai-je dû ne pas me plaindre de la ruine prochaine de la République, pour n'être pas ingrat à vos yeux? Mais par cette plainte, triste sans doute & bien déplorable, quoique nécessaire dans le rang où le Sénat & le Peuple Romain m'ont élevé, qu'ai-je dit d'injurieux & d'offençant & qui marquât de l'alienation ou de la colere? Combien au contraire faut-il être modéré pour s'abstenir de termes outrageans en parlant d'Antoine, sur-tout après que vous aviez dissipé les misérables restes de la République: lorsque par un sordide trafic tout se mettoit en vente dans votre (1) maison, lorsque vous confessiez vous-même qu'il y avoit eu des Loix établies par vous & à votre sujet qui n'avoient jamais été publiquement affichées; lorsque vous aviez éludé les présages en qualité d'Augure & empêché les oppositions des Tribuns en qualité de Consul; lorsque vous étiez si indignement soutenu de gens armez; lorsque perdu de vin & de débauche, vous vous abandonniez chaque jour à toutes sortes de dissolutions dans une maison (2) si chaste.

(1) *Maison.* C'est d'Antoine.

(2) *Si chaste.* C'étoit la maison de Pompée

VII. Et moi, comme si j'avois eu à disputer contre Crassus, avec qui cela m'est arrivé souvent & fortement, & non avec le plus scélerat (1) gladiateur, j'ai déploré les malheurs de la République, sans dire un seul mot de sa personne : Je vais donc le montrer aujourd'hui pour tel qu'il est, afin qu'il comprenne quelle obligation il m'avoit alors.

Il a d'abord lû des Lettres que je lui ai, dit-il, écrites. C'est bien peu sçavoir les Loix de la vie civile, & de la bien-séance la plus commune. Car quel est l'homme, pour peu qu'il sçache les regles observées entre honnêtes gens, qui sous prétexte qu'il a reçu quelque mécontentement d'un ami, s'avise d'en produire les Lettres & de les lire à tout le monde ? Bannir de la vie ce commerce de société, qu'est-ce autre chose que d'ôter aux amis absens le moyen de s'entretenir ? Combien de plaisanteries qui se souffrent communément dans les Lettres, paroissent fades dès quelles deviennent publiques. Combien y met-on de choses sérieuses qui ne doivent nullement être divulguées.

VIII. Voilà quelle est sa politesse, & dont Antoine s'étoit em- terme injurieux, quand  
paré comme on le verra ils'appliquoit à un hom-  
par la suite. me de distinction.

(1) *Gladiateur*, c'étoit un



vous voyez jusqu'où va son extravagance. Qu'avez-vous à me reprocher, homme éloquent, vous êtes regardé comme tel par (1) Mustella, par Tamisius & par Numisius, qui sont ici sous les armes en la présence du Sénat. Je conviendrai de votre éloquence, si vous nous faites voir comment vous vous défendrez au milieu de ces assassins postez au tour de nous par votre ordre.

Mais que répondrez-vous, si je nie de vous avoir jamais écrit ces Lettres ? Par quel témoignage m'en convaincrez-vous ? Sera-ce par ma signature ? Vous avez sur cela un (2) talent que vous faites assez-bien valoir. Mais comment le pourrez-vous en cette occasion, car elles sont de la main d'un Secrétaire ? Je commence à porter envie au maître que vous avez eu, qui pour cette grande récompense qu'il a reçû & dont je parlerai bien-tôt, vous a si bien instruit à n'avoir point de jugement.

IX Car qu'y a-t-il de moins digne, je ne dis pas seulement d'un Orateur, mais d'un homme, que d'objecter à son adversaire ce qu'il nie avec un mot qui met l'ac-

(1) Par Mustella, & se fabriquoit un grand nombre de signatures  
sous gens pervers attachées à Antoine. Consulaires, & Fulvie sa

(2) Un talent. Dans la maison d'Antoine, il  
femme en trafiquoit.

cusateur hors d'état de rien répliquer. Je ne désavoue point mes Lettres, & je veux en cela vous convaincre non seulement d'impolitesse, mais de folie.. Quels termes trouverez-vous dans ces Lettres qui ne soient pas pleins d'honnêteté, d'offre de service, de bienveillance ? Tout ce que vous pouvez me reprocher, c'est que je n'y paroissais pas avoir mauvaise opinion de vous. Je vous y écris comme à un Citoyen, comme à un honnête homme, & non comme à un scélérat & un assassin.

Pour vos Lettres je ne les produirai pas, je le pourrois néanmoins, puisque vous m'attaquez le premier. Vous m'y demandez que je vous permette de rappeler quelqu'un d'exil, & vous protestez que vous ne le ferez point malgré moi. J'y consentis volontiers, car pourquoi m'opposerois-je à votre insolence, qui ne peut être réprimée ni par l'autorité de cette compagnie, ni par l'indignation du peuple Romain, ni par aucunes Loix. Cependant qu'étoit-il besoin de me prier, si celui pour qui vous le faisiez étoit rappelé par ordre de Cesar. Apparemment il a voulu faire regarder comme une grace ce rappel qui ne pouvoit en être une, puisqu'il étoit ordonné par une Loi.

5<sup>o</sup> X. Mais comme j'ai à rapporter devant vous, PERES CONSCRIPTS, quelques faits

pour me justifier & un grand nombre d'autres contre Antoine, je vous prie d'écouter favorablement ce que je dirai pour moi; je ferai en sorte que vous écoutiez attentivement ce que je dirai contre lui. De plus je vous conjure que si dans ma conduite & dans ma maniere de vous haranguer, vous avez connu ma moderation & ma modestie jusqu'à present, vous ne vous figuriez pas que je l'aye oubliée, quand je répondrai à celui-ci sur le même ton qu'il m'attaque. Comme il ne me traite point en Consulaire, je ne le traiterai point en (1) Consul, aussi ne l'est-il en aucune façon, ni par ses mœurs, ni par sa maniere de gouverner la République, ni par les voyes qu'il a prises pour le devenir.

XI. A l'égard de ma dignité Consulaire, personne ne me la dispute; mais pour vous donner une idée de son Consulat, il me reproche le mien qui ne le fut que de nom, PERES CONSCRIPTS, puisqu'il fut en effet le vôtre. Car qu'ai-je établi, qu'ai-je régi, qu'ai-je fait sans les avis, sans l'autorité, sans les sentimens de cette compagnie? Voilà donc, homme disert & de plus, homme sage, ce que vous avez osé blâmer devant ceux dont la sagesse & les conseils l'avoient réglé; quel autre

(1) *En Consul.* Cicéron Antoine l'étoit alors.  
avoit été Consul & An-

que vous & Clodius a-t-on trouvé qui n'approuvât pas mon Consulat ? Vous êtes menacé de la même destinée que lui & Curion , car vous avez chez-vous ce qui leur fut (1) fatal à tous deux.

XII. Mon Consulat déplâit à Antoine , mais il plaisoit à Servilius , je le nomme le premier comme le dernier mort des Consulaires de ce tems-ci. Il plaisoit à Catulus dont l'autorité sera toujours respectable dans la République , aux deux Lucullus , à Crassus , à Hortentius , à (2) Curion , à Lepidus , à Pison , à Glabrium , à Volcatius , à Figulus , à Silanus , à Murena , qui pour lors étoient désignez Consuls. Outre les Consulaires , il plaisoit à Caton , qui sortant de la vie pour ne point voir beaucoup d'évenemens qu'il prévoyoit , ne vous a pas vû Consul. Pour mon Consulat , il eut l'approbation particuliere de Pompée , qui en partant de Syrie , & m'embrassant dès qu'il me vit , se félicita que par mes bons offices il reverroit , dit-il , sa Patrie. Mais pourquoi fais-je ce détail ? mon Consulat plut tellement à tout le Sénat assemblé , que d'un si grand nombre il n'y en eût pas un qui ne me rendît des

(1) *Fatal à tous deux.* [2] *A Curion.* c'est Curion Scribonius & non celui dont il est parlé plus haut.  
C'est sa femme Fulvie qui excita ses maris à tant de violences.

actions de graces comme à son propre pere , & qui ne confessât m'être redevable de sa vie , de sa fortune , de ses enfans & de la République entière.

XIII. Puisqu'elle est aujourd'hui privée de tous ces grands hommes que j'ai nommez , venons aux vivans & aux deux Consulaires qui nous restent. Cotta ce Romain si recommandable par son genie & par sa sagesse , après que j'eus fait ces actions que vous blâmez tant , conclut par un discours magnifique à faire rendre aux Dieux des actions de graces , & tous les Consulaires que j'ai rappelés & tous les autres Sénateurs y consentirent , honneur que depuis la fondation de Rome nul Citoyen avant moi n'avoit reçu.

XIV. Votre oncle L. Cesar , avec combien d'éloquence , de fermeté , de dignité parla-t-il pour votre beau-pere , mari de sa sœur. Vous auriez dû dans toute votre conduite & tous vos desseins , le choisir pour votre conseil & pour votre guide ; mais vous avez mieux aimé ressembler à votre beau-pere qu'à votre oncle. Moi qui ne lui étois point allié , j'ai pris ses avis étant Consul , & vous , le fils de sa sœur , que lui avez-vous jamais rapporté sur votre administration de la République ? Avec qui donc , grands Dieux ! en parlez-vous ? Avec ceux dont les Fêtes anniversaires de

50 DEUXIÈME PHILIPPIQUE  
leur naissance viennent jusqu'à nos oreilles.

XV. Antoine ne descend point au Sénat, & pourquoi ? il celebre dans ses Jardins la naissance de quelqu'un de ses amis. Et de qui ? Je ne nommerai personne, imaginez-vous un Phormion, un (1) Gnaton, un Ballion. O l'indignité de l'homme ! O l'impudence ! O la débauche ! O l'intolérable dissolution ! Vous, qui pour proche parent, avez un des premiers Sénateurs, un Citoyen si distingué, vous ne lui rapportez rien des affaires de la République, & vous en entretenez des hommes qui n'ont rien à perdre, & qui dévorent tout ce que vous avez. Voilà comme votre Consulat est avantageux & comme le mien a été funeste. Avez-vous tellement perdu la pudeur avec la pudicité, que vous osiez tenir ce langage dans ce Temple où je consultois ce Sénat auguste, qui durant ses jours florissans, présidoit à tout l'Univers, & où vous avez introduit tous ces scélérats armez ?

XVI. Vous avez encore osé dire, (car que n'osez-vous point,) que pendant mon Consulat la Montagne du Capitole étoit remplie d'Esclaves sous les armes. C'étoit

[1] Un Gnaton. Il est rence, & du troisième  
parlé de ces deux Parasi- dans Plaute.  
tes débauchez dans Te-

fans doute pour faire violence au Sénat , & pour faire passer des Ordonnances criminelles. O le misérable ! Soit que ces Ordonnances vous soient inconnuës , ( car connoissiez-vous quelque chose de bon ? ) Soit que vous ne les ignoriez pas , pourquoi parlez-vous devant des personnes si venerables avec une telle impudence ? Car quel est le Chevalier Romain ? Quel jeune homme de nom , si ce n'est vous , quel membre d'aucun ordre qui , se regardant comme Citoyen , ne se trouva pas sur cette Montagne lorsque le Sénat étoit assemblé dans ce Temple ? Qui ne se fît pas inscrire ? A peine les Ecrivains y suffisoient. A peine les Registres pouvoient-ils contenir les noms.

XVII. Car lorsque ces scélerats convaincus de vouloir anéantir la Patrie , contraints par les témoignages des complices , par leur propre signature , par la voix , pour ainsi dire , de leurs propres Lettres , avoient qu'ils avoient consenti à l'incendie de Rome , au massacre des Citoyens , à la dévastation de toute l'Italie , à la destruction de la République , qui auroit pû ne se pas sentir excité à défendre l'intérêt commun , sur-tout le Sénat & le peuple ayant alors un Ministre de telle espece que s'il y en avoit maintenant un semblable , vous auriez le même sort qu'ils ont eu.

Il dit que je ne permis pas qu'on donnât la sépulture à son (1) beau-pere ; jamais Clodius n'a dit pareille chose. Comme j'étois son ennemi avec fondement , je suis fâché que vous le surpassiez en toutes sortes de vices.

XVIII. Comment vous vient-il dans l'esprit de rappeler en notre mémoire que vous avez été élevé dans la maison de ce Lentulus ? Apprehendiez-vous que nous ne vous crussions pas capable d'être naturellement aussi méchant que vous l'êtes , sans le secours d'une éducation semblable ? Vous parliez avec si peu de jugement , que dans tout votre discours vous vous contredisiez vous-même , & non seulement ce que vous disiez ne s'accordoit pas , mais étoit tellement différent & même opposé , que vous aviez plus à disputer contre vous que contre moi. Vous avouiez que votre beau-pere étoit complice d'un crime énorme , & vous vous plaigniez qu'on l'eût puni. Ainsi vous faisiez l'éloge de ma conduite , & vous condamnerez celle de tout le Sénat ; car c'est moi qui fis

(1) Son beau-pere. Lentulus étoit beau-pere d'Antoine , qui successivement eut plusieurs femmes. Ce Lentulus se trouvant complice dans

la conjuration de Catilina , Cicéron comme Consul , le fit mourir dans la prison comme on l'a vu.



prendre les criminels , & c'est le Sénat qui les jugea dignes de punition. Notre grand Orateur ne comprend pas qu'il donne des loüanges à celui qu'il veut combattre , & qu'il condamne ceux devant qui son discours est prononcé

XIX. Voyons maintenant combien il y a , je ne dis pas de hardiesse , car il aime à passer pour hardi , mais de folie , ce qu'il ne veut pas qu'on lui impute , quoiqu'il en ait plus que personne , à citer la montagne du Capitole , tandis que nos Sieges sont entourés de gens armés ; tandis , grands Dieux ! que dans ce même Temple de la Concorde , où sous mon Consulat il s'est fait pour la République de si justes réglemens qui nous ont jusqu'à présent conservé la vie , on fait tenir sous les armes ceux que l'on y a soi-même posés. Accusez le Sénat , accusez l'Ordre des Chevaliers , qui pour lors étoit réuni au Sénat ; accusez tous les Ordres , tous les Citoyens , pourvu que vous confessiez que maintenant ce Sénat est assiégé par vos Satellites. Ce n'est point par hardiesse que vous parlez avec une telle impudence , c'est que vous ne voyez point la contradiction de ce que vous dites. Il faut en vérité que vous n'ayez pas une étincelle de jugement ; car quelle plus grande folie , après s'être armé pour la ruine de l'Etat , de reprocher à d'autres

54. DEUXIÈME PHILIPPIQUE  
qu'ils se sont armez pour le conserver.

XX. Vous avez même en quelque endroit voulu faire le plaisant. Bons Dieux ! Que d'indécence il y a dans l'application ; mais ce qui vous excuse un peu , c'est que toujours inséparable de votre Comedienne, elle a pû vous apprendre à plaisanter ;  
» que les gens de guerre cedent aux ( 1 )  
» gens de Robe. « Eh bien quoi ! n'y cederent-ils pas alors ? Mais depuis il a bien fallu que la Robe cede à vos armes. Examinons donc lequel est le mieux , ou que les armes des scélerats cedent à la liberté du peuple , ou que notre liberté cede à vos violences. Je ne répondrai rien davantage à ces vers que vous citez , je vous dirai seulement que vous ne vous connoissez ni en Poësie , ni en aucun autre genre de littérature ; que pour moi , sans avoir manqué jamais ni à la République , ni à mes amis , j'ai employé à toutes sortes d'ouvrages les heures de loisir que je me suis ménagées après mes occupations importantes , afin que mes veilles & mes travaux puissent contribuer à l'utilité de la jeunesse & à la gloire du nom Romain. Mais ces bagatelles ne sont pas de saison ; venons à des reproches plus graves.

9. XXI. Vous dites que Clodius a été tué par

( 1 ) *Aux gens de robe.* de Cicéron.  
C'est en citant un vers

mon ordre. Que penseroit-on s'il l'avoit été dans le tems qu'en la présence de tout le peuple vous le poursuiviez , l'épée à la main? Vous auriez dès lors terminé la querelle s'il ne se fût jetté dans la boutique d'un Libraire sur l'escalier , & ne s'y fût barricadé pour empêcher votre fureur: j'avoüe que je vous en aurois scû bon gré ; mais pour vous l'avoir conseillé , vous ne le dites seulement pas. Pour ce qui est de Milon , je n'ai pas pû même l'en applaudir, il eût fait cette expedition avant que personne eût pû le soupçonner qu'il la vouloit faire. Mais je lui ai persuadé , dites-vous. Du caractère dont étoit Milon , avoit-il besoin que quelqu'un lui persuadât de travailler au bien de la République ? Du moins , continuë-t-on , je m'en suis réjoui. Quoi donc ! falloit-il que dans une joye si universelle , je fusse le seul à paroître triste ?

XXII. D'ailleurs l'information faite sur la mort de Clodius ne fût pas trop prudemment disposée ; car qu'étoit-il nécessaire d'employer une nouvelle Loi pour s'informer contre un homme qui en avoit tué un autre , puisque ces sortes d'informations étoient déjà réglées par les Loix.

XXIII. On informa néanmoins , & si dans le tems qu'on l'a fait , personne n'a déposé contre moi , vous êtes donc le seul

qui le faites après ( 1 ) tant d'années.

Vous avez encore osé dire & même à plusieurs personnes, que par mon intrigue, Pompée avoit cessé d'être en liaison d'amitié avec Cesar, & que pour cette raison j'avois, par ma faute, donné naissance à la guerre civile. Vous ne vous êtes pas en cela tout-à-fait trompé ; mais vous confondez /0. les tems, & c'est ce qui est capital. (Lorsque Bibulus, cet illustre Citoyen, étoit Consul, je ne laissai passer aucune occasion où je ne fisse tous mes efforts & tout mon possible pour désunir Pompée d'avec César, qui fut plus heureux à ce qu'il négocia ; car il désunit Pompée d'avec moi. Mais quand Pompée se fut livré totalement à Cesar, que m'auroit-il servi de travailler à l'en désunir ? Il y auroit eu de la folie à l'espérer & de l'impudence à l'y exhorter.

XXIV. Il y a eu néanmoins deux différens tems, où j'ai tâché de persuader à Pompée deux choses contraires à Cesar, je vous permets de les condamner si vous le pouvez. L'une de ne point proroger son commandement dans les Gaules au-delà de cinq ans ; l'autre de ne pas souffrir qu'on fit une Loi par laquelle Cesar pût en son absence solliciter un second Consulat : Et si j'avois pû persuader à Pompée l'une ou

(1) *Après tant d'années.* Milon avoit tué Clo. Il y avoit sept ans que dius.

l'autre, nous ne serions pas tombez dans la situation déplorable où nous sommes. Mais lorsque Pompée eut fait passer entre les mains de Cesar toutes les richesses, tant les siennes que celles de l'Etat, qu'il eut senti, mais trop tard, tout ce que j'avois prévu bien auparavant, & que je vis de quelle cruelle guerre la Patrie étoit menacée, je ne cessai point de donner des conseils pour la paix, pour la réunion, pour un accommodement, & bien des gens alors m'entendirent tenir ce langage. Plût aux Dieux, Pompée, que vous n'eussiez jamais lié de commerce avec Cesar, ou que vous ne l'eussiez jamais rompu. Le premier convenoit à votre dignité, le second à votre prudence. Voilà, Antoine, quels ont toujours été mes conseils, soit touchant Pompée, soit touchant la République; s'ils avoient été suivis, la République seroit encore stable, & vous par vos crimes, par votre indigence, par votre infamie, vous seriez maintenant écrasé.

XXV. Mais ces reproches sont trop anciens, venons à de plus nouveaux; c'est par mes conseils, dites-vous, qu'on a tué Cesar. Je commence à craindre, PERES CONSCRIPTS, que vous ne me soupçonniez, & cela seroit bien honteux de m'être suscité un accusateur qui trahit sa cause, & qui non content de donner des loüanges à ce

que je fais, m'en donne encore pour ce que font les autres. Car quel homme, dans le récit d'un fait si glorieux, a seulement entendu prononcer mon nom ? Et quel nom de tous ces acteurs est demeuré inconnu ? Que dis-je, inconnu, n'a pas d'abord été publié ? Ajoutons encore pour encherir, que quelques-uns se sont vantez d'être de leur nombre, sans qu'ils en fussent, bien loin que pas un d'eux ait voulu celer d'en avoir été.

XXVI. N'est-il pas bien vrai-semblable que parmi tant d'hommes dont les uns étoient obscurs, & les autres des jeunes gens incapables de cacher personne, on eût supprimé mon nom ? Si pour délivrer la Patrie on vouloit à ces illustres libérateurs en joindre encore d'autres ; les Brutus avoient-ils besoin que je les exhortasse ? Ils n'avoient qu'à regarder le portrait de l'ancien Brutus qu'ils avoient tous les jours devant les yeux, & le (1) portrait de Servilius. Excitez par de tels modèles, auroient-ils plutôt consulté des étrangers que leurs ayeuls, & cherché des conseils plutôt au dehors que dans leurs propres Ancêtres. Quoi, ce Cassius né dans une famille, où l'on n'a jamais pû souf-

(1) *Le portrait de Servilius.* Du côté maternel ce Servilius étoit des ancêtres de M. Brutus, & avoit tué Sp. Manlius qui aspirait à la tyrannie.

frir, non seulement la domination, mais l'autorité de personne, auroit eu recours à mes avis, lui qui, sans ces fameux compagnons qu'il avoit à Rome, auroit executé cette grande action en Cilicie à l'embouchure de la riviere de Cydnus, si le vaisseau de César n'eût pris terre à l'autre rivage que celui où il avoit projeté d'aborder.

XXVII. Domitius n'avoit-il pas bien besoin de mes conseils pour travailler à recouvrer la liberté? La mort de son pere, cet excellent homme, celle de son oncle, le dépouillement de sa dignité, n'en étoit-ce pas assez pour l'encourager? Ai je encore excité (1) Trebonius? Je n'aurois pas osé seulement lui en faire le moindre signe. La République lui est d'autant plus obligée, qu'il a sacrifié l'amitié d'un seul à la liberté de tout le peuple, & mieux aimé détruire la domination que la partager.

Cimber, sans doute, s'est conduit par mes avis, lui que j'ai plutôt trouvé digne qu'on l'admirât pour avoir executé pareille entreprise, que je ne l'ai crû capable de l'imaginer; & je l'ai d'autant plus admiré, que sans se souvenir des bienfaits reçus, il ne s'est souvenu que de sa Patrie. Que vous

(1) *Trebonius* Il avoit par le crédit de César; ce  
été d'abord Lieutenant qui nel'empêcha pas d'être  
de César dans les Gaules un de ses assassins.  
ensuite Préteur & Consul

dirai-je des (1) deux Servilius ? Croyez-vous qu'ils aient plutôt agi par déference pour moi que par amour pour la Nation ? Le détail des autres iroit trop loin , il est beau pour la République que le nombre en soit si grand , & il est glorieux pour eux.

12.) XXVIII. Mais souvenez-vous de quelle maniere cet homme subtil a tourné son accusation contre moi. Dès que César fut mort , dit-il , Brutus élevant son poignard encore tout sanglant , profera d'une voix haute le nom de Cicéron , & le félicita du recouvrement de la liberté. Pourquoi , moi particulièrement , c'est parce que je sçavois le complot. Prenez garde plutôt , si ce qui l'obligea de me nommer , ce ne fût point , qu'après avoir fait une action si semblable à celle que j'avois faite, il me prit principalement à témoin , parce qu'il avoit envie les louanges que j'avois reçues.

XXIX. Et vous , le plus stupide de tous les hommes , vous ne comprenez pas que si c'est un crime d'avoir voulu tuer César , comme vous m'en accusez , ç'en est un aussi que de s'être réjoui de sa mort. Car , quelle difference y a-t-il entre celui qui conseille une action , & celui qui l'approuve quand elle est faite ? Et qu'importe , ou

(1) Les deux Servilius. freres , qui furent l'un & l'autre des Assassins de  
Ils s'appelloient Servi- l'Autre des Assassins de  
lius Calpurnius , c'étoient deux César.



que je l'aye voulu faire , ou que je me ré-  
joüisse de l'exécution? Quel est donc l'hom-  
me , excepté vous , & ceux qui s'accommo-  
doient de son règne , qui n'ait pas voulu  
cette action , ou qui ne l'ait pas ensuite ap-  
prouvée ? Tous en sont coupables ; c'est-à-  
dire , tous les honnêtes gens. Tous ont tué  
César autant qu'ils ont pû. Le dessein a  
manqué aux uns , aux autres le courage ,  
aux autres l'occasion ; mais la volonté n'a  
manqué à personne.

XXX. Remarquez la stupidité du per-  
sonnage , ou pour mieux dire sa bêtise :  
carvoici ses paroles. *Brutus , que je nomme  
par honneur , tenant son poignard ensanglanté ,  
nomma Ciceron d'une voix haute , d'où l'on doit  
comprendre qu'il étoit complice.* Vous m'ap-  
pellez donc un scelerat , moi que vous  
suspçonnez de n'avoir pas ignoré la cho-  
se ; & celui qui montre & fait briller son  
poignard , vous le nommez par honneur.  
S'il y a tant d'extravagance dans les ter-  
mes : combien plus y en a-t-il dans la  
pensée. Etablissez donc pour une bonne  
fois , merveilleux Consul , comment vous  
voulez qualifier l'action des Brutus , de  
Cassius , de Domitius , de Trébonius & des  
autres. Cuyez votre vin , dissipez-en tou-  
tes les vapeurs. Faut-il approcher des flam-  
beaux pour vous réveiller , & vous tirer de  
l'assoupissement où vous êtes sur une affai-

re de cette importance? Ne comprendrez-vous jamais que vous avez à régler si les auteurs de cet événement sont des Assassins ou des Dessenfleurs de la liberté?

13. XXXI. Faites un moment d'attention, & raisonnez pour un instant comme un homme qui n'est pas yvre. Moi qui suis l'ami de ces Citoyens, comme je l'avoüe, & leur complice, comme vous m'en accusez : car je n'y vois point de milieu, je déclare hautement que s'ils ne sont pas les libérateurs du peuple Romain, & les conservateurs de la République, ils sont pires que des meurtriers, que des assassins, & même que des parricides, puisqu'il est plus atroce de tuer le pere de la Patrie que son propre pere. Eh bien, homme sage & prudent, que dites-vous? Si ce sont des parricides : Pourquoi, devant le Sénat & devant tout le peuple, les nommez-vous toujours par honneur? Pourquoi, Brutus, selon votre rapport, est-il affranchi (1) de la Loi, s'il est plus de dix jours absent? Pourquoi les jeux d'Apollon ont-ils été (2) célé-

(1) *Affranchi de la Loi.* Brutus étoit Prêteur de la Ville : Ce Prêteur, par une Loi, ne pouvoit s'absenter de Rome plus de dix jours. Antoine fit faire un Règlement, par lequel le Sénat déclaroit

Brutus affranchi de la Loi, & libre de s'absenter aussi long-tems qu'il voudroit.

(2) *Célébrez pour lui.* C'étoit au Prêteur à donner au peuple les jeux d'Apollon, Antoine en

brez si honorablement pour lui ? Pourquoi a-t-on assigné (1) des Provinces à Brutus & à Cassius ? Pourquoi a-t-on augmenté le nombre de leurs (2) Questeurs ? Pourquoi celui de leurs Lieutenans ? Tout cela pour-  
tant , c'est votre ouvrage ; ils ne sont donc point des assassins : ils sont donc des libera-  
teurs , même selon vous , puisqu'il n'y a point de milieu.

XXXII. Qu'est-ce que c'est ? Vous trou-  
vez-vous embarrassé ? Peut-être n'enten-  
dez-vous pas trop bien ce qu'on éclaire  
le mieux. Voilà néanmoins à quoi se réduit  
mon raisonnement. Puisque vous ne leur  
imputez point de crime , vous les avez  
donc jugé très-dignes de récompense. Ainsi  
je me retracte de ce que je disois , & je leur  
écrirai , qu'en cas qu'on leur demande si ce  
que vous me reprochez est vrai , ils ne le  
nient à personne. Je craindrois , ou qu'il  
ne fût mal-honnête pour eux de m'avoir

l'absence de Brutus les fit  
donner, pour lui, magni-  
fiquement, avec de gran-  
des sommes d'argent  
que Brutus lui avoit en-  
voyées , & qui s'étoit  
abîmé de crainte d'être  
insulté par les vieilles  
troupes & par le peuple.

(1) *Assigné des Provin-  
ces.* On donna à Brutus

la Macedoine & à Cas-  
sius la Syrie.

(2) *Augmenté.* Quel-  
quefois les Consulaires  
avoient dans leurs Pro-  
vinces plus d'un Quest-  
teur. Et suivant les con-  
jonctures , on augmen-  
toit aussi par honneur le  
nombre de leurs Lieute-  
nans.

caché leur dessein , ou qu'il ne fût honteux pour moi , d'avoir refusé d'y prendre part. Car , que s'est-il jamais fait de plus grand ? Dieux immortels , non seulement dans Rome , mais par toute la terre ? Quelle action plus glorieuse & plus digne d'une éternelle mémoire : C'est donc avec ces vaillans hommes que vous me renfermez dans la confédération de ce grand projet , comme dans le cheval de Troye ; je ne m'y oppose pas.

XXXIII. Quelque intention que vous ayez en le faisant , je vous en remercie ; c'est une grace si distinguée , que je ne compare point la haine que vous voulez exciter contre moi avec tout l'honneur qui m'en revient. Car quel sort plus heureux que celui de ces braves gens que vous vous vantez d'avoir chassés & reléguez ! En quels lieux assez deserts & assez sauvages pourroient-ils aborder , où l'on ne parut pas les recevoir avec plaisir ? Quels hommes assez barbares , en les voyant , ne s'en féliciteroient pas , comme du plus grand bonheur qui leur fût jamais arrivé ? Quelle posterité assez négligente , quelles histoires assez ingrates ne consacreront point à l'immortalité leur souvenir & leur gloire ? —

14. Inscrivez moy donc parmi leur nombre.

XXXIV. Je ne crains qu'un inconvenient , c'est que vous ne puissiez le prouver ;

ver ; car si j'en avois été , je leur aurois persuadé d'exterminer de la Republique non seulement le Roy , mais l'autorité Royale ; & si j'avois été , comme on dit , le Poëte de la piece , croyez moi , je n'en serois pas demeuré au premier Acte , j'aurois achevé toute la Tragédie. Cependant si c'est un crime d'avoir voulu tuer César , jugez , je vous prie , Antoine , du danger où vous devez être ; car tout le monde sçait qu'étant à Narbonne avec Trébonius , vous en formâtes le dessein , & c'est parce que vous en étiez complice avec lui , que lorsque l'on exécuta le projet , on vit que vous fûtes éloigné par Trébonius. Voyez si je vous traite en ennemi. Je vous loue d'avoir une fois en votre vie bien pensé ; je vous sçay bon gré de n'avoir rien découvert , & je vous pardonne de n'avoir rien fait ; pour un tel exploit , il falloit être vraiment un homme.

XXXV. Que si quelqu'un vous citoit en Jugement , & vous appliquoit ce mot de Cassius , *quel bien en revient-il ?* n'allez pas hésiter , je vous prie ; puisque vous avez dit vous-même , que cette mort étoit un bien pour tous ceux qui ne vouloient pas devenir esclaves. C'étoit donc un bien principalement pour vous , qui non seulement n'êtes pas esclave , mais qui réglez ; qui dans le Temple de Cybele avez trouvé

dequoi vous affranchir de toutes vos dettes , qui , à la faveur des Registres falsifiez , avez dissipé des richesses immenses ; chez qui , de la maison de César , on a transporté tant de trésors , dont le domicile est une boutique , s'il faut ainsi dire , achalandée par la falsification des faux mémoires & des fausses signatures , & le plus honteux marché de toutes sortes de terres , de villes , d'exemptions & d'impositions.

XXXVI. Car quel autre événement que la mort de César eût pû remédier à votre situation misérable & à vos dettes ? Je ne sçay pourquoi vous me paroissez troublé ; ne craignez vous point un peu qu'on ne vous croye coupable de ce crime ? je vous garantis de cette crainte , personne ne le croira jamais , il ne vous appartient pas de rendre service à la République : elle a pour auteurs de ce fait illustre les hommes les plus recommandables. Je dis seulement que vous en avez de la joie : je ne vous accuse pas d'y avoir part. J'ai répondu à toutes les grandes accusations , il faut maintenant répondre au reste.

15. XXXVII. Vous me reprochez le camp de Pompée , & tout le tems qu'il l'a tenu. Si dans ce tems mon crédit & mes avis eussent eu quelque force , vous seriez aujourd'hui dans l'indigence , nous serions libres , & la République n'auroit pas perdu

tant de Généraux & tant de troupes : car j'avoüerai que lorsque je prévoyois tout ce qui est arrivé , j'ai ressenti la même tristesse que tous les autres bons Citoyens auroient ressentie s'ils avoient prévu les mêmes malheurs. Je m'affligois , PERES CONSCRIPTS, jem'affligois de ce que cette République soutenuë autrefois par vos conseils & par les miens , étoit sur le point de périr , & je n'étois pas tellement ignorant & mal instruit des choses , que je me décourageasse par l'attachement à une vie dont la durée m'accable d'ennuis , & dont la fin m'auroit délivré de toutes sortes de peines. Je voulois que tant d'excellens hommes , les lumieres de la Republique , que tant de Consulaires , tant de Préto-riens , tant de Sages Sénateurs , que toute cette Noblesse & cette jeunesse florissante , que toute cette multitude de bons Citoyens continuassent de vivre. S'ils vivoient encore , ce seroit , je l'avouë , avec des conditions de paix bien injustes ; mais toute sorte de paix avec les propres Citoyens , me paroïsoit plus utile que la guerre , & nous aurions touïours la République.

XXXVIII. Que si mon sentiment eût prévalu ; si ceux dont je voulois conserver les jours ne m'eussent pas résisté , trop enflés par l'esperance de la victoire , sans parler de rien de plus , vous ne seriez pas

assurément demeuré dans le Sénat, ou plutôt dans Rome ; mais tous mes discours , dites-vous , ne servoient qu'à m'aliéner le cœur de Pompée. En aimait-il davantage quelque autre ? A-t-il conféré , délibéré plus souvent avec personne ? Et n'étoit-ce pas quelque chose de grand , d'avoir entre nous des idées si différentes sur le sort de la République , & de demeurer toujours amis ? Mais lui & moi , nous connoissons bien ce que nous pensions l'un & l'autre. J'avois premièrement dans l'esprit le bon état des Citoyens , & je réfléchissois ensuite sur la dignité de Pompée , & lui ne pensoit qu'à sa dignité présente. Nous avions tous deux un bon objet ; ainsi la différence de nos sentimens étoit moins incompatible.

XXXIX. Mais ce grand Consulaire & cet homme presque divin , que pensoit-il à mon égard ? ceux qui le suivirent dans sa retraite de Pharsale à Paphos ne l'ignorent pas. Il ne fit jamais de moi qu'une mention honorable & accompagnée des plus tendres regrets , confessant que j'avois prévu plus de choses que lui , & qu'il en avoit espéré de meilleures ; & vous osez m'attaquer avec le nom d'un homme dont vous êtes obligé d'avoüer que j'étois l'ami fidele , & dont vous pillez les biens ; mais ne parlons point de cette guerre où vous n'avez été que trop heureux.



XL. Je ne répondrai pas plus à cette gayeté, que j'ai fait, dites-vous, paroître dans son Camp. On y étoit sans doute agité de beaucoup de soins; mais dans les affaires les plus épineuses, les hommes, si ce sont des hommes raisonnables, délassent de tems en tems leur esprit; cependant puisque celui qui condamne ma tristesse est le même qui condamne ma gayeté, c'est une preuve bien évidente que j'ai gardé de la moderation dans l'une & dans l'autre. Vous niez que jaye herité de quelqu'un, plutôt au Ciel que votre reproche en cela fut vray; plusieurs de mes intimes amis vivoient encore. Mais comment cela peut-il vous venir en pensée, puisque j'ai receüilli plus de deux (1) millions d'heritages? J'avouë pourtant qu'à cet égard, vous avez été plus heureux que moi; personne ne m'a fait son heritier qui ne fut de mes amis; enforte que ces avantages ont toujours été joints à de veritables douleurs sur leurs pertes. Pour vous il vous est venu des heritages de L. Rubrius de Cassino que vous n'avez jamais vû.

XLI. Et remarquez combien il falloit que vous aimât un homme qui sans sça-

(1) Deux millions de fois cent mille Sester-livres d'heritages. C'est ces.  
ce que font deux cens

voir si vous étiez blanc ou noir , oublie , pour l'amour de vous , le fils de son frere Fufius , illustre Chevalier Romain & son grand ami , qu'il avoit de tout tems institué publiquement son heritier , & qu'il ne nomme seulement pas dans son Testament , tandis que vous , qu'il n'avoit jamais vû , ou qu'assurément , il n'auroit jamais salué , il vous fait l'heritier de ses biens. Je voudrois , si cela ne vous est point désagréable , que vous me disiez quelle mine avoit Turselius , de quelle taille étoit-il , de quelle Ville municipale , de quelle Tribu ? Je n'en sçai rien , dites-vous , je sçai seulement qu'il avoit des fonds de terre. Il a donc desherité son frere pour vous faire son heritier. De plus il mit la main sur des sommes considerables appartenantes à des personnes qui lui étoient fort étrangères , & dont il s'empara comme heritier , après avoir chassé les heritiers legitimes. Mais ce que j'admire le plus dans votre conduite , c'est que vous osiez parler d'heritages , vous qui ne vous êtes pas porté pour heritier de votre pere.

171 XLII. C'étoit donc pour ramasser tous ces griefs que vous vous êtes renfermé tant de jours dans une maison empruntée à la campagne. Cependant s'il en faut croire vos meilleurs amis , vous y songiez plus à boire qu'à cultiver votre esprit ; aussi ,

pour s'y mieux divertir, vos compagnons de bonne chere avoient-ils avec eux ce Professeur à qui vous avez (1) permis de dire contre vous tout ce qu'il voudroit : c'est un diseur de bons mots sans doute ; mais quand il est question d'en dire contre vous ou vos amis, il n'est pas difficile d'en trouver : voyez quelle difference il y avoit entre votre ayeul (2) & vous, il disoit prudemment tout ce qui faisoit valoir sa cause ; & vous, sans reflexion, vous dites ce qui n'a nul rapport à la votre.

XLIII. Quelle récompense croyez-vous qu'il ait donnée à son Rheteur, écoutez, PERES CONSCRIPTS, écoutez, & reconnoissez les playes qu'a reçu la République : vous avez assigné à ce Sex-Clodius, dans la plaine de Leontini, deux mille arpens de terres, affranchis de toutes redevances, afin que le recompensant si largement, il vous apprit à ne rien sçavoir. N'aurez vous point aussi l'effronterie de dire que cela étoit dans les Memoires de Cesar ? Mais je parlerai dans un autre endroit de ce champ de Leontini & de celui de la Campanie qu'il a enlevé à la République,

(1) Vous avez permis de dire contre vous. Antoine entendoit parfaitement raillerie.

(2) Votre ayeul. C'étoit Marc - Antoine l'Orateur.

& qu'il a deshonnorez par les plus infâmes possesseurs.

C'est assez répondre à ses reproches, il faut à présent dire quelque chose de notre austere Censeur ; & je ne dirai pas tout, afin que si l'on est obligé de se battre à plusieurs reprises, je puisse venir toujours avec quelque chose de nouveau. La multitude de ses vices & de ses crimes ne me fournira que trop de matiere.

18. / XLIV. Voulez vous que nous vous examinions depuis votre enfance ; il faut, ce me semble, commencer par ce premier âge. Vous souvenez-vous que n'ayant encore que la robe blanche vous fites banqueroute. C'est la faute de mon pere, dites-vous ; j'en demeure d'accord, cette défense est pleine de pieté : vous fûtes donc bien hardi de vous asseoir au théâtre sur les quatorze degrez, (1) puisque par la Loi Roscia, il y avoit des places destinées aux banqueroutiers, quoiqu'ils le fussent par le malheur de leur fortune, & non par leur propre faute. Vous prîtes

(1) *Quatorze d grez.* L. Roscius Othon Tribun du peuple avoit fait passer une Loi par laquelle il n'étoit permis qu'à des Nobles & à des Chevaliers de se placer au Théâtre dans les qua-

torze premiers rangs les plus près de l'Orchestre, & quiconque de ces deux Ordres avoit fait banqueroute devoit se placer dans un lieu particulier que la Loi lui assignoit.

ensuite

ensuite la robe virile & vous l'eûtes en peu de tems rendue une robe feminine ; vous vous prostituâtes d'abord à tous , & le salaire fixé pour le crime n'étoit pas modique. (Mais Curion survint bientôt qui vous tira du commerce public de l'infamie , & comme s'il vous avoit donné la robe d'Eponse , vous unit à lui par une liaison stable & réglée.

XLV. Jamais valet acheté pour la débauche ne fut plus dépendant de son maître que vous l'étiez de Curion. Combien son pere vous a-t-il chassé de fois de chez lui ? combien de fois a-t-il mis des Gardes à sa porte pour vous en interdire l'entrée ? Vous cependant à la faveur de la nuit , excité par vos infâmes desirs , & pressé par l'envie de la récompense , vous descendiez par le toit ; mais sa maison ne pût souffrir plus long-tems vos désordres. Sçavez vous bien que je parle de ce qui m'est parfaitement connu ? Souvenez vous de ce tems où le pere de Curion étant retenu dans son lit par la maladie & par la tristesse , son fils se jettant à mes pieds & fondant en larmes , vous recommandoit à moi , & me prioit de m'interesser pour vous auprès de son pere , lorsqu'il lui demanderoit (1) six cens mille livres qu'il

[1] Six cens mille livres. Le texte porte soixante fois cent mille Sesterces.

s'étoit, disoit-il, obligé de payer à votre décharge : plein de sa misérable passion il assuroit qu'il ne pourroit soutenir le regret de votre absence, & qu'il s'exileroit plutôt lui-même.

XLVI. J'avouë qu'en ce tems-là, j'arrêtai les maux de cette famille illustre, ou pour mieux dire, je les fit cesser; je persuadai au pere de payer les dettes de son fils, & d'employer ses biens & ses facultez à tirer de peine un jeune homme de si belle esperance, & prévenu de beaucoup d'esprit & de courage; mais en même tems d'employer son autorité paternelle pour lui défendre toute liaison & tout commerce avec vous.

Puisque donc vous vous souveniez de cette conduite que j'avois tenuë, si vous n'aviez confiance en ces gens armez que nous voyons, auriez vous osé m'attaquer par vos outrages?

XLVII. Mais laissons là les prostitutions & les horreurs, il y en a que je ne puis honnêtement rapporter, & vous êtes d'autant plus libre, qu'il vous est arrivé des choses qui ne vous peuvent être reprochées par un ennemi que retient un peu de pudeur. Vous allez voir comme il a vécu dans la suite, je passerai legerement sur ces aventures; car je me sens de l'impatience d'en venir à ce qu'il a fait pendant

la guerre civile, dans les conjonctures les plus déplorables de la République, & ce qu'il fait tous les jours. Quoique vous en foyez mieux instruits que moi, je vous conjure de m'écouter avec la même attention : ce qui doit soulever les esprits en pareilles rencontres, ce n'est pas seulement la connoissance des faits, c'en est encore le souvenir, nous retrancherons pourtant le milieu (1) de sa vie, pour ne pas en venir si tard aux derniers tems.

XLVIII. Pendant le Tribunat de Clodius, il étoit son intime ami, ce qui rappelle la memoire des services qu'il m'a rendus. Il étoit le Ministre de toutes les fureurs de ce Tribun, dont la maison lui servit pour quelque entreprise qu'il fit alors ; il comprend fort bien ce que je veux (2) dire : ensuite il prit le chemin d'Alexandrie malgré les ordres du Sénat, malgré l'interêt de la République, & malgré les oracles, mais il avoit pour chef Gabinus (3) avec lequel il ne pouvoit

(1) *Le milieu.* Le milieu de la vie d'Antoine étoit depuis qu'il eût pris la robe virile jusqu'à son Tribunat.

[2] *Ce que je veux dire.* Antoine conduisoit une intrigue de débauche avec la femme de

Clodius, laquelle étoit apparemment Fulvie qu'il épousa depuis.

(3) *Gabinus.* C'étoit le grand ennemi de Ciceron, il étoit dans le parti de Cesar qu'il alla trouver avec Antoine à Alexandrie où il mou-

rien faire que de juste. De-là où porta-t-il ses pas , & quel fut son retour de l'Egypte ? Avant que d'aller à sa maison , il penetra jusqu'aux extrêmités des Gaules ; mais quelle maison avoit-il alors , chacun avoit encore la sienne , & la votre n'étoit nulle part. Comment donc puis-je dire la maison ? En quel endroit qui vous appartient pouviez vous mettre le pied sur la terre , excepté seulement à Misene , (1) où vous faisiez votre résidence avec vos compagnons comme à Sisaponne (2).

20. XLIX. Lorsque vous vintes des Gaules pour solliciter la Questure , dites , si vous l'osez , que vous allâtes rendre visite à votre mere avant que de venir chez moi. Déjà Cesar m'avoit écrit pour me prier d'avoir agréable que vous me fissiez satisfaction ; je ne vous permis pas seulement de parler de grace. Ensuite vous vous attachâtes à moi , & lorsque vous postulâtes la Questure , je vous accompagnai dans

rut. Cicéron dans l'Oraison des Provinces Consulaires décrit tous les vices de ce Gabinus.

(1) *Misene*. Petite maison de campagne à Antioine dans Misene , où plusieurs autres personnes en avoient aussi.

{ 2 } *Sisaponne*. Ville

d'Espagne dans le Royaume de Cordouë , celebre par les Mineraux. Cicéron fait une comparaison de Misene à Sisaponne , parce qu'en cette dernière Ville il y avoit un lieu plein de gens de débauche & de nulle recommandation.



toutes vos sollicitations. Ce fut alors, qu'avec le consentement du peuple Romain, vous tâchâtes de tuer Clodius dans la place publique, & quoique vous y travaillâssiez de vous-même & sans mon instigation, vous disiez cependant tout haut que si vous ne le faisiez mourir, vous ne pensiez pas pouvoir jamais satisfaire à tous les outrages que vous m'aviez faits. C'est pourquoi je m'étonne que vous disiez que Milon a fait ce coup par mon conseil, puisque vous, me le proposant de si bon cœur, je ne vous exhortai jamais à le faire. Si pourtant vous l'aviez fait, j'aimerois encore mieux qu'on le regardât comme une action qui vous étoit plus glorieuse qu'elle ne m'étoit favorable.

L. Vous devintes enfin Questeur, & d'abord, sans (1) délibération du Sénat, sans jetter au sort, sans aucun reglement, vous allâtes au plutôt trouver Cesar. Vous compreniez bien que c'étoit le seul azile à l'indigence, à l'insolvabilité, à la méchanceté, & à tous ceux qui n'avoient plus de

(1) *Sans délibération.* chacun, mais les Questeurs tiroient entr'eux les Provinces au sort & ne pouvoient néanmoins partir en suite, sans un Ordonnance du Sénat.

ressource pour vivre. Lorsqu'auprès de lui par ses bienfaits & par vos rapines, vous vous fûtes bien rempli, si toutefois on peut appeller se remplir que de répandre aussitôt après, vous accourûtes à Rome destitué de tout pour y solliciter le Tribunat, afin, s'il étoit possible, de vous rendre semblable dans cette Magistrature, à celui qui vous tenoit lieu (1) d'époux.

21/ Ecoutez maintenant, je vous prie, PERES CONSCRIPTS, non ce que ces dissolutions & ses excès ont jetté de honte & d'infamie sur lui & sur toute sa famille; mais ce qu'il a fait de cruel & de scélerat contre la tranquillité de nos fortunes & contre toute la République; vous trouverez que sa conduite criminelle est l'origine de tous nos maux.

LI. Car lorsque durant le Consulat de Lentulus & de Marcellus, vous essayâtes au premier jour de Janvier de soutenir la République chancelante & prête à tomber, & que si César eût eu l'esprit plus raisonnable, vous auriez eu, PERES CONSCRIPTS des égards pour lui, Antoine mit pour obstacle à vos desseins l'autorité de son Tribunat vendu & asservi à César, & s'exposa même à périr de la même manière dont plusieurs avoient été con-

(1) *Lien d'époux.* Il parle de Curion.

damnez pour de moindres fautes. Ensuite, dans le tems que le Sénat avoit encore tout son lustre & son pouvoir, & avant que ses plus belles lumieres fussent éteintes, cette compagnie ordonna contre vous, Antoine, ce que suivant nos prédécesseurs on avoit coutume d'ordonner contre un Romain reconnu pour ennemi de l'Etat : & vous osez parler contre moi devant les Peres Conscripts qui m'ont déclaré le conservateur de la République & vous en ont déclaré l'ennemi. Le souvenir de ce (1) crime que vous avez fait, est interrompu, mais n'est pas tout-à-fait effacé. Tant qu'il y aura des hommes, tant que subsistera le peuple Romain qui subsistera toujours, à moins que vous ne le détruissiez, on parlera de votre pernicieuse opposition.

LII. Qu'y avoit-il d'indiscret ou de passionné dans la conduite du Sénat, pour qu'un seul jeune homme comme vous, fit opposition, non pas une fois, mais plusieurs fois, à ce que tout l'Ordre des Sénateurs regloit pour le salut de la République, sans permettre qu'on vous représentât rien sur l'autorité du Sénat; & de quoi

[ 1 ) *Souvenir de ce crime.* C'est-à-dire que si l'on a cessé de parler de cette opposition qu'il fit alors dans le Sénat, la posterité, n'en perdra pas la mémoire.

s'agissoit-il , sinon d'empêcher que vous ne voulussiez entierement abolir & renverser le gouvernement ? Cependant ni les peres des Citoyens les plus illustres , ni les avertissemens des anciens , ni les deliberations d'un Sénat nombreux ne purent vous ébranler dans votre opinion déjà vendue & adjugée.

LIII. Alors après avoir fait plusieurs autres tentatives , on fut contraint de vous frapper (1) de cette playe que peu d'autres avant vous avoient reçue & dont personne n'a pû se guerir. Le Sénat fit prendre contre vous les armes aux Consuls & aux autres Magistrats revêtus de quelque puissance & de quelque domination, & si vous n'aviez fui dans l'armée de Cesar , vous ne leur auriez pas échappé. C'est vous, Antoine , c'est vous , dis-je , qui le premier donnâtes à Cesar, déjà plein d'envie de jeter le trouble par tout , l'occasion d'intenter la guerre à sa patrie. Car que disoit-il autre chose ? Quelle raison apportoit-il de son dessein & de son entreprise extravagante, si non que l'on n'avoit point d'égard à l'opposition , que les droits du Tribun étoient abolis , qu'Antoine étoit

(1) *De cette playe.* Le Sénat par un decret , déclara Antoine ennemi du nom Romain , pour s'être opposé au reglement par lequel on obligeoit Cesar à quitter l'armée.

interdit par le Sénat. Je ne m'arrête point à ce qu'il y avoit de faux & de frivole dans ces raisons , puisque jamais personne n'en peut avoir de legitimes pour prendre les armes contre sa patrie.

Mais laissons là César , vous ne pouvez vous défendre d'avouer que toute la cause d'une si funeste guerre reside en votre personne.

LIV. O que vous êtes digne de compassion ! si vous comprenez , & plus digne encore si vous ne comprenez pas , qu'on laissera par écrit cet événement , qu'on en conservera la mémoire , & que la posterité la plus reculée n'oubliera jamais un fait de cette nature. Les Consuls chassés d'Italie & avec eux Pompée , la gloire & l'éclat de la Domination Romaine , tous les Consulaires qui se portoient assez-bien pour servir de cortège à leur suite & à leur dérouté , les Prêteurs , les Prétoriens ; les Tribuns du peuple , la plus grande partie du Sénat , toute la jeunesse Romaine , en un mot tous les membres de la République chassés & renversés de dessus leurs Sieges.

LV. Comme donc le principe des arbres & des plantes est dans la semence , vous êtes de même la semence de cette déplorable guerre. Vous gémissez, PERES CONSCRIPTS , sur la défaite de (1) trois ar-

[1] *Trois armées Romaines. La premiere fut défaite*

mées Romaines ; c'est Antoine qui les a perduës ; vous regrettez d'illustres Citoyens , Antoine vous les a ravis ; l'autorité du Sénat est ruinée , c'est Antoine qui l'a détruite. Enfin tout ce que nous avons vû depuis , & quels maux n'avons nous pas vûs , si nous en jugeons saine-ment , c'est Antoine qui nous les a faits. Il est à la République ce que fut Helene aux Troyens , la cause de la guerre , la cause de sa perte & de sa désolation.

Le reste du tems de son Tribunat fut semblable à ces commencemens. Il fit des reglemens tout contraires à ceux que le Sénat avoit faits , pour empêcher que la République ne fût ébranlée.

23. LVI. Mais dans son crime, reconnois-  
sez un autre (1) crime. Il rappelle beau-  
coup de malheureux , & dans ce nombre  
il n'y comprend pas son oncle paternel ;  
s'il a de la rigueur , pourquoi n'en pas  
avoir pour tous ? Et s'il a de la compas-  
sion , pourquoi n'en a-t-il pas pour les

dans la pleine de Pharfa-  
le en Thessalie, la secon-  
de en Afrique à Thapse  
presqu'Isle de Sicile ,  
commandée par Scipion  
beaucoup de Pompée ; la  
troisième en Espagne à  
Munda Royaume de Gre-

nade , commandée par  
les enfans de Pompée.

(1) *Un autre crime.*  
C'est qu'en rappelant  
les exilés, il ne rappel-  
la point C. Antonius son  
propre oncle paternel.

fiens ? Mais je supprime les autres qu'il n'a pas appellez : il réhabilita Denticula son camarade de jeu , comme s'il n'étoit pas permis de jouer avec un homme condamné , mais c'étoit afin qu'il le fît profiter du privilege de la Loi qui lui permettoit , (1) d'emprunter pour s'acquitter de tout ce qu'il perdoit aux dez.

Quelle raison donnâtes-vous au peuple pour prouver qu'il falloit lui pardonner , c'est , ce me semble , parce qu'étant absent , on l'avoit mis au nombre des coupables , que la cause avoit été jugée sans être annoncée , qu'il n'y avoit point eu de jugement touchant cette Loi des jeux de hazard , qu'il avoit été opprimé par la force & par les armes ; enfin , comme on le disoit de votre oncle ; que les Juges avoient été corrompus par argent. Il n'y avoit en tout cela pas un mot de vrai , mais c'étoit , dit-il , un homme de bien & digne de la République. Qu'est-ce que cela faisoit à l'affaire ? Cependant s'il étoit certain qu'on l'eût condamné sans sujet , je lui pardonnerois. Mais réhabiliter le plus méchant de tous les hommes , qui sans façon , jouoit dans la pla-

(1) *D'emprunter.* Par des gageures aux jeux la Loi Cornelia il n'étoit d'exercice & non aux permis aux joueurs d'emprunter que pour faire jeux de hazard.

ce publique à tous les jeux de hazard déjà condamnés par les loix ; n'est-ce pas déclarer hautement qu'on a soi-même pour le jeu une ardeur immodérée.

LVII. Durant son Tribunat , lorsque César partant pour l'Espagne , eut abandonné toute l'Italie à sa licence , comment parcourut-il le pays ? Comment les villes municipales furent-elles visitées ? Je sçai que je m'arrête à des faits publics & dont tout le monde s'entretenoit communément , mais quoique ce que je vais dire soit plus connu de tous ceux qui étoient alors en Italie , que de moi qui n'y étois pas , j'en rapporterai néanmoins des circonstances particulières, quand même tout ce que j'en dirai ne pourroit aller jusqu'à la connoissance que vous en avez ; car en quel endroit de la terre a-t-on entendu parler de tels forfaits , de telles infamies , de telles horreurs ?

24. LVIII. On traînoit le Tribun du peuple dans une Caleche précédée par des Licteurs ornés de lauriers , & l'on portoit au milieu d'eux une Comedienne dans une Litte découverte ; la Bourgeoisie la plus distinguée des villes municipales étoit obligée de sortir au devant d'elle , & de la venir haranguer , non sous son fameux nom (1) de Théâtre , mais sous le

(1) Son fameux nom de Théâtre , c'étoit Cytheride.



nom de Volumnia. Ses indignes favoris alloient ensuite dans un char tiré par des Lions ; & la mere du Tribun renvoyée par mépris à l'arriere-garde , marchoit après la Courtisane de son fils , comme elle auroit pû faire après sa belle-fille. O déplorable fécondité de cette mere malheureuse ! Il laissa des traces de ses débauches dans toutes nos villes municipales , dans tous les Gouvernemens , dans toutes les Colonies , & d'un bout de l'Italie jusqu'à l'autre.

LIX Il seroit difficile , PERES CONSCRIPTS , de peindre ses autres actions aussi détestables qu'elles étoient. Il fit la guerre enfin, il s'y rassasia du sang des Citoyens, bien peu semblables à lui , & ses exploits furent heureux ; si néanmoins dans le crime il peut y avoir du bonheur.

Mais je veux ménager les Vétérans ; quoique la conduite des Soldats soit bien différente de la vôtre , car ils suivoient leur General ; & vous , vous alliez vous offrir à lui. Cependant , de crainte que vous ne m'attiriez leur haine , je ne dirai rien de la nature de cette guerre. De Thessalie vous revintes vainqueur à Brindes avec les Légions , & c'est-là où vous ne m'avez point fait mourir ; le service est grand sans doute , & j'avouë que vous l'avez pû , quoiqu'il n'y eût alors avec

vous personne qui ne crût qu'il me fal-  
loit épargner ; car j'étois pour vos Lé-  
gions mêmes quelque chose de sacré. Tant  
les Soldats étoient pénétrés d'amour pour  
leur patrie , qu'ils se souvenoient bien  
que j'avois sauvée.

LX. Mais je veux que vous m'ayez donné  
ce que vous ne m'avez point ôté , & que  
je vous doive la vie , parce que vous ne  
me l'avez pas arrachée. Vos outrages ,  
depuis ce tems-là , m'ont-il permis de  
conserver la mémoire de ce service comme  
je faisois , sur-tout puisque vous voyiez  
bien ce que j'avois à dire contre vous ?

25. LXI. Vous arrivâtes à Brindes dans le  
sein & dans les embrassemens de votre  
petite comédienne. Qu'est-ce que c'est ,  
Ne dis-je pas la vérité ? Qu'on est mal-  
heureux de ne pas pouvoir nier ce qu'il  
est si honteux d'avouer. Si vous n'en rou-  
gissiez pas devant la Bourgeoisie de cette  
ville-là , n'en deviez-vous pas rougir de-  
vant une armée de vieilles troupes. Car  
quel est le Soldat qui ne l'ait pas vûë  
à Brinde ? Qui ne sçait le chemin qu'elle  
fit pour aller au devant de vous & vous  
féliciter de vos succez ? Qui d'entr'eux  
ne s'affligea pas de connoître si tard l'in-  
dignité du Commandant sous lequel il  
avoit servi ?

LXII. Vous parcourûtes encore une

fois l'Italie toujours accompagné de la Comédienne. Que cette marche fût triste & cruelle pour tous vos Soldats que vous promeniez ainsi de ville en ville.

Mais dans Rome ensuite, quel infâme pillage d'or & d'argent & de toutes sortes de vins. Enfin, sans que Cesar le sçût, puisqu'il étoit à Alexandrie pour lors, Antoine par le crédit de ses amis fut fait General de la Cavalerie : aussi-tôt il se crût en droit de vivre librement avec (1) Hippias, & de donner au Comedien Sergius des (2) Chevaux de loüage gratuitement. Il avoit alors choisi pour sa demeure la maison de Pison, & non celle dont il soutient si (3) mal aujourd'hui la dignité. Que dirai-je de ses décrets & de ses rapines, des successions données à des étrangers ou enlevées aux propriétaires legitimes ? Sa pauvreté l'y contraignoit, il ne sçavoit où se tourner ; il n'avoit pas encore recuëilli les gros héritages de Rubrio & de Turselius ; il n'étoit point encore de-

[ 1 ) *Hippias*. Bien des Interprètes ont crû que c'étoit le nom d'une Courtisane, mais Grævius prétend après Plutarque que c'étoit un jeune Comedien. doit que comme General de la Cavalerie, il étoit le maître de faire donner gratuitement des Chevaux de loüage à qui il lui plaisoit.

(3) *Si mal la dignité.*

(2) *Des Chevaux de loüage*. Antoine prétend La maison de Pompée où il étoit alors.

venu tout à coup l'héritier de Pompée & de plusieurs autres qui étoient absens. Il lui falloit donc vivre à la maniere des Soldats qui n'ont de bien qu'autant qu'ils en pillent.

LXIII. Mais supprimons ces traits d'une méchanceté trop grossière, parlons plutôt d'un genre d'étourderie plus misérable. Aux nêces d'Hippia vous aviez tant bû, que malgré le gouffre de votre gosier, la capacité de votre poitrine, & ce corps aussi robuste que celui d'un Gladiateur, vous fûtes obligé de tout rejeter le lendemain en présence de tout le peuple. O qu'il est dégoûtant de voir & d'entendre de pareilles horreurs. Si cela vous étoit arrivé pendant le repas, ayant ces larges verres à la main, qui n'en auroit pas rougi pour vous? Que sera-ce donc que de voir ce General de la Cavalerie devant le peuple assemblé, traitant des affaires d'Etat, & dans un tems où le moindre signe d'itempérance seroit honteux, vomir les tronçons de viande empuantis de l'odeur du vin, & les parfumer sur sa robe & sur tout son Tribunal; mais il avoüe lui-même que ce sont là des infamies: venons à des faits brillans.

26. LXIV. Cesar alors qui se délassoit dans Alexandrie, s'estimoit heureux, quoiqu'à  
mon

mon sens on ne le puisse être quand on rend la République malheureuse. Enfin la Pique fut plantée devant le Temple de Jupiter Stator , & les biens de Pompée..... Ne suis-je pas bien à plaindre , mes yeux n'ont plus de larmes à répandre , & mon cœur est toujours pénétré de sa douleur ; & tous les biens , dis-je , du grand Pompée furent soumis à la voye sauvage d'un crieur public. En cette occasion Rome oubliant sa servitude , laissa ses gémissements échapper , & malgré la crainte qui tenoit tous les courages enchaînez , elle eut encore la liberté de ses soupirs. Tout le monde étoit dans l'attente pour voir s'il y auroit quelqu'un assez impie, assez extravagant , assez ennemi des Dieux & des hommes pour se présenter à cette barbare confiscation. Quoiqu'autour de cette pique il y eût tant de gens assemblez & si hardis pour toute autre entreprise , il ne se trouva que le seul Antoine , qui lui seul , osa ce que les plus audacieux Romains n'avoient osé.

LXV. Vous étiez abruti par un tel excès de folie , ou pour mieux dire , de fu-

[1] *La Pique.* Quand on devoit vendre des biens à l'encan, on plantoit une pique à l'endroit où se devoit faire la ven-

te , & les meubles ou autres effets portatifs étoient apportez à l'entour de la Pique.

reur , que vous étant fait enchérisseur sur cette place , & l'enchérisseur des biens de Pompée , vous ne connoissiez pas que vous étiez l'opprobre & la détestation du peuple Romain , & que tous les Dieux & les hommes sont & seront à jamais vos ennemis.

Mais avec quelle prompte insolence ce dévorateur se jeta-t-il sur toutes les possessions d'un si grand homme , dont la valeur & la justice rendoient le peuple Romain si redoutable , & en même tems si cher à toutes les Nations étrangères.

277. LXVI. Après donc s'être soudainement emparé de toutes les richesses de ce héros , il parut transporté de joye , vrai personnage de Comedien , qui de pauvre devient riche en un instant ; mais comme disoit je ne sçai quel \* Poëte : *Que les biens mal acquis se dissipent tout aussi mal*, il est incroyable & même prodigieux qu'il ait pû consumer , je ne dis pas en si peu de mois , mais en si peu de jours , un nombre excelsif de tonneaux de vin , un poids immense de vaisselle d'argent , des habillemens précieux , une quantité d'ameublemens magnifiques répandus en diverses habitations pour les usages d'un homme non voluptueux , mais opulent ; au bout de quelques jours il n'y avoit plus rien.

LXVII. Quel Charybde fût si dévo-

\* Nævius.

rant. Je dis Charybde ; & si jamais il y en eût un , ce ne fut qu'un monstre ; mais en vérité , l'Océan n'auroit pû qu'à peine si promptement engloutir tant de choses dispersées , & placées en des lieux si distans les uns des autres. Rien n'étoit sous la clef , rien sous le sceau , rien par écrit. Tous les magasins étoient abandonnez à des scelerats. Les Comédiens pilloient d'un côté , les Comédiennes de l'autre. La maison étoit remplie de joüeurs & d'yvrognes , on y buvoit tout le jour en divers endroits , on y remplaçoit souvent les pertes du jeu : car il n'étoit pas toujours heureux , & l'on voyoit sur des lits dressés dans des chambres d'esclaves , les couvertures de pourpre de Pompée. Ne vous étonnez donc pas d'une dissipation si rapide : car une telle fureur de débauche auroit pû devorer non seulement une aussi grande succession que celle-là ; mais les Villes & les Royaumes , avec la même rapidité. Les maisons & les jardins de Pompée lui furent encore adjugés : quelle énorme effronterie !

LXVIII. Quoi vous avez eu la hardiesse d'entrer dans ce Palais , de poser le pied sur cette porte si respectable , de montrer votre front impudent aux Dieux Penates de cette demeure , d'habiter ce Sanctuaire que personne n'avoit plus la force de regarder , devant lequel on ne passoit plus sans

verser des larmes, & qui, tout insensible que vous êtes aux remors, ne pouvoit avoir rien d'agréable pour vous.

25. Mais quand vous y confiderez dans les avant-cours ces trophées & ces dépouilles triomphantes, vous imaginez-vous entrer dans votre maison, cela ne se peut pas ? Car quoique vous n'ayez ni jugement ni sentiment, vous vous connoissez vous-même, vous connoissez vos facultez & vos proches, & je ne croi pas, ni qu'en veillant, ni même en dormant vous puissiez vous le persuader. Quand l'Image de cet homme incomparable se presente à vous, je croi que tout furieux & tout brutal que vous êtes, vous vous réveillez aussi-tôt avec frayeur si vous dormez ; & que si vous veillez, vous devenez fou.

LXIX. Que j'ai pitié des murailles & des toits de cette maison, qui n'avoit jamais rien vû que d'honnête, que de sage, que de régulier. Vous sçavez, PERES CONSCRIPTS, combien ce grand homme étoit illustre dans sa vie publique, & admirable dans sa vie privée. Aussi digne de loüanges par ses mœurs que par ses actions d'éclat. Aujourd'hui chaque chambre de cette maison est une Hôtellerie, & chaque table un Cabaret. Que s'il le desavoüe, ne le pressez pas là-dessus ; il est devenu homme vertueux ; il a, suivant les Loix, séparé



ses biens d'avec ceux de sa femme la Comédienne, & lui a fait rendre les clefs qu'elle avoit. Voilà, sans doute un homme bien recommandable & bien estimable, ce qu'il y a de plus honnête en toute sa vie, c'est d'avoir fait divorce avec une Courtisane.

LXX. Mais avec quelle arrogance se fait-il appeller à tout moment *le Consul Antoine*, c'est-à-dire, le plus impudique Consul, & le plus méchant Consul? car Antoine est-il autre chose? Si le nom renfermoit la dignité, je croi que votre ayeul se seroit appelé quelquefois le Consul Antoine, il ne l'a pourtant jamais fait; votre oncle, mon collègue, l'auroit dit aussi, vous êtes le seul Antoine qui l'ait dit. Mais je laisse là les fautes qui ne regardent point les maux que vous avez faits à la République, je reviens à ce qui vous regarde personnellement, c'est-à-dire à la guerre civile dont la naissance, les préparatifs & l'entreprise sont votre ouvrage.

LXXI. Retenu par vos débauches & par votre lâcheté, vous n'avez point pris part à cette guerre, vous aviez assez goûté du sang Romain, ou plutôt vous vous en étiez assez rassasié. Vous aviez marché devant l'étendart à la bataille de Pharsale. Vous aviez tué Domitius cet illustre & célèbre Citoyen; vous en aviez massacré plu-

seurs que vous poursuivîtes inhumainement dans leur fuite, & quelques-uns même que César auroit peut-être laissé vivre.

Après ces rares & grands exploits, pourquoi ne pas suivre César en Affrique, surtout puisque la guerre devoit encore durer long-tems ? Aussi quelle place eûtes-vous auprès de lui après son retour ? En quel rang vous a-t-il mis ? Lorsqu'il commandoit l'Armée, vous aviez été Questeur durant sa Dictature, Général de la Cavalerie, l'Auteur de la guerre, le Conseil de ses cruautés, le Compagnon de ses larcins ; vous lui teniez lieu de fils, disiez-vous, dans son Testament : cependant on vous cita juridiquement pour payer ce que vous deviez de vos enchères sur la maison & sur les jardins de Pompée.

LXXII. Vous répondîtes d'abord assez fierement ; & pour ne point paroître toujours invectiver contre vous (peu s'en faut que je ne dise que vos réponses étoient justes & raisonnables). César me demande de l'argent, disiez-vous, & pourquoi plutôt lui m'en demander, que moi à lui ? Auroit-il vaincu sans moi ? Et comment l'auroit-il pû ? Je lui ai fourni le sujet de la guerre, j'ai proposé des Loix pernicieuses, j'ai pris les armes contre les Consuls, contre les Généraux des Romains, contre le Sénat & le peuple, contre les Dieux du

Païs, contre les Autels, contre les Foyers ; en un mot, contre la Patrie. N'a-t-il vaincu que pour lui ? Si l'entreprise est commune, pourquoi le butin ne sera-t-il pas commun ? Vous lui demandiez justice ; mais à quoi bon, il étoit le plus fort.

LXXIII. Ainsi sans nul égard à vos remontrances, il envoya des Soldats chez vos Cautions, & lorsque tout-à-coup vous produisîtes ce magnifique inventaire, quel éclat de rire ne fit-on point ? Quand on vit cette longue Liste de tant de possessions diverses, où à la réserve d'un petit bout de terrain à Misène, il n'y avoit rien que l'Encherisseur pût dire lui appartenir. Mais que le spectacle de ce qui restoit de cette vente étoit digne de compassion ; quelque habits de Pompée usés & sales, quelque vaisselle d'argent rompue, quelques esclaves mal-propres & crasseux ; il ne restoit plus rien enfin que nous pussions regarder sans en gémir.

LXXIV. Cependant par un Decret de César, les héritiers de Rubrius s'opposèrent à cette vente. Le fourbe demeurait interdit, & ne sçavoit de quel côté se tourner. On disoit même qu'en ce tems-là, l'on avoit arrêté à la maison de César un homme envoyé par vous avec un poignard ; & César en plein Sénat, en déclamant contre vous, s'en étoit plaint publi-

quement. César partit pour l'Espagne, & par pitié de votre misère, vous donna quelques jours pour vous acquitter. Que ne le suiviez-vous donc à la guerre? Un si bon gladiateur reçoit-il si-tôt le (1) fleuret?

30. LXXV. Il est vrai que vous ne faites peur qu'à ceux qui craignent de perdre leurs biens. Il partit enfin pour l'armée, mais il n'y put pas, dit-il, arriver sûrement. Comment fit donc Dolabella pour y arriver? Ou vous ne deviez pas, Antoine, vous ranger d'un tel party, ou vous deviez le soutenir jusqu'à la dernière extrémité. César donna trois batailles contre les Romains, l'une en Thessalie, l'autre en Affrique, l'autre en Espagne. Dolabella fut présent à toutes ces expéditions, & fut blessé même en Espagne. Si vous me demandez mon sentiment, j'aurois voulu qu'il n'y eût pas été; que si néanmoins on devoit d'abord blâmer son dessein, sa constance merite qu'on la loüe. Mais qu'avez-vous à dire? Les enfans de Pompée vouloient le rétablissement de la République, j'en conviens; c'étoit l'interêt commun de la Patrie; mais ils redemandoient de

(1) *Le Fleuret.* Quand beaucoup de valeur; on un Gladiateur avoit lui donnoit un fleuret à long-tems servi de spe- la main pour marque de ctacle, & qu'il s'étoit sa liberté.

battu long-tems avec

plus leurs Dieux Pénates , leurs Autels , leurs Foyers , & la Maison paternelle dont vous vous étiez emparé. Comme tous ces biens se redemandoient les armes à la main par ceux qui , selon les Loix , en étoient les Propriétaires ; quoique dans une conduite toute injuste , il ne pût y avoir de justice ; cependant , pour qui pouvoit-il être juste de combattre contre les enfans de Pompée ? Pour qui , pour vous l'Encherisseur sur leurs heritages ; falloit-il pendant que vous vomissiez sur les tables à Narbonne , que Dolabella se battît pour vous en Espagne ?

LXXVI. Mais quel fût son retour de Narbonne ? il me reprochoit d'être aussi promptement revenu de Grèce. Je vous en ai dit ces jours passez la raison , PERES CONSCRIPTS, je voulois , s'il m'étoit possible , travailler au bien de la République avant les Kalendes de Janvier. D'ailleurs , vous demandiez comment j'étois revenu : Premièrement , c'étoit en plein jour , & non pas la nuit. De plus , avec des souliers & avec une robe , & non pas en sabots & en casaque. Pourquoi donc me regardez-vous ? vous me paroissez en colere. En verité vous redeviendriez de mes amis si vous sçaviez combien j'ai honte de vos indignitez , dont vous n'êtes pas honteux vous-même. Entre toutes les lâches actions

qu'on ait pû faire , je n'en ai point vû , & n'en connois point de plus infâme que celle-ci : Quoi , vous qui vous considérez comme un Commandant de la Cavalerie , quand vous demandiez le Consulat , ou plutôt que vous le briguez dans les Villes municipales , & dans les colonies de la Gaule , à qui nous avions accoutumé pour lors de le demander : car on le demandoit , & l'on ne le briguoit pas , vous couriez de tous côtez avec une casaque & des sabots.

31. LXXVII. Mais voyez l'imprudence de l'homme : Environ la dixième heure du jour , étant venu jusqu'aux (1) Rochers rouges , il se cacha dans un petit Cabaret ; & sans se découvrir , il y but abondamment jusqu'au soir. De-là , montant dans une chaise roulante , il vint promptement à Rome , & se rendit à son logis , la tête enveloppée de sa casaque. Qui êtes-vous , lui dit le Portier ? Je suis un Messager de la part d'Antoine. Aussi-tôt on le conduit à l'appartement de celle qui étoit l'objet de son voyage , & il lui remit une Lettre. Elle la lût en pleurant : car elle étoit tendrement écrite. La Lettre disoit en substance , qu'il n'avoit plus de commerce avec la Comédienne , qu'il ne sentoit plus pour elle les moindres mouvemens d'amour , & qu'il

(1) *Rochers rouges.* Ils Vejes proche la rivière étoient entre Rome & de Crémara.

les avoit tous transportez a sa chere Fulvie. Elle continuoit à répandre des larmes , & notre homme attendri , ne put davantage soutenir son déguisement ; il développa sa tête , & lui sauta au cou. O le méchant fourbe ! Que dire autre chose ? Je ne puis employer des termes plus propres. C'étoit donc pour vous montrer en Amant empressé qui veut surprendre , & vous faire voir à cette femme qui ne vous attendoit point , que vous répandîtes la frayeur dans Rome pendant la nuit , après avoir pendant plusieurs jours répandu le trouble dans toute l'Italie.

LXXVIII. L'amour étoit pour sa maison le sujet de son arrivée ; mais au dehors il avoit un autre dessein plus honteux , il craignoit que Plancus (1) ne fît vendre les biens de ses Cautions. Alors le Tribun du Peuple vous ayant permis de haranguer , vous répondîtes que vous étiez revenu pour vos affaires , & vous vous attirâtes les risées (2) du peuple.

Mais c'est trop parler de bagatelles ,

32

(1) *Plancus*. C'est ce des biens de Pompée sur lui à qui César avoit la Place publique.

(2) *La risée*. Cela fit rire , parce que son retour regardoit également les affaires de ses débauches & celles de ses intérêts.

venons à des choses plus solides. Quand César revint d'Espagne, vous allâtes bien loin au-devant de lui, & vous y courûtes bien vîte, afin qu'il vous reconnût, sinon pour brave, du moins pour diligent. Vous devîntes encore, je ne sçai comment de ses amis. C'étoit le vrai caractère de César; s'il connoissoit qu'un homme accablé de dettes & réduit à l'indigence, fût en même-tems un audacieux scelerat, il le recevoit fort volontiers dans ses bonnes grâces.

LXXIX. Ainsi recommandable par tous ces beaux titres, il fut ordonné que l'on vous déclareroit Consul avec lui. Je ne me plains pas pour Dolabella, qu'on avoit exhorté d'abord à l'être, ensuite excité, & enfin trompé.

Qui ne sçait pas quelle fut en cette occasion votre perfidie à l'un & à l'autre, contre Dolabella? Césaire l'excite à demander cette Magistrature, il la promet, il en répond, & ensuite il se l'approprie; & vous, par complaisance vous souscrivîtes à son infidélité. Les Kalendes de Janvier arrivent, on nous assemble dans le Sénat; Dolabella plus instruit & plus préparé que je ne le suis maintenant, investive contre celui-ci; & quelles paroles, bons Dieux, ne lâcha-t-il point dans sa colère.

LXXX. César commença par dire qu'avant que de partir il ordonneroit que Do-



labella fut fait Consul : car c'est ainsi que parloit & qu'agissoit toujours cet homme que l'on disoit n'être pas Roi. Après ce discours de Cesar, notre religieux Augure dit qu'il étoit revêtu d'un Sacerdoce qui lui donnoit l'autorité d'empêcher les Comices ou de les interrompre, & il assura qu'il le feroit, & voyez d'abord en cela l'extrême stupidité du personnage.

LXXXI. Quoi, ce que vous avez dit pouvoir faire par droit de votre Sacerdoce, l'auriez vous pû faire moins si vous n'étiez point Augure, & que vous ne fussiez que Consul ? Vous l'auriez fait même plus facilement : car nous autres Augures nous avons seulement le droit d'annoncer les présages, au lieu que les Consuls & les autres Magistrats ont celui de les observer ; mais soit, passons ce trait de votre imprudence, peut-on exiger de la réflexion d'un homme toujours yvre. Mais admirez son effronterie. Plusieurs mois auparavant il avoit dit dans le Sénat, que de son autorité, ou il empêcheroit les Comices, ou qu'il feroit ce qu'il a fait \*. Quelqu'un peut-il prédire ce qu'il y aura de défectueux dans les présages s'il ne se propose pas de les observer par les Signes du Ciel ? Or c'est ce que suivant les Loix il n'étoit pas permis de faire pendant

\* Les interromproit.

les Comices ; & si quelqu'un fait ces observations , non pendant qu'on les tient , mais auparavant , il doit annoncer quels sont les présages ; mais en lui l'impudence & l'ignorance se confondent toujours ensemble. Il ne sçait point les fonctions d'Augure , & ne pratique pas mieux les bienfaisances de la pudeur.

LXXXII. Souvenez vous quel fut son Consulat depuis les Kalendes de Janvier jusqu'aux Ides de Mars. Quel Goujat & quel satellite fut jamais plus abjet & plus rampant ? Il n'avoit aucun credit & ne faisoit que supplier , il fourroit sa tête par derrière la Litier de son Collegue , & lui demandoit des graces qu'il vendoit ensuite.

33/ Enfin arriva le jour des Comices pour l'élection de Dolabella , l'on tire au sort (1) le privilege de la Centurie qui devoit donner ses suffrages. Il ne fit aucun mouvement : on fit le raport , il ne dit pas un mot : on appelle la premiere Classe , ensuite on fait le rapport selon la coutume. La seconde Classe est appelée à donner son suffrage , & tout cela s'acheve en

(1) *Au sort.* Avant que de faire l'élection tout le peuple étoit assemblé & distribué par Centu-  
ries, on tiroit au sort quelle Centurie donneroit son suffrage la premiere.

moins de tems que je ne le dis.

LXXXIII. Après la consommation de l'affaire, notre sage Augure comme un second Lælius, (1) *a un autre jour*, (2) dit-il. O l'impudence inouïe; qu'aviez vous vû, qu'aviez vous senti, qu'aviez vous entendu! Car vous ne déclarâtes point que vous eussiez fait des observations dans l'air, & vous ne le declarez par même aujourd'hui. Ainsi tout à coup vous vîtes dans les Comices ce défaut qu'aux Kalendes de Janvier vous aviez prévu qui arriveroit, & que vous aviez prédit tant de tems auparavant. Certes c'est donc plutôt, comme je l'espere, pour votre propre malheur que pour celui de la République, que vous aviez déguisé les présages. Vous avez inspiré des scrupules au peuple Romain. En qualité de Consul & d'Augure vous avez annoncé les mauvais présages à votre Collegue Augure & Consul, j'en en veux pas dire davantage pour ne point paroître affoiblir tout ce qu'à fait Dolabella, dont les Actes doivent nécessairement un jour être déferez à nôtre College.

(1) *Un second Lælius.* empêcher les Comices  
Il avoit été appelé *le sage* par excellence. avant qu'on les tint, mais non les rompre

(2) *A un autre jour.* quand on les tenoit actuellement.  
Ces paroles pouvoient

LXXXIV. Mais remarquez l'arrogance & l'insolence de l'homme : tant que vous le voudrez , il y aura du défaut dans le Consulat de Dolabella , & quand aussi vous le voudrez , il aura été élu sous d'heureux auspices. Si quand un Augure fait son rapport dans les termes que vous avez fait le votre , c'est ne rien dire : avouez que lorsque vous remîtes les Comices à un autre jour, vous n'étiez pas trop dans votre bon sens. Que s'il y avoit quelque force dans ces paroles , faites la moi connoître comme Augure , j'en interpelle mon Colleague.

34. Mais de crainte que parmi tant de belles actions d'Antoine, je ne passe pardessus une des plus belles qu'il ait jamais faites , venons à la fête des Lupercales ; (1) il n'en désavouë rien , PERES CONSCRIPTS, il en paroît même ému , il en suë , il en pâlit ; qu'il fasse tout ce qu'il voudra , pourvû qu'il ne vomisse pas , comme il fit , dans la Galerie de Minutias. (2) J'ai

(1) *Lupercales*. Cette fête se célébroit au mois de Février, les jeunes Romains en l'honneur du Dieu Pan couroient tout nus ce jour là par la Ville , & faisoient beaucoup d'extravagan-

ce.  
[2] *Minutia*. La Galerie Minutia étoit à un Temple du Dieu Minutius proche la porte par où l'on alloit au Champ de Mars.

bien envie d'entendre comment il défendra une telle infamie, afin de voir sur quoi étoit fondée la grande récompense qu'il a faite à son Rheteur, en lui donnant le Champ de Leontini.

LXXXV. Votre Collegue Cesar étoit assis dans la Tribune aux harangues, revêtu de sa robe de pourpre, sur une chaise d'or, vous y montâtes, vous vous approchâtes de sa chaise, mais quoique Luperque, vous ne deviez pas oublier que vous étiez Consul: Vous fites briller aux yeux un diadème, & alors dans toute la Place publique ce ne furent que gemissemens. D'où venoit ce diadème, car vous ne l'aviez pas relevé de terre, vous l'aportiez de votre maison, & cet attentat étoit une action réfléchie & méditée. Vous presentiez sur sa tête cette Couronne, au bruit des lamentations du peuple, qui la lui voyant rejeter applaudissoit. Ce fut donc vous seul, scelerat, qui comme auteur de la Royauté, vouliez avoir pour Roi celui que vous aviez pour Collegue, & qui faisiez l'expérience de ce que le peuple Romain pourroit supporter & souffrir.

LXXXVI. Vous tâchiez de flechir Cesar, vous vous jettiez à ses pieds, & que lui demandiez vous? d'être un Esclave. Vous aviez vécu, dès l'enfance, d'une ma-

niere à tout souffrir pour être plus propre à servir. Certainement ni le Sénat, ni le peuple ne vous avoient chargé d'un tel office. O que votre éloquence parut belle, quand vous vous mîtes à haranguer tout nud ! Qu'y eut-il jamais de plus honteux, de plus infâme, de plus digne de tous les supplices. Attendez vous que je vous perce de traits encore plus aigus, si vous aviez un peu de sentiment, ces paroles ne devroient-elles pas vous déchirer, vous ensanglanter ? Je crains de donner atteinte à la gloire de nos grands hommes, je le dirai néanmoins, la douleur me force à le dire. Qu'y a-t-il de plus indigne que de laisser vivre celui qui posoit ainsi ce diadème, quand tout le monde publie que l'on a justement mis à mort celui qui le rejettoit.

LXXXVII. De plus il ordonna que durant les Lupercales on inserât dans les fastes cette inscription. *Antoine Consul par l'ordre du peuple, a déferé la Royauté à Cesar Dictateur perpetuel, qui n'a pas voulu l'accepter.* Je ne m'étonne plus que vous troubliez le repos public, que vous ne soyez pas seulement l'ennemi de Rome, mais de la lumiere, & que semblable aux voleurs les plus perdus vous passiez vos jours dans la débauche sans penser au lendemain. Car où pourriez vous demeurer en paix ; quel

afile pourriez vous trouver dans les Loix & les Ordonnances, que par l'autorité Royale, vous avez abolies autant que vous avez pû? Est-ce que l'on a chassé Tarquin? Est-ce que l'on a fait mourir Sp. (1) Cassius, Melius, Manlius, afin que plusieurs siècles après M. Antoine entreprît contre le droit public d'établir un Roi dans Rome; mais revenons aux Auspices.

LXXXVIII. Touchant les affaires que Cesar devoit proposer dans le Sénat aux Ides de Mars, je vous demande qu'est-ce que vous auriez fait alors? Car j'entendois dire que vous y veniez préparé, parce que vous pensiez que je parlerois du faux raport des présages auxquels il étoit nécessaire d'obéir. L'heureuse destinée du peuple Romain le délivra des délibérations de ce jour. La mort de Cesar n'abolit-elle point le jugement que vous aviez porté des Auspices?

Mais je me vois arrivé à des tems dont il faut que je parle avant que de continuer la matiere que j'avois commencé de traiter. Quelle fut votre prompte évasion? Quelle fut votre frayeur en ce beau jour? Combien le reproche interieur de vos crimes vous fit-il désespérer de votre vie;

(1) *Sp. Cassius, &c.* loient parvenir à la domination Monarchique.

lorsque par les bons offices de ceux qui vouloient vous sauver , si vous étiez sage, vous revîntes de votre course vous renfermer en secret dans votre maison ?

LXXXIX. O que mes pressentimens toujours veritables sur l'avenir, ont été vains ! je disois dans le Capitole à nos Libérateurs qui vouloient m'envoyer vers vous pour vous exhorter à soutenir les intérêts de la République , que tant que vous auriez peur , vous promettriez tout , & qu'aussi-tôt que vous ne craindriez plus rien , vous redeviendriez semblable à vous même. Ainsi tandis que les Consulaires alloient & venoient , je fus toujours du même sentiment , je ne vous vis ni ce jour là , ni le lendemain , & je ne crus point que par quelque alliance que ce fût il se pût former aucune liaison entre les plus excellens Citoyens & leur plus cruel ennemi. Trois jours ensuite je me rendis au Temple de Cybelle , & ce fut malgré moi, toutes les avenues en étoient assiegées de gens armez.

XC. Quel fut ce jour pour vous , Antoine, quoique vous vous y declarâtes soudainement mon ennemi , j'ai pitié de vous , puisque vous vous y êtes aussi déclaré l'ennemi de vous-même. Quel homme seriez vous , Dieux immortels, & combien seriez vous grand si vous aviez pu



conserver les sentimens de ce jour là. Nous aurions la paix que nous promettoit l'ôtagé (1) de cet illustre enfant petit-fils de M. Bambalion ; quoique la crainte vous rendit meilleur , elle ne vous retint pas long-tems dans le devoir ; l'impudence qui vous ressaïsît toujours aussi-tôt que la crainte vous quitte , vous eût bientôt rendu rebelle. Puisque dans le tems que contre mon sentiment on vous croyoit bon , vous présidâtes aux funeraillles du Tyran. Si cela pourtant se peut appeller des funeraillles , avec quelle éloquence prononçâtes vous l'Oraison funebre , vos lamentations , vos exhortations ?

XCI. C'est vous , dis-je , c'est vous qui mîtes le feu aux flambeaux pour faire brûler le bûcher sur lequel étoit le corps , & pour ensuite embrâser la Maison de L. Bellienus. (2) Vous fîtes tourner vers nos

( 1 ] *L'otage*. Après le meurtre de César le Sénat fit un Decret pour l'oubli réciproque de tous les torts que l'on avoit pû se faire. Les meurtriers furent invités à descendre du Capitole où ils s'étoient réfugiés. Comme ils apprehendoient Lepidus & Antoine , ils demande-

rent des ôtages , & Antoine leur envoya un fils qu'il avoit eu de la fille de Bambalion l'affianchi. Cicéron par ironie l'appelle un illustre enfant.

(1) *Bellienus*. Il avoit été l'un de ceux qui s'étoient le plus déclarés pour le parti de Pompée.

Maisons les violences de ces hommes pervers, la plupart Esclaves, que nous repoussâmes le mieux qu'il nous fut possible.

Cependant vous-même après la dissipation de la fumée, vous rendîtes ce jour là de belles Ordonnances dans le Sénat, portant qu'après les Ides de Mars nul enregistrement d'immunitéz & de graces ne fut ratifié. Vous vous souvintes des exiles, & vous sçavez ce que vous dites alors sur les privileges; ce fut sans doute un bon reglement que d'avoir aboli pour toujours de la République la dignité de Dictateur, il sembloit que par cette action vous aviez pris tant de haine pour la Royauté, que vous en voulussiez dissiper toutes les allarmes à cause de ce que l'on en avoit souffert tout récemment.

XCII. La République paroissoit à tout le monde bien rétablie; mais non pas à moi qui craignois toutes sortes de naufrages sous un Pilote comme vous. Est-ce donc que vous m'avez trompé, & pûtes vous rester long-tems si différent de vous même?

Les Loix s'établissoient en présence des Sénateurs, les Privileges tomboient non-seulement sur quelques personnes, mais sur des peuples entiers. Le droit de Bourgeoisie Romaine ne se donnoit pas seule-

ment à des particuliers, mais à toute une Nation ; de sorte que si l'on n'abolit point ce qui ne peut subsister tant que subsistera la République, vous pouvez vous assurer, PERES CONSCRIPTS, que vous avez perdu toutes vos Provinces, & que par ces marchez domestiques, on prend non-seulement sur vos revenus mais sur votre autorité.

XCIII. Que sont devenus les soixante (1) dix millions que l'on voyoit par les Registres être dans le Temple de Cybelle, ces sommes d'argent, je l'avouë, étoient bien funestes ; mais puisqu'on ne devoit pas les rendre aux possesseurs précédens, elles nous auroient délivré de bien des impositions.

Ces quatre (2) millions de livres que vous deviez aux Ides de Mars, comment avez vous cessé de les devoir avant les Kalendes d'Avril ?

Vous sçaviez bien tout ce que diverses personnes achetoient de ce que vous faissiez vendre (3) sous main ; mais on fit passer au Capitole un Decret en faveur du

37,

(1) *Soixante dix millions.* Il y a dans le texte sept mille fois cent mille Sesterces.

(2) *Ces quatre millions.* Il y a dans le texte qua-

tre cens fois cent mille Sesterces.

(3) *Vendre sous main.* Fulvie & des gens proposent par Antoine vendoient diverses choses.

Roi Dejotanus , ancien ami du peuple Romain , & personne quand on le proposa , ne pût malgré sa douleur s'empêcher de rire.

XCIV. Car de qui Cesar étoit-il plus ennemi que de Déjotanus qu'il haïssoit autant que le Sénat , que l'Ordre des Chevaliers , que les Marseillois ; en un mot que tous ceux qu'il sçavoit être affectionnez à la République Romaine. Ainsi le Roi Déjotanus qui pendant la vie de Cesar n'en avoit jamais rien obtenu de favorable , ni par lui-même , ni par mediation , en obtient des graces après qu'il est mort. Cesar durant sa vie avoit en face réprimandé ce Roy qui lui donnoit l'hospitalité , il lui avoit ordonné de lui compter la somme qu'il en pouvoit tirer , après l'avoir supputée : il avoit établi l'un des Officiers de sa suite dans la Tetrarchie de ce Prince ; il lui avoit ôté l'Armenie dont le Sénat l'avoit mis en possession , & Cesar après sa mort rend à Déjotanus tout ce que pendant sa vie il lui avoit enlevé.

XCV. Mais de quels termes se servit-on pour autoriser un procédé de cette nature ? Il y avoit eu , dit-on , de la justice à le dépouïller , il n'y a pas d'injustice à le rétablir. Belle conclusion de discours , Cesar n'a jamais dit que quelque chose lui parut juste de ce que nous lui demandions  
pour

pour Déjotanus , pour qui je sollicitois toujours en son absence. La promesse par écrit (1) d'un million donnée par des Députés , gens d'honneur , mais timides & peu habiles, fut faite dans l'appartement de Fulvie sans ma participation , ni de pas un autre des amis de Déjotanus. On sçait combien il s'est vendu de choses dans cet appartement , & combien il s'y en vend encore. Je vous conseille de bien penser à ce que vous ferez de cette promesse , car ce Roy de son mouvement , sans aucuns Memoires de Cesar , & dès qu'il eût appris sa mort , par son habileté propre est rentré dans tous ses biens.

XCVI. Cet homme prudent n'ignoroit pas que tout ce que les Tyrans ont usurpé, revient de plein droit à leurs possesseurs légitimes , si-tôt que les usurpateurs sont morts. Aussi nul Jurisconsulte , pas même celui qui n'est Jurisconsulte (2) que pour vous , & par qui vous vous conduisez , ne dit qu'il soit rien dû en vertu de cette promesse pour les biens recouvrez avant qu'on la fit : car il ne les a point achetés de vous ; mais il s'en est mis en possession

(1) *D'un million.* Le ce Sextus Clodius auquel  
texte porte cent fois cent il avoit donné des Ter-  
mille Sesterces. res dans le pays de Leon-

(2) *Qui n'est Juriscon-* tini.  
*sulte que pour vous.* C'est

avant que vous lui vendissiez son propre bien.

C'est là véritablement être homme, & nous autres ses amis, ne sommes que des lâches, de haïr celui qui fait de tels reglemens, & néanmoins de les soutenir.

28. XCVII. Que dirai-je de cette multitude de Journaux & de signatures. Cette conduite n'est que trop imitée par des gens qui font de ces sortes d'écrits & les exposent publiquement comme les (1) affiches des Gladiateurs. C'est ainsi que l'on amasse dans la maison d'Antoine de si grands monceaux d'argent, que l'on ne l'y compte plus, on l'y pèse.

Mais que l'avarice est aveugle. Par une Loi passée depuis peu, les plus opulentes villes des Crétois sont affranchies de subsides, & l'on a ordonné qu'après le Proconsulat de Brutus, la Crete ne (2) sera plus une Province. Quoi vous n'avez pas perdu l'esprit! Quoi il ne faut pas vous lier? Comment la Crete, par une Ordonnance de Cesar, pourroit-elle être affranchie

(1) *Les affiches.* Quand la curiosité du peuple.  
il devoit y avoir un combat de Gladiateurs, on mettoit dans des affiches publiques leurs noms & de quelle maniere ils étoient appareillez pour combattre, afin d'exciter  
(2) *Ne sera plus une Province,* c'est-à-dire aura la liberté de se gouverner par ses propres Magistrats, & de jouir de ses privileges naturels.

CONTRE MARC-ANTOINE. 115  
après le Proconsulat de Brutus , puisque  
Brutus pendant la vie de Cesar n'étoit  
rien en Crete. Mais par le trafic d'une  
telle Ordonnance , ne croyez pas , PERES  
CONSCRIPTS , qu'on n'a rien fait ; vous  
avez perdu la Province de Cretes , & per-  
sonne n'a été l'acheteur de rien , dont An-  
toine n'ait été le vendeur.

XCVIII. Cette Loi des exiliez que vous  
avez fait passer , Cesar l'avoit-il propo-  
sée ? Je n'insulte au malheur de personne ,  
je me plains d'abord seulement que cela  
deshonore le retour de ceux dont Cesar  
avoit jugé la cause de l'exil fort differen-  
te , & de plus je ne sçai pourquoi vous  
ne faites pas à tous la même grace ; car  
il n'en reste que trois ou quatre que vous  
exceptez. Puisqu'ils avoient tous la mê-  
me infortune , pourquoi ne profitent-ils  
pas tous de votre clémence ? Pourquoi  
les traitez-vous comme vous traitez vo-  
tre Oncle , pour qui vous n'avez voulu  
rien proposer en proposant pour les au-  
tres ? Vous l'avez excité pourtant à sol-  
liciter , la place de Censeur , & vous aviez  
tout disposé pour cette sollicitation , qui  
donnoit en même tems à tout le monde  
envie de rire & de pleurer.

XCIX. Pourquoi ne fîtes-vous pas te-  
nir ces Comices ? Est-ce parce que le Tri-  
bun du peuple annonçoit , que la foudre

étoit tombée du côté (1) gauche, & qu'il y fit opposition. Quand il s'agit de vos intérêts vous vous souciez fort peu des présages, mais quand ils regardent vos parens, alors vous êtes scrupuleux. Aussi vous empêchâtes votre oncle d'être (2) *Septemvir*, car il s'opposa. Que craignîtes vous ? Apparemment vous eûtes peur de ne lui pouvoir ôter la vie sans risquer (3) la vôtre, & vous vous contentâtes d'accabler d'injures celui que vous deviez honorer comme votre pere, si vous eussiez été susceptible de quelque sentiment de pitié.

Vous avez chassé de chez-vous (4) sa

(1) *Du côté gauche.* Quand il tonnoit il n'étoit pas permis de tenir les Comices, & c'étoit en toute autre occasion un bon présage quand le tonnerre tomboit du côté gauche, mais c'en étoit un mauvais quand on observoit dans le Ciel pour la tenue des Comices.

(2) *Septemvirs.* Il y avoit sept hommes proposés pour présider aux repas publics, & on les appelloit *Septemvirs*.

(3) *Sans risquer la vôtre.* C'est que la dignité

de ces *Septemvirs* étoit sacrée. Dans tout cet endroit j'ai suivi le texte comme il est restitué par Manuce. La leçon ordinaire ne me paroît pas intelligible, & ne l'étoit pas pour Grævius.

(4) *Chassé de chez vous sa fille.* C'étoit Antonia fille de L. Annonius. Antoine en plein Sénat l'accusa d'avoir commerce avec Dolabella, & après l'avoir répudiée, il reprit Fulvie sa seconde femme, car Antonia étoit la troisième; il en



filles qui étoit votre femme & votre cousine, ayant en vûe d'en épouser une (1) autre que vous aviez eue auparavant : Ce n'est pas tout, vous avez accusé d'un mauvais commerce la femme du monde la plus chaste. Que peut-on ajouter encore ? vous n'avez pas été content. Au jour des Kalendes de Janvier & devant une nombreuse assemblée de Sénateurs, où votre oncle étoit assis, vous avez osé dire que le sujet de votre haine pour Dolabella venoit de ce que vous aviez découvert qu'il avoit proposé à votre femme & à votre cousine, fille de votre Oncle, de commettre avec elle un adultere ? Qui pourroit décider s'il y a plus d'impudence à tenir un pareil discours dans le Sénat, que de scélératesse à le tenir contre Dolabella ; s'il est plus infâme de le tenir devant le pere de la fille, qu'il n'est barbare de parler d'elle si méchamment & si grossièrement.

C. Revenons aux signatures. Quel examen en avez-vous fait ? Le Sénat pour le bien de la paix, avoit confirmé tous les reglemens faits par Cesar ; je dis ceux qu'il avoit faits, non ceux qu'Antoine lui attribuoit. D'où sortent tous ceux que vous produisez, de quel Auteur sont-ils ?

39.

éât cinq en comptant (5) Une autre, C'est Cléopatre. Fulvie.

émanez ? S'ils sont faux , pourquoi les approuve-t-on ? S'ils sont vrais , pourquoi les vend-on ? Le Sénat avoit arrêté que depuis les Kalendes de Juin , les deux Consuls avec des Commissaires particuliers examineroient les actes de Cesar ; qu'elle a été cette commission ? Qui jamais avez-vous appelé à cet examen ? Quelles Kalendes de Juin avez-vous attendues ? Est-ce dans le tems que vous revintes accompagné de gens armés , après avoir parcouru les colonies des Vétérans ? Cette visite dans les Provinces aux mois d'Avril & de Mai vous fût honorable , lorsque vous fîtes vos efforts pour conduire à Capouë une colonie ; nous savons comment vous vous en tirâtes , ou pour mieux dire , comment vous pensâtes ne vous en point tirer.

CI. Vous menacez beaucoup cette ville ; puissiez-vous faire en sorte qu'on y oublie le peril que vous y avez couru. Que vous fîtes là un voyage illustre. Que dirai-je de l'appareil de vos repas & de vos yvrogneries outrées ? Ces excès ne portent préjudice qu'à vous , en voici d'autres bien préjudiciables à la République.

Nous regardions comme une grande playe pour elle que les terres de la Campanie fussent ôtées du nombre des subsi-

des pour être données aux Soldats , & ce sont ces mêmes terres dont vous faifiez la distribution à ceux qui mangeoient & jouïoient avec vous. Ce sont des Comediens & des Comediennes, PERES CONSCRIPTS, qu'on a établi dans la Campanie. Quelles plaintes ferai-je à présent touchant les terres de Leontini ? Ces deux territoires des Campaniens & des Léontins étoient un beau patrimoine pour le Peuple Romain & lui rapportoient de grands revenus. Vous en avez donné trois mil arpens à votre Medecin , comme s'il vous avoit guéri , & deux mille à votre Rhéteur , comme s'il vous avoit rendu fort éloquent.

CII. Revenons un peu à vos voyages d'Italie. Vous conduîtes une Colonie à Castelnucio , où Cesar en avoit déjà conduit une. Vous me consultâtes par une Lettre touchant Capouë ; je vous aurois répondu la même chose sur (1) Castelnucio , & vous aurois demandé si vous pou-  
viez avec justice conduire une colonie nouvelle dans une ville où il y en avoit déjà une ; je vous fis réponse que dans un lieu où une premiere colonie avoit été conduite heureusement , tant qu'elle étoit en bon état , on ne pouvoit avec justice en conduire une autre ; que cependant on

(1) *Castelnuccio* , Ville de Campanie.

y pouvoit mettre de nouveaux habitans au rang des anciens. Mais vous, enflé d'insolence, sans égard à la religion des Auspices, vous conduisîtes votre Colonie à Castelnuccio, où peu d'années auparavant, on en avoit déjà conduit une. Vous en arrachâtes (1) l'Etendart, vous fîtes faire avec la charuë un cercle de nouveaux sillons, & vous les fîtes pousser si loin que la porte de Capouë y fut presque resserrée, tant vous prîtes sur le territoire de cette colonie florissante.

CIII. Après ce violement de tous droits sacrez, vous volâtes à Cassino, sur les terres de Varron, cet homme si respectable & si plein d'honneur; & de quel droit, de quel front? De la même maniere, dites-vous, dont j'ai envahi les terres de Rubrius, les Domaines des heritiers de Turselius & les possessions de tant d'autres. Si c'est comme encherisseur legitime, l'enchere doit tenir, les registres sont valides, pourvû que ce soient ceux de Cesar & non ceux que vous avez fabriquez. Vous deviez beaucoup par les uns, vous vous êtes bien liberé par les autres. Mais pour les terres de Varron à Cassino, qui peut dire qu'elles ont été

[1] *L'Etendart.* On dart, & quand ils y étoient arrivés, on planta la Colonie sous un Etendart en terre. vendues?

venduës ? Quel homme a vû la pique plantée pour cette vente , qui a entendu la voix du crieur ? Vous avez , dites-vous envoyé à Alexandrie des gens pour les acheter de Cefar , car c'étoit une trop grande affaire que de l'attendre.

CIV. Qui jamais entendit dire qu'on ait détourné la moindre chose des biens de Varron ? Trop de gens s'intéressoient à ce qui le regardoit ; mais si Cefar vous écrivit de les rendre à ce Consulaire , comment exprimer assez votre impudence ? Ecartez un peu ces épées que nous voyons , & vous comprendrez que le droit de vente pour Cefar est bien différent de celui que par effronterie & par témérité vous vous arroyez. Car ce ne sera pas seulement le propriétaire de cette maison qui vous en chassera , mais le moindre de ses amis , le moindre voisin , le premier venu , le moindre agent de ses affaires.

Combien de jours avez-vous passé en de honteux excès de débauche dans cette maison de campagne ? Dès la troisième heure du jour on y jouïoit , on y bûvoit , on y vomissoit. O demeure infortunée ! à quel différent maître appartenez-vous , si pourtant on le peut appeler maître ?

CV. Mais enfin que vous êtes occupée différemment. Varron vouloit en faire une retraite consacrée à ses études & non

41.

pas à des dissolutions. De quoi parloit-on auparavant dans cec hampêtre séjour : quelle que l'on y méditoit ? Qu'est-ce que l'on y mettoit par écrit ? Les Loix du Peuple Romain , les monumens des Anciens , les diverses notions de la sagesse & de la science ; mais depuis que vous en fûtes devenu le locataire & non pas le maître , tout y retentissoit des cris des yvrognes , les planchers nageoient dans le vin , les murailles en étoient trempées , les jeunes gens sages & qualifiez étoient confondus avec une jeunesse prostituée , & les courtisanes avec les Matrones.

De Cassino , d'Aquino , de Terni , l'on venoit pour faire sa cour , & personne n'étoit admis , comme de raison , sans doute , car l'éclat de la dignité consulaire perdoit son lustre dans un homme tellement dépourvû d'honneur.

CVI. Lorsqu'en quittant ces lieux pour s'en revenir à Rome , il approcha d'Aquino ; comme la Bourgeoisie en étoit nombreuse , il vint une grande multitude d'habitans au devant de lui , mais en traversant la ville , on le porta comme un mort dans une Litierie fermée. Les Bourgeois d'Aquino firent une sottise , mais après tout ils se trouvoient sur sa route. Ceux d'Anagny n'en firent-ils pas encore plus , puisqu'assez éloignez de son chemin

ils descendirent de leurs montagnes pour le venir complimenter , comme s'il eût été Consul. Enfin ce qu'on aura peine croire , tout le monde néanmoins l'atteste , c'est qu'il ne salua personne. Il avoit pourtant avec lui deux habitans de cette ville , Mustella & Lacon , l'un chef de ses Gladiateurs , & l'autre de ses buveurs.

CVII. Qu'ai-je affaire de rappeler les menaces & les injures dont il outragea ceux de Theano , comme il persecuta ceux de Pouzolles , pour s'être mis sous la protection de Cassius & des deux Brutus , quoiqu'assurément ils s'y fussent mis par zele , par inclination , par affection , non par la force & par les armes , comme on se mettoit sous la vôtre , sous celle d'un Basilius ou d'autres semblables dont personne ne voudroit pas plus être le client que les avoir pour les siens.

Mais pendant que vous fûtes absent , quel jour glorieux pour votre (1) Collegue , lorsqu'il fit renverser de dessus la place , ce tombeau que vous aviez accoutumé de visiter avec respect. Quand on vous annonça cette nouvelle , ceux qui étoient avec vous assurent que vous en fûtes consterné. Je ne sçai ce qui arriva depuis , je crois que rien ne se fit plus que

(1) *Votre collegue.* Do- tombeau de Cesar.  
labella qui renversa le

## 124 DEUXIÈME PHILIPPIQUE

par crainte ou par force ; vous fîtes tomber du Ciel votre collègue Dolabella , & vous le rendîtes , sinon semblable à vous , car encore à présent il ne l'est pas , mais du moins fort peu semblable à lui-même.

CVIII. Mais quel fût votre retour à Rome ! Quel trouble dans toute la ville ! Nous nous souvenions de l'excessive autorité de Cinna , de la domination de Sylla , nous venions de voir la Royauté de César. S'ils tenoient quelques gens en armes , du moins ils étoient cachez & en petit nombre. Mais jusqu'où va la brutalité de sa conduite , il se fait suivre par un bataillon carré de Soldats armez , des brancards chargez de boucliers vont après lui , & à force de le voir , nous nous y accoutumons.

Lorsqu'aux Kalendes de Juin nous voulumes nous assembler au Sénat comme il avoit été résolu , la frayeur nous fit tout à coup prendre la fuite.

CIX. Mais lui qui n'avoit que faire de personne ni d'assemblée , fut ravi de notre éloignement , & fit aussi-tôt ces merveilleuses Ordonnances. Le même qui , pour son propre intérêt , avoit si bien défendu les signatures de César , fut celui qui , pour pouvoir écraser la République , renversa les plus belles Loix que César eût



faites ; il prorogea le nombre des années aux Gouverneurs de Provinces , & ce même homme qui devoit soutenir tout ce qu'avoit fait Cesar , annulla ses reglemens publics & particuliers. Quoique l'administration commune n'ait rien de plus religieux qu'une Loi , & la police privée , rien de plus valide qu'un testament , il abolit des Loix sans publication , il en publia d'autres pour en abolir de bien publiées , & rendit nuls les testamens, dispositions que l'on laisse toujours libres aux derniers des Citoyens. Il fit transporter dans les jardins de Pompée une partie des statuës & des tableaux que Cesar leguoit au peuple , & l'autre partie à la maison de Scipion.

CX. Et vous dites que vous veillez à la mémoire de Cesar , & que vous l'aimez tout mort qu'il est ; car pendant sa vie , est-il jamais parvenu à cette élévation , que d'avoir un lit dans un Temple , un Simulachre , un dais , un Prêtre ? Comme Jupiter , Mars , Romulus , ont tous chacun un Prêtre, Antoine est le Prêtre de Cesar. Pourquoi donc en demeurez-vous là ? Que ne vous consacre-t-on : voyez par qui vous voulez l'être , prenez un jour , je suis votre (1) collegue, tout le

(1) *Votre collegue* comme Augure.

monde en convient. O le détestable homme ! soit qu'on le regarde ou comme le Prêtre d'un Tiran, ou comme celui d'un mort.

Maintenant je vous demande, sçavez-vous à quel jour du mois nous sommes ? Quoi vous ne sçavez pas que c'étoit hier le quatrième (1) jour des jeux publics dans le cirque, & que vous avez déclaré au Peuple Romain que l'on en consacrerait un cinquième jour à Cesar. Pourquoi ne sommes-nous pas en (2) robe ? Pourquoi souffrons-nous qu'on oublie l'honneur attribué à Cesar par votre Loi ? Pourquoi souffrez-vous, en multipliant les prières publiques, que l'on profane un si grand jour ? Ou détruisez la Religion dans toutes ses parties, ou conservez-là toute entière.

CXI. Vous me demanderez si j'aimerois à être le lit, le Prêtre, le dais d'un tel homme ? Rien ne me plairait de tout cela ; mais vous, qui défendez si bien toutes les actions de Cesar, pourquoi défendez-vous les unes & ne vous souciez-vous pas des autres ? Ne voudriez-vous point avouer que vous mesurez tout sur votre

(2) *Le quatrième jour* Les jeux du Cirque duraient quatre jours. rés assistoient en robe aux jeux publics ; Ciceron & Antoine étoient deux

(1) *En robe.* Les Augures.

intérêt, & non sur sa gloire ? Que dites-vous enfin à tous ces reproches ? j'attends les traits de votre éloquence, je sçai combien en avoit votre ayeul, mais vous parlez à découvert bien mieux que lui, jamais il n'a harangué tout nud, & vous, vous voulez que nous voyions sans voile, la simplicité de votre cœur ; ou plutôt osez-vous seulement ouvrir la bouche, que trouverez-vous dans ma longue harangue, à quoi vous vous sentiez la confiance de pouvoir répondre ?

CXII. Mais ne parlons plus du passé ; ce jour seul, ce jour présent, dis-je, aujourd'hui, au moment que je parle, justifiez vous, si vous pouvez, pourquoi le Sénat est assiégué par ces gens armés qui l'entourent ? Pourquoi vos Satellites m'écou-  
tent-ils avec des épées ? Pourquoi les portes du Temple de la Concorde ne sont-elles pas libres ? Pourquoi amenez vous sur la place ces féroces Ithyréens avec leurs flèches ? C'est pour ma sûreté, dit-il. Eh ne vaut-il pas mieux périr mille fois que de ne pouvoir être en assurance dans sa propre Ville sans une escorte. Croyez-moi, la meilleure ne sert de rien, il faut être gardé par l'affection & par l'attachement des Citoyens, & non par des armes.

CXIII. Le peuple vous les ôtera, vous les arrachera, plaise aux Dieux que ce

soit avant que nous en soyons égorgez. Mais de quelque maniere que vous en usiez avec nous, tant que vous suivrez des conseils violens, vous ne pourrez long-tems vous conserver; car votre femme d'apresent qui n'épargne pas trop ses maris, mais dont je peins le caractère sans la (1) vouloir offenser, est néanmoins trop long-tems à faire au peuple Romain son troisième (2) payement.

Rome ne manque pas de gens à qui confier le gouvernement de l'Etat. En quelque endroit du monde qu'ils soient, ils y sont la Forteresse de la République, ou, pour mieux dire, ils sont la République elle-même qui n'a fait jusqu'à present que se venger; mais qui n'a pas encore repris son ancien lustre. Elle a une jeunesse noble & guerriere bien préparée à la défen-

[1] *Sans la vouloir offenser.* On respectoit les femmes qualifiées, & l'on n'en disoit jamais rien d'outrageant dans les discours publics.

(2) *Son troisième payement.* Cicéron fait allusion à la maniere dont on rendoit la dote d'une femme que l'on répudioit. C'étoit en trois payemens quand on ne

pouvoit la rendre tout à la fois. Fulvie par la mort de ses deux premiers maris qui avoient été assez promptement expédiés, sembloit faire esperer à la République qu'elle la délivreroit bientôt du troisième, & c'est ce que Cicéron appelle payer à la République la troisième partie de ce qu'elle lui devoit.

dre. Qu'ils se tiennent éloignez tant qu'ils voudront pour ne point alterer la paix de la République, elle sçaura bien les rappeler. Le nom de paix est bien doux; la paix elle-même est bien consolante; mais il y a une grande difference entre la paix & la servitude. La paix est une liberté tranquille, la servitude est le plus affreux de tous les maux, & doit être repoussée non-seulement par la guerre, mais aux dépens de la vie.

CXIV. Que si nos Libérateurs se sont soustraits à notre vûë, ils nous ont laissé l'exemple d'une action que personne n'avoit jamais faite. L'ancien Brutus déclara la guerre à Tarquin; qui se trouvoit Roi dans le tems qu'à Rome il étoit permis de l'être. Sp. Cassius, Melius, Manlius soupçonnez d'aspirer à la Royauté, furent mis à mort; mais ces derniers vengeurs sont les premiers qui l'épée à la main se sont jettez sur un homme non qui vouloit regner, mais qui regnoit.

Cette action heroïque & presque divine nous est présentée comme un modele; surtout après que ces grands hommes se sont acquis une gloire qu'à peine le Ciel seroit capable d'immortaliser. Car quoique dans leur propre conscience, ils goûtent suffisamment le prix d'une si belle entreprise, je ne croi pas néanmoins que

l'immortalité doit être méprisé par un mortel.

45/ CXV. Ressayez vous, Antoine, de ce jour où vous abolites la Dictature. Remettez vous devant les yeux la joye du Sénat & du peuple Romain. Faites-en la comparaison avec tous vos trésors & tous ceux de votre (1) famille, & vous comprendrez combien il y a de différence entre la gloire & les richesses.

Mais de même que certaines gens dégoutent par quelque maladie n'ont point de sensation agréable pour les viandes, de même les voluptueux, les avares, les scelerats n'ont point de goût pour la vraie gloire. Que si l'idée d'une éclatante réputation ne peut vous être un appas pour vous engager à faire ce qui est juste, la crainte ne pourroit-elle pas vous détourner des actions les plus infâmes; vous ne craignez, dites-vous, la condamnation de personne: si votre innocence vous la fait braver, je vous loue; mais si ce sont vos forces, vous ne comprenez pas ce que doit craindre celui qui n'a point d'autre moyen d'être en assurance.

(1) De votre famille. pendant qu'Antoine étoit Consul. Cicéron veut aussi parler des richesses que l'avarice de Fulvie lui avoit fait amasser.

CXVI. Car si de vaillans & de courageux Citoyens ne vous font pas peur, parce que des gens armez les empêchent de vous approcher, croyez-moi, vos propres Troupes ne vous souffriront pas long-tems. Est-ce vivre que d'aprehender jour & nuit d'être surpris par les siens ? Sont-ils attachez à vous par de plus grands bienfaits que n'en avoient reçu de Cesar, quelques-uns de ceux qui l'ont tué : & lui êtes vous comparable en rien ? Il excelloit par l'esprit, par la prudence, par la memoire, par la science, par la réflexion, par l'activité, par la vigilance, il avoit fait à la guerre plusieurs actions, qui quoique fatales à la République, étoient illustres néanmoins. Après avoir étudié plusieurs années, le grand art de devenir Roi, il étoit parvenu par beaucoup de travaux & de périls à ce qu'il avoit medité long-tems, il avoit sçu charmer, par des largesses, par des édifices publics, par des distributions de medailles, par des festins, le vulgaire ignorant & mal habile. Il s'étoit attaché ses amis par des presens, & ses ennemis par une clemence contrefaite. Que dire de plus enfin, il avoit établi, soit par la crainte, soit par la patience l'habitude de l'asservissement dans une Ville aussi libre que Rome.

CXVII. Je pourrois vous comparer à *451*

lui par l'ardeur immodérée de regner. En tout le reste vous ne lui êtes nullement comparable ; mais entre tous les maux dont il a désolé la République , il lui a pourtant fait un bien : car elle n'a pas laissé d'apprendre jusqu'à quel point elle pouvoit se fier à quelqu'un ; à quelles sortes de gens elle pouvoit commettre ses intérêts , & contre qui elle devoit se précautionner. Vous ne réfléchissez point là-dessus , & vous ne comprenez point que c'est assez à de vaillans Citoyens d'avoir appris que l'action la plus belle par l'exécution, la plus flateuse par l'utilité , la plus illustre par la gloire , c'est de faire mourir un Tyran. Si l'on n'a pû souffrir la domination de Cesar suportera-t-on la vôtre.

CXVIII. Croyez moi l'on courra désormais à l'envi à de pareilles entreprises , & l'on n'attendra pas les tardives conjonctures de l'occasion.

Jetez enfin les yeux sur la Patrie , considérez , Antoine , de quels ancêtres vous descendez , & non ces hommes décriez avec qui vous êtes en commerce : aimez moi , ne m'aimez pas , tout comme vous voudrez , mais rentrez dans l'estime de la République ; enfin ce sont vos affaires.

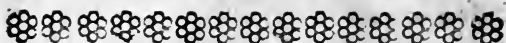
Pour moi voici ce que je déclare publiquement : dès ma jeunesse j'ai défendu la République , je la défendrai dans ma vieil-



lesse, j'ai méprisé les épées de Catilina, je ne craindrai pas les vôtres.

CXIX. Je leur presenterois même volontiers mon corps, si la liberté de Rome en pouvoit être plutôt recouvrée, & si la douleur du peuple Romain pouvoit enfin lui faire enfanter ce qui lui coute un si long travail. Si dans ce même Temple, il y a près de vingt ans, j'ai soutenu que la mort ne peut être prématurée pour un Consulaire, avec combien plus de verité soutiendrai-je aujourd'hui qu'elle ne peut l'être pour un vieillard. Après m'être acquité de tant de devoirs, après tant d'honneurs où je suis successivement parvenu, que me reste-t-il, PERES CONSCRIPTS, maintenant à désirer que la mort, je souhaite seulement deux choses. La premiere c'est qu'en mourant je laisse le peuple Romain affranchi de toute servitude, je ne puis recevoir des Dieux immortels une grace plus signalée, & la seconde, que la destinée de chaque Citoyen soit heureuse ou malheureuse selon qu'il aura bien ou mal servi la Patrie.





QUARANTE-HUITIÈME ORAISON.

TROISIÈME PHILIPPIQUE.

CONTRE M. ANTOINE.

SOMMAIRE.

L'an de Rome 709. L'an de Ciceron 63:

*Après la mort de Cesar le Sénat avoit décerné les Provinces Consulaires, la Macedoine à Antoine, & la Syrie à Dolabella; mais Antoine qui cherchoit les occasions de troubler la République, souhaitoit que la Gaule Citerieure lui fut décernée; & ne l'ayant point obtenue, parce que le Sénat y nomma D. Brutus à qui Cesar l'avoit destinée déjà, il s'adressa au peuple pour avoir le commandement de cette Province de la Gaule, d'où il esperoit qu'à l'exemple de Cesar, il viendrait aisément à Rome avec son armée. Dans ce dessein il se rendit à Brindes pour aller au devant de quatre Legions qui reve-*

noient de la Macedoine, s'en rendre le maître & les amener à Rome pour assujétir les Citoyens ; mais la Legion de Mars l'abandonna : & laissant les trois autres Legions à Tivoli, il revint à Rome, il convoqua le Sénat au Capitole, où ayant eu la nouvelle que la quatrième Legion s'étoit aussi séparée pour se joindre à l'armée du jeune Cesar, il sortit précipitamment du Sénat & de la Ville pour aller avec les deux Legions qui lui restoient s'emparer de la Gaule Citerieure où D. Brutus commandoit. Les Tribuns du peuple nommez nouvellement ayant requis pour la sûreté des Consuls désignez dans le Sénat qu'ils avoient convoqué : Ciceron dans ce discours ci fait l'éloge de leur dessein, & ouvre l'avis que la République approuvant la conduite que tient de lui-même le jeune Cesar, on la confirme par un Decret, & que l'on donne approbation à tout ce que fera D. Brutus dans la Gaule Citerieure contre Antoine.

**E**N FIN, PERES CONSCRIPTS, nous sommes assemblez, quoique beaucoup plus tard que les affaires de la République ne le demandoient; je le souhaitois tous les jours, car je voyois non se préparer, mais déjà se commencer une cruelle guerre entreprise, par un homme plongé dans la débauche, contre vos autels & vos foyers, contre vos vies & vos biens. On attend les Kalendes de Janvier; mais Antoine ne les attend pas, puisqu'il tâche de faire irruption avec une armée dans la Province (1) de D. Brutus, homme d'un merite rare & superieur, & d'où il menace de venir à Rome avec des Troupes en bon ordre.

II. Et nous, qu'est-ce que nous attendons, & que tarderons nous encore? les Kalendes de Janvier arriveront bien-tôt, cependant un tems si court n'est que trop long (2) contre des gens qui ne sont pas préparez, & si l'on n'y a pourvû, peut apporter de grands ravages. L'on n'a pas coutume d'attendre un jour fixe & précis pour les conseils comme pour les sacrifices. Que si les Kalendes de Janvier étoient arrivées

(1) *Dans la Province de Decimus Brutus. Il étoit à Modene dans la Gaule Cisalpine.*

[2] *Qui ne sont pas préparez. C'est-à-dire il y a toujours assez de tems pour les surprendre.*

au jour qu'Antoine s'est d'abord enfui de Rome, ou que l'on ne les eut pas attendus, nous n'aurions plus aujourd'hui de guerre, & nous aurions aisément réprimé l'audace de cet insensé par l'autorité du Sénat, & le consentement du peuple. Je me flate, en vérité, que les Consuls désignez y réussiront, si-tôt qu'ils exerceront leur Magistrature; car ils ont de très-bons sentimens, beaucoup de lumière & de prudence, & sont parfaitement unis. Or je ne suis pas seulement impatient par avidité pour la victoire, mais pour faire presser l'entreprise. Jusqu'à quand ne repousserons nous une guerre si furieuse & si détestable que par des délibérations particulières, pourquoi l'autorité publique ne se hâte-t-elle pas d'y concourir?

III. C. Cesar (1) encore tout jeune, ou plutôt presque un enfant, par je ne sçai qu'elle inspiration divine, & par un courage incompréhensible, dans le tems que la fureur d'Antoine étoit plus ardente, & que l'on craignoit le plus son funeste & dangereux retour de Brindes à Rome, Cesar sans qu'on l'en sollicitât ni qu'on y pensât, sans même que nous le souhaitassions (tant la chose sembloit impossible) prépare une forte armée composée de la troupe invincible des Veterans, & répand

(1) C. Cesar. C'est Auguste.

pour l'entretenir tout son patrimoine. Je ne me fers point du terme convenable, car il ne le répand pas, puisqu'il le destine au salut de la République.

IV. On ne peut l'en remercier autant que l'on devroit ; mais la reconnoissance en est aussi grande que nos cœurs en peuvent contenir. Car qui est assez ignorant des affaires, assez peu attentif au bien public, pour ne pas comprendre que si Antoine avec les Troupes qu'il croyoit avoir de (1) Brindes, eût pû venir à Rome, comme il en menaçoit, il y eût exercé toutes sortes de cruautéz, puisqu'il a bien commandé d'égorger dans les Hôtelleries de Brindes les hommes les plus vaillans & les plus excellens Citoyens : & l'on a vû le sang de ceux que l'on massacroit à ses pieds rejaillir jusqu'au visage de sa femme. Comme il venoit ici le cœur plein de cette barbarie, & beaucoup plus en fureur contre tous les gens de bien, que contre ceux qu'il avoit tuez, jugez qui de vous ou quel homme vertueux il eût épargnez.

V. De quelle peste Cesar n'a-t-il donc pas délivré la Patrie par cette résolution prise de lui-même ? car il étoit impossible autrement, & s'il n'étoit né dans cet Empire, nous serions réduits à n'en avoir plus par le crime d'Antoine, c'est ce que je vois,

(1) *De Brindes.* Ville de la Calabre.

c'est ce que je comprends. Si un seul jeune homme n'eût arrêté les cruels efforts & les entreprises de ce furieux, la République eût été totalement renversée. Puisque par ses importans services nous commençons à nous assembler pour dire librement ce que nous pensons, nous devons aujourd'hui, PERES CONSCRIPTS, lui confier l'autorité principale, afin qu'il puisse défendre l'Etat, dont il s'est non-seulement chargé lui-même, mais dont nous lui aurons confié l'administration.

VI. Il n'est pas possible de se taire sur la Legion de Mars, car il nous est permis de nous étendre touchant ce qui regarde l'intérêt public. Où trouve-t-on plus de valeur, plus d'affection pour la Patrie que dans toute cette Legion, qui reconnoissant Antoine pour ennemi du peuple Romain, n'a pas voulu prendre part à sa folie. Elle s'est séparée du Consul, ce qu'elle n'aurait pas fait si elle avoit crû qu'il en fut un, & si elle n'avoit vû qu'il n'agissoit, qu'il ne travailloit que pour exterminer les Citoyens & pour perdre Rome. Cette Legion est restée dans Alba; quelle Ville pouvoit-elle choisir plus commode pour les operations militaires, & plus fidelle par ses Citoyens pleins de courage, & de zele pour le peuple Romain.

VII. Elle a servi d'exemple à la quatrié-

me Légion commandée par le Questeur Egnatuleius, vaillant & vertueux Citoyen, qui s'est joint à l'armée de César, & soumis à ses ordres. Ce que nous avons donc à faire, PERES CONSCRIPTS, c'est d'approuver par notre autorité ce qu'a fait & ce que fait encore de lui-même ce jeune homme illustre, & de confirmer par nos témoignages & nos éloges ce que ces braves Vétérans de la Légion de Mars & de la quatrième Légion ont entrepris pour le rétablissement de la République, & de promettre aujourd'hui, que si-tôt que les Consuls désignez seront en place, nous veillerons efficacement aux intérêts, aux honneurs & aux récompenses de ces troupes.

VIII. Tout ce que j'ai dit de César & de son Armée, nous est déjà bien connu : car c'est par sa valeur & sa constance admirable, & par la conduite judicieuse des Soldats vétérans & de ses Légions dévouées à l'autorité du Sénat, à la liberté du peuple Romain, à la vertu de César, qu'Antoine est chassé de dessus nos têtes. Voilà comme j'ai dit ce qui est déjà fait. Mais pour la nouvelle Ordonnance de D. Brutus dont on a parlé un peu auparavant, il n'est pas possible en vérité de n'en rien dire. Il promet de retenir la Province des Gaules sous la puissance du Sénat & du peuple Romain.



O Citoyen vraiment né pour la République, plein du souvenir de son nom, & imitateur de ses Ancêtres ; car après l'expulsion de Tarquin, nos peres n'ont jamais eu tant d'ardeur pour jouir de la liberté, que nous devons en avoir pour la conserver après l'expulsion d'Antoine.

IX. Dès la fondation de Rome ils étoient accoutumés d'obéir aux Rois ; & nous, après l'éloignement des Rois, nous vivions dans l'oubli de la servitude. D'ailleurs, ce Tarquin qui leur étoit insupportable n'étoit ni cruel ni scelerat ; il étoit superbe, & connu pour tel. Ce vice que nous souffrons souvent dans les moindres particuliers, nos peres ne purent le souffrir dans un Roi. L. Brutus n'a pû supporter un Roi superbe, & D. Brutus souffrira qu'un impie & qu'un scelerat nous domine ? Qu'est-ce que Tarquin a fait de semblable à tant de choses qu'a faites Antoine, & qu'il fait encore ? Les Rois avoient un Sénat, & quand ils y tenoient conseil, ils n'étoient pas environnés de barbares sous les armes, comme quand Antoine le convoque. Les Rois observoient les présages, & celui-ci, Consul & Augure, les (1) mé-

(1) *Les méprises* Quand Loix, soit pour des élections de Magistrats, les Comices par Centuries, Augures devoient faire soit pour proposer des leurs observations, les

prise , non seulement en établissant des Loix contre les Auspices , mais dans le tems même que ce qu'il a fait de vitieux en les falsifiant & les déguisant est rapporté par son collègue.

X. Quel Roi jamais fut impudent d'une maniere si publique , que de soumettre à la vénalité tous les privileges , toutes les graces , tous les Titres de son Royaume ? Quel bienfait ? Quels Droits de Bourgeoisie n'a-t-il pas vendus , non seulement à des particuliers , mais à des Villes & à des Provinces entieres ? Nous ne sçavons de Tarquin , rien de bas , rien de sordide ; au lieu que chez celui-ci , l'or se pesoit dans de petits paniers , & l'on y comptoit l'argent. Et dans cette seule maison , tous ceux que leur intérêt y conduisoit , y trafiquoient , de tout l'Empire des Romains. Nous n'avons point entendu dire que nuls Citoyens de Rome aient été condamnez au supplice par Tarquin ; mais pour Antoine , il fit égorger dans (1) Sinuesse tous ceux qu'il avoit mis en prison , & massacra dans Brindes trois cens Citoyens des plus braves & des plus vertueux.

XI. Enfin , lorsque Tarquin fut mis hors de Rome , il faisoit la guerre pour le peuplannoncer ensuite au faisoit son rapport. Magistrat , lequel après (1) *Sinucse*. Ville du Latium.

ple Romain; Antoine au contraire amenoit contre ce même peuple une armée quand les Légions l'abandonnerent, quand le nom & l'armée de César lui firent peur, & que sans nul égard à la solennité des sacrifices, il fit, avant le jour, des vœux qu'il ne devoit jamais accomplir, & il fait maintenant ses efforts pour s'emparer d'une de nos Provinces. Le peuple Romain espere donc, & reçoit un plus grand service de D. Brutus, que nos Ancêtres n'en ont reçu de L. Brutus, le premier d'une race & d'un nom que l'on ne peut trop protéger.

XII. Toute servitude est malheureuse, mais il n'y en a point de moins supportable que de servir sous un impudique, sous un effeminé, sous un infâme, pas même sous l'homme le plus sage, quand c'est par crainte. Si donc Brutus lui ferme les Gaulles, & de son propre mouvement juge, & juge très-bien que ce n'est pas un Consul, il faut, PERES CONSCRIPTS, que par autorité publique nous approuvions ce qu'il a fait de lui-même. Vous n'avez pas dû regarder Antoine comme un Consul depuis la Fête des Lupercales; ce fut en ce jour qu'ayant tous les Romains pour spectateurs, dépouillé de tous ses habits, frotté d'huile & plein de vin, il fit une harangue pour poser un diadème sur la tête de son Collègue. N'abdiqua-t-il pas dès ce

jour le Consulat & la liberté Romaine ? Car si César eût voulu recevoir de lui cette marque de Royauté , ne devenoit-il pas aussi-tôt esclave ? Et je croirai qu'il est Consul , qu'il est Citoyen , qu'il est libre ; en un mot, qu'il est un homme ? Après que dans ce jour honteux & détestable il a fait voir ce que du vivant de César il pouvoit souffrir , & ce que depuis sa mort il souhaite d'acquiescer.

XIII. Mais je ne puis non plus passer sous silence la fermeté , le courage & la solidité de la Province des Gaules. C'est la splendeur de l'Italie , le soutien de l'Empire Romain , l'ornement de sa dignité ; tout ce qu'il y a de Villes municipales & de Colonies dans cette Province , sont si bien unies de sentimens , qu'elles semblent toutes avoir conspiré pour deffendre l'autorité du Sénat & la grandeur du peuple Romain. Ainsi, Tribuns de peuple , quoique dans votre rapport vous n'avez parlé d'autre chose que des secours nécessaires , afin qu'aux Kalendes de Janvier les Consuls pussent en assurance assembler le Sénat , cependant il paroît qu'avec beaucoup de sagesse & de discernement, vous nous avez mis en liberté de parler sur tout ce qui concerne la République : car quand vous avez cru que le Sénat ne pouvoit se tenir avec sûreté sans deffense , vous avez alors aussi décidé

décidé que la rebellion & l'audace d'Antoine sont dans l'enceinte de nos murs.

XIV. C'est pourquoi , selon mon avis , & comme je le croi , selon le votre ; je renfermerai tout en disant qu'il faut que nous donnions le pouvoir à d'excellens Chefs , que nous fassions esperer des récompenses aux vaillans Soldats , & qu'il soit arrêté , non de parole , mais en effet , que non-seulement Antoine n'est pas Consul , mais qu'il est ennemi : car s'il est Consul , les Légions qui l'ont abandonné méritent la (1) fustigation , le jeune César est un scelerat , D. Brutus est un barbare , puisque de leur propre mouvement ils entretiennent des armées contre un Consul ; mais s'il faut chercher de nouveaux honneurs aux Soldats pour leurs services éclatans & dignes de l'immortalité , si l'on ne peut assez remercier les Chefs ; qui ne regardera comme ennemi celui qui fait donner le nom de Conservateurs de la Répu-

(1) *La Fustigation.* C'étoit la punition des Soldats dans le camp , & ce qu'on appelle dans notre Police militaire d'aujourd'hui , passer par les baguettes. La discipline parmi les Troupes étoit différente de celle qui se

pratiquoit à Rome , où par la Loi Porcia , les Citoyens étoient affranchis de peines afflictives. Mais un Général d'armée étoit absolu , & l'on n'appelloit point de la peine qu'on imposoit.

blique à ceux qui le poursuivent les armes à la main ?

XV. Qu'il est injurieux dans ses Ordonnances , qu'il est barbare , qu'il est ignorant. Que de médisances d'abord n'a-t-il pas ramassées contre le jeune César , & qu'il a puisées dans le souvenir de ses propres impudicitez & de ses adulteres ? Car personne fut-il jamais plus chaste & plus modeste que ce jeune homme ? Quel plus illustre exemple de l'ancienne vertu avons-nous parmi la jeunesse ? Et quel est l'homme plus impur que ce médisant ? Il reproche encore la bassesse de la naissance à ce jeune homme dont le pere légitime eût été Consul , s'il avoit assez vécu pour l'être ; il lui objecte que sa mere étoit (1) d'Aricie : vous diriez qu'il parle d'une (2) Trallienne ou d'une Ephézienne. Voyez combien nous sommes à mépriser , nous tous qui sommes nez dans des Villes municipales : car combien peu y en a-t-il qui n'en viennent pas ? Et quelle Ville municipale ne méprise-t-on point , quand on déprime si fort celle d'Aricie , l'une des plus anciennes par le tems de l'aggrégation , alliée à si

(1) *D'Aricie.* Ville du Latium. Ephese, Ville de l'Asie. Ciceron veut dire qu'Antoine parloit d'Aricie

(1) *D'une Trallienne ou d'une Ephézienne.* comme d'une Ville éloignée & étrangere. Tralles, Ville de Phrigie,

bon droit, presque contiguë par la proximité, & des plus illustres par la splendeur ?

XVI. De-là sont venues les Loix (1) Voconia & Scatinia, de-là tant de (2) Chaires Curules, soit du tems de nos peres, soit du nôtre ; de-là tant de Chevaliers Romains si magnifiques & si distinguez. Mais si vous méprisez une femme venue d'Aricie, pourquoi n'en méprisez-vous pas une qui vient (3) de Tusculum ? quoique le pere de cette femme (4) vertueuse & sage fût Atilius Balbus, un Prétorien des plus estimables ; & que Bambalion (5) votre beau-pere, pour vous avoir donné une femme très-réglée, & de plus fort riche, n'en fut pas moins un homme sans nom. Rien n'étoit plus méprisable, puisque l'hésitation de la langue & la pesanteur de son esprit lui firent imposer un sur-

(1) *Les Loix Vaconia & Scatinia.* Voconius & Scatinus étoient tous deux d'Aricie, & lorsqu'ils étoient Tribuns du peuple, ils firent passer des Loix très-sages, l'une qui deffendoit de faire par Testament des legs plus forts que ce que l'on laissoit à ses heritiers, & l'autre contre les impudiques scandaleux.

(2) *Des Chaires Curules.* De Magistrats Supérieurs.

(3) *Une qui vient de Tusculum.* C'étoit Fulvie, femme d'Antoine.

(4) *Vertueuse & sage.* Ciceron se moque de Fulvie.

(5) *Bambalion.* Ce terme signifie Béguaieur ou Bredouilleur.

nom si méprisant. Mais son ayeul étoit noble ; ouy , c'étoit ce (1) Tuditanus , qui d'ordinaire en robe de femme & en brodequins , jettoit du haut de la Tribune son argent au peuple. Je voudrois qu'il eût laissé cet héroïque mépris à ses descendans : on verroit dans sa posterité plus d'honneur & de Noblesse.

XVII. Que trouvez-vous d'ignoble dans une personne originaire d'Aricie , puisque ordinairement vous vous glorifiez d'en descendre du côté maternel ? Quelle est cette extravagance à celui dont le pere avoit épousé (2) Numitoria de (3) Fregelle , fille d'un traître , & qui , lui-même a des enfans de la fille d'un affranchi , de parler sur la basse extraction des femmes ; mais c'est aux plus considerables des Romains à s'en formaliser. Je suis sûr que L. Philippus dont la femme est d'Aricie , & que Marcellus dont la belle-mere en étoit aussi , ne se repentent point d'avoir épousé

(1) *Tuditanus*. C'étoit le grand-pere maternel de Fulvie. Ciceron le rend ridicule par son habillement si peu conforme à celui d'un Sénateur, & par ce mépris impudent qu'il faisoit de ses richesses.

(2) *Numitoria*. Elle étoit fille d'un Numitorius , qui livra par trahison la ville de Fregelle. Le pere d'Antoine l'avoit épousée.

(3) *Fregelle*. Ville du Latium.



CONTRE MARC-ANTOINE. 149  
des femmes d'un aussi grand merite que les  
leurs.

XVIII. Il blâme encore par une Ordonnance Q. Ciceron , fils de mon frere ; & l'insensé qu'il est , ne sent pas que sa réprimande est un Titre de recommandation. Car que pouvoit-il arriver de plus souhaitable à ce jeune homme , que d'être connu de tout le monde pour l'Associé du jeune César dans ses Conseils , & l'ennemi des fureurs d'Antoine ? Ce Gladiateur a eu la hardiesse d'écrire que ce jeune Quintus avoit eu dessein de tuer son pere & son oncle. O la surprenante effronterie ! d'oser écrire de telles impostures contre celui que mon frere & moi nous aimons à l'envi l'un de l'autre , pour la douceur & la politesse de ses mœurs , & pour l'excellence de son esprit , & que nous ne cessons d'embrasser à toute heure devant tout le monde. Par de pareilles Ordonnances , il ne sçait s'il m'offense ou s'il me louë. Quand il menace les plus vertueux Citoyens du supplice dont j'ai puni les plus scelerats , il paroît me louer & me vouloir imiter ; & quand il se rappelle le souvenir de cet événement glorieux , il croit émouvoir contre moi la haine de ses semblables.

XIX. Qu'a-t-il fait , quand il a proposé tant d'Ordonnances ? Il ordonne l'Assemblée du Sénat pour le 22. de Novembre ,

& il ne s'y trouve pas ; mais comment sont conçûs ses decrets , voici ce me semble les paroles qui sont à la fin. *Si quelqu'un ne se trouve pas à l'Assemblée , tout le monde pourra le regarder pour avoir été l'Auteur des plus mauvais conseils , & de ma mort.* Qui sont ces mauvais conseils ? Sont-ce ceux qui ont rapport au rétablissement de la liberté dans la République ? Je le confesse , j'en suis , & j'en ai été l'Auteur & le Conseiller à César , quoiqu'il n'ait pas eu besoin que personne lui donnât conseil ; mais je l'ai , comme on dit , encouragé dans sa course : car pour de votre mort , quel homme de bien n'en seroit pas volontiers l'Auteur , puisque la vie & la sûreté de tous les honnêtes gens , la gloire & la liberté du peuple Romain en dépendent ?

XX. Après nous avoir réveillez par cet affreux Edit, pourquoi s'absenter ? Croyez-vous que ce soit pour quelque obstacle triste & serieux ? Il étoit retenu par les repas & par le jeu , s'il faut donner le nom de repas à des débauches dans les plus petits cabarets ; il négligea de se trouver au jour ordonné , & le renvoya jusqu'au vingt-cinquième de Novembre ; il ordonna que l'on s'assemblât au Capitole , & il se rendit au Temple par je ne sçai quel souterrain. Ceux qu'il avoit convoquez s'y trouverent , tous hommes distinguez , & peu at-

CONTRE MARC-ANTOINE. 151  
tentifs à leur dignité : car à considérer , & le jour , & le bruit , & l'Auteur de la convocation du Sénat , il étoit honteux à un Sénateur de ne rien craindre. Il n'osa pourtant pas dire un seul mot de César à tous ceux qu'il avoit assemblez , quoiqu'il eût résolu d'en faire son rapport au Sénat.

XXI. Qu'est-ce autre chose , se juger ennemi soi-même , que d'être Consul , & de n'oser faire un rapport touchant celui qui commande une armée contre soi ? Car il étoit nécessaire que l'un ou l'autre fût l'ennemi , & l'on ne pouvoit juger autrement de deux Chefs qui sont opposez. Si donc l'ennemi est César , pourquoi le Consul n'en fait-il pas son rapport ? Mais si le Sénat n'en avoit rien à reprendre , que peut-il dire , sinon qu'en se taisant , de César , il s'est déclaré lui-même ennemi ? Quoi celui que dans son decret il appelle un Spartacus , il n'ose dans le Sénat lui donner seulement le nom de méchant.

XXII. Mais dans un sujet tout des plus tristes , combien donne-t-il envie de rire ? J'ai retenu dans ma mémoire certaines petites Sentences d'un de ses decrets. On voit bien qu'il les croit lui-même fort subtiles , mais je n'ai encore trouvé personne qui comprenne ce qu'il vouloit dire. *Le mépris n'est rien quand il est fait par un homme qui en est digne.* Premièrement , qu'est-ce

qu'un homme digne de mépris ? Bien des gens en sont dignes, lui par exemple. Est-ce par un homme constitué en dignité ? Le mépris ne peut venir d'une cause plus offensante, d'ailleurs quest-ce que faire un mépris, parle-t-on de la sorte ? Ensuite, & la crainte aussi n'est rien quand elle vient par un ennemi. Quoi donc sont-ce les amis qui ont coutume de nous causer de la crainte ; & mille autres semblables petits oracles successivement, ne vaudroit-il pas mieux être muet que de dire ce que personne n'entend ? Voilà comment son maître d'éloquence, (1) de simple orateur est devenu riche Laboureur, & possède sur les Domaines publics du peuple Romain dans les campagnes de Leontini, deux mille arpens de terre francs & libres, afin que pour ce salaire si solennel, il renverse encore plus l'esprit de cet homme déjà si fou. Mais ces faits sont peut-être trop frivoles.

XXIII. Je voudrois sçavoir pourquoi tout à coup il s'est tant radouci dans le Sénat, après avoir paru si cruel dans ses Ordonnances ? A quoi servoit-il de menacer de la mort L. Cassius (2) Tribun du peuple, ce vaillant & courageux Citoyen, s'il

[ 1 ] Son maître d'éloquence. Cela est expliqué dans les Notes de la deuxième Philippique.

( 2 ) Cassius. Ce Tribun du peuple étoit frère de C. Cassius qui avoit tué César.

paroissoit au Sénat ; d'en chasser par violence & avec menace de le faire périr, Decimus Carfulenus dévoué totalement aux intérêts de la République , d'interdire non-seulement le Temple , mais le Vestibule du Capitole à Tib. Canutius , par qui souvent il s'étoit vû presser avec raison dans des contestations très-reglées. A quel Decret du Sénat craignoit-il qu'ils ne s'oposassent ? Sans (1) doute aux actions de graces publiques en faveur d'un homme aussi distingué que M. Lepidus : (2) & certes il y avoit du danger , comme on pensoit tous les jours à lui donner des honneurs extraordinaires , qu'il ne perdit quelque chose de l'honneur dont il jouïssoit.

XXIV. Mais afin qu'il ne parût pas avoir ordonné sans raison la convocation du Sénat ; comme il étoit prêt de faire le rapport sur ce qui regardoit la République, à la nouvelle qui lui fut apportée de ce qu'avoit fait la quatrième Legion , il demeura consterné , & se hâtant de fuir il rendit une Ordonnance pour des prieres publiques par un partage (3) de sentimens,

[1] *Sans doute.* C'est depuis la mort de Cesar, une ironie. mais changea bien de

(2) *Lepidus.* Lepidus conduite, ce fut le Triumvir avec Antoine & Auguste.

(3) *Partage de sentimens.* Les Sénateurs du

ce qui ne s'étoit jamais fait auparavant. Quel fut son voyage après cette sortie ? quel chemin prit-il avec son habillement (1) d'écarlate ? quel soin de se soustraire aux yeux , à la lumiere, à Rome, à la place publique ? Que cette fuite est misérable , qu'elle est indigne , qu'elle est infâme.

XXV. Cependant dès ce jour là même il fut fait (2) le soir , de belles Ordonnances , les Provinces furent tirées au sort très-fidelement , & par une Providence bien favorable il échût à chacun la Province qui lui convenoit le mieux ; ainsi vous faites très-sagement, Tribuns du peuple , qui requerez pour que le Sénat & les Consuls soient en sûreté , & nous devons tous rendre à votre conduite de particulieres actions de graces. Car comment pouvons nous être sans crainte & sans péril avec des gens animez par une telle audace & par de telles passions pour cet homme dont la vie & les mœurs sont renversées ; par qui s'attend-il d'être plus severement condamné que par ses amis ? L. Lentulus

même sentiment changeoient de place pour se mettre ensemble.

(1) *D'écarlate* La robe d'écarlate bordée de pourpre , & quelquefois enrichie d'or étoit pour les Generaux d'armée.

(2) *Sur le soir*. C'est-à-dire avant la dixième heure , car au-delà de ce tems il n'étoit pas permis de rendre des Ordonnances , elles n'auroient pas eu de validité.

qui ne lui étoit pas moins uni qu'à moi, & P. Naso qui n'a pas la moindre ambition, ont jugé qu'ils n'avoient point eu (1) de Province, & que ce qu'à fait Antoine pour les tirer au sort doit être nul. L. Philipus si digne de son pere, de son ayeul, & de ses ancêtres, a pensé de même. M. Turannius recommandable par sa probité & par l'intégrité de sa vie, a été de ce sentiment aussi bien que Sp. Opius; ceux aussi qui redoutoient l'amitié d'Antoine, & qui lui ont peut-être plus accordé qu'ils ne vouloient, comme M. Pison mon ami, & M. Vehilius sage Citoyen, ont dit qu'ils se soumettroient à l'autorité du Sénat.

XXVI. Mais que dirai-je de L. Cinna (2) dont la probité singuliere est remarquable par quantité de belles actions qui rendent moins admirable ce qu'il vient de faire avec tant de gloire, en ne se souciant nullement d'avoir une Province. Avec quelle grandeur d'ame C. Cæletius (3) l'a-t-il aussi refusée? Qui sont donc les autres

(1) *N'avoient point eu de Province.* Parce qu'ils regardoient comme nulle la distribution qu'en avoit fait Antoine.

(2) *De Cinna.* C'étoit un Prêteur du tems que Cesar mourut.

(3) *Cæletius.* C'est ce lui qu'Antoine depuis fit comprendre dans la proscription, & duquel il dit quand on lui apporta la tête après l'avoir bien regardée, je ne connoissois pas celui-là.

à qui le sort a fait tant de plaisir ? L. & M. Antonius , ( 1 ) O qu'ils sont heureux l'un & l'autre , car ils n'en affectoient aucune ! C. Antonius ( 2 ) est heureux aussi d'avoir eu la Macedoine , il ne parloit jamais d'autre chose. C. ( 3 ) Calvisius ne l'est pas moins d'avoir eu l'Affrique , il ne faisoit que d'en sortir , & comme s'il eût deviné qu'il y retourneroit , il avoit laissé à Utique deux Lieutenans. Enfin M. Jecius ( 4 ) a eu la Sicile , & Q. Cassius l'Espagne. Je ne sçai qu'en conjecturer , mais le sort de ces deux Provinces n'est pas ce me semble si surprenant.

XXVII. O Cesar , je parle du jeune Cesar , en quelle sûreté ne mettez vous pas la République ? que ce secours est imprévu , qu'il est soudain , car si Antoine a fait de telles choses en fuyant , que n'auroit-il pas fait en poursuivant : il avoit

( 1 ) L. & M. Antonius. Les Commentateurs croient cet endroit absolument corrompu , car on ne sçait qui sont ces deux Antonius.

( 2 ) C. Antonius. C'est un des freres d'Antoine.

( 3 ) C. Calvisius. Il fut Lieutenant de Cesar dans la guerre civile , & lui rendit de grands ser-

vices. Ciceron dans ses Lettres à ses amis l'appelle un homme de beaucoup d'esprit ; mais ici il le regarde comme ayant une grande ambition de commander.

( 4 ) Jecius & Cassius. Ces deux hommes avoient servi dans le parti de Cesar pendant les guerres civiles.



dit dans sa harangue qu'il seroit le Gardien de Rome, & qu'il y tiendrait une armée jusqu'aux Kalendes de May. Ô qu'un loup, comme on dit, est un excellent gardien de Brebis ! Antoine auroit-il donc gardé Rome, ou plutôt ne l'eût-il pas pillée & persécutée : il disoit qu'il y entreroit, & qu'il en sortiroit quand il voudroit ? quoy n'a-t-il pas dit étant assis devant le Temple de Castor, & le peuple ne l'a-t-il pas entendu, que personne n'auroit la vie qu'après la victoire.

XXVIII. Aujourd'hui, PERES CONSCRIPTS, nous commençons, après un long intervalle, à nous revoir sur les confins de la liberté dont je n'ai pas été seulement le défenseur, mais le conservateur autant que j'ai pû ; quand il ne m'a pas été possible, je me suis tenu en repos, & j'ai supporté sans bassesse & avec honneur les calamitez & les peines de ces tems-là ; mais pour cette bête feroce qui pourroit & comment la souffrir ? Qu'y a-t-il dans Antoine que passion, que cruauté, que petulance, qu'impudence, il en est tout paîtri ? On n'y découvre ni Noblesse, ni moderation, ni pudicité, ni pudeur.

XXIX. Comme donc les affaires sont venues en telle situation qu'il faut ou que la République le punisse, ou que nous devenions Esclaves ; Au nom des Dieux im-

mortels, PERES CONSCRIPTS, prenons un cœur ferme & digne de la Patrie, afin que nous rentrions dans une liberté convenable au nom Romain, ou que nous préférions la mort à la servitude. Nous avons souffert & toléré bien des choses qui ne devroient pas être supportables pour un Etat libre; les uns dans l'esperance de recouvrer la liberté, les autres par trop d'attachement à la vie; mais si nous avons souffert ce que la necessité nous a contraint de souffrir par certaine violence presque imprévûë, dont nous n'étions pas néanmoins la cause, souffrirons nous aussi l'indigne & cruelle domination de cet infâme Gladiateur.

XXX. Que fera-t-il dans sa colere, supposé qu'il en ait le pouvoir, puisque lors qu'il n'a pû s'irriter contre personne, il est devenu l'ennemi de tous les honnêtes gens. Que n'osera-t-il point vainqueur, si sans avoir remporté nulle victoire il a tant fait de crime après la mort de Cesar? S'il a tiré de sa maison tout ce qu'il y avoit de riche & de superbe en abondance, s'il a pillé ses jardins, s'il en a transporté tous les ornemens, si cette mort lui a servi de prétexte pour tout mettre à feu & à sang, si, à la reserve de deux ou trois Decrets bien rendus pour les interêts de la République, les autres affaires ont été mises en

proye à son avarice , s'il a vendu des immunités , affranchi des Villes , soustrait les Provinces à l'autorité legitime du peuple Romain , s'il a rapellé les exilés , s'il a pris soin de faire graver sur le bronze & de faire afficher au Capitole de fausses Loix & de fausses Ordonnances sous le nom de Cesar , si dans sa maison propre il a établi le trafic & le marché de toutes ces choses , s'il a imposé des Loix au peuple Romain avec ses Gardes & ses escortes , s'il a chassé de la Place publique le peuple & les Magistrats , s'il a mis des gens armez autour du Sénat ?

XXXI. Il en a même enfermé dans son enceinte, lorsqu'il tenoit la séance au Temple de la Concorde , il a couru vers les Légions à Brindes , il a tué les Centurions qui conservoient de bons sentimens , il a fait tous ses efforts pour venir à Rome avec son armée , dans le dessein de la détruire & de nous faire tous mourir. Tous ces projets violens ont échoué par les conseils & par les Troupes du jeune Cesar , par l'unanimité des Veterans , par la valeur des Legions : mais dans l'accablement de son malheur il ne diminuë rien de son audace , & l'insensé ne réprime ni ses impetuosités , ni ses fureurs. Il mené dans les Gaules une armée presque défaite avec une seule Legion , & d'ailleurs bien vacil-

lante dans son parti, il attend son frere (1) Lucius, l'homme le plus semblable à lui qu'il puisse rencontrer. Ce soldat Gaulois, devenu Capitaine, ce Gladiateur devenu General d'Armée, a fait d'étranges carnages par tout où il a porté ses pas. Combien n'a-t-il pastué, sur sa route, de troupeaux de Moutons & d'autres Bestiaux, dont ses Troupes font des repas magnifiques, pendant que lui, pour imiter son frere, ne cesse point de s'enyvrer. Les campagnes sont ravagées, les Métairies sont pillées, les meres de familles, les Vierges, les jeunes gens qualifiez sont enlevez & livrez aux soldats. Antoine en a fait autant en quelque lieu qu'il ait conduit son armée.

XXXII. Ouvrirez vous les portes à deux freres si scelerats, les recevrez vous jamais dans Rome, ne profiterez vous point des conjonctures qui se presentent, de vos Chefs si bien disposez, de votre Milice ardente & courageuse, du peuple Romain si bien réuni de sentimens, de toute l'Italie excitée à recouvrer sa liberté, du bienfait des Dieux immortels? Ce tems, une fois perdu, nous n'en aurons plus, & devant & derriere, & de tous côtez il

(1) *Son frere Lucius.* les mœurs déréglées de  
On aura occasion de s'é- ce frere d'Antoine.  
tendre par la suite sur

est enfermé. S'il va dans les Gaules, il faut l'y poursuivre non-seulement par nos armes, mais par nos Decrets. Un Sénat bien d'accord & bien unanime est tout puissant, & répand par tout un grand bruit. Vous voyez comme la place publique est remplie, comme le peuple se sent animé par l'esperance de sa liberté prochaine, quand après tant de tems il nous voit en si grand nombre, il se flate que nous sommes ici librement assemblez.

XXXIII. C'est dans l'attente de ce jour que je me suis soustrait aux Armes impies d'Antoine. Lorsqu'il m'insultoit en mon absence, il ne comprenoit pas pour quel tems je me reservois avec toutes mes forces; si j'avois voulu lui répondre, lorsqu'il cherchoit à commencer par moi le carnage, je ne pourrois aujourd'hui pourvoir à la République. Mais en ayant rencontré le moyen, je n'en laisserai passer aucun tems ni le jour ni la nuit sans veiller à ce qu'il faut penser pour la liberté du peuple Romain: & pour votre autorité, non-seulement je ne refuserai pas d'agir & de travailler, mais je le souhaiterai même & je le solliciterai. Je l'ai fait, tant qu'il m'étoit libre de le faire, j'ai discontinué tant qu'il ne me l'a pas été. Aujourd'hui non-seulement il est permis mais necessaire. Si nous n'aimons mieux être Esclaves que de con-

facier nos armes & nos courages pour ne pas l'être. Les Dieux immortels nous ont donné des défenseurs ; Cesar pour Rome , Brutus pour les Gaules : Si d'abord Antoine avoit pû surprendre Rome , si peu de tems après il avoit pû s'emparer des Gaules , tout ce qu'il y a de gens de bien auroient péri, & le reste seroit Esclave.

XXXIV. Saisissez donc , au nom des Dieux immortels , cette occasion qui vous est offerte. Souvenez vous enfin , PERES CONSCRIPTS , que vous êtes la premiere & la plus illustre assemblée de tout l'univers. Donnez des preuves au peuple Romain que votre compagnie ne manquera pas à la République , puisqu'il déclare que son courage ne lui manquera point : il ne vous faut avertir de rien , personne n'est assez fou pour ne pas comprendre que si nous nous endormons en ce tems-ci, nous aurons à souffrir une domination non-seulement fiere & cruelle , mais accompagnée d'injustice & d'infamie.

XXXV. Vous connoissez l'arrogance d'Antoine , vous connoissez ses amis & toute sa maison ; avoir pour maîtres des hommes dissolus , impudens , voluptueux , impudiques , joueurs , yvrognes , c'est pour des Esclaves une souveraine misere ; mais de plus, c'est un souverain deshonneur. Que si nous sommes arrivez , (& les Dieux

nous en préservent) aux derniers tems de la République, ce que font de braves gladiateurs pour mourir honnorablement, faisons le aussi, nous qui sommes les dominateurs de l'univers & de toutes les Nations, afin de mourir plutôt avec honneur que de servir avec honte. Rien n'est plus détestable que ce qui deshonne, rien n'est plus indigne que la servitude. Nous sommes nez pour la liberté & pour la gloire, ou conservons les avec constance, ou mourons avec dignité; nous avons trop caché ce que nous pensions, le voilà maintenant mis au grand jour, chacun, de quelque parti qu'il puisse être, à découvert, & ce qu'il pense, & ce qu'il veut.

XXXVI. La République, à proportion du besoin qu'elle a de bons Citoyens, n'en a que trop de méchans; mais elle en a peu, si l'on réfléchit sur le grand nombre de ceux qui sont bien intentionnez: ce sont eux à qui les Dieux immortels ont confié tout ce que la République a de puissance & de bonheur, pour opprimer tous les Citoyens rebelles. Aux défenses que nous avons déjà, vont se joindre deux Consuls très-sages, très-fermes & très-bien unis: depuis plusieurs mois, ils ont profondément medité sur les moyens de revoir en liberté le peuple Romain: avec de tels

\* Conseillers & de tels Chefs, assistez des

Dieux , veillans & prévoyans beaucoup pour l'avenir , tout le peuple bien d'accord , nous serons assurément libres avant peu de tems , & le souvenir de la servitude nous rendra plus agréable le retour de la liberté.

XXXVII. C'est pourquoi, sur ce que les Tribuns du peuple ont requis, que le Sénat aux Kalendes de Janvier , pût s'assembler en assurance, & que les opinions sur les intérêts de la République y fussent déclarées librement , mon sentiment , à cet égard , c'est qu'Hirtius & Panfa les deux Consuls désignez ayent soin que le Sénat aux Kalendes de Janvier puisse se tenir sans être troublé ; que l'Ordonnance de D. Brutus General & Consul désigné , & à qui la République est si redevable, soit proposée, & que le Sénat reconnoisse qu'il est son General & son Consul désigné , que la patrie lui est obligée comme ayant défendu l'autorité de l'Empire , & la liberté Romaine.

XXXVIII. Que puisqu'il conserve avec son armée sous la puissance du Sénat la Province Citerieure des Gaules , remplie de tant de vaillans hommes & de tant de Citoyens dévoïez parfaitement au peuple Romain , c'est à bon droit que lui , son armée , les Villes municipales , les Colonies de la Province Gauloise l'ont con-



servée & la conservent encore pour l'avantage de la République, dont le Sénat est persuadé que les principaux intérêts dépendent de D. Brutus & de Plancus généraux & Consuls désignez, & des autres Commandans qui gouvernent les Provinces par la Loi Julia, (1) & que jusqu'à ce que par un Decret du Sénat on leur ait à chacun envoyé des successeurs, ils doivent veiller à ce que ces Provinces & ces Armées demeurent sous la puissance & sous la protection du Sénat & du peuple Romain. Et comme c'est par la diligence, par la valeur, par les conseils de Cesar, avec le concours unanime des soldats Vétérans qui se sont mis sous ses ordres, que la République a été défendue, & qu'elle l'est encore, & que le peuple Romain s'est vû à couvert des plus grands périls; mon sentiment est qu'en ces derniers tems ils continuënt d'être la défense de l'Empire: que puisque la Legion de Mars s'est arrêtée à Albe, l'une de nos plus fideles & & de nos plus fortes Villes municipales,

[2] *Par la Loi Julia.* Cesar avant son départ avoit réglé ce qui regardoit la désignation des Consuls & les Gouvernemens des Provinces, & c'est pour cela qu'ou-

tre les Consuls de l'année prochaine qui étoient Hirtius & Pansa. Ceux de l'année suivante étoient désignez qui étoient Decimus, Brutus & Plancus.

& qu'elle s'est dévouée à l'autorité du Sénat & à la liberté du peuple Romain, ce qu'a fait aussi dans la même vûë la quatrième Legion commandée par L. Egnatuléius vaillant Citoyen, elle continuë de défendre aussi la même autorité & la même liberté comme elle les a défendues; que le Sénat apporte de plus en plus tous ses soins après tant de services rendus à la République, pour qu'il soit déferé des honneurs & fait des remerciemens à ces Legions, qu'il plaise au Sénat qu'Hirtius & Pansa désignez Consul, dès qu'ils seront en exercice & dans les premières occasions, fassent au Sénat leur rapport de toutes ces affaires, selon qu'ils le jugeront à propos pour les intérêts de la République.





QUARANTE-NEUVIÈME ORAISON.

CONTRE M. ANTOINE.

QUATRIÈME PHILIPPIQUE.

SOMMAIRE.

L'an de Rome 709. L'an de Ciceron 63.

*Ciceron dans ce discours au Peuple Romain , déclare ce qui s'est fait dans le Sénat ; il donne des loüanges au jeune Cesar & à D. Brutus ; il exhorte le peuple à recouvrer sa liberté & lui recommande de bien esperer pour les interêts de la République,*

I. **C**ette multitude incroyable de Citoyens , ROMAINS, & cette assemblée plus nombreuse que je ne me souviens d'en avoir vûë , me penetre de joye en défendant la République , & me fait esperer qu'elle redeviendra libre ; jamais je n'ai manqué de courage , mais j'ai manqué d'occasions , & si-tôt que je les ai vû m'offrir quelque lueur , je me suis

toujours déclaré le premier pour soutenir votre liberté. Que si j'avois voulu l'essayer avant ce jour, je ne le pourrois plus maintenant. Ne croyez pas, ROMAINS, que nous ayons aujourd'hui fait peu de chose ; on a jeté les fondemens de tout ce qui reste à faire ; Antoine n'a pas encore le nom d'ennemi, mais le Sénat l'a en effet reconnu pour tel.

II. Et puisqu'avec tant de clameurs unanimes vous applaudissez tous à ce jugement, je me sens à présent, plus encouragé ; car il est impossible, ROMAINS, ou que ceux qui entretiennent des armées contre un Consul, ne soient pas des rebelles, ou que celui contre qui l'on a pris les armes avec justice, ne soit pas un ennemi. Le Sénat vient d'ôter aujourd'hui cette incertitude, quoiqu'il n'y en eut pas ; mais afin qu'il n'y en pût avoir ; & de plus vient de donner des loüanges magnifiques au jeune Cesar qui a défendu & défend encore la République & votre liberté, par ses soins, par ses conseils & par son propre patrimoine.

III. Je vous loüe, ROMAINS, je vous loüe de dévouer vos cœurs si reconnoissans à ce jeune homme illustre, à peine sorti de l'enfance ; mais s'il faut l'appeller enfant par son âge, il est immortel déjà par ses exploits. je me souviens de beau-

coup

coup de choses, j'en ai bien entendu, j'en ai bien sçû, mais de mémoire d'hommes j'en'ai rien vû de semblable. Dans le tems que la servitude nous menaçoit de si près, que le mal croissoit de jour en jour, que nous n'attendions de secours d'aucun endroit, qu'Antoine nous faisoit appréhender de Brindes son retour pernicieux & décisif, cette entreprise inespérée & ignorée de tout le monde a commencé d'éclore; Cesar a paru à la tête d'une armée invincible & composée des troupes de son pere, pour empêcher que la République ne fût perdue, & pour détourner ce furieux, excité par les conseils les plus barbares.

IV. Car est-il quelqu'un qui ne comprenne que si Cesar n'eût disposé son armée, le retour d'Antoine nous auroit été funeste. Il revenoit si brûlant de haine contre vous, si trempé du sang des Citoyens de Sinnessé & de Brindes, qu'il ne pensoit qu'à la ruine totale de la République. Quel asile auriez-vous eu pour votre sûreté ou pour votre liberté, si Cesar & l'armée des vaillans Soldats de son pere ne vous eussent mis à couvert? Aussi le Sénat, pour se conformer à mon avis, a-t-il un peu auparavant ordonné qu'au premier jour on délibéreroit sur les éloges & sur les honneurs immortels que nous lui devons pour ses services impor-

170 QUATRIÈME PHILIPPIQUE.  
tans dont nous ne perdrons jamais la mémoire.

V. Tout le monde, par ce decret, ne voit-il pas qu'Antoine est regardé comme ennemi ? Car comment pouvons-nous l'appeller, après que le Sénat a déclaré que ceux qui sont en armes contre lui, méritent les plus éclatans honneurs. Que penser de la Legion de Mars qui me semble avoir pris son nom du Dieu que l'on nous apprend avoir donné la naissance au Peuple Romain ? N'a-t-elle pas jugé par sa conduite, avant même le Sénat, qu'Antoine étoit ennemi ? Car s'il ne l'est pas, il faut que nous jugions ennemis ceux qui se séparent d'un Consul. Par votre magnifique opposition vous avez approuvé la genereuse résolution de la Legion de Mars, qui s'est dévouée à l'autorité du Sénat, à la défense de la liberté Romaine & de toute la République, en abandonnant l'ennemi, l'assassin & le parricide de la Patrie, & qui l'a fait, non seulement avec un courage héroïque, mais avec une extrême prudence. Ils sont demeurez dans Albe, ville avantageuse, fortifiée, voisine, remplie de vaillans hommes & de Citoyens vertueux & fideles. La quatrième Legion pour imiter un si bel exemple, sous le commandement de L. Egnatuleïus, dont le Sénat

peu auparavant à fait l'éloge , s'est unie à l'armée de Cesar.

VI. Qu'attendez-vous , Antoine , voulez-vous un jugement plus rigoureux ? On élève jusqu'au Ciel Cesar qui commande une armée contre vous ; on loue avec les termes les plus obligeans les Legions qui vous ont abandonné , que vous aviez amenées & qui seroient encore avec vous , si vous n'aviez aimé mieux être ennemi que Consul. Le Sénat confirme la conduite noble & juste de ces Legions , tout le Peuple Romain l'approuve , à moins , ROMAINS , que vous ne regardiez Antoine comme Consul , & non comme ennemi. Je pensois bien , ROMAINS , que vous en jugiez comme vous le faites assez paroître.

VII. Croyez-vous que les villes municipales , que les Colonies , que les Préfectures en jugent autrement ? Tout ce qu'il y a d'hommes au monde n'ont point d'autres sentimens , sinon que ceux qui veulent la conservation de Rome ; doivent prendre les armes contre cette peste publique. Quoi , ROMAINS , vous semble-t-il que le jugement de Brutus que vous avez pû reconnoître dans son decret , soit à mépriser , c'est avec raison & bien sûrement ; que vous ne le pensez pas.

VIII. La race & le nom des Brutus est

un présent & comme un bienfait dont les Dieux ont favorisé la République, soit pour établir, soit pour recouvrer la liberté du Peuple Romain. Quest-ce donc que D. Brutus a jugé d'Antoine ? il l'a chassé de sa Province, il lui a résisté avec son armée ; de lui-même & de son propre avis il a déterminé toute la Gaule à la guerre. Antoine est-il Consul ? Brutus est donc ennemi. Si le conservateur de la République, c'est Brutus, l'ennemi c'est donc Antoine. Pouvons-nous douter de ce qu'ils sont l'un & l'autre ?

IX. Or comme d'un même esprit & d'une commune voix vous déclarez que vous n'êtes point sur cela dans le doute, le Sénat en conséquence vient de juger que la République a de grandes obligations à D. Brutus, pour avoir défendu l'autorité, l'empire & la liberté du Peuple Romain ; & de qui l'a-t-il défendu, si ce n'est de son ennemi ? Car quelle autre défense mériterait d'être louée ? De plus on loue aussi la Province des Gaules, & le Sénat avec justice la relève par les expressions les plus glorieuses, de ce qu'elle résiste à Antoine. Que si cette Province le reconnoissoit pour Consul, sans le recevoir, elle se rendrait coupable d'un grand crime. Car toutes les Provinces doivent être sous la juridiction & sur l'au-



torité Consulaire. D. Brutus general d'armée ; Consul désigné , Citoyen né de la République , nie qu'Antoine soit Consul ; La Gaule le nie , toute l'Italie le nie , le Sénat le nie , vous le niez , qui donc le croit un Consul , sinon des brigands , quoiqu'eux-mêmes , quands ils le diroient , ne le croient pas , & tous barbares , tous scélérats qu'ils sont , ils ne peuvent penser autrement que tous les hommes ? Mais leurs esprits sont aveuglez par l'esperance des rapines & du pillage. Ceux que la confiscation des Domaines , que la distribution des terres , que la vente publique enfin des biens immenses de Pompée n'a pas assouvis , & qui se sont proposez pour leur proye les richesses & les possessions des Citoyens , ce sont ceux qui croient qu'il ne leur manquera rien tant qu'il y aura quelque chose qu'ils peuvent enlever & piller. En un mot ce sont ceux , ( O Dieux immortels ! détournez & détestez je vous prie , ce présage , ) ceux , dis-je , à qui la répartition de la ville de Rome est promise par Antoine.

X. Que l'évenement , ROMAINS , soit conforme aux prieres que vous adressez aux Dieux , & que la punition de sa folie , comme j'espère qu'il arrivera , retombe sur lui-même & sur sa famille. Je suis

persuadé que non seulement les hommes, mais les Dieux immortels, concourent unanimement à la conservation de la République ; car soit que par des prodiges & par des miracles , les Dieux nous prédisent les choses futures , ils en ont fait d'assez publics & d'assez évidens pour juger que bientôt il sera puni de son audace , & nous recouvrerons la liberté ; soit que l'unanimité de tant de monde n'ait pû se former sans une inspiration divine , comment révoquerions-nous en doute quelle est la volonté des Dieux ? Il ne reste plus , ROMAINS , qu'à vous exhorter de perséverer dans le sentiment que vous faites paroître.

XI. Je ferai donc ce que les Generaux ont coutume de faire après avoir rangé leur armée , quoiqu'ils voyent leurs Soldats bien préparés au combat , ils les encouragent néanmoins. Je vous exhorterai donc tout intrépides & tout animez que vous êtes , pour recouvrer votre liberté. Vous n'avez pas à combattre, ROMAINS , contre un ennemi avec lequel vous puissiez négocier quelque convention de paix ; car aujourd'hui dans la colère qui le transporte , il n'en veut pas comme auparavant à votre liberté seulement , mais à votre vie ; il ne connoît point de jeu plus agréable que de répandre du sang ,

que de tuer , que d'avoir devant les yeux le massacre des Citoyens.

XII. Vous n'avez pas affaire, ROMAINS, avec un homme scélerat & cruel , mais avec une bête feroce & barbare qui s'est enterrée elle-même, parce qu'elle est tombée dans une fosse. Si par malheur elle en sortoit , elle ne se refuseroit à la cruauté d'aucun supplice ; mais on la tient , on la presse , on la poursuit : soit avec les troupes que nous avons , soit avec celles que bientôt les Consuls désignez auront rassemblées : abandonnez à cette affaire, ROMAINS, toute votre application comme vous faites. Jamais la réunion de vos sentimens ne fut plus parfaite dans nulle occasion ; jamais vous n'avez été mieux d'accord avec le Sénat , & cela n'est pas surprenant ; car il ne s'agit pas à quelle condition nous vaincrons , mais si nous vaincrons en effet , & si nous périrons ou cruellement , ou honteusement.

XIII. La nature condamne tout le monde à la mort , mais le courage pour l'ordinaire en bannit le supplice & la honte. Conservez , je vous prie , les dispositions convenables à votre origine & à votre nom , & que vos ancêtres vous ont laissées comme un héritage. Tout le reste est incertain , fragile , inconstant , la vertu seule tient à de profondes racines ; nulle

violence ne peut l'ébranler ni l'arracher de sa place. C'est par elle premièrement que vos ancêtres ont subjugué l'Italie, ils ont ensuite ruiné Carthage, renversé Numance & réduit sous la domination de cet Empire les plus puissans Rois & les Nations les plus belliqueuses.

XIV. Vos ancêtres, ROMAINS, avoient affaire à des ennemis, qui possédoient une République, un Sénat, un trésor de Finance, une parfaite union de Citoyens & des moyens, si les conjonctures l'eussent exigé, d'entrer dans quelques négociations d'alliance & de paix. L'ennemi qui vient attaquer aujourd'hui votre République n'en a point une. Il veut abolir le Sénat c'est-à-dire le conseil de tout l'univers, & n'a point de conseil lui-même; il a épuisé le trésor de vos finances, & lui n'en possède aucun. Quelle union de Citoyens pourroit avoir celui qui n'a pas une seule ville en sa puissance, & quelles mesures de paix peut-on prendre avec un homme en qui réside une barbarie sans exemple & qui n'a nulle fidélité?

XV. Ainsi le Peuple Romain, vainqueur de toutes les Nations, n'a de combats à livrer que contre un vagabond, un brigand, un Spartacus. Car s'il a coutume de mettre sa gloire à ressembler à Catilina, il lui est semblable par le crime, mais bien

inferieur par l'esprit. Catilina sans avoir aucune armée, en forma une tout à coup. Antoine en perd une qu'il possédoit. Comme donc par mes soins, par votre vigilance & par votre courage vous avez vaincu Catilina, de même vous apprendrez bien-tôt que par cette union du Sénat avec vous, plus parfaite qu'elle ne fût jamais, par la fortune & par la valeur de vos armées & de vos Chefs, l'affreux brigandage d'Antoine, est opprimé.

XVI. Tout ce qu'il me sera possible de faire & d'entreprendre par mon application, par mes travaux, par mes veilles, par mon crédit, par mes conseils; je n'oublierai rien de ce que je croirai contribuer à votre liberté. Ce seroit un crime à moi de l'oublier, après toutes les graces que vous m'avez faites. Aujourd'hui sur la réquisition d'un homme aussi courageux & aussi affectionné pour vous que M. Servilius & de ses (1) Collegues, tous gens illustres & vertueux Citoyens, après un long intervalle de servitude, j'ai le premier ouvert un avis pour enflammer nos cœurs & les élever à l'esperance de la liberté.

[ 1 ) *Ses Collegues.* Les autres Consulaires.

CINQUANTIE'ME ORAISON  
CONTRE MARC-ANTOINE.  
CINQUIE'ME PHILIPPIQUE.  
S O M M A I R E.

L'An de Rome 709. L'An de Ciceron 63.

*Pendant qu' Antoine assiégeoit Modene , non seulement sans l'ordre , mais contre la volonté du Sénat , qui avoit décerné le commandement de la Gaule Citerieure à D. Brutus , les deux nouveaux Consuls Hirtius & Prasa , selon la coutume , ayant fait assembler le Sénat aux Kalendes de Janvier , premier jour de leur exercice , firent leur rapport de ce Siege , de tout ce qui regardoit le gouvernement de la République , & des récompenses & des honneurs , que par un decret du Sénat , treize jours auparavant , on avoit réglé pour ceux à qui l'Etat avoit tant d'obligation. A l'égard de Modene ,*

celui qui le premier dit son avis ,  
opina qu'il falloit envoyer des Dépu-  
tez vers Antoine , pour l'engager à  
se desister de ce Siège. Cicéron , lors-  
qu'il fut en rang de parler , dit qu'il  
seroit honteux , & même indigne de  
la Majesté du Sénat & du peuple  
Romain , d'envoyer des Députez  
pour traiter de paix avec un homme  
que peu de jours auparavant , le  
Sénat par une Délibération très-  
grave & très-importante , avoit  
reconnu pour ennemi : car c'étoit ce  
jour là qu'on avoit réglé des récom-  
penses & des honneurs pour D. Bru-  
tus , pour le jeune César , pour la  
Légion de Mars , & pour la qua-  
trième Légion , le premier jour que  
les nouveaux Consuls feroient leur  
rapport : ensuite Cicéron insista for-  
tement , pour qu'Antoine fût regar-  
dé comme ennemi. Quant aux au-  
tres chefs , le Sénat ne régla rien ce  
jour-là ; mais trois jours après , il  
ordonna que l'on députeroit vers  
Antoine , pour lui déclarer de ne

*point attaquer D. Brutus Consul désigné, de ne point assiéger Modène, de ne point ravager la Province, & de ne point faire des levées de Troupes.*

I. JE n'ai jamais rien trouvé, PERES CONSCRIPTS, de si lent à venir que ces Kalendes de Janvier, & je comprenois bien ces jours passez que vous étiez tous d'un même sentiment. Ceux qui font la guerre à la République n'attendent pas ce jour; & nous, dans le tems qu'il falloit par nos Délibérations remédier à la sûreté commune, nous n'étions point convoquez dans le Sénat: mais le discours des Consuls a fait cesser le murmure des derniers jours; ils ont si bien parlé, que les Kalendes ont paru plutôt ardemment souhaitées que venues trop tard. Ce qu'ils ont dit m'élève le cœur, & m'a donné l'esperance, non seulement de notre conservation; mais de revenir à notre ancienne dignité; mais j'aurois été néanmoins allarmé par le sentiment de celui qui, le premier, a dit son avis, si je n'avois confiance en votre courage inébranlable.

II. Vous voyez, PERES CONSCRIPTS, naître le jour où il vous est libre de déclarer au peuple Romain combien il y a de fer-



meté, de constance & de solidité dans le conseil des Sénateurs. Rappelez-vous le souvenir de ce qui se fit il y a treize jours ; quelle fût votre unanimité , votre courage , votre hardiesse ? quelle gloire & quelle reconnoissance vous reçûtes du peuple Romain ? vous conclûtes en ce jour , PERES CONSCRIPTS , qu'il ne vous restoit plus à prendre d'autre parti , que de faire une paix honorable , ou une guerre nécessaire.

III. Antoine veut-il la paix ? Qu'il mette les armes bas , qu'il la demande , qu'il devienne Suppliant. Il ne trouvera personne plus équitable que moi ; quoiqu'il se plaise plus à me haïr qu'à m'aimer , depuis qu'il suit les conseils des plus mauvais Citoyens ; mais on ne peut en vérité rien accorder à celui qui fait la guerre. Peut-être le pourroit-on s'il supplioit.

IV. Pour ce qui est de lui envoyer des Députés , comme vous en faisiez il y a treize jours le projet important & sérieux , la démarche aujourd'hui n'en seroit pas seulement indiscrette , mais extravagante , s'il faut dire ce que j'en pense. Premièrement , vous avez fait l'éloge des Généraux , qui de leur propre mouvement , ont entrepris la guerre contre lui , ensuite des Soldats vétérans , qui , conduits par Antoine dans les Colonies , ont préféré la li-

berté du peuple Romain à ses bienfaits. Pourquoi donner des loüanges à la Légion de Mars & à la quatrième Légion ? Car si elles ont abandonné leur Consul , il faut les blâmer ; si c'est l'ennemi de la République , il est juste de faire leur éloge. Or dans le tems que vous n'aviez pas encore de Consuls , vous avez ordonné qu'au premier jour on requiéreroit sur les récompenses des Soldats , & sur les honneurs des Généraux. Voudriez-vous dans le même tems que vous vous disposez à récompenser ceux qui ont pris les armes contre Antoine, lui envoyer des Députez ? Ne seroit-ce pas une honte que des Légions eussent pris des résolutions plus honorables que celles du Sénat , puisqu'elles ont résolu de deffendre le Sénat contre Antoine , & que le Sénat lui décerne des Députez ? Est-ce là fortifier les cœurs des Soldats , ou décourager leur valeur ?

V. Voilà ce qu'ont fait ces douze jours : Antoine avant ce tems n'avoit que le seul (1) Cotyla pour le deffendre ; il a maintenant des Deffenseurs Consulaires. Je voudrois fort qu'ils opinassent tous avant moi ,

(1) *Le seul Cotyla.* L. paravant ; & dans cet intervalle étoit allé vers Varius Cotyla étoit un Antoine à Modène, d'où ancien *Ædile* , qui s'étoit trouvé présent dans il étoit revenu comme le Sénat douze jours au- député d'Antoine.

{ quoique je me doute bien de ce que diront quelques-uns de ceux qui parleront après, ) je les réfuterois plus aisément s'il le falloit : car le bruit court que quelqu'un doit décerner à Antoine la Gaule au-delà des Alpes que (1) Plancus gouverne actuellement. Qu'est-ce autre chose que mettre entre les mains de l'ennemi tous les secours de la guerre Civile ? Car premièrement, n'est-ce pas lui livrer des sommes d'argent considérables, dont il n'a point à présent, & qui sont les nerfs de la guerre ? N'est-ce pas, de plus, lui fournir de la Cavalerie autant qu'il en voudra ? Je dis de la Cavalerie, car croyons-nous qu'il hésitera d'amener avec lui des Peuples barbares ? C'est être insensé que de ne le pas voir, & c'est être injuste que de le voir, & de décerner ainsi.

VI. Pour un homme scelerat & pervers, vous destinerez une Armée, de l'Infanterie, de la Cavalerie & des Troupes Allemandes & Gauloises. On dit envain pour s'excuser, il est mon ami : qu'il le soit de l'Etat auparavant. Il est mon parent ; quelle parenté nous est plus proche que la Patrie, où tous les parens sont contenus ? Il m'a prêté de l'argent ; je voudrois bien voir quelqu'un assez hardi

(1) *Plancus*. Il étoit dé-mus Brutus.  
signé Consul avec Décî-

pour le dire. Quand j'aurai bien expliqué la question, il sera facile de régler quelle sera votre opinion, ou celle que vous suivrez.

Il s'agit de sçavoir si Antoine aura la liberté d'opprimer la République, de tuer tous les honnêtes gens, de piller Rome, d'en abandonner les terres à ses brigands, de soumettre à l'esclavage le peuple Romain; ou s'il ne lui est pas permis d'en rien faire; doutez-vous encore de ce que vous déciderez?

VII. Dira-t-on qu'Antoine n'est pas capable de tous ces excès? Cotyla lui-même ne l'oseroit dire: car de quoi n'est-il pas capable? Il dit qu'il deffend les Actes de César, & il en renverse les Loix que nous pouvions le plus approuver? César vouloit dessécher les marais de l'Italie, Antoine en donne les terres à partager à un homme aussi plein de moderation que son frere Lucius. A-t-il donc fait accepter au peuple Romain cette Loi? A-t-il pû la proposer? mais ce modeste Augure n'a point appelé ses Collegues à l'interprétation des présages, quoique ceux de cette sorte n'ayent pas besoin que les Augures les interpretent: car qui ne sçait pas que l'on ne traite point avec le peuple quand Jupiter tonne. Les Tribuns du peuple contre les usages de César, ont proposé les départemens

départemens des Provinces ; les uns pour deux ans , les autres pour six. Le peuple Romain a-t-il encore accepté cette Loi ? Bien plus : A-t-elle été seulement affichée ? Et ne l'a-t-on pas fait passer avant que de l'écrire ? N'avons-nous pas vû plutôt la chose faite , que soupçonné qu'elle se dût faire ?

VIII. Où sont les Loix Cecilia (1) & Didia ? Où sont les affiches pendant trois marches ? Où sont les peines portées récemment par la Loi (2) Junia & Licinia ? Peut-on ratifier ces sortes de Loix sans abolir toutes les autres ? A qui la liberté d'entrer sur la Place étoit-elle donnée ? Quels tonnerres au reste ! quelle tempête ! Il paroît surprenant que si les présages n'alarmoient point Antoine , il ait pû néanmoins soutenir ce violent orage de pluyes & ces tourbillons de vent. Ainsi , une Loi qu'il dit avoir proposée , non seulement quand Jupiter tonnoit , mais quand le Ciel même crioit à haute voix pour l'in-

(1) *Cecilia & Didia.* C'étoient des Loix contre les concussions.

(2) *La Loi Junia & Licinia.* C'étoit une Loi des deux Consuls Junius Silanius & Licinius Murena , par laquelle on punissoit de peines ri-

goureuses ceux qui n'obser-  
servoient pas de mettre  
trois jours de marché de  
suite des affiches pour les  
Loix nouvelles qu'ils  
proposoient , comme il  
avoit été ordonné par  
des Loix antérieures.

terdire , il fera difficulté d'avouer qu'elle a été proposée contre les Auspices : d'ailleurs , ce que son Collegue a proposé conjointement avec lui , ce qu'il a rendu lui-même défectueux par sa propre déclaration.

IX. A-t-il cru que cela n'appartenoit point aux Auspices ? Mais peut-être que nous , étant ses Collegues , nous en serons les Interpretes. Cherchons-nous des Interpretes de ses armes ? Premièrement , toutes les avenues de la Place étoient tellement entourées de hayes , que quand même il n'y auroit point eu de gens armez pour les fermer , on ne l'auroit pû aborder qu'après avoir abattu les clôtures. Les defenses étoient disposées de la même manière que l'on oppose des redoutes & des tranchées à l'incursion des ennemis ; & c'étoit de cette sorte que l'entrée sur la Place publique étoit interdite au Peuple & à ses Tribuns.

X. C'est pour ces raisons que toutes les Loix que l'on dit avoir été proposées par Antoine , me paroissent l'avoir été par violence & contre les Auspices , & que le peuple n'est point tenu de les observer. Si l'on dit qu'il a proposé sa Loi pour confirmer les Actes de César , pour abolir à perpétuité la Dictature , pour conduire des Colonies dans certains Païs , j'approuve

qu'elles soient établies sans déroger aux Auspices, & que le Peuple les observe dans leur entier ; mais quoiqu'il ait proposé de bonnes Loix par violence & défectueusement, il ne faut pourtant pas les recevoir, & nous devons réprimer de notre autorité tout ce qu'a fait d'audacieux ce Gladiateur insensé.

XI. De plus, il ne faut nullement souffrir cette dissipation des finances publiques, ni lui passer d'avoir détourné en donations fausses & en faux enregistrements (1) soixante & dix millions ; c'est un prodige, ce semble, qu'une si grande somme du peuple Romain eût pû s'évanouir en si peu de tems. Faut-il encore tolérer ces profits barbares, absorbez par toute la famille d'Antoine ? Il vendoit de faux decrets ; il recevoit de l'argent pour faire graver sur l'airain les dons de Royaumes ; de Villes & de Privileges. Il disoit qu'il agissoit suivant les Actes de César, & il étoit lui-même Auteur de ces Actes. Dans le plus secret de son logis, on s'échauffoit à trafiquer de toute la République. Sa

(1) *Soixante & dix millions.* Quand les Romains comptoient leurs sesterces par adverbe, il falloit toujours sous-entendre *centena millia sestertii* ou *sestertium* au ge-

nitif pluriel ; ainsi, comme il y a ici dans le texte *sesties millis*, il faut sous-entendre *centena millia sestertium*, qui font sept mil fois cent mille sesterces.

femme plus heureuse pour (1) elle que pour ses maris , mettoit l'enchere aux Royaumes & aux Provinces ; on rappelloit les Exilez comme par une Loi , mais sans Loi. Si l'autorité du Sénat n'arrête tous ces defordres , après avoir conçu l'esperance de voir l'affranchissement de la République , l'ombre d'un Gouvernement libre ne nous restera seulement pas.

XII. Outre que par ces Mémoires faits à plaisir , & par ces signatures vénales , on ramassoit dans cette maison des sommes immenses de tout ce que vendoit, Antoine conformément , disoit-il , aux Actes de César ; il rapportoit encore à prix d'argent de faux decrets du Sénat , on scelloit des obligations , & l'on portoit au Tresor public des Ordonnances , comme faites par le Sénat , qui ne les avoit jamais imaginées. Les Nations étrangères étoient même témoins de ces infamies. Cependant , les Alliances se faisoient , les Royaumes se donnoient , les Peuples & les Provinces s'affranchissoient , & ces fausses (2) Affi-

(1) *Plus heureuse pour elle que pour ses maris.* Elle en avoit eu déjà deux, Clodius & Curion, qui étoient morts.

(2) *Ces Affiches.* Quand on vouloit établir une

Loy , on l'affichoit pendant trois jours de marché de suite , afin que le Peuple l'examinât après qu'elle avoit été proposée au Sénat.



ches se posoient dans tous les endroits du Capitole , sans égard aux gémissemens de tout le peuple. Toutes ces manœuvres apportèrent dans cette maison d'Antoine de si grandes sommes , que si l'on n'en faisoit qu'un seul total , l'argent ne manqueroit pas de long-tems au peuple. Cet homme d'honneur & irréprochable fit même une Loi indiciare ; il devint Auteur de Jurisprudence & de Droit , en quoi certes il nous trompa fort. Il disoit qu'il avoit établi pour Juges des Caporaux , des Soldats & des Fantassins Gaulois , mais il les choisit dans ses joüeurs , dans ses petits Grecs & dans les exilez qu'il rappelloit.

XIII. O la belle séance que formoient ces Juges ! O l'admirable dignité de ce Conseil ! Je brûle d'envie d'avoir à parler pour quelque accusé devant ce Tribunal , devant Cydus ce monstre de l'Isle de Crete , cet homme insolent & tout corrompu. Mais imaginons-nous que nous y sommes : Entend-il le Latin ? A-t-il la figure & la contenance d'un Juge ? Connoît-il nos Loix & nos mœurs ? en un mot nos Citoyens ? Car enfin , Crete vous est plus connuë que Rome ne l'est à Cydus. Il prend aussi parmi les nôtres des Juges choisis & distinguez. Qui de nous connoît le Juge Gortinius , ou qui pourroit le connoître ? Plusieurs de nous con-

noissent Lyfiade l'Athenien ; car il est fils de Phedre Philosophe illustre , homme enjoué d'ailleurs & qui peut fort bien s'assortir avec M. Curius pour être assis l'un auprès de l'autre , & pour folâtrer ensemble.

XIV. Je demande donc si le Juge Lyfiade étant mandé ne paroît point , & qu'il dise pour excuse qu'il est Aréopagite , & qu'il ne doit pas en même tems juger les affaires de Rome & celles d'Athenes , celui qui présidera au jugement recevra-t-il l'excuse d'un pauvre Grec devenu Juge , tantôt en manteau , tantôt en robe ? méprisera-t-il les plus anciennes Loix d'Athenes ? Au reste , quelle assemblée , bons Dieux ! un Juge Crétois & très méchant homme , à qui l'accusé l'associerat-il ? Comment l'abordera-t-il ? C'est une Nation dure. Mais les Atheniens sont compatissans. Je crois que Curius même n'est pas cruel , puisque chaque jour il est en danger de perdre ses biens. On a aussi choisi des Juges qui peut-être seront excusés : leur excuse legitime , c'est qu'ils étoient allez en exil , & qu'ils n'ont pas ensuite été rétablis. Voilà les Juges qu'auroit choisi cet insensé ; voilà les noms qu'il auroit inscrits au trésor des Finances , & il leur auroit confié la principale partie de la République , s'il avoit eu l'idée d'une République dans l'esprit.

XV. Au reste j'ai parlé de Juges qui vous sont connus, je n'ai pas voulu nommer ceux que vous ne connoissez pas, les danseurs, les joïeurs d'instrumens, en un mot, la troupe des Commensaux d'Antoine. Sçachez que tout cela compose la troisième classe de ses Juges. Voilà le sujet d'où vient qu'une Loi si belle & si magnifique devoit être proposée pendant les inondations de la pluye, au milieu de la tempête, des vents, des orages, des tourbillons, des foudres & des éclairs, afin que nous eussions pour Juges ceux que personne ne voudroit avoir chez-soi pour ses convives dans un repas. L'énormité des crimes, les reproches intérieurs des mauvaises actions, le pillage de l'argent dont le compte avoit été arrêté dans le Temple de Cerez; voilà ce qui a fait imaginer cette troisième classe, & l'on n'a cherché des Juges infâmes qu'après qu'on a vû que la délivrance des coupables étoit désespérée devant des Juges vertueux.

XVI. Mais qu'elle effronterie & qu'elle impudence faut-il qu'il ait eüe pour oser choisir de pareils Juges dont le choix imprimoit sur la République une double honte, l'une d'avoir des Juges si diffamez, l'autre de manifester par là, combien il y avoit de gens deshonoréz dans Rome? Quand même donc cette Loi &

toutes les autres auroient été passées sans violence & sans déroger aux Auspices , je croirois néanmoins qu'il les faudroit abolir ; mais pourquoi voudrois-je qu'elles fussent abolies , puisque je ne crois pas qu'elles ayent été jamais établies.

XVII. Ces événemens si honteux à l'ordre du Sénat ne doivent-ils pas être écrits dans ses fastes ; pout faire passer à la posterité que depuis la fondation de Rome , Antoine est le seul qui publiquement ait eu des gens armez pour faire executer ses desseins ; c'est ce que les Rois n'ont jamais fait , ni ceux qui depuis leur expulsion ont voulu s'emparer du Gouvernement. Je me souviens de Cinna, j'ai vû Sylla , j'ai vû récemment Cesar ; ce sont les trois qui , depuis que L. Brutus eut délivré Rome , ont eu le plus d'autorité. Je ne puis assurer qu'ils n'eussent personne avec des armes à leur suite , je dis seulement qu'ils en avoient peu & qu'ils les tenoient cachées.

XVIII. Mais pour ce scélerat il étoit suivi par une multitude nombreuse. Calpurnius , Mustella , Tiro , faisoient briller leurs épées , ils promenoient dans la place publique des troupes qui leur ressembloient ; les archers sauvages se tenoient en corps de bataille dans un poste. Quand on étoit arrivé jusqu'au Temple de la Concorde,

Concorde , ils en occupoient tous les degrez , ils y plaçoient leurs (1) brancards , non qu'il voulût que les boucliers qu'il faisoit porter fussent cachez , mais de crainte que ses amis ne se fatiguassent en les portant. Que peut-on non seulement entendre , mais voir de plus affreux que des gens armez , des brigands , des assassins , placez dans le Temple de la Concorde , que de faire d'un Temple une prison , & les portes de ce Temple étant toutes ouvertes , de voir opiner les Peres Conscripts , pendant que des miserables sont assis sur les bancs des Sénateurs.

XIX. Il déclara que si je n'y comparois aux Kalendes de Septembre , il enverroît à ma maison des ouvriers pour la renverser. Il s'agissoit sans doute de quelque chose de fort important. Il faisoit un rapport pour des prieres publiques , j'y comparus le lendemain , mais lui ne comparut pas ; je parlai de la République , moins librement , je l'avouë , que je n'ai coutume ; mais plus librement néanmoins que les menaces du peril ne le demandoient ; & cet homme violent & furieux qui vouloit bannir cette habitude de dire ce qu'on pense aussi librement que L. Pison l'avoit fait avec grand applaudissement , trente

(1) *Leurs brancards.* brancards l'amas de leurs. Ils portoient sur des boucliers.

jours avant moi , se déclara mon ennemi. Il m'ordonna de me trouver au Sénat le dix-septième de Septembre. Lui cependant , pendant dix-sept jours , afin que son discours fût plutôt une pièce méditée qu'une déclamation , s'évapora beaucoup contre moi dans la maison de Scipion à Tivoli , pour s'exciter à la soif , car c'est ce qu'il a coutume de chercher quand il déclame.

XX. Lorsque ce jour auquel il avoit ordonné que je comparusse fut arrivé , il vint au Temple de la Concorde avec un gros bataillon , & sa bouche impure vomit son discours en mon absence. Si mes amis m'eussent laissé la liberté de venir au Sénat ce jour-là , comme je le souhaitois , ç'eût été par moi que le carnage auroit commencé ; car il en avoit formé le dessein ; & s'il eût une fois trempé son épée dans le crime , il n'auroit cessé de tuer que quand il auroit été las & rassasié. Il avoit avec lui son frere Lucius , ce gladiateur asiatique , qui en cette qualité , s'étoit bien battu à (1) Mélas , & comme dans ce combat sans quartier il avoit beaucoup perdu de son sang , il étoit altéré du nôtre. Il faisoit le compte de notre argent , il assignoit & distri-

[ 1 ] Mélas , Ville enCarie.

buoit nos biens de la ville & de la campagne ; son indigence jointe à son avarice étoit prête à faire irruption sur tous nos Domaines ; il faisoit le partage de nos terres comme il vouloit , à qui lui plaisoit. Nul particulier n'avoit d'accès à faire une remontrance raisonnable ; & chaque propriétaire n'avoit plus que ce qui lui restoit après la distribution d'Antoine.

XXI. Si vous annulez ses Loix , rien de ce qu'il a fait ne sera ratifié ; cependant je croi devoir spécifier en détail qu'il n'y a point eu de (1), Septemvirs & que vous ne voulez rien confirmer de ce que l'on dit qu'ils ont fait.

Mais qui pourroit juger qu'Antoine est un Citoyen plutôt qu'un cruel ennemi ? Lui , qui tenant la séance devant le Temple de Castor , a dit en présence de tout le peuple , que personne ne seroit en sûreté de vivre qu'après avoir été vainqueur. Croyez-vous , PERES CONSCRIPTS , qu'il ne l'ait dit que par menace , sans avoir envie de le faire ? Puisqu'il a bien osé dire en pleine assemblée que s'il étoit sorti de Rome en Magis-

( 2 ) *Des Septemvirs.* distribution des terres  
Antoine de son autorité qu'il enlevoit aux uns  
privée avoit établi des pour en gratifier les autres.  
Septemvirs , c'est-à-dire  
des Commissaires pour la

trat , il y reviendrait en general d'armée quand il voudrait. Qu'est-ce autre chose qu'annoncer au peuple Romain la servitude ? Et quel fut son voyage à Brindes ? Quelle précipitation ! & quelle attente nous restoit-il , sinon qu'il ameneroit à Rome & même dans Rome une puissante armée ? Quel choix de Centurions ! Quel emportement d'un esprit furieux ! Lorsque de courageuses Legions se récrièrent contre ses promesses , il ordonna que l'on amenât chez-lui les Capitaines qu'il sçavoit être dans de favorables sentimens pour la République , & voulut qu'à ses yeux ils fussent égorgés aux pieds de sa femme que ce grave commandant menoit à la guerre avec lui.

XXII. Dans quelles dispositions jugez-vous qu'auroit été pour nous un homme qui nous haïssoit , si pour des gens qu'il n'avoit jamais vus il avoit été si cruel ? Quelle avidité n'auroit-il pas eu pour l'argent des riches , s'il en avoit tant pour le sang des pauvres , dont aussi-tôt après leur mort , il distribua ce qu'ils pouvoient avoir de bien à ses compagnons de table & de débauche.

XXIII. Déjà dans sa fureur il portoit à Brindes les présages les plus funestes à la Patrie , lorsque Cesar inspiré des Dieux , & par l'excellence de son cou-



rage , de son esprit & de ses conseils , auxquels applaudissoient les miens , va , de lui-même & conduit par sa valeur , trouver les colonies de son pere , convoque les Soldats Vétérans , forme une armée en peu de jours , & arrête la fougue impetueuse de ce brigand. Quand la Legion de Mars eut vû cet illustre Chef , elle ne pensa plus qu'à travailler à nous rendre libres , & la quatrième Legion pour l'imiter en fit de même.

XXIV. Antoine avoit assemblé le Sénat & chargé un Consulaire d'ouvrir un avis pour déclarer Cesar ennemi. Mais dès qu'il eut appris la nouvelle, il fut consterné tout à coup & sans attendre la fin des sacrifices solennels , ni que l'on eût fait les vœux , il ne partit pas , mais s'enfuit en habillement militaire ; mais où alla-t-il ? Dans la Province des plus inébranlables & des plus vaillans Citoyens , qui ne l'auroient peut-être pas reçu , quand même il n'y auroit pas porté la guerre ; loin de l'y recevoir avec ses fureurs , avec ses emportemens , avec ses insultes , avec ses fiertez , toujours exigeant , toujours pillant , toujours yvre. Lui dont personne ne pouvoit supporter la méchanceté la plus tranquille , déclare la guerre à la Province des Gaules , assiege Modene l'une des plus fermes & des plus illustres co-

lonies du Peuple Romain , attaque D. Brutus General d'armée , désigné Consul & Citoyen, moins né pour lui-même que pour la République & pour nous.

XXV. Si c'étoit un ennemi qu'Annibal , Antoine est-il un Citoyen ? quelles hostilités a fait le premier , que celui-ci n'ait pas faites ou ne fasse encore , ne prépare & ne médite ? Que voit-on sur le chemin & sur tous les pas d'Antoine , que désolation , que dévastations , que meurtres , que déprédations ? Ce n'est pas ce que faisoit Annibal , il réservoir tout pour son usage ; mais ceux-ci qui ne vivoient que d'une heure à l'autre , ne se soucioient point , non seulement des biens & des richesses des Citoyens , mais même de leurs propres intérêts , & c'est à un tel homme , bons Dieux , que l'on veut envoyer des Députez. Est-ce sçavoir la forme de notre Gouvernement , les droits & les coutumes de la guerre , les exemples de nos Ancêtres ? Pense-t-on à ce que demande la majesté du peuple Romain , la gravité du Sénat ? Vous lui décernez des Députez ; si c'est pour le prier , il les méprisera ; si c'est pour lui commander , il ne les écoutera pas. Enfin quoique nous donnions à ces Députez des ordres severes , le nom seul de Députez éteindra toute l'ardeur que nous voyons

dans le Peuple Romain. Il abbattra le courage des Villes municipales & de toute l'Italie, & sans parler de ces inconveniens qui certainement sont considerables, cette députation apportera du retardement à la guerre.

XXVI. J'entends pourtant déjà ce que diront quelques-uns, que les Députez partent, & que néanmoins la guerre se prépare toujours. Mais quoiqu'il en soit, le nom seul de députez amollira les courages, rendra plus lents les préparatifs de la guerre.

XXVII. Les plus petits momens, PÈRES CONSCRIPTS, font perdre de belles conjonctures dans tous les événemens de la République; mais sur-tout dans une guerre, & dans une guerre civile où tout se gouverne le plus souvent par les bruits communs. Personne ne demandera de quelles instructions on aura chargé les députez; le nom seul d'une députation faite volontairement, semblera signifier qu'on a peur. Qu'il s'éloigne de Modene, qu'il cesse d'attaquer Brutus, qu'il sorte des Gaules; il ne faut point l'en prier par des paroles, il faut l'y contraindre les armes à la main. Nous n'envoyons pas vers Annibal, vers qui le Sénat avoit autrefois envoyé P. (1)

(1) *Valerius, Flaccus & Babius Tampilus.* Ils

Valerius Flaccus & Q. Bæbius Tampilus ; pour le faire éloigner de (1) Sagonte , & avec ordre d'aller à Cartage ; supposé qu'Annibal ne voulut pas obéir. Où enverrons-nous nos Députez si Antoine n'obéit pas quand on lui ordonnera de ne pas attaquer un General & une Colonie du Peuple Romain ? Est-il donc possible qu'il faudra le prier pas ces Députez ? Qu'importe , Dieux immortels , ou qu'il assiege Rome ou sa Colonie scituée pour servir de forteresse au Peuple Romain ? L'attaque de Sagonte fut la cause de la seconde guerre punique que fit Annibal contre nos Peres , & l'on eut raison de lui envoyer des Députez. On les envoyoit aux Cathaginois en faveur de nos Alliez ennemis d'Annibal. Qu'y a-t-il ici de semblable ? Enverrons-nous vers un Citoyen , de peur qu'il n'investisse & qu'il n'attaque un General , une Armée , un Colonie du Peuple Romain ; de peur qu'il ne déssole les campagnes , & qu'il ne soit notre ennemi ? Supposons qu'il obéisse , voudrons-nous ou pourrons-nous nous servir d'un tel Citoyen ?

XXVIII. Dès avant le dix-septième de Décembre vos decrets l'avoient consterné ;

furent députez vers An- siege de devant Sagonte  
 nibal pour lui déclarer la [ 1 ] Sagonte , ville du  
 guerre s'il ne levoit le Royaume de Valence.

vous ordonnâtes qu'au premier Janvier on vous feroit rapport de ce qu'on vous rapporte aujourd'hui sur les honneurs & les récompenses que méritoient ceux à qui la République avoit de grandes obligations , entre lesquels vous jugeâtes que Cesar tenoit le premier rang , pour avoir fait détourner vers les Gaules les entreprises audacieuses qu'Antoine avoit formées contre Rome. Ensuite vous pensâtes aux Soldats vétérans qui se dévoüèrent à Cesar avant tous les autres ; enfin à ces héroïques Legions , celle de Mars , & la quatrième , auxquelles vous vous engageâtes de décerner des honneurs & des récompenses , non seulement pour avoir abandonné leur Consul , mais pour l'avoir poursuivi les armes à la main. Vous donnâtes des loüanges le même jour à la conduite de D. Brutus , ce grand Citoyen , quand on apporta son decret & qu'on le proposa , & vous approuvâtes par votre déclaration publique , la guerre qu'il avoit entreprise de son propre mouvement.

XXIX. Qu'avez-vous donc fait autre chose ce jour-là , sinon de reconnoître en effet Antoine pour ennemi ? Pourra-t-il après vos decrets , ou vous regarder de sang froid , ou le verrez-vous sans une extrême répugnance ? Le bonheur de la République ne l'en a pas moins exclus ,

moins désuni , moins séparé que son crime. S'il obéit aux Députez , & qu'il revienne à Rome, pensez-vous que les mauvais Citoyens manqueront alors de se rassembler à leur étendart ? Mais c'est ce que je crains le moins ; je suis allarmé par d'autres objets qui m'occupent. Il n'obéira jamais aux Députez , je connois l'extravagance & l'arrogance de l'homme , je connois les indignes conseils des amis qui le gouvernent.

XXX. Son frere Lucius , comme ayant combattu en pays étranger , est chef du parti. Quand par lui-même Antoine seroit sage , par les avis de telles gens il ne lui seroit pas libre de l'être ? Cependant le tems se passera , les préparatifs de la guerre se rallentiront ; pourquoi la guerre durera-t-elle encore , sinon par les retardemens & par les délais ? Aussi-tôt après que le départ ou que la fuite désespérée de ce misérable eût laissé la liberté de convoquer le Sénat , j'ai toujours ardemment souhaité qu'on nous assemblât. Le premier jour que nous le fûmes , comme les Consuls désignez n'y étoient pas , je posai par mon avis où vous acquiesçâtes avec plaisir , les fondemens de la République , & plus tard sans doute qu'il ne convenoit , mais je ne le pouvois pas faire plutôt. Si depuis ce tems-là cependant ,

on n'eût pas laissé perdre un seul jour ; nous n'aurions point assurément de guerre. Tout mal dans sa naissance se détruit aisément , il devient souvent plus fort quand il vieillit , mais on attendoit alors les Kalendes de Janvier , & peut-être sans trop de sujet.

XXXI. Quoiqu'il en soit , ne parlons plus du passé , retarderons-nous encore jusqu'au départ des Députés ? Faudra-t-il attendre leur retour ? Cette attente laissera la guerre incertaine , & dans cette incertitude , comment songer à lever des troupes. Ainsi , PERES CONSCRIPTS , je crois qu'il ne faut nullement parler de Députés , il faut conduire cette affaire sans le moindre retardement , & se mettre en mouvement sans différer. Je dis qu'il faut déclarer la guerre nationale , publier les vacations du Barreau , prendre l'habillement de guerre , lever des troupes , annuler toutes les exemptions dans Rome , dans l'Italie , & même s'il se peut , dans toutes les Gaules. Quand on aura fait toutes ces démarches , l'idée & le bruit de votre vigilance exacte étourdira la folie de ce malheureux Gladiateur.

XXXII. Il sentira qu'il entreprend une guerre contre la République , il éprouvera la vigueur & les forces d'un Sénat bien unanime , car à présent il dit souvent qu'il

Y a dans les partis de la division ; & quels sont ces partis ? les uns ont été vaincus ; & les autres tiennent à la mémoire de feu Cefar , c'est-à-dire donc que le parti de l'ancien Cefar est attaqué par son fils & par les Consuls Hirtius & Panfa. Or la guerre presente ne vient point d'une division dans les partis , mais elle est excitée par l'affreuse esperance des plus scelerats Citoyens , par qui nos fortunes & nos possessions sont déjà marquées & distribuées selon le choix de chacun d'eux.

XXXIII. J'ai lû la Lettre qu'Antoine avoit écrite à un certain Septemvir , homme séditieux & son associé : *C'est à vous ; lui écrit-il , de voir ce que vous souhaitez , car vous l'aurez assurément.* Voilà celui à qui nous enverrions des Députez , à qui nous hesitons de faire la guerre , qui ne dispose pas de nos biens selon le sort , mais qui nous a tellement soumis à la cupidité de tous les siens , qu'il leur a tout promis sans se rien réserver pour lui. Avec un tel homme , PERES CONSCRIPTS , c'est la guerre , c'est la guerre qui doit en décider , & tout au plutôt ; il faut rejeter bien loin la lenteur des Députez.

XXXIV. Ainsi , pour n'être pas obligé de faire tous les jours plusieurs ordonnances , je crois qu'il faut abandonner aux Consuls toute l'administration de la Ré-



publique , & leur permettre de la défendre & d'y pourvoir , afin qu'elle ne reçoive aucun désavantage : J'opine aussi que si ceux qui sont dans l'armée d'Antoine s'en séparent avant les Kalendes de Fevrier , on ne leur impute point à crime d'y avoir été ; si vous entrez dans ces sentimens , PERES CONSCRIPTS , vous recouvrierez avant qu'il soit peu la liberté du peuple Romain , & toute votre autorité ; que si vous vous conduisez avec mollesse , vous ferez toujours pourtant les mêmes decrets , mais trop tard ; j'ai ce me semble , assez dit mon opinion sur ce que l'on a rapporté pour les interêts de la République.

XXXV. L'autre chef regarde les honneurs , & c'est de quoi je pense qu'il faut désormais parler , mais je tiendrai pour honorer ces vaillans hommes , le même ordre que l'on a coutume d'observer pour déclarer son opinion. Commençons donc à la maniere de nos anciens par Brurus désigné Consul ; & pour supprimer toutes les actions précédentes , qui sont illustres , je l'avoüe , mais jusqu'ici , plus approuvées par le discernement des particuliers , que par les jugemens publics , quels termes pourrions-nous trouver pour lui donner les loüanges qu'il mérite en ces derniers tems ? Une vertu si parfaite

ne désire point d'autre récompense que la gloire. Quand même la gloire lui manqueroit, sa vertu seroit assez contente d'elle-même, & dans le souvenir des Citoyens reconnoissans, elle s'y réjouïroit comme au milieu de la lumiere. Vous devez donc à Brutus vos témoignages & vos jugemens pour son éloge.

XXXVI. Et je pense, PERES CONSCRIPTS, que votre decret doit être exprimé en ces termes : » Comme D. Brutus General d'armée & Consul désigné, conserva la Province des Gaules sous la puissance du Sénat & du Peuple Romain, & qu'en si peu de tems il a rassemblé & formé un si grand corps de troupes par les soins vigilans des Villes municipales & des Colonies de cette Province, qui ont rendu & rendent encore d'importans services à la République, pour les intérêts de laquelle il s'est conduit avec prudence & avec ordre, & que les éclatans services de D. Brutus sont & seront toujours agréables au Sénat & au peuple Romain; ce même Sénat & ce même peuple ont jugé que dans ces conjonctures si difficiles, c'est par les travaux, par les conseils, par la valeur de D. Brutus General d'armée, désigné Consul, & par l'extrême application & l'unanimité de la Province des Gaules, que l'on a secouru la République.

XXXVII. Quel honneur assez grand n'est pas dû , PERES CONSCRIPTS , au mérite distingué de Brutus , & au service signalé qu'il vient de rendre à l'Etat. Car si les Gaules eussent été ouvertes à Antoine , s'il avoit pû penetrer dans les extrêmités de cette Province , après avoir opprimé les villes alliées & les Colonies qui n'étoient pas sur leurs gardes , de quelle épouvante la République ne seroit-elle point menacée ? Cet insensé , que vous en semble , prompt & déréglé comme il est dans ses délibérations , auroit-il hésité de nous déclarer la guerre , non seulement avec son armée , mais avec tous les excès de sa férocité ? Les Alpes n'auroient point été des murailles assez hautes pour nous mettre à l'abri de sa fureur ; nous en avons donc l'obligation à Brutus , qui sans attendre votre agrément , mais de lui même , l'a reçu , non comme un Consul , mais comme un ennemi , l'a chassé des Gaules , & a mieux aimé se voir assiégé dans Modene , que de laisser assieger Rome. Que votre decret lui serve donc de monument éternel pour une action si grande & si belle , que les Gaules qui ont veillé toujours & veillent encore pour cet Empire & pour la liberté commune , reçoivent les véritables loüanges qui leur sont dûs avec justice , pour

n'avoir point livré leurs forces , mais les avoir opposées aux desseins d'Antoine.

XXXVIII. J'estime aussi qu'il faut décerner de magnifiques honneurs à M. Lepidus, pour les services signalez qu'il a rendus à la République , il l'a toujours voulu voir libre , & donna de grandes marques de son jugement & de ses inclinations , le jour qu'Antoine mettant un diâdème sur la tête de Cesar , il se retira , déclarant par sa tristesse & par ses soupirs combien il étoit ennemi de la servitude , & combien il souhaitoit la liberté du peuple Romain ; parce que c'étoit plutôt par la nécessité des conjonctures , que par approbation qu'il avoit souffert tout ce qui lui étoit arrivé. Mais quelle moderation fit-il paroître dans ce tems qui suivit la mort de Cesar ? Qui de nous dans Rome pourroit l'oublier ? Tout cela est grand ; mais je me hâte pour dire encore de plus grandes choses.

XXXIX. Car , ô Dieux immortels ! que pouvoit-il arriver de plus admirable pour toutes les Nations de plus souhaitable au peuple Romain , que dans le tems que la guerre civile étoit la plus animée , & que nous en apprehendions tous le succès , elle ait été plutôt éteinte par la prudence de Lepidus , que commise à la dangereuse décision des armes : que si la même

me sagesse eut encore agi dans les suites de cette funeste guerre, sans parler d'un homme aussi grand & aussi rare que Pompée, nous verrions encore en vie ses deux enfans à qui sans doute leur pieté paternelle n'eût pas été reprochée comme un crime : plutôt aux Dieux, que Lepidus eût pû les conserver tous, il l'a suffisamment déclaré dans ce qu'il a pû faire, quand il rendit Sex-Pompeius à la Patrie, comme un des plus grands ornemens de la République & le plus illustre témoignage de sa clemence. C'est un malheur bien accablant, c'est une destinée bien triste pour notre Empire, qu'après que la lumiere du peuple Romain fut éteinte, & que Pompée fut mort, des fils si semblables à leur pere ayent été tuez.

XL. C'est en consequence d'une raison si juste & si solide, & de ce que Lepidus par sa douceur & par sa prudence a sçû tourner à la paix une guerre civile si pernicieuse & si cruelle, que le Sénat, doit selon mon avis, former un Decret en ces termes. » Comme par M. Lepidus General d'armée, & grand Pontife, la République a souvent été gouvernée très-heureusement, & que le peuple Romain a compris que la suprême domination lui déplaçoit, comme par ses travaux, par sa valeur, par ses conseils, & par son

» extrême douceur, une guerre civile des  
 » plus opiniâtrées est éteinte ; que Sex-  
 » Pompeius fils du grand Pompée ayant  
 » mis les armes bas sous l'autorité du Sé-  
 » nat , M. Lepidus General d'Armée &  
 » premier Pontife, au grand contentement  
 » du Sénat & du peuple Romain, l'a réuni  
 » à la République ; que tous les ordres de  
 » l'Empire , pour les importans services  
 » qui leur ont été rendus par Lepidus ,  
 » appuient, sur sa vertu , sur ses conseils ,  
 » sur son bonheur , les plus belles esperan-  
 » ces de leur repos , de leur tranquillité ,  
 » de leur concorde & de leur liberté , & le  
 » Sénat & le peuple Romain en memoire  
 » de ce qu'il a fait pour la Patrie , par  
 » un Decret du Sénat, ordonne qu'il lui se-  
 » ra dressé dans la Tribune ou dans quel-  
 » que autre endroit de la Place publique,  
 » une Statuë Equestre toute dorée. Cet  
 honneur, PERES CONSCRIPTS, me pa-  
 roît considerable , premierement parce  
 qu'il est juste, car il n'est pas seulement  
 accordé dans l'esperance des événemens  
 futurs ; mais pour de très-grands servi-  
 ces déjà rendus. De plus nous ne pou-  
 vons pas nous souvenir que pareil hon-  
 neur ait été décerné jusqu'à present à  
 personne par un jugement libre du Sé-  
 nat.

XLII. Je viens à Cesar, PERES CONS-

CRIPTS, & si nous ne l'eussions eu, qui de nous pourroit encore subsister ? Antoine cet homme indigne, tout brulant de haine, & plein de sentimens ennemis contre tous les gens de bien, de Brindes voloit à Rome avec son armée : quest-ce que l'on eut pû opposer à son insolence, à ses attentats ? Nous n'avions encore ni Chefs ni Troupes, ni liberté, ni conseil public, il eut fallu courber nos têtes sous cette cruauté détestable, nous cherchions tous une fuite qui même netendoit à rien.

XLIII. Quel Dieu pour lors offrit au peuple Romain, cet admirable jeune homme, qui dans le tems que pour notre perte tout se presentoit favorable à ce Citoyen pernicieux, parut tout à coup & contre tout espoir avec une armée pour s'opposer aux fureurs d'Antoine, & l'eut plutôt mise en ordre que personne soupçonnât seulement qu'il y pensoit. On a rendu de grands honneurs à Pompée dès sa jeunesse, & avec raison : car il donna de grands secours à la République ; mais dans un âge beaucoup plus robuste, soutenu d'ailleurs par le dévouement des Soldats qui le demandoient pour Chef, & dans un autre genre de guerre, car le parti de Sylla ne plaisoit pas à tout le monde. La multitude des proscripts & les grands malheurs des Villes municipales le prouvent assez.

XLIV. Mais Cefar beaucoup plus jeune, fait reprendre les armes aux Veterans qui vouloient se répofer. Le parti qu'il embraffe plaît infiniment au Sénat, au peuple, à toute l'Italie, aux Dieux & aux hommes. Pompée s'uniffoit à l'autotité fuprême & à l'armée victorieufe de Sylla; Cefar ne s'est joint à perfonne, il a le premier formé fon armée, & difpofé toutes fes défenfes. Pompée dans le parti contraire eut le Picénum qui fe déclara pour lui; Cefar compofa fon armée des amis d'Antoine, mais plus amis encore de la liberté. Sylla regna par les forces de Pompée; la domination d'Antoine eft abbattue par le fecours de Cefar.

XLV. Donnons donc le commandement à Cefar, fans qui l'on ne peut conduire les operations militaires, ni tenir une armée fur pied, ni faire la guerre en un mot; qu'il foit le Commandant, par ce feul droit qu'il eft le meilleur. Quoique ce foit un grand honneur à fon âge, il eft fondé non-feulement fur fon merite, mais fur la neceffité de nos affaires. Ainfi faififfons un avantage que nous fommes trop heureux d'avoir aujourd'hui.

XLVI. J'efpere que le Sénat & le peuple Romain auront fouvent l'occafion d'illuftrer & d'honorer ce jeune Heros; mais voici ce que je crois qu'il faut ordon-



ner maintenant. Que C. Cesar, fils de Jules Cesar, Pontife, & Proprêteur dans les conjonctures les plus importantes de la République, ayant exhorté & rassemblé les Soldats Veterans pour le recouvrement de la liberté Romaine, que la Legion de Mars, & la quatrième Legion avec une grande application, & dans une union parfaite pour l'intérêt public, sous la conduite & sous les ordres de Cesar, ayant défendu & défendant encore la République & la liberté du peuple Romain : que Cesar en qualité de Proprêteur, étant parti pour aller secourir la Province des Gaules, qu'ayant soumis sous sa puissance & sous celle du peuple Romain les Cavaliers, les Archers, les Elephans, & dans les plus difficiles conjonctures pour vû à la conservation & à la dignité du peuple Romain ; pour toutes ces raisons il a plû au Sénat d'ordonner que C. Cesar fils de Jules Cesar, Pontife, & Proprêteur, seroit Sénateur, qu'il opineroit au rang des Prêteurs, que quelque Magistrature qu'il désirât, on y auroit égard suivant ce que les Loix permettent, supposé que l'année d'auparavant il fut Prêteur.

XLVII. Pourquoi, PERES CONSCRIPTS, ne souhaiterons nous pas qu'il soit au plutôt revêtu des plus grands honneurs ? Quand par les Loix qui regloient les âges, on mar-

quoit une âge assez avancé pour le Consulat, c'est que l'on craignoit les impietudes de la jeunesse. Cesar dès ses tendres années nous apprend que pour une vertu rare & supérieure, il ne faut point attendre le progrès de l'âge : aussi nos peres & nos prédécesseurs les plus gens de bien n'avoient point de Loix pour le reglement des âges, ces Loix se sont introduites dans la succession des années par les brigues, afin que les divers degrez de sollicitations fussent entre les personnes du même âge ; & de cette sorte un grand caractère de merite se trouve éteint avant que d'avoir pû servir sa Patrie.

XLVIII. Les Rullus, les Decius, les Corvinus, & plusieurs autres parmi nos anciens : le premier Africain, T. Flaminus parmi nos modernes, devenus Consuls, étant très-jeunes, ont fait de si grandes choses, qu'ils ont de beaucoup accru notre Empire, & rendu celebre le nom Romain. Nous voyons Alexandre de Macedoine, qui dès sa tendre jeunesse ayant commencé par de si beaux exploits, est mort à sa trente-troisième année, c'est-à-dire dix ans plutôt que l'on ne peut par nos Loix aspirer au Consulat. De-là nous pouvons juger que la vertu va plus vite que l'âge.

XLIX. Il ne faut nullement apprehen-

der ce que font semblant de craindre ceux qui sont jaloux de Cesar ; pourquoi supposer qu'il ne puisse assez se contenir & se moderer pour user sobrement de sa puissance ; après que nous l'aurons élevé si haut ? Dans l'ordre naturel des choses , PERES CONSCRIPTS , tout homme qui concevra bien l'idée de la vraye gloire , & qui sentira qu'il est regardé par le Sénat , par les Chevaliers , par tout le peuple Romain comme un Citoyen précieux & Conservateur de la République , ne croira rien de comparable à cette réputation. Plût aux Dieux qu'à Cesar encore jeune , je veux dire à son pere , il fut arrivé de se faire aimer du Sénat & de tous les gens de bien. Ayant négligé de l'être , toute la force de son génie , qui sans doute étoit grande , s'est consumée dans des legeretez populaires : comme donc il n'avoit aucune déference pour le Sénat & pour les gens vertueux , il s'est tracé , pour augmenter sa puissance , une route que la vertu d'un peuple libre n'a pû souffrir. Mais la conduite de son fils est assurément bien différente ; car il est cher à tout le monde & à tout ce qu'il y a d'honnêtes gens ; c'est sur lui qu'est fondée l'esperance de la liberté , c'est de lui que nous tenons déjà notre conservation , c'est à lui que l'on destine , & que l'on prépare les plus grands honneurs.

L. Craignons nous l'imprudence de celui dont nous admirons la sagesse ? Qu'y a-t-il de plus insensé que de préférer un pouvoir stérile , des richesses enviées, une incertaine & dangereuse ambition de dominer , à la solide consistance de la vraie gloire ? S'il l'a compris étant jeune , ne le comprendra-t-il plus dans un âge plus mûr ? Mais il est , dit-on, l'ennemi de plusieurs Citoyens illustres & vertueux. On n'en doit rien apprehender , Cesar a sacrifié toutes ses inimitiez à la République , il l'a établie pour Juge & pour moderatrice de toutes ses actions , il s'est joint à elle pour l'affermir , non pour la détruire. Je connois tous les sentimens du jeune homme ; rien n'est plus important pour lui que l'intérêt public & votre autorité , rien n'est plus à souhaiter que l'approbation des gens de bien , rien n'est plus doux que la véritable gloire.

LI. Ainsi non-seulement vous n'avez rien à craindre de lui ; mais vous n'en devez attendre tous les jours que de plus grandes & de meilleures choses. N'aprehendez point qu'étant parti pour aller délivrer Brutus assiégué dans Modene , le souvenir de son malheur domestique ne l'arrête & ne fasse sur lui plus d'impression que la délivrance de la Ville. J'oserai , PERES CONSCRIPTS , engager ma parole  
au

au Sénat, au peuple Romain, à la République, ce que je n'oserois faire, puisque personne ne m'y contraindroit, & que je craindrois dans une affaire de cette conséquence la périlleuse réputation de temerité: je promets donc, PERES CONSCRIPTS, je garantis, je répons que Cesar fera toujours le même Citoyen qu'il est aujourd'hui, & tel que nous devons vouloir & souhaiter qu'il soit. Cela étant ainsi, je croi n'avoir plus rien à dire sur ce qui le concerne.

LII. Mais je ne pense pas qu'il faille oublier L. Egnatuleïus Citoyen fidele & courageux, & très-dévoüé à la Patrie; il faut rendre témoignage à son excellente vertu, pour avoir conduit à Cesar la quatrième Legion, afin qu'elle prêtât son secours aux Consuls, au Sénat, au peuple Romain, à la République; je conclus donc que pour cette raison il soit permis à Egnatuleïus de postuler, d'accepter, d'exercer les Magistratures trois ans plutôt que le tems fixé par les Loix. En cela, PERES CONSCRIPTS, Egnatuleïus n'est pas enrichi, mais honoré, dans une telle occasion être nommé, c'est assez.

LIII. Voici ce que je pense qu'il faut ordonner touchant l'armée de Cesar; c'est qu'il plaît au Sénat que les Soldats Vétérans, parce qu'ils ont soutenu & soutien-

nent encore l'autorité de Cefar & celle du Sénat, foient exemptez d'aller à la guerre, eux & leurs enfans; que les Consuls Hirtius & Panfa, foit un feul, foit tous deux enfemble, examinent qu'elles font ces Terres destinées aux Colonies où les Veterans ont été conduits, & qui font poffedées contre la Loi (1) Julia pour les leur diftribuer: qu'ils faffent à part un examen des Terres de la Campanie, & qu'ils penfent aux moyens d'augmenter les revenus de ces mêmes Soldats; qu'à l'égard de la Legion de Mars, de la quatrième Legion, & des Soldats de la feconde & de la trente-cinquième, qui font venus trouver les Consuls Hirtius & Panfa pour donner leurs noms, difant que l'autorité du Sénat & la liberté du peuple Romain leur font & leur ont été toujours très-cheres, il plaît au Sénat qu'ils foient exemptez d'aller à la guerre eux & leurs

(1) *Contre la Loi Julia.* Jules Cefar pendant fon Confulat fit une Loi très-fage & très-populaire pour la diftribution des Terres, & par cette Loi fit fortir de Rome quantité de faineans, repeupla les campagnes qui étoient défertes, & de plus affigna des revenus fixes aux Soldats Veterans qui trouverent une honnête fubfiftance dans les heritages qu'on leur affigna, fans que perfonne des Proprietaires précédens fuflent intéreflez, car on leur rembourfa ce qu'on acheta d'eux.

enfans, excepté lors des soulèvemens dans les Gaules ou dans l'Italie; que ces Legions après la fin de la guerre soient congédiées, & que tout ce que Cesar, Pontife & Propréteur leur aura promis d'argent, leur soit compté; que pour cette raison les deux Consuls Hirtius & Panfa, soit séparément, soit ensemble, examinent les Terres qui peuvent se partager sans faire injustice aux particuliers, & qu'elles soient assignées aux Soldats de la Legion de Mars & de la quatrième Legion, de maniere qu'elles soient très-largement accordées & distribuées à ces Soldats. Je viens de parler, Consuls, sur tous les Chefs dont vous avez fait le rapport, si l'on y fait droit sans retardement & de bonne heure, vous préparerez plus aisément ce que les conjonctures & la nécessité demandent, il faut user de diligence, si nous en avons eu, comme je l'ai dit souvent, nous n'aurions pas aujourd'hui de guerre.





CINQUANTE - UNIE' ME ORAISON.

SIXIE' ME PHILIPPIQUE.

CONTRE M. ANTOINE.

SOMMAIRE.

L'an de Rome 709. L'an de Ciceron 63.

*On avoit assez remarqué par le discours précédent que le Sénat panchoit à reconnoître juridiquement Antoine pour ennemi , quoique ce jour là l'on n'eût réglé rien là-dessus ; mais quelques jours ensuite le Sénat ordonna que l'on envoieiroit des Députez vers Antoine. C'est ce que Ciceron expose au peuple dans le present discours , lui marquant ce qu'il pense & ce qu'il prévoit de cette députation. Il conclut à son ordinaire par promettre au peuple ses soins & ses travaux & l'exhorte de rejeter la servitude & de tendre au recouvrement de sa liberté.*



I. JE me persuade, ROMAINS, que vous avez appris ce qui s'est passé dans le Sénat, & de quel sentiment ont été tous les Sénateurs ; l'affaire que l'on avoit agitée depuis les Kalendes de Janvier y fut terminée avant ce jour là, moins exactement à la vérité qu'il ne convenoit ; mais non pas néanmoins tout à fait negligemment. On a mis quelque surseance à la guerre, & l'on n'en a pas détruit la cause : comme donc P. (1) Apuleïus que l'amitié me tient uni par un grand nombre de bons offices, & qui d'ailleurs vous est fort cher, m'a demandé quelques éclaircissemens, j'y répondrai de maniere que vous puissiez sçavoir ce qui s'est fait hors de votre présence ; il fut question premierement du rapport fait aux Kalendes de Janvier par les deux excellens & vertueux Consuls, touchant les interêts de la Patrie, & de ce que le Sénat avoit ordonné treize jours auparavant sur ma representation.

II. Ce même jour, ROMAINS, on jetta les premiers fondemens de la République, car le Sénat s'est vû libre un espace (2) de tems assez long pour que vous ayez joüi

(1) *Apuleïus*. C'étoit un Tribun du peuple très-déclaré contre Antoine. (2) *Un espace de tems*. Tant qu'Antoine fit de bons reglemens.

de cette liberté, & dans les conjonctures présentes, si ce jour eut été le dernier de ma vie, j'étois déjà suffisamment récompensé, puisque je vous avois entendu vous récrier tout d'une voix & d'un même esprit, que j'étois le Conservateur de la République. Excité par un jugement si solennel & si flatteur, je vins au Sénat, les Kalendes de Janvier, prêt à soutenir le caractère que vous m'aviez attribué. Comme donc je voyois l'Etat menacé d'une guerre cruelle, je crus qu'il ne falloit apporter aucun retardement à poursuivre Antoine, & que puisqu'il étoit assez audacieux, après avoir commis tant d'actions détestables, d'attaquer en ce tems-ci le General du peuple Romain, d'assiéger la plus fidelle & la plus courageuse de vos Colonies, on lui devoit déclarer la guerre, annoncer parmi le peuple la révolution Nationale, publier les vacations du Barreau, prendre l'habillement militaire, afin que tout le monde s'appliquât plus vivement & plus sérieusement à vanger les injures de la République, puisque l'on voyoit prendre les mesures pour la guerre la plus importante.

III. Ce sentiment, ROMAINS, fut tellement goûté pendant trois jours, que quoique le partage (1) des sentimens ne

(1) *Le partage des sentimens.* Quand on alloit

fut pas encore marqué par la place où chacun devoit se mettre, néanmoins tous les Sénateurs, à la réserve d'un fort petit nombre, sembloient penser comme moi. Aujourd'hui je ne sçai sur quelle remontrance faite aux Sénateurs ils sont devenus moins fermes : car plusieurs ont été d'avis que nous fissions des tentatives par des Députez vers Antoine, pour voir ce que l'autorité du Sénat & votre consentement unanime feroient d'impression sur son esprit.

Je comprends bien, ROMAINS, que vous n'approuvez pas cet avis, & c'est sans doute avec raison ; car à qui ces Députez font-ils envoyez ? Est-ce à celui qui, après avoir épuisé & dissipé les finances, imposé par violence & contre les Auspices, des Loix au peuple Romain, investi le Sénat, mis en fuite toute l'assemblée, a, pour opprimer la République, fait venir à Brindes des Legions ? Qui s'en voyant abandonné, est allé faire irruption dans les Gaules avec une troupe de brigands, attaquer Brutus, assiéger Modene ? Quelles mesures de negociations, d'équité, de députations pouvez vous prendre avec ce Gladiateur ?

aux opinions, ceux qui d'un même côté ; ceux suivoient le même sens du sentiment contraire  
timent passoient tous en faisoient autant.

IV. Quoi qu'après tout, ROMAINS, ce soit moins une députation qu'une déclaration de guerre, s'il n'obéit pas, car on a conçu le Decret comme si l'on envoyoit vers Annibal; on lui envoie annoncer qu'il ait à ne point attaquer un Consul désigné, à ne point assiéger Modene, à ne point ravager la Province, à ne point lever des Troupes, & à se tenir sous l'autorité de la République. Doutez vous qu'il n'obéisse à cette déclaration, & ne se mette sous la puissance du Sénat, & sous la vôtre, lui qui n'a jamais été sous la sienne propre? Car qu'a-t-il jamais fait librement? Il s'est toujours laissé conduire à ses passions, à sa legereté, à sa fureur, à son yvrognerie; il a toujours été gouverné par deux sortes de gens bien dissemblables, les brigands & les corrupteurs; il a tant de goût pour les impudicitez domestiques & pour les crimes publics, qu'il suit plutôt les ordres d'une épouse avare, que ceux du Sénat & du peuple Romain.

V. Ainsi ce que j'ai fait un peu auparavant dans le Sénat, je le fais ici devant vous, j'atteste, je déclare, & je prédis qu'Antoine ne fera rien de ce que portera l'instruction des Députés: il désolera les campagnes, il assiégera Modene, il fera des levées autant qu'il pourra, les Ordonnances & l'autorité du Sénat ne font nul

effet sur lui, vos volentez & votre pouvoir, il les méprise. A-t-il obéi à ce qu'on avoit ordonné déjà, qu'il rameneroit son Armée sur les bords du (1) Rubicon, pourvû qu'il ne l'approchât pas de Rome plus de (2) deux cens mille? Aura-t-il égard à cette Déclaration? Souffrira-t-il qu'il soit arrêté par ce Fleuve, & par une distance de deux cens mille?

VI. Antoine n'est pas d'une telle humeur. S'il en étoit, il ne se feroit pas exposé à se faire avertir par le Sénat, comme au commencement de la guerre Punique, on avertit Annibal de ne point assiéger Sagonte. Quelle honte seroit-ce pour lui, de s'éloigner de Modene, comme s'il étoit pressé par des flammes impitoyables! Comment le Sénat peut-il le penser? D'ailleurs, si l'on donne des ordres aux Députez pour aller trouver Brutus & ses Troupes, & leur annoncer que les grands services qu'ils ont rendus à la République sont agréables au Sénat & au Peuple Romain, & que leur conduite leur apportera beaucoup de gloire & d'honneur, croyez-vous qu'Antoine laissera ces Députez entrer dans Modene? Les en laissera-t-il sortir en sûreté? Jamais

(1) *Du Rubicon.* Petite Riviere dans la Gaule au-delà du Pô en Italie, & qui se décharge dans la mer Adriatique.  
 (2) *Deux cens mille.* Soixante lieues.

il ne le souffrira, croyez-moi. Je connois ses violences, je connois sa présomption, je connois son impudence.

VII. Nous ne devons pas juger de lui comme d'un homme ordinaire, mais comme de la bête la plus cruelle. Dans cette situation des choses, ce que le Sénat a résolu, n'est pas tout-à-fait désespéré. La députation a quelque chose d'odieux; il seroit à souhaiter qu'elle n'eût rien de trop lent: car comme dans l'exécution de bien des entreprises, les retardemens & les délais sont pernicioeux, la guerre présente a particulièrement besoin de diligence; il faut aller secourir Brutus, rassembler des Troupes de toutes parts, nous ne pouvons pour la délivrance d'un tel Citoyen négliger une heure de tems.

VIII. Brutus ne pouvoit-il pas, s'il eût jugé qu'Antoine étoit un Consul, que les Gaules étoient sa Province, la lui livrer avec les Légions, revenir chez lui, triompher, dire (1) le premier son avis dans le Sénat, jusqu'à ce qu'il fût revêtu de sa Magistrature? Qui l'en empêchoit? Mais comme il se souvenoit bien qu'il étoit Brutus, & ne pour deffendre votre liberté, sans nul égard à son repos, qu'a-t-il fait, sinon d'opposer presque son propre corps.

(1) Dire le premier son avis. Les Consuls désignent opinoient les premiers.

devant Antoine pour le repousser des Gaulles? Sont-ce des Députez ou des Légions qu'il faudroit envoyer vers un tel homme? Mais ne parlons point du passé, je voi bien que les Députez partiront. Eh bien, qu'ils partent; mais vous, ROMAINS, ne laissez pas de prendre vos habillemens de guerre; car il est porté par le Decret, que s'il n'obéit pas aux ordres du Sénat, on prendroit les armes. On les prendra donc, car il n'obéira pas assurément, & nous nous plaindrons ensuite d'avoir perdu tant de jours à cette inutile négociation.

IX. S'il vient aux oreilles d'Antoine, que j'ai soutenu dans le Sénat & à la Tribune, qu'il ne rentreroit jamais sous l'obéissance du Sénat, je ne crains pas, ROMAINS, qu'exprès pour me démentir, & pour m'ôter mon peu de pénétration, il se convertisse & qu'il obéisse; il n'en fera rien. Il ne m'enviera pas cette gloire; il aimera mieux qu'auprès de vous je passe pour sage, que d'y passer pour modeste.

X. Et de plus, quand il le voudroit: Croyons-nous que son (1) frere Lucius le

(1) Son frere Lucius le souffrir. Antoine avoit deux freres, Caius & Lucius, tous deux aussi vicieux que lui, sans rien avoir de ce qu'Antoine pouvoit avoir de bonnes qualitez. Ce Lucius avoit tué a Méla en Carie un Thracien, son intime

souffrît ? On dit qu'il y a peu de jours à Tivoli, ce me semble, comme il vit Antoine s'ébranler, il le menaça de le tuer. Faudra-t-il donc aussi que ce Gladiateur asiatique écoute la Commission du Sénat & la Harangue des Députés ? On ne le pourra pas séparer de son frere qu'il gouverne absolument. Parmi les gens de son parti, c'est un autre Scipion l'Affriquain, il est plus estimé que L. (1) Trebellius, plus que T. (2) Plancus, jeune homme illustre, qui, condamné d'une commune voix avec votre applaudissement à la Sentence, s'est je ne sçai comment jetté dans

ami. Depuis dans une autre occasion, il avoit fait un grand carnage des Habitans de Parme. Cicéron a ce sujet l'appelle un Gladiateur d'Asie & un brigand d'Italie.

(1) *Trebellius*. Il avoit été quelque tems Edile, fort ennemi d'Antoine, à cause des nouveaux Registres qu'il craignoit, mais il se reconcilia dans la suite, parce que ces nouveaux Registres l'accommoderent. Lorsque par autorité publique on ordonnoit de faire de nouveaux Registres pour an-

nuler des dettes mal contractées; les uns y gaignoient, d'autres y perdoient. Trebellius, comme Créancier, craignoit ces nouveaux Registres; mais ensuite, comme débiteur exorbitant, il s'en accommoda.

(2) *Plancus*. C'étoit un Tribun du Peuple qui se déclara pour Clodius, & après sa mort, mit le feu à la Salle du Sénat. Ensuite il fut chassé de Rome au grand contentement du Peuple, & rétabli par César après la victoire de Pharsale.



Rome ; & son retour est si triste , qu'il paroît plutôt rattrapé que revenu. Lucius le méprise , comme si on lui avoit interdit le feu & l'eau , & soutient qu'il ne doit jamais avoir d'entrée au Sénat , après avoir voulu l'embraser.

XI. Pour Trebellius , il l'aime beaucoup à présent , il le haïssoit quand il s'opposoit aux nouveaux (1) Registres ; mais il ne se lasse point de le voir , depuis qu'il a vû que Trebellius ne pouvoit être sauvé que par ces Registres nouveaux. Vous sçavez , je croy , ROMAINS , & vous pouvez l'avoir vû , que les Cautions & les Créanciers de Trébellius conferent tous les jours ensemble. O quelle bonne foi ! car c'est de là , je pense , que lui vient le nom de Trébellius le (2) Fidelle. Où peut-il y avoir plus de bonne foi , qu'à frauder ses Créanciers , qu'à s'enfuir de sa maison , qu'à prendre les armes pour ne point payer ses dettes ? Que sont devenus ces applaudissemens dans son triomphe , & si souvent réitez dans les jeux solennels ? Où est cette Edilité déferée , selon les souhaits des gens de bien ? Qui ne croira pas après cela que c'est par hazard qu'il a bien fait , puisqu'il est si méchant & si scelerat.

(1) *Nouveaux Registres.* (2) *Trebellius le Fidelle.*  
On a dit que cela se fai- Il s'appelloit Trebellius  
soit en faveur des débi- Fidus.  
teurs insolubles.

XII. Mais je reviens à Lucius, l'objet de mes desirs & de mes délices, & qui vous a tous mis sous sa protection : Est-ce que vous n'en demeurez pas d'accord ? Quelqu'un de vous n'est-il point enrôlé dans quelque Tribu ? Vous y êtes tous sans doute. Or, les trente-cinq Tribus l'ont adopté pour leur Protecteur. Vous vous récriez encore ? Regardez sur la gauche cette Statuë équestre & dorée, avec cette Inscription : *Au Protecteur des trente-cinq Tribus.* Voilà donc Lucius Antonius Protecteur du Peuple Romain. Lucius Antonius, quoi ce monstre ? J'applaudis à vos clameurs : c'est non-seulement un Brigand que personne ne voudroit avoir pour Patron ; mais quel homme fût jamais assez puissant, & fit jamais d'assez grandes choses, pour oser se dire le Protecteur du Peuple Romain ; vainqueur & maître de toutes les Nations.

XIII. Nous voyons sur la Place publique la Statuë de Lucius Antonius, comme on y voit celle de (1) J. Trémulus, qui défit les Herniens devant le Temple de Castor. O quelle incroyable impudence ! Ce Gladiateur a-t-il donc pû s'arroger un

(1) *Tremulus*. Il fut Consul l'an de Rome 448. Il défit deux fois les Sabins, prit Anagny, & délivra le Peuple des Im-  
pôts. On lui fit dresser une Statuë équestre devant le Temple de Castor.

pareil titre ? Est-ce pour avoir à Mela coupé la gorge à un Tracien son grand ami ? Comment le pourrions-nous supporter, s'il avoit combattu sur cette Place en votre présence ? Mais ce n'est-là qu'une Statuë ; l'autre lui fut élevée par les Chevaliers Romains sur un de ces Chevaux que (1) la République entretient à certains Chevaliers, avec la même Inscription : *Au Protecteur*. Quel Protecteur cet Ordre a-t-il jamais adopté ? S'il en eût dû choisir quelqu'un, c'étoit moi. Mais je m'oublie ! Quel Censeur, quel Général d'Armée a (2) partagé les Terres à ces Chevaliers

(2) *La République entretenoit à ses dépens*. Le nom de Chevalier se prenoit à Rome en deux manières. L'une pour signifier un homme dans l'Ordre des Chevaliers, c'est-à-dire dans l'Ordre mitoyen entre les Sénateurs & le Peuple ; l'autre signifioit un Citoyen dans la Cavalerie. La différence se fait mieux sentir en François par les termes de Chevalier & de Cavalier ; au lieu qu'en Latin, c'est *equus* pour l'un & pour l'autre. Tous les Chevaliers n'avoient pas ce cheval en-

tretenu par la République. C'étoit un privilege pour l'Ordre des Chevaliers ; quelques-uns des Cavaliers pourtant par la suite eurent le même privilege. La rareté des chevaux faisoit que la Cavalerie Romaine ne combattoit pas toujours à cheval, & faisoit à peu près comme nos Dragons.

(1) *Partage des Terres*. Quand il y avoit des Terres à partager, c'étoit au Censeur ou au Général de l'Armée victorieuse à faire au Peuple cette répartition.

avares ! O quelle avarice de les accepter !  
O quelle effronterie de les donner !

XIV. Il a eu aussi des Statuës dressées par les Tribuns Militaires qui étoient dans les deux Armées de César. Quel est cet (1) Ordre ? Il y en a eu plusieurs dans les Légions pendant tant d'années. Aussi leur a-t-il partagé les Terres de Semurium ; il lui restoit encore à partager le Champ de Mars , s'il n'eût pas pris la fuite avec son frere ; mais un peu auparavant , PERES CONSCRIPTS , cette assignation des Terres fut annullée par l'avis du Sénateur L. César , cet homme si vertueux & si distingué. Je fus du même avis , & nous supprimâmes les Actes des (2) Septemvirs. Les biens donnez à (3) Nucula sont par terre , le Protecteur Antoine ne donne plus rien. Les Possesseurs se retirent de bon gré ; ils n'avoient point fait de frais , ils n'avoient encore rien réglé , soit parce qu'ils ne s'y fioient pas trop , soit parce qu'ils n'avoient pas de quoi en faire

XV. Parlons un peu de cette Statuë érigée au Vainqueur. Si les conjonctures n'é-

(1) *Quel est cet Ordre.* ceux qu'Antoine avoit  
Les Tribuns militaires commis à ce partage des  
ne faisoient point un Terres  
Ordre & un Corps à (3) Nucula. Homme  
part. sans relief & de la Trou-

(2) *Des Septemvirs.* De pe d'Antoine.

toient

toient point si tristes, je n'en pourrois parler sans rire. *A Lucius Antonius Protecteur de la Place entre les deux* (1) *Janus*. Est-il donc possible? Quoi tout cet espace est sous la protection de Lucius. Qui jamais a-t-on trouvé sur la Place publique qui rendît (2) compte à Lucius Antonius d'une dépense de (3) cent livres? Mais c'est trop parler de bagatelles. Revenons au sujet de la guerre, quoiqu'il n'y ait pas eu beaucoup de digression à vous faire reconnoître certaines personnes, afin que vous puissiez penser en vous-même avec qui la guerre se fera. Pour moi je vous exhorte, ROMAINS, quoiqu'il eût été mieux d'agir autrement, à néanmoins attendre sans impatience le retour des Députez. On ne s'est point conduit diligemment dans cette affaire, mais il s'y rencontre pourtant quelque bonheur.

XVI. Quand les Députez auront rapporté, ce qu'assurément ils rapporteront, qu'Antoine ne reconnoît point l'autorité du Sénat, ni la vôtre; qui sera le Citoyen

(1) *Entre les deux Janus*. La Place où les Marchez publics se tenoient, avoit à l'un & à l'autre bout une figure de Janus; c'étoit là que les Négotians s'assembloient.

(2) *Rendit compte à Lucius*. Comme à celui qui avoit des Droits, & une Inspection sur cette Place.

(3) *Cent livres*. Mille Sesterces dans le texte.

assez injuste , pour le regarder comme Citoyen ? Car il y en a quelques-uns , en petit nombre à la vérité , mais plus qu'il n'est honorable pour la République , qui parlent de la sorte. *N'attendrons-nous pas le retour des Députés ?* L'intérêt public sans doute leur arrachera ce langage d'une fausse clémence : Et pour vous l'avouer , ROMAINS , c'est pour cela qu'aujourd'hui , j'ai moins fait d'efforts , j'ai moins travaillé pour faire entrer le Sénat dans mon sentiment , afin qu'il fît annoncer par tout , la révolte , & qu'il ordonnât de prendre l'habillement militaire. J'ai mieux aimé dans vingt jours être loüé par tous les Citoyens en général , que d'être aujourd'hui condamné par un petit nombre.

XVII. C'est pourquoi , ROMAINS , devorez l'ennui de quelques jours , en attendant le retour des Députés ; quand ils reviendront , s'ils apportent la paix , regardez-moi comme un homme trop passionné ; si c'est la guerre , comme un homme prudent. Quoi , je ne prévien-drois pas ce qui interesse mes Conci-toyens : Je ne penserois pas jour & nuit à votre liberté & au Salut de la Patrie ? De quoi , ROMAINS , ne vous suis-je point redevable ? Vous m'avez revêtu de toutes sortes de Titres éclatans , & préféré , quoique je sois le premier de ma

(1) Race, à des Romains de la plus ancienne Noblesse. En suis-je ingrat ? Et peut-on l'être moins ? Les mêmes exercices qui m'attachèrent au Barreau, quand je postulois ces honneurs, je les continuë depuis que je les possède. Suis-je ignorant sur les interêts publics ? Quel autre est plus en usage de les traiter, que moi, qui depuis vingt ans, soutiens la guerre contre de mauvais Citoyens ?

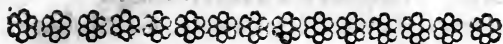
XVIII. Ainsi, ROMAINS, autant qu'il me sera possible par mes conseils, & presque plus que je ne pourrai par mes travaux, je veillerai sans cesse à ce qui vous regarde. Car, quel est le Citoyen, sur tout dans le rang où vous avez voulu m'élever, assez peu reconnoissant de vos graces, assez négligent pour sa Patrie, assez ennemi de sa dignité, pour ne pas se sentir encouragé, enflammé par cette unanimité de sentimens où je vous vois ? J'ai parlé souvent au peuple sur de grands sujets étant Consul ; j'ai souvent entendu parler les autres, mais je n'ai jamais vu d'Assemblée plus nombreuse que celle d'aujourd'hui. Vous pensez tous la même chose, vous avez tous le même objet, d'écarter de la République les efforts d'An-

(1) *Le premier de ma race.* Ciceron étoit originaire d'Arpinum, Ville municipale du Latium. Son nom n'avoit rien de celebre avant lui.

roine, d'éteindre ses fureurs, de réprimer son audace ; tous les ordres tendent au même but, les Villes municipales, les Colonies, toute l'Italie ; enforte que le Sénat déjà ferme de lui-même, l'est encore devenu davantage par votre exemple.

XIX. Le tems est venu, ROMAINS, plus tard, sans doute, qu'il ne convenoit au Peuple Romain ; mais assez tôt néanmoins, pourvû que l'on ne diffère pas encore d'une heure. Nous nous sommes vûs dans de fatales conjonctures que nous avons supportées de la maniere que nous avons pu. Si nous en éprouvons maintenant de semblables, ce sera parce que nous l'aurons bien voulu. Il n'est point permis au Peuple Romain d'être esclave, après que les Dieux immortels ont voulu qu'il dominât sur toutes les Nations. Les choses en sont venuës aux extrêmités les plus dangereuses. On délibère sur la liberté. Il faut, ROMAINS, ou que vous ayez la victoire, ce qu'assurément vous obtiendrez par vos vertus, & par cette parfaite concorde qui vous tient unis ; ou qu'il vous arrive tout autre accident, plutôt que de tomber dans la servitude. Les autres Nations peuvent la souffrir ; mais le caractère du Peuple Romain, c'est l'indépendance.





CINQUANTE-DEUXIÈME ORAISON.

SEPTIÈME PHILIPPIQUE.

CONTRE MARC-ANTOINE.

L'an de Rome 709. L'an de Cicéron 63.

### S O M M A I R E.

*Cicéron dans ce discours accuse les amis d'Antoine de lui être plus attachés qu'à la République, parce que tenant un langage de paix, ils avoient dessein de recevoir plus doucement les réponses que les Députés rapporteroient d'Antoine, & de tourner à la clemence les cœurs que les discours de Cicéron avoient aigris. Il croit donc qu'il ne faut point parler de paix, parce qu'elle seroit ou honteuse, ou dangereuse, ou absolument impossible avec un ennemi déclaré, pour des Citoyens libres comme ils étoient. Il les exhorte à ne*

238 SEPTIÈME PHILIPPIQUE  
*rien esperer d'Antoine. Ce discours  
est prononcé dans le Sénat.*

I. **N**OUS sommes consultez , PERES CONSCRIPTS , sur des choses peu importantes , mais peut-être nécessaires. Le Consul fait un rapport touchant la voye d'Appius & la monnoye; & le Tribun touchant les Luperques. Quoiqu'il paroisse aisé de s'expliquer sur de pareils sujets , les esprits néanmoins occupez par des soins plus considerables , n'étoient pas trop presens au fait. Car les choses , PERES CONSCRIPTS, en sont venuës jusqu'à nous menacer des plus grands perils & des extrêmitéz les plus fâcheuses. Ce n'est pas sans raison que j'ai toujours appréhendé ce départ des Députez , & que je ne l'ai jamais approuvé ; j'ignore ce qu'ils apporteront à leur retour. Mais qui ne voit pas combien dans cette attente, les courages se refroidissent ? Car dans quelle impatience ne sont pas ceux qui s'affligent de voir le Sénat se ranimer par l'esperance de refaisir l'autorité primitive , le peuple Romain & les Sénateurs si bien unis , toute l'Italie conspirer ensemble pour la liberté , les armées en bon ordre , & les Chefs bien préparez.

II. Ils forgent déjà les réponses d'Antoine & les justifient. Les uns disent qu'il exige que toutes les armées soient congé-

diées ; c'est-à-dire que nous lui avons envoyé des Députés , non pas afin qu'il obéît & se soumit au Sénat , mais pour proposer des conditions , pour imposer des Loix & nous ordonner de permettre l'entrée de l'Italie à tous les Etrangers ; surtout sans qu'il ait rien à craindre , lui de qui l'on doit plus appréhender le péril que de toutes les Nations ensemble. Les uns disent qu'il nous rendra la Gaule Cisalpine , & qu'il demande l'Ultramontaine.

III. C'est fort bien penser ; en sorte que de cette Province il tâchera d'amener à Rome , non seulement les Legions mais les Peuples. D'autres disent qu'il ne fait plus que des propositions modestes. Il appelle absolument la Macedoine sa Province , parce que son frere Caius en a été rappelé. Mais quelle est la Province d'où ce flambeau ne pourroit pas mettre tout en feu ? Tous ces Citoyens avisez & tous ces Sénateurs vigilans disent que c'est moi qui sonne l'alarme, pendant qu'ils veulent la paix. N'est-ce pas comme ils raisonnent ? *Il ne faut par irriter Antoine , c'est un homme plein de malice & de confiance ; de plus il a pour lui beaucoup de scélérats qui sont à craindre ,* disent-ils ; & ceux qui parlent de la sorte pourroient commencer par se mettre du nombre. Est-il donc plus prudent & plus sûr de craindre

de mauvais Citoyens , que de les punir quand on le peut.

IV, Voilà le langage de ceux qu'autrefois on regardoit comme populaires, à cause de leur legereté; d'où l'on peut comprendre que dans le fond de leur cœur ils ont toujours eu de l'éloignement pour la bonne administration de la République , & qu'ils n'aimoient pas sincerement le peuple. Car comment se peut-il faire que ceux qui , dans des soulevemens de Scelerats , se sont déclarez pour le peuple ; aujourd'hui dans une occasion très-importante pour le même peuple , & où il y va du plus grand intérêt de la Patrie , ils aiment mieux être séditeux que populaires ? Vous sçavez que l'excellent parti que je soutiens m'a toujours rendu contraire aux entreprises indiscrettes de la populace.

V. On dit d'ailleurs que ce sont des Consulaires , ou plutôt il s'en donnent le nom, mais personne n'est digne de le porter qu'il ne puisse en soutenir tout l'honneur. Quoi ! vous ferez favorable à l'ennemi , il vous écrira des Lettres sur son esperance , pour le succès de ses desseins, vous les produirez avec joye , vous en ferez la lecture , vous les donnerez à copier à des Citoyens perdus , vous irriterez leurs passions , vous affoiblirez la confiance & le courage des honnêtes-gens , & vous croirez après cela  
que

que vous êtes un Consulaire , un Sénateur en un mot un Citoyen. Par là ce Consul ferme & vertueux , le prendra sans doute en bonne part , mais je lui dirai franchement & cordialement que malgré les liaisons d'amitié qui nous unissent , si dans la fonction qu'il exerce , il n'appliquoit pas tous ses soins , toutes ses réflexions , toute sa vigilance au salut de la République , je ne le regarderois point comme un Consul.

VI. Quoique dès notre jeunesse nous soyons attachez l'un à l'autre par l'inclination , par le commerce , par la conformité des idées , par la relation des mêmes études , ses soins inconcevables que j'ai remarquez dans les conjonctures les plus périlleuses de la guerre civile , m'ont appris qu'il a été l'appui non seulement de ma conservation , mais de ma dignité ; cependant s'il n'étoit un Consul tel que j'ai dit , je nierois hardiment qu'il le fût : mais il l'est si bien que je dois me souvenir qu'il en est un des plus illustres & des plus zelez , non que les autres n'aient pas eu les mêmes sentimens & le même courage , mais ils n'ont pas eu de si belles occasions de le déclarer.

VII. Elles se sont offertes à la grandeur de son ame , à sa sagesse , à sa constance dans les plus terribles conjonctures. Voilà ce qui relève les fonctions d'un Consul , quand il gouverne la République ,

non dans des circonstances heureuses, mais décisives: Or jamais, PERES CONSCRIPTS, il n'y en eût qui le fussent tant que celles-ci.

VIII. J'ai toujours été pour la paix, & celle particulièrement qui se conserve entre les Citoyens m'a paru plus souhaitable qu'à personne ; car j'ai consacré tous mes talens & tous mes travaux, pour la Tribune, pour le Sénat, pour la défense de mes amis attaquez ; c'est de là, que me sont venus d'éclatans honneurs, des richesses honnêtes & de la dignité, si j'en ai quelqu'une.

Moi donc qui suis pour ainsi dire, nourri dans le sein de la paix, qui, quelque grandeur que je puisse avoir ; car je ne m'arroe rien, n'en aurois assurément aucune sans la paix dans la Patrie, je vais me hasarder à parler, mais je crains la manière dont vous recevrez ce que j'ai à dire ; cependant par cette vive ardeur que j'ai toujours eu de conserver & d'augmenter votre gloire, je vous prie & vous conjure, PERES CONSCRIPTS, s'il vous est pénible d'entendre ce qu'il n'est pas croyable, que Cicéron puisse dire, que vous l'écoutez sans vous offenser, & quoique ce puisse être ; que vous ne le rejettiez pas avant que je l'aye expliqué. Moi qui me suis si souvent déclaré le Conseiller & le partisan de la paix, je ne veux point qu'il

y ait de paix avec Antoine. Puisque je viens de passer l'endroit le plus périlleux de mon discours sans qu'on ait rien dit ; je vais poursuivre le reste , PERES CONSCRIPTS , avec beaucoup de confiance.

IX. Pourquoi donc ne veux-je point de paix ? Parce quelle est honteuse , parce qu'elle est dangereuse , parce qu'elle est impossible. Pendant que je vais développer ces trois chefs , je vous demande , PERES CONSCRIPTS , de m'écouter avec la complaisance que vous avez accoutumé d'avoir. Qu'y a-t-il de plus honteux soit pour les hommes en particulier , soit pour tout un Sénat, que l'inconstance, la légèreté, l'inquietude ? & quelle plus grande légèreté peut-il y avoir après que l'on a jugé non seulement par des paroles, mais par des decrets, qu'un homme est ennemi , que de vouloir tout-à-coup s'unir à lui par la paix ?

X. Car en décernant à Cesar des honneurs qui lui sont dûs à la vérité, mais si singuliers & si durables , uniquement parce qu'il a formé une armée contre Antoine , n'avez-vous pas jugé qu'Antoine étoit un ennemi ? Ne l'avez-vous pas encore reconnu pour tel , quand par votre decret, vous avez donné des loüanges publiques aux soldats vétérans qui avoient suivi Cesar, & ne jugiez-vous pas ennemi le même Antoine , quand vous avez promis des terres,

de l'argent & des exemptions à ces courageuses Legions , pour avoir abandonné celui qu' on appelloit Consul , & qui n'étoit qu'un ennemi.

XI. De plus , quand vous avez donné les loüanges les plus flateuses à Brutus , cet homme né , par une certaine destinée attachée à son nom , pour délivrer la République ; que vous en avez donné à son armée , qui soutient la guerre pour la liberté du Peuple Romain ; à la Gaule la plus utile & la plus fidele de vos Provinces , n'avez-vous pas jugé qu' Antoine étoit ennemi ? D'ailleurs , quand vous avez ordonné que les Consuls, ou séparément, ou tous deux ensemble, se mettroient en route pour la guerre , quelle guerre avons-nous , si Antoine n'est point ennemi ?

XII. Pourquoi donc Hirtius , cet homme intrépide , mon collegue & mon ami particulier , est-il parti malgré sa maladie & sa maigreur , sans que la foiblesse de son corps ait arrêté la vigueur de son courage ? Il a crû sans doute qu'il étoit juste , après avoir conservé sa vie par les vœux du Peuple Romain , de l'exposer au péril pour la liberté de ce même Peuple.

XIII. Mais de plus , quand vous avez ordonné qu'il se feroit des levées dans toute l'Italie , que vous avez supprimé toutes les exemptions , n'avez-vous pas reconnu



que vous aviez un ennemi ? Vous voyez dans Rome des Arsenaux , les Soldats avec leurs épées escortent le Consul , c'est lui qu'ils défendent en apparence , mais c'est nous réellement & en effet. Ils se font inscrire non - seulement sans peine , mais avec beaucoup de joye ; ils obéissent à vos ordres , & vous n'avez pas encore jugé qu'Antoine est un ennemi.

XIV. Mais nous avons envoyé des Députez : ah que je suis à plaindre ! moi qui toujours ai donné des loüanges au Sénat , d'être contraint de le reprendre. Pour qui , croyez-vous , PERES CONSCRIPTS , en envoyant ces Députez , que vous avez passé dans l'esprit du Peuple Romain ? Ne comprenez-vous pas , n'entendez-vous pas que l'on souhaite l'exécution de mon avis ; la veille un Sénat nombreux y consentoit , & le lendemain vous retombez dans la frivole espérance de la paix. Qu'il est honteux , quand les Legions envoient des Députez au Sénat , que le Sénat en envoie à Antoine. Ce n'est pourtant pas une députation , c'est une déclaration que la perte est assurée , s'il n'obéit au Sénat. Qu'importe ; on en pensera néanmoins défavantageusement ; tout le monde voit que les Députez sont envoyez , tout le monde ne sçait pas les clauses de leur commission.

XV. Vous devez donc conserver votre fermeté, votre gravité, votre constance; vous devez reprendre votre ancienne sévérité: puisque le Sénat n'est puissant qu'autant qu'il a de majesté, d'honneur, de gloire & de dignité. Il n'en a été privé que trop long-tems, mais alors pour des Citoyens opprimez, c'étoit une excuse triste, je l'avoue, mais juste. Aujourdui nous n'en avons point; nous semblions alors affranchis de la domination d'un Roi; mais ensuite nous étions tourmentez par les dissensions domestiques. Nous les avons écartées, mais il faut les détruire entièrement. Que si nous ne pouvons y réussir, (je dirai hardiment un mot digne d'un Sénateur & d'un Romain:) mourons pour y pouvoir réussir.

Car quelle honte seroit-ce pour la République, quel deshonneur, quelle tache de voir Antoine assis à la place du Consul, dire son avis dans le Sénat, sans parler des crimes innombrables qu'il a commis à Rome dans sa fonction de Consul, de ces sommes excessives qu'il a dissipées, de ces exiles qu'il a rappelés sans ordonnances, des subsides qu'il a vendus, des Provinces qu'il a soustraites à la domination du Peuple Romain, de ces Royaumes qu'il a donnez pour de l'argent, de ces Loix qu'il a par violence imposées,

de ces gens armez qu'il a postez pour assieger le Sénat , ou pour en interdire l'entrée ; sans parler , dis-je , de tout cela , ne faites-vous pas reflexion combien il seroit honteux & criminel d'admettre dans le Sénat un homme qui attaque Modene cette forte Colonie du Peuple Romain , qui assiege un general de l'Empire & un Consul désigné , qui ravage les terres , après que pour ces raisons il a tant de fois été regardé comme ennemi.

XVI. J'en ai dit assez sur ce qui est honteux , je vais parler maintenant du péril ; s'il faut moins l'éviter que la honte , il frappe néanmoins davantage les esprits de la plus grande partie des hommes.

Pourrez-vous donc avoir une paix bien sûre & bien affermie , quand vous verrez Antoine dans Rome , ou plutôt tous les Antoinés , à moins peut-être que vous ne méprisiez Lucius ? Pour moi, je ne méprise pas même Caius ; mais je prévois que Lucius sera le maître, car c'est ce Prêteur des trente-cinq Tribus , qui leur ôta le droit de suffrages par (1) la Loi qu'il avoit renduë

(1) *Par la Loi qu'il* les Magistrats désignez, *avoit renduë.* Cette Loi Cesar qui partoît pour la guerre des Parthes, pourroit désigner les Consuls avant son départ. Il désigna donc Hirtius & Panfa pour l'année pro-

pour partager avec Cefar la nomination des Magistrats ; c'est comme protecteur de l'Ordre des Chevaliers Romains , comme Protecteur des Tribuns militaires qui lui avoient érigé une statue , & comme Protecteur des Marchez où Janus préside à chaque bout , qu'il ôta (1) ce droit à tout le monde.

..XVII. O Dieux ! qui pourra soutenir l'autorité d'un tel homme , sur-tout après qu'il les aura tous conduits dans les terres qu'il leur assignera ? Qui jamais s'est vu le Patron de toutes les Tribus , des Chevaliers Romains , des Tribuns militaires ? Croyez-vous que l'autorité des Gracches ait jamais été jusqu'où s'étendra celle de ce Gladiateur ? Et je ne l'appelle pas de ce nom comme on a coutume de le donner figurément à son frere Antoine , mais comme il lui est véritablement donné par ceux qui parlent clairement & correctement Latin. Il se battit en Asie ; en qualité de Gladiateur , il tua Thrécide son compagnon & son ami ; comme ce misérable s'enfuoit , & reçut

chaîne ; & Décimus Brutus avec L. Plancus pour l'année suivante. Selon les Loix ordinaires on désignoit les Magistrats cinq mois avant qu'ils entraissent en exercice ,

afin que le peuple eût le tems d'examiner les raisons qu'il y auroit de leur donner l'exclusion.

(1) *Qu'il ôta ce droit à tout le monde.* Tout cet endroit est une ironie.

pourtant une playe profonde , la cicatrice le fait voir.

XVIII. Celui qui tuë son ami , que fera-t-il à son ennemi quand il en aura l'occasion ? Et s'il l'a fait pour se divertir , doutez-vous s'il le fera pour piller , s'il composera une décurie de scélerats , s'il inquiètera dans leurs terres les possesseurs , s'il rappellera les exilés ?

XIX. M. Antoine ne rassemblera-t-il pas auprès de lui par toutes sortes de voyes une multitude de Citoyens vicieux , & quand il n'y auroit que ceux qui l'accompagnent déjà , & ceux qui lui sont favorables , seront-ils en si petit nombre , sur-tout n'y ayant plus d'asile pour les gens de bien , & les méchans étant disposez à se joindre à lui au premier signal ? Pour moi j'appréhende fort que si dans ce tems-là nous prenons de mauvaises mesures , en peu de tems , il ne nous paroissent un trop grand nombre. Ce n'est pas que je ne souhaite la paix , mais je crains que l'on ne cache sous ce nom une véritable guerre. Si donc nous voulons jouir de la paix , il faut commencer par faire la guerre , & si nous ne la faisons pas , nous ne jouirons jamais de la paix. Il est de votre prudence , P E R E S CONSCRIPTS , de pénétrer très-loin dans l'avenir. Nous sommes ici postez comme en sentinelle pour rendre par notre vigi-

lance & par nos prévoyances , le Peuple Romain exempt d'allarmes. Il seroit honteux qu'une assemblée qui est le conseil de tout l'Univers , parut avoir manqué de conduite , sur-tout dans une affaire aussi claire & aussi aisée à décider.

XX. Avec les Consuls que nous avons , avec l'activité du Peuple Romain , avec l'union de toute l'Italie , avec nos Généraux , avec nos armées , la République ne peut courir aucun danger que par la faute du Sénat. Pour moi , je ne mollirai pas , j'avertirai , je crierai , j'en atteste toujours les Dieux & les hommes , je déclarerai ce que je pense , & je ferai paroître non seulement ma fidélité, ce qui sembleroit peut-être assez , mais ne suffiroit pas pour un Citoyen distingué; j'employerai donc aussi mes soins , mes conseils & ma vigilance.

XXI. J'ai achevé ce que j'avois à dire sur le péril , je vais prouver à présent que la paix ne peut se négocier , c'est le dernier chef de ce que j'ai avancé. Quelle paix premièrement peut-il y avoir d'Antoine avec le Sénat ? De quel front pourra-t-il vous envisager ; & vous , de quels yeux le verrez-vous ? Qui de vous ne haïra-t-il point ? Qui de vous ne le haïra ? De plus , bien d'autres que lui vous haïront & votre haine en aura bien d'autres encore pour objet. Ceux qui font le siège de Mo-

denes , ceux qui ont des corps de troupes dans les Gaules , qui sont prêt de nous écraser ; nous aimeront-ils jamais , ou les aimerons-nous ? Embrassera-t-il de bon cœur les Chevaliers Romains ? car ils n'ont pas déclaré leurs sentimens & leurs avis sur Antoine ; ils se sont tenus en grand nombre sur les degrez du Temple de la Concorde , d'où ils vous excitoient au recouvrement de la liberté. Ils ne respiroient que les armes , que l'habillement militaire , que la guerre enfin. Ils m'ont invité d'aller avec eux joindre l'assemblée du peuple.

XXII. Antoine les aimera-t-il ? Fera-t-il avec eux une paix sincere ? Que ne dirai-je pas du Peuple Romain , qui formant sur la place publique une multitude de monde , m'a par deux fois appelé dans son assemblée tout d'une voix & d'un même esprit , déclarant ses ardens desirs pour la liberté. Nous souhaitions autrefois , que le peuple suivît nos sentimens ; mais aujourd'hui nous l'avons pour chef. Quelle esperance donc peut-il y avoir que ceux qui assiegent Modene , qui attaquent le General & l'armée des Romains , puissent être en paix avec le peuple Romain ? Y seront-ils avec les villes municipales , dont on connoît si bien les dispositions par les Ordonnances qu'elles font, par les trou-

## 252 SEPTIÈME PHILIPPIQUE

pes qu'elles fournissent, par l'argent qu'elles promettent ; en sorte que Rome n'a besoin de tenir aucuns Magistrats dans toutes ces villes.

XXIII. Il faut par un décret du Sénat donner des loüanges aux peuples de (1) Fermo , qui les premiers ont promis de l'argent. Il faut répondre en termes honnêtes aux (2) Marrucins qui ont jugé dignes d'être notez de diffamation ; ceux qui se sont soustraits à l'enrollement dans les troupes. Voilà ce qui se fait aujourd'hui dans toute l'Italie. Ce sera sans doute quelque chose d'admirable que la paix d'Antoine avec eux , & d'eux avec lui. Quelle division pourroit être plus grande ? Or durant la division il ne peut y avoir de paix entre les Citoyens. Sans en rappeler ici beaucoup d'autres ; avec le Chevalier L. Vilidius , par exemple , cet homme des plus considérables & des plus vertueux, brave Citoyen que j'ai reconnu pendant mon Consulat , avoir veillé sur la conservation de ma vie , qui n'a pas exhorté seulement ses voisins à s'en passer , mais les a secouru de ses biens ; avec un tel homme , dis-je , dont le Sénat doit faire l'éloge par un decret, Antoine se recon-

(1) *Fermo*, Ville du Picenum. ples dans le Royaume de Naples.

(2) *Marrucins* , peu-



ciliera-t-il ? d'ailleurs quelle paix fera-t-il avec Cefar qui l'a chassé de Rome , avec Brutus qui l'a fait sortir des Gaules ?

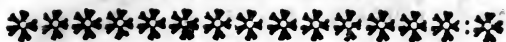
XXIV. Il s'apaisera fans doute , il s'adoucirra pour cette même Province qui l'a mis dehors & rejeté. Si vous ne le prévoyez, PERES CONSCRIPTS , vous verrez tout rempli de haines & de dissensions , sources ordinaires des guerres civiles ; ne fouhaitez donc point ce qui n'est pas possible , & prenez garde au nom des Dieux immortels , PERES CONSCRIPTS , que l'esperance de cette paix prochaine ne vous fasse perdre une paix solide & durable.

XXVI. A quoi tend tout ce discours ? car nous ne sçavons pas encore ce que les Députez ont fait. Mais déjà nous devons être alertes , empressez , préparez , armez dans le cœur , de crainte d'être seduits par un langage doux & suppliant , & de belles apparences de justice ; avant que de proposer quelque chose , il faut qu'il fasse tout ce qu'on lui ordonne , tout ce qu'on lui déclare , qu'il cesse d'attaquer Brutus & son armée , de ravager les Villes & les Campagnes des Gaules ; qu'il donne aux Députez la liberté d'aller vers Brutus , qu'il ramene son armée en deça du Rubicon & ne l'aproche de Rome qu'à la distance de deux cens mille qu'il se mette sous la puissance du Sénat & du peuple

Romain , s'il remplit ces conditions nous serons entierement libre de délibérer , s'il n'obéit point au Sénat , ce ne sera point le Sénat qui lui aura déclaré la guerre , c'est lui qui la déclare au peuple Romain.

XXVII. Mais je vous avertis , PERES CONSCRIPTS , qu'il s'agit de notre liberté qui vous est précieuse , de la vie , de la fortune de tous les gens de bien ; voilà depuis long-tems les objets de la violente cupidité d'Antoine , & de sa cruauté barbare. Il y va de votre autorité qui devient à rien. Si dès-à-présent vous ne retenez enchaînée cette bête feroce , prenez garde à la lâcher quand vous l'aurez enfermée & reserrée. Et vous , Panfa , je vous avertis , quoique je n'aye pas autant de prudence que vous , qui en avez beaucoup ; mais dans les grandes tempêtes les plus habiles Pilotes sont d'ordinaire avertis par les Nautoniers , ne souffrez pas que vos admirables préparatifs retombent dans l'inutilité ; vous êtes dans des conjonctures plus favorables que n'en a jamais eu personne. Avec cette fermeté dans les Sénateurs , avec cet inclination dans les Chevaliers , avec cet ardeur dans le peuple Romain , vous pouvez pour jamais affranchir la République & de périls & d'allarmes.

A l'égard des choses dont vous avez fait le rapport , je suis de l'avis de P. Servilius.



CINQUANTE-TROISIE'ME ORAISON.

HUITIE'ME PHILIPPIQUE.

CONTRE M. ANTOINE.

SOMMAIRE.

L'an de Rome 709. L'an de Ciceron 63.

*Servius Sulpitius l'un des Députez étant mort en chemin, les deux autres L. Pison & L. Philippus rapporterent au Sénat de la part d'Antoine des propositions qui n'étoient pas tolerables. Alors le Sénat déclara la guerre contre Antoine ; mais conformément à l'opinion de quelques-uns des délibérans, il aima mieux dans le Decret employer le terme de trouble civil ou de révolte, que celui de guerre. Ciceron s'éleve ici contre ce terme dont le Sénat se servoit avec trop de clemence contre un homme qui refusoit de lui obéir, & continuoit d'assiéger*

*Modene comme auparavant.*

*Ensuite il se plaint du Sénateur Calenus, qui parloit toujours de la paix dont il faisoit voir les avantages en combattant les interêts des Marseillois. En même tems Cicéron se porte pour accusateur de ceux qui avoient été d'avis que l'on envoyât des Députez une seconde fois vers Antoine; il reproche à Pison & à Philippus d'avoir rapporté les propositions d'Antoine plutôt comme ses Députez propres, que comme ceux du Sénat; il opine qu'il faut donner à ceux qui sont avec Antoine la liberté de revenir jusqu'aux Ides de Mars, & de ne lui point renvoyer d'autres personnes que son ami Calenus. Ce discours est prononcé dans le Sénat où Cicéron commence par adresser la parole à Panfa Consul.*

I. **L'**AFFAIRE dont il s'agit, ô Panfa, fut traitée hyer plus confusement qu'il ne convenoit au commencement de votre Consulat, & vous n'avez pas, comme semble, trop bien combattu contre la fermeté

fermeté de ceux à qui vous ne cedeز pas ordinairement : Le Sénat fit paroître autant de courage qu'il a coutume d'en avoir ; tout le monde voyoit bien que l'on ne pouvoit en effet éviter la guerre ; quelques-uns crurent qu'il n'en falloit pas admettre le terme , & dans le partage des opinions vous témoignâtes avoir du penchant pour les voyes de la douceur. Ainsi votre avis l'emporta sur le mien pour une expression qu'on trouva trop rude. Le celebre L. Cesar l'ayant retranchée , son sentiment prévalut , & dans sa façon de s'exprimer il y eût moins de force qu'il n'y en avoit dans sa pensée , quoi qu'avant que d'opiner il se fut excusé sur sa qualité de parent. Sous mon Consulat quand le mary de sa sœur mourut , il avoit fait la même chose qu'il a faite en ce tems-ci quand le fils est mort , afin de pouvoir en même tems prendre part à la douleur de sa sœur , & veiller à la sûreté de la République.

II. Cependant PERES CONSCRIPTS, L. Cesar vous a , pour ainsi dire , avertis de ne pas suivre son sentiment quand il vous a dit qu'il auroit été d'un autre avis & plus digne de la Patrie , si la proximité du sang ne l'en avoit empêché. C'est donc parce qu'il étoit Oncle , êtes vous aussi tous des Oncles pour avoir suivi son opinion ? Mais surquoi la difficulté rouloit elle ? Ils

croyoient que dans le Decret il ne falloit pas mettre le terme de *guerre*, & vouloient plutôt que l'on mit le terme de *révolte*. C'étoit ignorer non-seulement la chose; mais l'expression, puisqu'il peut y avoir une guerre sans révolte, & qu'il n'y a point de révolte sans guerre.

III. Car une révolte, quest-ce autre chose qu'un si grand trouble qu'il produit encore plus de frayeur que la guerre; aussi nos ancêtres ne donnoient le nom de révolte qu'aux troubles de l'Italie & aux troubles des Gaules, parce que les uns étoient domestiques, & les autres les plus voisins. On peut juger qu'une révolte est quelque chose de plus important qu'une guerre, en ce que dans une guerre les exemptions ont toujours lieu, & qu'elles ne l'ont plus dans une révolte; en sorte, comme j'ai déjà dit, qu'une guerre peut être sans révolte; mais qu'une révolte ne peut être sans guerre.

IV. Comme il n'y a point de milieu entre la guerre & la paix, il faut nécessairement que si la révolte n'est pas une guerre, elle soit une paix. Peut-on rien dire & rien imaginer de plus absurde; mais c'est trop s'arrêter sur un terme, examinons plutôt la chose, qui quelquefois, PERES CONSCRIPTS, a coutume de devenir plus fâcheuse qu'un simple mot.

Si nous ne voulons pas que ceci paroisse une guerre, quel pouvoir donnons nous donc aux Villes municipales & aux Colonies pour chasser Antoine, pour lever des Soldats sans violence, sans taxe, de bon cœur & de bon gré; pour promettre de l'argent au nom de la République? Car si l'on retranche le terme de guerre, on retranche aussi les soins & l'attachement des Villes municipales. Si nous nous refroidissons, il faut nécessairement que l'unanimité du peuple Romain qui entre si bien dans la cause, se rallentisse & s'affoiblisse.

V. Mais que dire encore, on attaque Brutus, n'est-ce point une guerre? on assiege Modene, n'en est-ce pas une non plus? On ravage les Gaules, qu'elle paix plus évidente? Qui pourroit dire que ce soit une guerre, quand nous envoyons à la tête d'une armée un homme plein de valeur, qui nonobstant une longue & cruelle maladie, ne croit pas qu'il puisse avoir aucune excuse, lorsqu'il est appelé pour secourir la République. Pour C. Cesar il n'a point attendu nos Ordonnances, cette promptitude convenoit à son âge, & de son propre mouvement, il a commencé la guerre contre Antoine, car ce n'étoit pas encore l'occasion de rien ordonner; mais s'il avoit laissé passer le tems d'en venir aux hostilités, il voyoit bien qu'il n'y au-

roit plus eu d'Ordonnance à faire, après la ruine de la République.

VI. Les armées des uns & des autres sont donc maintenant en paix ; ce n'étoit donc point un ennemi que celui dont Hirtius a chassé de Clatene (1) la garnison : ce n'est point un ennemi, qui les armes à la main arrête un Consul, qui en attaque un autre désigné ; ce n'est point un langage qui rallentit les hostilités ni la guerre que ce que Panfa peu auparavant nous a lû dans une Lettre de son Collegue. *J'ai chassé la garnison, je suis maître de Clatene, sa Cavalerie a pris la fuite, on a livré combat, & quelques-uns ont été tués.* Fut-il jamais une paix mieux établie. On a ordonné des levées dans toute l'Italie, on a fait cesser les exemptions, on prend demain les habillemens de guerre, & le Consul a dit qu'il étoit sur le point de partir avec du secours,

VII. N'est-ce donc pas là une guerre ? C'en est une plus grande qu'il n'y en eut jamais. Dans les autres, surtout dans les guerres civiles l'intérêt de la République faisoit le sujet de la contestation : Sylla disputoit avec Sulpicius (2) sur la justice des

(1) *Clatene*. Ville du Picenum, aujourd'hui Flaviano. C'étoit un Tribun du peuple très-zélé pour la justice, il fut tué par ordre de Sylla.

[ 2 ] *Avec Sulpicius*.



Loix que Sylla disoit être établies par violence. Cinna disputoit avec (1) Octavius sur les suffrages donnez par les Citoyens nouveaux. Sylla se déclara contre Marius & Carbon, pour ne pas laisser la domination entre les mains du bas peuple, & pour venger la mort cruelle des Citoyens les plus illustres. Toutes ces guerres ont pris leurs sources dans les differens interêts de la République, on ne peut en dire autant de la guerre civile qui se prépare, j'en ignore la cause, & j'en veux éviter les suites.

VIII. C'est aujourd'hui la cinquième des guerres civiles qui sont toutes arrivées de notre tems, celle d'apresent n'est pas fondée sur une division entre les Citoyens; mais elle arrive lors qu'ils sont plus unis de sentimens qu'ils ne l'ont jamais été. Tous veulent, tous defendent, tous pensent la même chose, quand je dis tous, j'excepte ceux que personne ne croit dignes de la Patrie. Sur quoi donc roule le sujet de la guerre dont il s'agit? c'est pour dé-

(1) *Avec Octavius.* Il étant rentré dans la Ville fut Consul l'an de Rome avec Marius, les armes 667. & il eut pour Colle- à la main; Octavius fut gue Cinna qu'il fit chas- tué dans son Consulat ser de Rome à cause des avec la meilleure partie Loix pernicieuses qu'il de la Noblesse. établissoit; mais Cinna

fendre les Temples des Dieux immortels, les murs, les domiciles, les maisons du peuple Romain, les Dieux Penates, les Autels, les Foyers, les Tombeaux de nos peres, les Loix, les Ordonnances, notre liberté; nos femmes, nos enfans, notre Patrie. C'est contre tous ces objets qu'Antoine forme ses entreprises, c'est ce qu'il attaque pour tout troubler, pour tout renverser, pour se persuader que l'objet de la guerre est de piller la République, pour dissiper tous nos biens ou les partager à des Parricides.

IX. Ce qu'il y a de plus funeste dans ces deux principes de guerre si differens, c'est qu'il promet premierement nos maisons à ses voleurs, car il les assure qu'il fera la distribution de Rome, ensuite qu'il les menera dans tous les quartiers qu'ils voudront tous les Caphons, tous les Saxas, toutes les autres pestes publiques qui sont à sa suite se destinent les plus belles maisons, les jardins ou de Tusculum ou d'Albanum: les hommes même les plus rustiques, si toutefois on peut donner le nom d'hommes à de tels animaux, élèvent leurs esperances jusqu'aux bains de Pouzolles. Antoine a donc bien de quoi promettre à ses adherans, & nous, avons nous quelque chose de semblable? Ce que les Dieux nous réservent est beaucoup

meilleur, car nous travaillons pour que personne désormais n'ait de pareilles promesses à faire. Je le dis malgré moi ; mais il le faut dire , la vente publique des biens de César , PERES CONSCRIPTS , anime l'esperance & l'audace d'un grand nombre de scelerats , ils ont vû que de pauvres ils devenoient riches tout à coup , ainsi ceux qui sont prêts d'absorber nos biens qu'Antoine leur a promis à tous , voudroient voir cette pique des encheres toujours plantée.

X. Et nous que promettons nous à nos armées ? Des biens beaucoup plus considérables & plus solides. La récompense promise aux crimes n'est pas moins pernicieuse à ceux qui l'attendent qu'à ceux qui la promettent. Pour nous , nous promettons la liberté , l'autorité , les Loix , la justice , l'empire de l'univers , la dignité , la paix , le repos. Les promesses d'Antoine sont ensanglantées , cruelles , criminelles , détestées des Dieux & des hommes , passageres & sans fruit : les nôtres au contraire sont honorables , pures , glorieuses , pleines de joyes , pleines de vertus.

XI. Ici (1) Q. Fufius homme brave &

(1) Ici Q. Fufius. Ciceron dans cette Oraison ci l'appelle tantôt Fufius & tantôt Calenus , c'é-

toit un Tribun du peuple très-étourdi. Selon Ciceron qui fait estime de son pere , & le blâme

vigilant, & d'ailleurs mon ami nous rappelle tous les avantages de la paix, comme si supposé qu'il fallut en faire l'éloge, je ne le pourrois pas faire aussi aisément. N'ai-je donc parlé pour la paix qu'une seule fois ? n'ai-je donc pas travaillé toujours pour la tranquillité publique, plus avantageuse encore pour moi que pour tout ce qu'il y a de gens de bien. A quoi se seroient employez mes talens sans les affaires du Barreau, sans les Loix, sans les jugemens. Que deviennent ces exercices quand la paix entre les Citoyens est rompue ?

XII. Mais quoi Calenus vous donnez donc le nom de paix à la servitude, nos peres ne vouloient pas seulement prendre les armes pour être libres, mais pour être maîtres : & vous au contraire, vous croyez qu'il faut mettre les armes bas pour être esclaves. Pour quel plus juste sujet peut-on faire la guerre que pour repousser la servitude, quand même le maître que l'on auroit ne seroit pas fâcheux & difficile, n'est-ce pas un grand malheur qu'il puisse l'être quand il voudra ? De plus les autres

lui de son inclination encore dans l'habitude pour Antoine, de sa de s'opposer à toutes les haine pour les deux Brutus, & de sa dureté pour opinions des gens de bien. les Marseillois, il étoit

guerres

guerres peuvent s'entreprendre avec justice, mais celle-ci c'est avec nécessité. Peut être néanmoins croyez vous que vous n'y êtes pas intéressé, parce que vous espérez partager avec Antoine la domination, & c'est en quoi vous avez un double tort. Premièrement de préférer votre intérêt personnel à celui du public; & d'ailleurs de ce que vous imaginez dans la domination quelque chose de solide & d'agréable. Si vous en avez jusqu'ici tiré quelque profit, vous n'en profiterez pas toujours.

XIII. Je me souviens des plaintes que vous faisiez d'Antoine ordinairement; que pensez-vous pouvoir faire de ce brutal? Mais vous êtes un homme, dites-vous, qui n'avez jamais souhaité que la paix; qui voudriez voir tous les Citoyens heureux. C'est un langage tout-à-fait honnête, mais c'est supposé que ces Citoyens fussent tous gens de bien & utiles à la République. Si vous voulez au contraire voir heureux des gens qui sont Citoyens par leur naissance, mais qui sont ennemis par leur volonté, quelle différence y a-t-il entre eux & vous? Votre pere avec qui durant ma jeunesse, j'étois en commerce sur la fin de ses jours, étoit un homme sage & solide; il avoit coutume de mettre au dessus de tous les autres

Citoyens, Scipion Nazica, pour avoir tué Tib. Gracchus, & parce qu'il croyoit que par son courage, par son jugement & par la grandeur d'ame il avoit délivré la République.

XIV. D'ailleurs avons nous reçu de nos peres d'autres leçons? Si vous aviez vécu dans ces tems-là, vous n'auriez donc pas regardé comme Citoyen celui qui ne les vouloit pas sauver tous. Quand le Consul (1) L. Opimius parla pour les intérêts de la République, on jugea qu'il en prendroit la défense & qu'il la défendrait par les armes comme le Senat par ses Decrets. L'auriez, vous alors regardé comme un Citoyen cruel & temeraire; ou Q. Metellus (2) aussi dont les quatre fils ont été Consuls, ou P. Lentulus (3) Prince du Sénat (4) & quantité d'autres

(1) *L. Opimius*. Ce Consul l'an de Rome 634. fit mourir le Consul Fulvius & C. Gracchus, ayant pris les armes par ordre du Sénat.

(2) *Q. Metellus*. C'est celui qui fut surnommé le Macedonien, après qu'il eût vaincu le faux Philippe & l'eût fait marcher devant son Char quand il triompha.

(3) *P. Lentulus*. Il prit aussi les armes contre C. Gracchus.

(4) *Prince du Sénat*. C'étoit celui qui dans la lecture que le Censeur faisoit des Sénateurs, étoit nommé le premier, & quand une fois il avoit eu cette primauté il l'a retenoit tant qu'il vivoit, même sous les autres Censeurs, & l'on n'en pouvoit nommer

personnages distinguez qui poursuivirent en armes Gracchus sur le Mont Aventin avec le Consul Opimius. Lentulus reçût à ce combat une blessure considerable, Gracchus y fut tué, & M. Fulvius le Consulaire avec ses deux jeunes fils.

XV. Tous ces gens là sont donc condamnables, car ils ne voulurent pas que tous les Citoyens fussent heureux. Venons à des événemens plus récents: le Sénat donna la République à défendre aux Consuls C. Marius & L. Valerius: L. Saturninus (1) Tribun du peuple, & Glaucia Prêteur furent tuez; ce jour là les Scaurus, les Metellus, les Claudius, les Catulus, les Scevola, les Crassus prirent tous les armes. Croyez vous que ces Consuls, & que tous ces grands hommes soient à blâmer? J'ai voulu la perte de Catilina, vous qui voulez sauver tout le monde, auriez vous voulu le sauver; voici la difference qu'il y a, Calenus, entre votre sentiment & le mien. Je ne veux pas qu'un Citoyen fasse rien qui merite qu'on lui ôte la vie,

un autre qu'après sa mort, cet honneur ne se conféroit qu'à un Sénateur ou à un Censorim.

(1) *Saturninus*. On a déjà dit en plus d'un en-

droit que ce Tribun séditieux fut tué avec le Prêteur Glaucia pour avoir pris trop ardemment les intérêts du peuple.

& vous, quand il le fait, vous croyez qu'il faut la lui conserver. Lorsqu'il y a dans le corps quelque chose de nuisible aux autres parties, nous souffrons que l'on y mette le fer & le feu, afin qu'un membre seul perisse plutôt que le corps entier: de même dans le corps de la République pour la conserver saine & entiere, il faut couper ce qu'il y a de corrompu.

XVI. Ce langage est bien dur, dites vous; mais c'en est un bien plus dur encore, sauvons les méchans, les scelerats, les impies, exterminons les honnêtes gens, les innocens, les bons, toute la République. J'avouë, Q. Fufius, que dans un seul homme vous avez vû bien plus de qualitez que moi. J'ai pris Clodius pour un Citoyen pernecieux, scelerat, impie, débauché, méchant, audacieux, vous, au contraire, vous l'avez trouvé juste, temperant, innocent, modeste, cher & précieux à la Patrie; j'avouë qu'en lui seul vous avez vû bien des choses, & que je me suis bien trompé: car il n'est pas vrai, comme vous le dites, que j'aye coutume de m'emporter toujours contre vous. Je conviens que j'agis avec beaucoup de vivacité; mais je nie que je le fasse avec colere. Je n'ai pas coutume de m'irriter indiscretement contre mes amis, pas même quand ils le meriteroient.



XVII. Je puis avoir des sentimens differens des vôtres, sans user de paroles outrageuses, mais je ne le puis sans avoir le cœur affligé. La contestation entre vous & moi n'est qu'une bagatelle, je suis pour Brutus, & vous pour Antoine. Je veux conserver une Colonie du peuple Romain, & vous travaillez à la détruire; pouvez vous le nier quand vous apportez tous les retardemens capables d'affoiblir Brutus & de mettre Antoine en meilleur état? Jusqu'à quand direz vous que vous souhaitez la paix? Tout est en mouvement, on a fait partir toutes les machines de guerre, on s'attaque vigoureusement, nous avons envoyé trois principaux Citoyens de Rome pour y apporter remede. Antoine les a meprisés, rejettez, refusez, & vous, continuez cependant d'être son fidelle défenseur.

XVIII. Et pour paroître un Sénateur plus fervent, il nie qu'il doive être ami d'Antoine, qui lui étant redevable de beaucoup de services, l'a cité néanmoins en jugement. Voyez combien il aime la Patrie, il est ennemi d'Antoine, & néanmoins il le défend pour faire plaisir à la République. Pour moi, Fusius, je ne vous entend pas de sang froid quand je vous vois si severe envers les peuples de Marseille, jusqu'à quand attaquerez vous cette

Ville ; la guerre n'est-elle point encore finie par un triomphe qui nous rend maître d'une Place sans laquelle on n'auroit pû conquerir les Nations au-delà des Alpes ? Le peuple Romain en a gemi dans le tems : car quoique chacun eut ses propres chagrins pour ses affaires particulieres , il n'y avoit pourtant pas de Citoyen qui regardât comme étrangers les malheurs d'une Ville aussi dévouée.

XIX. Cesar lui-même qui s'étoit beaucoup animé contre ces peuples , diminuoit de jour en jour quelque chose de son ressentiment par égard à la constance & à la fidelité singuliere des Marseillois , & cette Ville , après toutes ses calamitez , ne peut rassasier votre colere. Vous direz peut-être encore que je m'emporte , je dis tout cela sans m'irriter comme tout le reste ; mais non pourtant sans m'affliger. Je ne croi pas que Marseille ait pour ennemis quiconque est ami de Rome , je ne puis imaginer, Calenus, quelle est votre raison ; nous ne pouvions auparavant vous détourner d'être populaire , & nous ne pouvons aujourd'hui vous prier assez pour l'être. Ne voilà que trop parler à Fufius , le tout sans haine , mais rien sans douleur , après qu'il a porté si modérément les plaintes de son gendre , ( 1 ) il por-

( 1 ) *De son gendre.* Il étoit beau-pere de C. Pansa Consul.

tera patiemment celles d'un ami.

XX. Je viens aux autres Consulaires dont il n'y a pas un, (je le dis avec fondement) qui n'ait avec moi quelque liaison d'amitié, les uns plus les autres moins; mais pas un seul qui n'en ait. Que le jour d'hier, (je parle aux Consulaires,) fut honteux pour nous, enverra-t-on encore des Députez, engageroient-ils Antoine à faire une Treve après qu'en la présence des Députez & du Consul il a fait insulter Modene par ses machines? Il montrait aux Députez ses travaux & ses provisions, & l'attaque contre la Ville n'a pas cessé d'un moment tant que les Députez ont été presens. Députer encore vers un tel homme, & pourquoi? Est-ce afin d'être encore plus effrayez après leur retour?

XXI. Quoi qu'auparavant je ne fusse pas d'avis qu'on en envoyât, je me consolais néanmoins à penser que puisqu'ils étoient revenus d'auprès d'Antoine, qui les avoit meprisez & rejettez; que puis qu'ils avoient dit au Sénat que non-seulement il n'étoit point sorti des Gaules, comme nous avions cru; mais ne s'étoit pas même éloigné de Modene; qu'ils n'avoient pas eu la liberté d'aller vers Brutus, je me consolais, dis-je, qu'au moins, enflamez par la haine, excitez par le dépit, nous assisterions Brutus, & d'armes, & de

chevaux , & d'hommes ; mais après avoir vû non-seulement l'audace & l'injustice d'Antoine , mais son insolence & sa fierté , nous sommes devenus plus froids & plus languissans.

XXII. Plût aux Dieux que L. Cesar se portât bien , & que Servius Sulpicius (1) vécût. L'affaire se traiteroit avec plus de succès par trois , qu'elle n'est aujourd'hui traitée par un seul. Je le dis avec plus de douleur que de reproche. Nous sommes abandonnez , P E R E S C O N S C R I P T S , abandonnez par nos principaux Citoyens ; mais comme je l'ai déjà dit souvent , dans un si grand péril , ceux dont les sentimens seront justes & fermes , seront autant de Consulaires. Les Députez à leur retour au lieu de nous augmenter le courage , n'ont fait que redoubler nos allarmes ; mais ne m'ont inspiré nulle crainte , quoi qu'ils jugent favorablement de celui vers qui on les avoit envoyez , & qui les a chargez de ses commissions.

XXIII. O Dieux immortels qu'est devenue cette vigueur intrépide de nos ancêtres. C. Popilius (2) ayant été député

(1) *Servius Sulpitius* commission.

vécût. On sçait le mérite de ce Romain Consul ; il étoit un des trois Députez & mourut dans l'exercice de sa

(2) *C. Popilius*. Il fut deux fois Consul , c'étoit un esprit fier & d'un extérieur grave.

par nos peres vers le Roy Antiochus, & lui ayant déclaré que les intentions du Sénat étoient qu'il s'éloignât d'Alexandrie qu'il assiégeoit. Comme ce Prince vouloit differer, Popilius avec sa baguette, fit un cercle autour de ce Prince qui étoit debout, & lui dit qu'il ne retourneroit rendre compte au Sénat de sa Commission, qu'après qu'Antiochus auroit donné sa réponse avant que de sortir de ce cercle. Conduite admirable de ce Romain, qui seul representoit le Sénat & le pouvoir de la République. Quiconque ne lui obéit pas, merite qu'on rejette les commissions, & qu'on le rejette lui-même.

XXIV. Accepterois-je les ordres d'un homme qui mépriseroit ceux du Sénat ? Ou croirois-je quelque chose de commun entre les Sénateurs & celui qui, malgré le commandement du Sénat, assiégeroit le Général du Peuple Romain ? Mais quelles sont ses Commissions ? Avec quelle arrogance, avec quelle extravagance, avec quelle impudence les donne-t-il ? Pourquoi les donner à nos Députés ? Puisqu'il nous envoyoit Cotyla, cet ancien Edile, le soutien & le refuge de ses misérables amis. Je ne sçai s'il n'étoit point encore Edile, lorsqu'Antoine lui fit donner les étrivieres pendant un repas.

XXV. Mais que ces propositions sont

modestes : Après les avoir lûs , PERES CONSCRIPTS , il faut que nous soyons bien durs pour lui rien refuser. Voici comme il parle : *Je remets l'une & l'autre Province : Je congédie mon Armée , & je ne refuse point de vivre en particulier.* Il semble que par ces paroles il rentre en lui-même. *J'oublie tout : je me reconcilie.* Mais qu'ajoute-t-il ? *Si vous donnez les dépouilles & les terres à mes six Légions , à mes Cavaliers , à ma cohorte Prétorienne ;* il demande des récompenses pour ceux dont il ne sçauroit demander le pardon , sans passer pour le plus effronté de tous les hommes. Il ajoute encore : *Et que ceux à qui , conjointement avec Dolabella , il a donné des Terres , les conservent.* Ce sont les Terres de la Campanie & du Leontini , que nos Ancêtres regardoient comme les deux ressources de nos provisions.

XXVI. Il a soin de ses Comédiens , de ses Joieurs , de ses Courtiers de débauche. Il a soin de Caphonius & de Saxa , Centurions entreprenans & robustes , qu'il a placez dans ses Troupes de Comédiens & de Comédiennes. Il demande encore que l'on confirme les Ordonnances de son Collegue & de lui , touchant leurs Mémoires & leurs signatures. De quoi s'inquiète-t-il ? Est-ce pour s'approprier ce que chacun peut avoir acheté , si celui qui l'a vendu le possède encore : & que l'on ne touche point aux comptes qui sont au

*Temple de la terre ; c'est-à-dire , que les (1) soixante-dix millions ne soient point restituez. Que l'on n'impute point à fraude aux Septenvirs ce qu'ils ont fait. C'est sans doute un avertissement de Nucula. Peut être craignoit-il de perdre un si grand nombre de créatures : car il veut que l'on ait soin de ceux qui sont avec lui , quelque chose qu'ils aient pû faire contre les Loix. Il songe à Musterla & à Tiron. Il ne songe à rien pour lui-même.*

XXVII. Car qu'est-ce qu'il a jamais fait de mal ? A-t-il touché seulement aux Finances publiques ? A-t-il tué quelqu'un ? A-t-il eu des gens armés avec lui ? Mais sont-ce là des sujets pour s'en soucier ? Il demande que (2) sa Loi qui concerne les Juges , ne soit point abrogée. S'il l'obtient , qu'aura-t-il à craindre ? Sera-ce que Cydus, Lyfiade, Curius ne condamnent quelqu'un des siens ? Mais il ne nous charge pas de trop de commissions , il se modere & se relâche. Je demande , dit-il , la Gaule Transalpine : Je remets la Gaule Romaine ; c'est-à-dire , qu'il aime mieux être en repos. Avec mes six Légions , dit-il , recrutées par l'Armée de Brutus , & non de ses Troupes , & qu'il les possède aussi long-

(1) Soixante-dix millions. Le texte porte sept fois mille fois cent mille sesterces.

(1) Que sa Loi. C'est

cette troisième Classe de Juges très-subalternes par leur état , qu'il avoit établis & pris de la populace.

*tems que Brutus & Cassius , que les Consuls & les Proconsuls conserveront leurs Provinces.* Dans les Comices tenus par Antoine, son frere Lucius ( car c'est l'année qu'il postule ) a déjà été refusé. Pour ce qui est de lui-même , il demande de garder la Gaule Transalpine pendant cinq ans. La Loi de César & la vôtre même le deffendent. Et vous dites après cela que vous soutenez les Actes de César.

XXVIII. Est-il possible que vous L. Pison, & vous L. Philippus, les premiers Citoyens de Rome, vous ayez pû, je ne dis pas souffrir d'un esprit patient, mais entendre de telles propositions? Je soupçonne que certaine crainte vous a retenus; vous ne l'avez abordé, ni comme Députés, ni comme Consulaires, & vous n'avez pû soutenir, ni votre Dignité, ni celle de la République. Cependant, je ne sçai comment, par une certaine prudence dont je ne me crois pas capable, vous n'êtes pas revenus trop irrités. Quoiqu'à des hommes aussi distinguez que vous, à des Députez du Peuple Romain, Antoine ne vous ait fait honneur en nulle maniere. Quels honneurs n'avons-nous point faits à son Député Cotyla? il n'avoit pas droit que les Portes de Rome lui fussent ouvertes, & nous lui avons ouvert ce Temple, nous lui avons donné l'entrée au Sénat. Il recueil-



loit hier sur ses tablettes tous nos sentimens & toutes nos paroles, & les fauteurs au mépris de leur dignité se faisoient valloir auprès de lui par les distinctions les plus honorables.

XXIX. O Dieux immortels ! qu'il y a de grandeur à soutenir dans la République le personnage d'un homme à la tête des autres, & qui ne doit pas seulement avoir égard à ce que pensent les Citoyens, mais à ce qu'ils voyent. Recevoir en sa maison le Député d'un ennemi, le faire entrer dans sa chambre, & même le reconduire, c'est le caractère d'un homme plus occupé de sa peur que de sa dignité. Qu'y a-t-il donc à craindre ? car si l'on en vient aux dernières extrêmités, la liberté reste au vainqueur, & la mort s'offre aux vaincus. L'une est à souhaiter, & personne ne peut échaper à l'autre. La crainte de mourir est honteuse, & pire que tout genre de mort.

XXX. Car je ne sçaurois me persuader que personne puisse porter envie à la constance & au zèle de qui que ce soit, ni souffrir avec peine que l'on donne au Sénat & au Peuple Romain les preuves d'un perpétuel dévouement à secourir la République. Nous devrions tous le faire, & c'étoit non seulement parmi nos anciens, mais récemment encore, la louange exquise que l'on

donnoit aux Consulaires , de veiller , de s'encourager , de toujours penser , de toujours faire , de toujours dire quelque chose pour l'intérêt des la Patrie.

XXXI. Je me souviens , PERES CONSCRIPTS , que l'Augure Q. Scévola , durant la guerre des Marses , malgré son grand âge , & sa santé toute ruinée , chaque jour , au lever de l'aurore , donnoit à tout le monde la liberté de venir en sa maison , & que dans tout le cours de cette guerre , personne ne le surprit encore au lit. Tout vieux & tout foible qu'il étoit , il venoit le premier au Sénat. Je voudrois de tout mon cœur que cette vigilance fût imitée par ceux qui le devroient faire , & que d'ailleurs on ne portât point envie aux peines que les autres se donnent.

XXXII. Puisque depuis six ans , PERES CONSCRIPTS , nous avons repris l'espérance de recouvrer la liberté , & que nous avons supporté l'esclavage plus long-tems que des esclaves vertueux & vigilans n'ont coutume de le souffrir ; quelles attentions , quels soins , quels travaux devons-nous refuser pour rendre libre le Peuple Romain ? J'avouë , PERES CONSCRIPTS , que ceux qui ont l'honneur de délibérer dans le Sénat , ont coutume d'être en robe longue quand toute la Ville est en habit de guerre. J'ai résolu pourtant dans ces af-

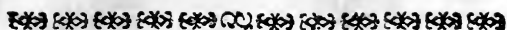
freuses conjonctures & dans ces agitations publiques , de n'être point autrement habillé que le reste des Citoyens : car nous qui sommes Consulaires , nous ne nous conduisons pas dans la guerre présente d'une façon à laisser voir patiemment au peuple Romain les marques de nos dignitez , puisque la timidité fait perdre à une partie de nous le souvenir des bienfaits qu'il a reçûs ; & qu'une autre partie est tellement aliénée de la Patrie , qu'elle fait gloire d'être favorable à l'ennemi , jusqu'à souffrir aisément qu'il ait méprisé & raillé nos Députés , tandis qu'ils veulent que le Député d'Antoine soit honoré : car ils soutiennent qu'il ne falloit point empêcher son Député de retourner vers lui , & dans leur manière de le recevoir , ils réformoient mon avis. Je suivrai leurs intentions. Que (1) Varius retourne à son Général , mais à condition qu'il ne reviendra jamais à Rome. A l'égard des autres , s'ils se départent de leurs fautes , & qu'ils rentrent en grace avec la République , je croi qu'il faut leur accorder le pardon & l'impunité.

XXXIII. C'est pour toutes ces raisons que pour ceux du parti d'Antoine , qui avant les prochaines Ides de Mars auront mis bas les armes , & se seront rendus , ou vers les deux Consuls Hirtius & Panfa , ou

(1) *Varius*. C'est le même que Coryla.

280 HUITIÈME PHILIPPIQUE  
vers D. Brutus Général & Consul désigné ,  
ou vers C. César , mon sentiment est qu'il  
ne leur soit point imputé comme un crime  
d'avoir été dans les intérêts d'Antoine. Si  
quelqu'un de ceux qui sont avec lui , fait  
quelque chose qui paroisse digne de ré-  
compense & d'honneur , que les Consuls  
Hirtius & Pansa fassent au Sénat leur rap-  
port de ce qu'il merite : Si quelqu'un ,  
excepté Varius , étoit parti pour aller trou-  
ver Antoine , après ce Decret rendu , le  
Sénat jugera qu'il a contrevenu aux ordres  
de la République.





CINQUANTE-QUATRIÈME ORAISON.  
NEUVIÈME PHILIPPIQUE  
CONTRE MARC-ANTOINE.

L'an de Rome 709. L'an de Ciceron 63.

S O M M A I R E.

*Le Consul Pansa faisant son rapport sur les honneurs qu'il falloit décerner à Sulpitius après sa mort arrivée proche du Camp d'Antoine dans sa Députation avec Pison & Philippus, Servilius en disant son avis, opina qu'on lui dressât un Tombeau, aux frais du Tresor public, mais non une Statuë, parce que l'on n'en érigeoit qu'à ceux qui étoient morts dans l'exercice même de leur Députation, & non par accident. Ciceron opinant après lui, fut d'avis, qu'outre le tombeau, la Statuë lui fût érigée, parce qu'étant député vers Antoine, ce n'étoit point un accident, mais la Députation même qu'il*

*lui avoit causé la mort , il soutint son sentiment avec force , avec une grande éloquence ; & par plusieurs raisons , & il paroît que le Sénat suivit son opinion.*

I. **J**E voudrois , PERES CONSCRIPTS , que les Dieux immortels nous mis-  
sent plutôt en état de faire des remerci-  
mens à Sulpitius vivant , que de chercher  
à lui rendre des honneurs après sa mort ; &  
je ne doute pas que s'il avoit pû faire le rap-  
port de sa Commission , son retour ne nous  
eût été fort agréable , & par la suite très-  
utile à la République. Ce n'est pas que L.  
Philippus (1) & L. Pison aient manqué  
d'application & de soins dans une négocia-  
tion de cette importance ; mais comme  
Sulpitius étoit plus âgé qu'eux , & plus  
consommé que tout autre , enlevé tout-à-  
coup à cette affaire , il a laissé les autres  
Députés décourager par cette perte.

II. Que si l'on a quelquefois rendu des  
honneurs légitimes à des Députés après  
leur mort , on ne l'a jamais fait avec plus  
de justice que pour Sulpitius. Les autres  
qui sont morts dans l'exercice de leur mi-

(1) *Philippus & Pison.* Sulpitius , & tous trois  
Ils avoient été les deux Consulaires des p us dis-  
Députés joints à Servius tinguez de Rome.

nistère, malgré les dangereux événemens de la vie, partoient sans nulle crainte de mourir. Pour Sulpitius, il étoit parti, peut-être avec quelque esperance d'arriver jusqu'à l'Armée d'Antoine ; mais toujours sans nul espoir d'en revenir. Quoique sa disposition présente lui fit apprehender pour sa santé que les fatigues du voyage ne le rendissent encore plus malade, il ne refusa pas d'essayer jusqu'à la fin de ses jours, s'il pourroit secourir la République. Ainsi, ni la violence du froid, ni les neiges, ni la longueur de la route, ni les mauvais chemins, ni les accroissemens de sa maladie, ne le retarderent ; & quand il fut parvenu jusqu'à pouvoir s'entretenir, & conferer avec celui vers lequel on l'envoyoit, il meurt au moment qu'il songeoit à bien remplir sa Commission.

III. Ainsi C. Panfa, pour nous exhorter à célébrer la mémoire de Servius Sulpitius, vous nous avez dit selon votre coutume beaucoup de belles choses à sa louange. Après votre discours, je n'ajouterois rien à mon opinion, si je ne croyois devoir répondre à P. Servilius sur ce qu'il a pensé que l'érection d'une Statuë ne se devoit accorder à personne qu'il n'eût été tué en combattant dans l'exercice de son emploi. Pour moi, PERES CONSCRIPTS, j'interprete les sentimens de nos Ancêtres, com-

me ayant pensé qu'il falloit plus examiner la cause que le genre de la mort : car ils ont voulu qu'à celui à qui sa députation même avoit été l'occasion de mourir, il fût érigé un monument, afin que dans les guerres les plus hazardeuses, les Députez s'acquittaient de leur fonction avec plus de hardiellè. Il ne faut donc pas tant rechercher les exemples de nos Anciens, qu'interpréter les desseins de ceux qui nous ont laissé ces exemples.

IV. Tolomnius Roi des Vémentains fit mourir à (1) Fidène quatre Députez du Peuple Romain dont les Statuës ont été dressées dans la Tribune jusqu'à mon tems. Cet honneur leur étoit dû : car comme ils avoient souffert la mort pour la République, nos peres, pour une vie toujours très-courte qu'ils avoient perdue, les ont mis dans un souvenir éternel. Nous voyons encore dans la Tribune la Statuë de l'Illustre Cneïus Octavius, qui le premier fit entrer le Consulat dans sa Famille, devenue par la suite féconde en grands hommes. Personne alors n'étoit jaloux des noms nouveaux, & ne refusoit de rendre honneur à la vertu. Cet Octavius fut nommé Député dans une rencontre où l'on ne pouvoit rien soupçonner de dangereux : car ayant été envoyé par le Sénat pour pénétrer les sentimens

(1) *Fidène.* Ville des Sabins à six mille de Rome.



des Rois & des Peuples qui étoient libres , sur tout pour deffendre au petit-fils du Roi Antiochus, qui avoit fait la guerre avec nos Ancêtres , d'entretenir des Flotes , & de nourrir des Eléphants. Il fut tué par un certain Leptine sur la Place de Laodicée.

V. Nos Anciens lui éleverent alors une Statuë pour la vie qu'il venoit de perdre ; & dans une suite de plusieurs années , ses Descendans ont joiü de ce monument , qui reste seul (1) , pour honorer la mémoire d'une Famille si distinguée ; & c'est par cette raison que non seulement à lui , mais à Tullus Clünius , à L. Rosetus , à Sp. Antius , à C. Fulcinius , que le Roi des Véjentains fit aussi tuër ; on rendit honneur , non pas au sang qu'en mourant ils avoient répandu , mais à la mort même qu'ils avoient soufferte pour l'interêt de la République.

Ainsi, PERES CONSCRIPTS , si le hazard avoit fait mourir Sulpitius , je m'en affligerois comme d'une grande perte pour l'Etat , & je croirois que l'on devoit à sa mort , non des monumens exposez en vûë à la posterité , mais des regrets solempnels. Or qui doute que ce ne soit sa Députation

(1) *Qui reste seul.* La race des Octaviens restoit toujours , mais la branche de ceux qui tiennent leur origine de cet Octavius Député , étoit absolument éteinte ; & comme dit Cicéron , il n'en restoit que cette Statuë dont il parle.

qui la fait mourir ? Il avoit emporté la mort dans son sein , & s'il ne se fut point éloigné de nous , il auroit pû l'éviter par la vigilance d'une fidele épouse & d'une famille vertueuse.

VI. Mais comme il croyoit que s'il n'obéissoit pas à vos ordres il ne se ressembleroit plus à lui-même , & qu'en les suivant l'emploi dont il se chargeoit seroit la fin de sa vie , dans la conjoncture dangereuse où se trouvoit la République , il aima mieux mourir que de paroître n'avoir pas autant rendu de service à la patrie qu'il le pouvoit. Dans les diverses villes , sur son passage il eut les moyens de se rétablir & de se guérir , ses hôtes sur la route lui offroient tous les secours convenables à la dignité d'un si grand homme , outre qu'il y étoit exhorté par ceux qui l'accompagnoient , & qu'on avoit envoyez pour lui faire prendre du repos & pour veiller à sa santé ; mais se pressant & se hâtant toujours , parce qu'il vouloit remplir la commission que vous lui donniez , malgré sa maladie il persévera constamment à suivre son chemin.

VII. Son arrivée déconcerta beaucoup Antoine, voyant que ce qu'on lui déclaroit par notre ordre étoit soutenu de l'avis & de l'autorité d'un homme comme Sulpitius, & il montra bien l'excès de sa haine pour le

Sénat, par sa joye & son insolence, quand il apprit la mort d'un tel Sénateur. Ainsi ni Octavius ne fut pas plus tué par Lep-time, ni ceux que j'ai nommez par le Roi des Vejentains, que Sulpicius le fut par Antoine; car avoir été la cause de sa mort, c'est en effet l'avoir fait mourir. Je croi donc qu'il faut laisser à la posterité quelque signe éclatant qui lui apprenne ce que le Sénat a pensé sur cette guerre. Cette statue sera un témoignage public que c'étoit une guerre de telle importance qu'à la mort d'un Député l'on ait érigé ce monument honorable pour en conserver la mémoire.

VIII. Si vous voulez vous souvenir de l'excuse apportée par Sulpicius pour ne pas accepter la députation, il ne vous restera pas le moindre doute que nous ne reparions en faisant honneur à sa mort, le tort que nous lui avons fait pendant sa vie; car c'est vous, PERES CONSCRIPTS, (il est fâcheux de le dire, mais il le faut) c'est vous, dis-je, qui avez fait mourir Sulpicius; vous voyiez bien qu'il s'excusoit encore plus par sa maladie que par son discours? N'avez-vous donc pas été bien cruels, & rien convenoit-il moins à cette compagnie; mais comme vous esperiez que son crédit & sa sagesse pourroient faire tout réussir, vous avez résis-

té plus fortement à ses excuses , & vous avez fait changer de sentiment un homme à qui le vôtre a toujours paru le meilleur.

IX. De plus l'exhortation du Consul Panfa faisoit sur son esprit une impression plus forte , que ses oreilles ne la pouvoient soutenir ; d'ailleurs il nous trompa son fils & moi , & n'hésita point de dire qu'il préféreroit vos ordres à sa vie. Etonnez de sa vertu , nous n'osâmes plus nous opposer à ce qu'il souhaitoit. Son fils étoit touché par les sentimens de la pitié paternelle & ma douleur ne le cédoit guerre à la sienne ; Mais l'un & l'autre nous étions obligés de nous rendre à sa grandeur d'ame & à la majesté de son discours. Lorsqu'au milieu de vos loüanges & de vos felicitations unanimes , il eut promis qu'il feroit ce que vous vouliez , & qu'il ne fuirait pas les risques d'un avis qu'il avoit ouvert ; le lendemain matin nous l'accompagnâmes & le vîmes partir empressé d'aller exécuter votre commission , & les paroles qu'il me dit en me quittant me parurent le présage de sa destinée.

X. Rendez-lui donc , PERES CONSCRIPTS , la vie que vous lui avez ôtée. Les morts ne vivent plus que dans la mémoire des vivans. Faites que celui que vous avez envoyé , sans le sçavoir , à la mort ,

môrt , reçoive de vous l'immortalité. Si par votre ordonnance vous lui élevez une statuë dans la Tribune , la posterité la plus reculée n'enfevelira point dans l'oubli sa députation. Les autres actions de Sulpicius seront assez recommandables par les plus illustres monumens. La renommée fera toujours célébrer parmi les hommes , sa solidité , sa fermeté , sa fidélité , sa prudence & ses soins admirables pour soutenir la République ; & l'on ne taira pas , sans doute , cette science merveilleuse , incompréhensible & presque divine , pour interpreter les Loix , & les développer par l'équité naturelle. Tous ceux qui , de quelque âge qu'ils fussent , ont eu dans Rome l'intelligence du Droit , à les rassembler tous , ne sont pas comparables à Sulpicius ; car ses consultations ne rouloient pas moins (1) sur la justice que sur le Droit.

XI. Ainsi tout ce qui se puisoit dans les Loix & dans le Droit civil , il le rapportoit à l'équité la plus simple , & il ai-

(1) *Autant sur la justice que sur le Droit.* C'est un excellent éloge de ce grand Jurisconsulte ; car Cicéron veut dire que l'on ne venoit pas seulement le consulter pour

sçavoir si l'on étoit en droit d'entreprendre une cause & de la soutenir par les formes , mais s'il y avoit de la justice à le faire.

moit mieux éteindre les contestations , que de commencer le cours d'un procès ; cette sorte de mérite n'a pas besoin de Statuë pour en faire ressouvenir , & il en reste des monumens bien plus beaux. La mémoire de son amour pour la justice attestera la gloire de sa vie , au lieu que cette statuë ne rendra témoignage qu'à la gloire de sa mort , & sera moins un monument pour ce grand homme , que pour la gratitude du Sénat.

XII. Ce qui paroîtra même contribuer beaucoup à l'honneur du pere , ce sera la pieté du fils ; que l'excès de sa douleur empêche d'être ici present ; & quoiqu'il n'y soit pas , vous n'en devez pas être moins favorablement disposez : il est si vivement touché que, jamais pere n'a ressenti plus amèrement la mort d'un fils qu'il ne ressent celle de son pere. Je crois , de plus , que le fils , pour sa propre réputation , doit paroître rendre à son pere tout l'honneur dont il est digne , quoique Sulpicius n'ait pû laisser de monument plus illustre que son fils même, qui est l'image de ses mœurs, de sa vertu, de sa fermeté, de sa pieté , de son esprit ; si ce que vous ferez d'honorable pour le pere ne soulage pas la douleur du fils , rien ne sera capable de la soulager.

XIII. Quand je me ressouviens de tou-

tes ces conversations que le commerce de l'amitié formoit entre Sulpicius & moi , je pense que si l'on est sensible à quelque chose après la mort , une statuë pedestre en airain , comme étoit la premiere statuë de Sylla , lui sera plus agréable qu'une statuë équestre bien dorée. Sulpicius aimoit la modestie de nos Ancêtres , & condamnoit le luxe insolent de nos jours. Si donc je le consulte sur ce qu'il souhaite , je conclus de sa part , comme l'interprete de ses volontez , pour une statuë en airain. Ce témoignage éclatant & solennel diminuëra & adoucira l'affliction & les regrets des Citoyens.

XIV. Or il est nécessaire , PERES CONSCRIPTS , que mon avis soit approuvé par celui même de P. Servilius , qui a conclu pour la construction d'un tombeau public , quoiqu'il n'ait pas conclu pour une statuë. Car si la mort d'un Député sans effusion de sang & sans armes , n'exige aucuns honneurs , pourquoi lui décerner un Tombeau qui est la maniere la plus illustre d'honorer un mort ; mais s'il accorde à Sulpicius ce que (1) l'on n'accorda pas à Octavius , pourquoi ne veut-il pas que l'on

(1) *Ce que l'on n'accorda point à Octavius.* Il étoit député vers le Roi Antiochus , & fut tué à Laodicée dans la fonction de son ministère.

faſſe pour le dernier ce que l'on a fait pour le premier ? Nos ancêtres ont décerné des Statuës à pluſieurs perſonnes , mais des Tombeaux à très-peu. Les Statuës périfſſent par la ſucceſſion des tems , par violence & par vetuſté ; mais la ſainteté des Tombeaux eſt imprimée dans la ſubſtance même de la terre que nulle violence ne peut ébranler ni effacer ; & dans le tems que tout ſe détruit , l'antiquité rend la ſainteté des Tombeaux plus vénérable. Que l'on donne donc cet accroifſement d'honneur à celui que l'on ne peut honorer autant qu'il mérite de l'être. Montrons-nous reconnoiſſans à décorer la mort d'un homme à qui nous ne pouvons plus donner d'autres marques d'attachement ; publions par le même moyen la criminelle audace d'Antoine dans la guerre cruelle qu'il continuë. Quand tous ces honneurs auront été rendus à Sulpicius, il reſtera toujours un témoignage d'une députation réfuſée & rejetée par ce rebelle.

XV. Après toutes ces conſiderations , voici quel eſt mon ſentiment , & ce que je conclus , que comme Ser. Sulpicius Rufus de la Tribu de (1) Lemonia, dans les

(1) *La Tribu de Lamon*. *Lamento*, d'où l'on venoit par la voye Latine à la la campagne , & qui ti- porte Capene.  
roit ſon nom du Village



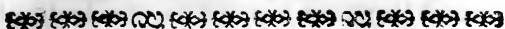
tems les plus difficiles de la République , attaqué d'une maladie forte & dangereuse , a préféré les ordres du Sénat & la sûreté publique à sa propre vie ; & que malgré la violence & l'opiniâtreté de son mal , il a fait tous ses efforts pour arriver au camp d'Antoine où le Sénat l'avoit envoyé ; & comme étant prêt d'arriver , forcé de succomber à ses maux , il est expiré dans l'exercice d'une importante fonction pour la République ; que sa mort a répondu parfaitement à l'innocence & à la noblesse d'une vie qu'il a souvent employée , soit comme particulier , soit comme Magistrat , à rendre d'éclatans services à la patrie.

XVI. Que comme c'est pour elle qu'il est mort dans l'exercice d'une députation , il plaise au Sénat que par un décret de cet ordre , il lui soit érigé dans la Tribune une Statuë pedestre en airain , au tour de laquelle , dans un cercle à cinq pieds de distance , ses enfans & ses descendans seront placez aux jours des jeux publics & des combats de Gladiateurs , parce qu'il est mort pour les intérêts de la République , & que la cause en soit inscrite sur le pied d'estal. Que les Consuls Hirtius & Panfa , soit tous deux , soit l'un ou l'autre , ordonnent , s'ils le jugent à propos , aux Questeurs de la ville , que

*de  
ho  
tu*

cette Statue sera posée sur sa base dans la Tribune , & qu'ils ayent soin d'assigner & de payer à l'entrepreneur de l'ouvrage la somme dont ils seront convenus avec lui. Et le Sénat ayant par le passé fait paroître sa dignité dans tout ce qui pouvoit orner les funérailles des grands hommes , que Sulpitius au dernier jour des siennes soit élevé par les éloges aussi haut qu'il le peut être.

XVII. Que comme Ser. Sulpicius Rufus de la Tribu de Lemonia, a si bien servi la République qu'il mérite tous ces honneurs , le Sénat soit d'avis que pour l'intérêt public les Ediles Curules remettent au tems des funérailles de Sulpicius l'Ordonnance qu'ils rendront pour cette cérémonie , & que le Consul Panfa dans le territoire du Mont Esquilin, ou dans tel autre endroit qu'il jugera à propos , assigne un lieu d'un espace de trente pieds en cercle pour construire le tombeau où le corps de Sulpicius sera transporté ; que ses enfans & ses descendans s'y feront enterrer aussi , parceque ce Tombeau lui est très-legitimement & à bon droit accordé par la République.



CINQUANTE - CINQUIE'ME ORAISON  
DIXIE'ME PHILIPPIQUE.  
CONTRE MARC-ANTOINE.

L'An de Rome 709. L'An de Ciceron 63.

S O M M A I R E.

*Ciceron rend graces à Pansa de ce qu'aussi-tot après avoir reçu la Lettre de D. Brutus, il fait assembler le Sènat. Ciceron se plaint de Calenus, de ce qu'il n'approuve la conduite ni de l'un ni de l'autre Brutus, qui tous deux défendent la République, & de ce qu'il approuve celle d'Antoine qui l'attaque. Il rappelle ce qu'a fait M. Brutus dans la Grece, & fait voir que l'Etat n'a rien à craindre de lui qui soit séditieux. Il opine que ce qu'a fait de son chef ce Proconsul, soit approuvé par un jugement solennel, comme ce qui a été fait par D. Brutus & par le jeune Cesar : il conclut que*

*Hortensius Proconsul de Macédoine y soit continué, pour avoir donné du secours à M. Brutus.*

Nous vous sommes, ô Panfa, bien obligez, & nous vous devons des actions de grâces, de ce que, sans nous être attendus que vous convoqueriez aujourd'hui le Sénat, si-tôt que vous avez eu reçu la Lettre de M. Brutus ce Citoyen si celebre, vous n'avez pas retardé d'un instant à nous venir annoncer ce qui nous devoit causer tant de joye. Non seulement votre conduite nous a fait plaisir, mais nous n'en avons pas moins eu du discours que vous avez fait après nous avoir lû la Lettre; car vous avez déclaré que ce que j'ai pensé toujours étoit vrai, que quiconque se fie à sa vertu, n'envie jamais celle d'autrui.

II. Ainsi moi qui suis lié fortement avec Brutus par plusieurs services & par une vive amitié, j'ai pourtant moins de choses à dire de lui; car vous avez prévenu par votre discours tout ce que j'espérois d'en dire; mais le sentiment, PERES CONSCRIPTS, de celui qui a opiné devant moi, me met dans la nécessité de m'étendre un peu davantage; je me trouve si souvent d'un avis différent du sien, que je commence à craindre que cette difference

continuelle ne paroisse diminuer notre amitié.

III. Car quelle est votre raison, Caelenus ? quelle est votre idée, depuis les Kalendes de Janvier, de n'avoir jamais pensé comme celui qui vous demande le premier avis ? Pourquoi, quel que nombreux que le Sénat ait été, jamais personne n'a-t-il suivi votre sentiment : Pourquoi défendez-vous toujours des gens à qui vous ressemblez si peu ? Pourquoi, lorsque vos mœurs & votre fortune vous invitent à passer vos jours dans un noble loisir, ordonnez-vous & pensez-vous des choses si contraires à la tranquillité publique & à votre dignité particulière.

IV. Car pour ne point parler du passé je ne me tairai pas assurément sur ce qui me cause une extrême surprise. Quel différent personnel avez-vous avec Brutus ? Pourquoi seul attaquez-vous presque tous ceux que nous devons respecter ? Vous ne supportez point avec chagrin que l'on assiege l'un dans Modene, vous êtes d'avis que l'on ôte à l'autre des troupes qu'avec bien des risques & bien des peines, il a rassemblées de lui-même & sans nul secours, non pour sa propre défense, mais pour celle de la République. Quel est votre jugement ? A quoi pensez-vous, de désapprouver tous les Brutus, & d'approu-

ver tous les Antoinés ? Vous haïssez ceux qui sont chers à tout le monde , & vous aimez avec constance ceux que tout le monde hait fortement. Vous avez des richesses considérables , vous jouissez des premiers honneurs ; votre fils , à ce que j'entends dire , & comme je l'espère , est né pour la gloire ; j'applaudis à son mérite , pour l'amour de la République autant que pour l'amour de vous.

V. Je vous demande donc , qui souhaiteriez-vous mieux qu'il imitât , ou de Brutus , ou d'Antoine ? Je vous permets de plus , de choisir dans les trois Antoinés celui que vous voudrez. Les Dieux , direz-vous , lui feront choisir les meilleurs modèles. Pourquoi donc ne leur êtes-vous pas favorable ? Pourquoi ne louiez-vous pas ceux à qui vous voulez que votre fils ressemble ? En même tems que vous lui proposeriez de bons exemples à suivre, vous serviriez la République. Je vous interroge donc plus en détail , sans blesser notre amitié ; mais comme un Sénateur dans un sentiment différent du vôtre ; car voici ce que vous avez dit de la Lettre , & je croirois que la parole vous a manqué , si je ne connoissois le talent de votre éloquence. Que la Lettre de Brutus vous paroît bien écrite & en bons termes ; mais ce n'est pas là

loïer Brutus , c'est loïer son Secrétaire.

VI. Vous devez, Calenus, & vous pouvez même avoir à présent un grand usage de la République : quand avez-vous vû jamais opiner de cette façon , ou quand avez-vous vû le Sénat décider par ses decrets , ( car il y en a des milliers , ) Que des Lettres de ce genre étoient bien écrites ? Et vous n'avez pas lâché cette expression par hazard , comme il arrive assez souvent. Vous avez dit que la Lettre étoit bien écrite , bien modérée , bien conçüe. Si l'on vous ôtoit cette coutume que vous avez en plusieurs occasions , de vous opposer aux gens de bien , il ne vous resteroit plus rien en quoi tout le monde ne voulût vous ressembler ; ainsi rentrez en vous-même , calmez enfin votre esprit , & le moderez ; écoutez les gens semez avec qui vous êtes beaucoup en commerce , conferez avec un homme aussi sage que votre gendre , plus souvent qu'il ne le fait avec vous , & vous vous ferez alors une excellente réputation ; car je vous avoüe que par amitié je plains souvent votre sort. Ne comptez-vous donc pour rien que l'on apprenne au dehors , & qu'il vienne aux oreilles du peuple Romain , que celui qui , le premier , a dit son avis , n'a eu personne de son sentiment ? Or je m'attends bien , que

c'est aujourd'hui ce qui vous arrivera ; vous ôtez à Brutus des Legions , & quelles Legions ? Celles justement qu'il a soustraites au dessein criminel d'Antoine , & que de son autorité privée il a renduë à l'Etat. Vous voulez donc encore que seul & dépouillé de tout , il paroisse exilé par la République.

VII. Mais vous , PERES CONSCRIPTS , si vous abandonnez M. Brutus & le trahissez , quel Citoyen honnerez-vous ? Pour qui vous interresserez-vous ? Penserez-vous qu'il faut conserver ceux qui posent un Diadème sur la tête d'un Tiran , & qu'il faut abandonner ceux qui veulent abolir jusqu'au nom de Roi ? Je ne dirai rien de cette gloire immortelle de Brutus , elle est renfermée dans le souvenir de tous les Citoyens reconnoissans , & n'a point encore été proclamée par l'autorité publique. Quelle est sa patience , bons Dieux ! quelle est sa moderation , sa tranquillité , dans l'injustice qu'on lui fait , & sa modestie ? Il est Prêteur de Rome , & n'ose pourtant entrer dans Rome ; il n'y prononce point les jugemens après y avoir fait revivre la justice ; quoiqu'un concours surprenant de gens vertueux eût coutume de l'accompagner , & qu'il pût être environné de toute l'Italie pour le défendre , il a mieux aimé qu'en



son absence les gens de bien le justifiaient par leur approbation , que de venir les engager à le justifier par des voyes violentes ; il n'a pas même voulu se trouver aux Jeux d'Apollon , celebrez à sa louange & en l'honneur du Peuple Romain , pour ne point donner lieu d'éclater à l'audace des plus méchans hommes.

VIII. Cependant on ne vit jamais plus d'allegresse dans les jeux & les réjouissances publiques ; le peuple dans tous les rangs par des acclamations redoublées , applaudissoit au souvenir de Brutus , le Libérateur étoit absent , mais la liberté revenue , vous réveilloit une idée qui vous présentait l'image de Brutus. Durant ces jeux , je le voyois dans l'Isle de Lucullus son parent illustre , tout occupé des moyens de rétablir la paix & l'union dans la République ; je le vis ensuite près (1) de Naples s'éloigner de l'Italie , de crainte qu'à son occasion il ne se formât quelque guerre civile. O que c'est un triste spectacle , non seulement pour les hommes , mais pour les rivages & pour les ondes , de voir le conservateur de la Patrie qui l'abandonne , tandis que le persécuteur y demeure. La flotte de Cassius le suivoit

(1) près de Naples. A Velie.

peu de jours après , & j'étois honteux , PERES CONSCRIPTS , de revenir dans Rome , d'où s'éloignoient de si grands Romains. Mais dès le commencement vous avez sçû qu'elle étoit la cause de mon retour , & vous en avez depuis fait l'épreuve.

IX. Brutus a donc attendu le tems convenable ; tant qu'il vous a vû souffrir toutes sortes de maux , il s'est soutenu dans une merveilleuse patience , & quand il a jugé que vous vous encouragez à travailler pour la liberté , il vous a préparé des moyens pour la défendre. Mais à (1) quel étrange scélerat a-t-il résisté ? car si Caius Antonius avoit pû executer son dessein , (& il l'auroit pû si la valeur de Brutus n'eût mis obstacle à l'exécution , ) nous aurions perdu la Macédoine , la Grece & l'Illyrie. La Grece auroit servi d'asile à cet Antonius après son expulsion , ou de boulevard pour attaquer l'Italie , à laquelle elle tend les bras & promets son secours.

(1) *A quel étrange scélerat a-t-il résisté.* Caius Antonius Prêteur pendant le Consulat de son frere Antoine , fut envoyé par lui en Macédoine pour porter à cette Province les ordres du Sénat , mais malgré la vitesse de sa marche , il fut devancé par M Brutus , qui ayant reçu des mains d'Hoetensius le fils , la Macédoine , obligea C Antonius de se rendre avec ses troupes.

Aujourd'hui qu'elle est non seulement fortifiée, mais armée par le commandement, par la puissance, & par les Troupes de Brutus, lui enlever l'Armée qu'il commande, c'est soustraire à la République sa plus belle ressource & sa deffense la plus solide. En verité j'ai bien envie que ce bruit vienne au plûtôt aux oreilles d'Antoine, afin qu'il sçache qu'il n'enferme pas D. Brutus par ses tranchées, mais que c'est lui-même qui est assiégué.

X. Il y a dans tout le monde trois (1) Villes dont il est le maître, & toute la Province des Gaules est son ennemie; ceux d'au-delà du Po, sur lesquels il appuyoit sa confiance, lui sont les plus opposez; toute l'Italie est contre lui. Les Nations étrangères, depuis la premiere entrée de la Grece jusqu'à l'Egypte, sont sous la puissance & sous la protection des Citoyens les plus vertueux & les plus vaillans. Toute son esperance étoit fondée sur son frere Caius, qui par son âge, tenant le milieu entre ses deux freres, dispute avec l'un & l'autre de la prééminence pour les vices; & courut en Macedoine avec autant de promptitude que si le Sénat l'eût chassé, quoiqu'il lui eût deffendu de partir.

XI. Quel ravage ô Dieux immortels!

(1) *Trois Villes.* Ces logne, Reggio & Par-  
trois Villes étoient Bou-me.

quelle incendie , quelle dévastation , quels malheurs n'eût-il point porté dans la Grece ce , si la valeur admirable de César n'eût reprimé l'insolence & les efforts de ce furieux ? Quelle fut la rapidité de Brutus ? quelles attentions , quel courage ? Ce n'est pas que la celerité de ce Caius soit à mépriser : car si des successions vacantes ne l'eussent retardé sur sa route , il ne marchoit pas , mais il voloit. Quand nous voulons que les autres partent pour des affaires publiques , on a coutume de les faire partir presque par force , au lieu qu'en voulant retenir celui-ci nous l'avons chassé. Mais qu'avoit-il de commun avec (1) Apollonie , avec Dyrrhachius , avec l'Illyrie , avec l'Armée du Général P. Vatinus ? Il succédoit à Hortensius , à ce qu'il disoit. La Macedoine avoit ses limites fixées , son enceinte déterminée , son Armée complete , supposé qu'il y en eût alors. Quant aux Légions de (2) Vatinus & à l'Illyrie , cela ne regardoit point Antoine.

(1) *Apollonie*. Ville de la Macedoine.

(2) *Les Légions de Vatinus*. Quand le bruit de la mort de César se répandit , Vatinus fut mis en fuite par les Illyriens.

Ayant perdu une partie de ses Troupes , il se tint à Dyrrachium , & lorsque M. Brutus y parut , il lui en ouvrit les portes , & lui livra son Armée.

XII. Mais Brutus n'y avoit pas plus de part, dira peut-être quelque fourbê. Tout ce qu'il y a de Légions, tout ce qu'il y a de Troupes, en quelque endroit qu'elles soient, appartiennent à l'Etat. Aussi ne dit-on pas que les Légions qui quitterent Antoine fussent plutôt à lui qu'à l'Etat. Or, tout Commandant perd tout droit sur son Armée, quand il s'en sert pour attaquer la Patrie, & perd en même-tems son titre de Général. Si la République en décidoit, & que par ses Decrets elle réglât cette sorte de droit, lequel des deux rendroit-elle Maître des Légions du Peuple Romain ou de Brutus, ou d'Antoine? L'un voleroit tout-à-coup au pillage & à la ruine de ses Concitoyens pour tout enlever, tout ravager, tout desoler, de quelque côté qu'il tournât, & se serviroit de l'Armée Romaine contre le peuple Romain. L'autre se feroit une Loi, que par-tout où il aborderoit, on crût y voir entrer la lumière & l'esperance du salut. Enfin, l'un chercheroit du secours pour renverser la République, & l'autre pour la conserver. Nous ne remarquons pas sans doute ces inconvéniens mieux que les simples soldats, à qui l'on ne doit pas demander tant de pénétration dans leurs Jugemens.

XIII. Brutus montre que sept cohortes sont allez à Apollonie sous le commande-

ment d'Antoine, & peut-être qu'il y est déjà pris, (plût aux Dieux que cela fût,) ou Brutus, modeste comme il est, n'en fera peut-être point aproché, de crainte de paroître contrevénir aux Ordonnances du Sénat. On a fait des levées en Macédoine par les soins vigilans & l'habileté de Q. Hortensius, qui, comme vous l'avez pû voir par les Lettres de Brutus, répond à cette admirable valeur digne de lui & de ses Ancêtres. La Légion que commandoit L. Pison Lieutenant d'Antoine, s'est venu rendre à Cicéron mon fils. Des deux Corps de Cavalerie que l'on conduisoit en Syrie, l'un abandonna dans la Thessalie le Questeur qui la menoit, & s'en alla joindre Brutus; l'autre dans la Macedoine, fut enlevé à son Chef, Lieutenant Syriaque, par Cn. Domitius, jeune homme que son courage, sa fermeté, sa sagesse rendoient déjà recommandable. P. Vatinius, dont nous avons déjà fait l'éloge avec raison, & qui ne merite pas moins qu'on le fasse encore à present, ouvrit les portes de Dyrachium à Brutus, & lui livra son Armée. Le Peuple Romain a donc sous sa puissance, la Macedoine, l'Illyrie & la Grece. Nous sommes maîtres des Légions, des Troupes legerement armées, de toute la Cavalerie. Brutus sur tout est à nous, & il y sera toujours; il est né pour la République par

l'excellence de ses vertus , & par une certaine destinée attachée à ceux de sa race & de son nom de pere & de (1) mere.

XIV. Quelqu'un pourroit-il craindre la guerre de la part d'un homme , qui dès avant celle-ci , que nous avons été contraints d'entreprendre , avoit mieux aimé demeurer oisif durant la paix , que de se distinguer durant la guerre , quoiqu'il ne fût jamais oisif : car ce terme ne peut s'appliquer à cette superiorité de merite. On le regrettoit à Rome , tout le monde avoit son nom dans la bouche , & s'en entretenoit , & les exercices de la guerre le flattoient si peu , que tandis que toute l'Italie brûloit d'ardeur pour la liberté , plutôt que d'exposer les Citoyens au sort incertain des armes , il se refusoit à leurs empressements. Ainsi , ceux-là même , s'il y en a , qui blâment la lenteur de Brutus , admirent sa moderation & sa patience ; mais je sçai bien ce qu'ils objectent : car ils ne s'en cachent pas. Ils sont allarmez , disent-ils , de la maniere dont les Véterans souffriront que Brutus ait une Armée , comme s'il y avoit de la difference entre les Armées d'Hirtius, de Pansa, de D. Brutus, de César & celle de M. Brutus : car si ces quatre Armées ont reçu des loüanges , comme j'ai

(1) *Et de mere.* De la dévouée à la République des Serviliens que.

déjà dit, parce qu'elles ont pris les armées pour la liberté Romaine ; pourquoi l'Armée de M. Brutus ne seroit-elle pas mise au même rang ? Mais M. Brutus est plus suspect aux Vétérans que Décimus : En vérité je ne le crois pas. Car si ce qu'ont fait ensemble les deux, Brutus est digne de la même louange ; ceux qui s'affligeoient de ce qu'ils ont fait, étoient pourtant plus irrités contre Décimus, parce qu'ils disoient qu'il lui convenoit moins d'y avoir eu part. Or, que font autre chose à présent tant d'Armées, sinon de vouloir délivrer D. Brutus qui est assiégé ? Et qui sont les Chefs qui les commandent ? Dira-t-on qu'ils veulent (1) annuler les Actes de Jules César, & trahir les Vétérans ?

XV. Si César lui-même vivoit encor, deffendrait-il ses Decrets plus vivement qu'ils ne sont deffendus par le vaillant Hirtius ? Pourroit-on trouver quelqu'un plus favorable à ses intérêts que son fils ? Or l'un des deux Consuls, quoiqu'il ne fût pas encore bien rétabli d'une longue & dangereuse maladie, employa tout ce qu'il avoit de force à deffendre la liberté de ceux qu'il crut l'avoir sauvé de la mort par leurs prières. L'autre plus fort par sa valeur que

(1) *Annuler les Actes* nombre de ceux qu'il de César. César avoit avoit substitué ses héritiers Décimus Brutus au tiers.



par son âge, se mit en route à la tête de ces mêmes Vétérans pour aller délivrer D. Brutus. On peut s'assurer qu'ils font tous la guerre pour le sauver comme de vigoureux deffenseurs des Actes de César, & c'est pour cela que les Vétérans servent sous eux : car ils voyent bien qu'il faut décider par les armes des avantages & de la liberté du Peuple Romain: Comment donc l'Armée de M. Brutus pourroit-elle être suspecte à ceux qui, partoutes sortes de secours veulent conserver son frere Décimus ?

XVI. S'il y avoit quelque chose à craindre de M. Brutus, Panfa ne le verroit-il pas ? Et s'il le voyoit, n'y veilleroit-il pas ? Quel autre est plus habile à prévoir les événemens futurs, & plus vigilant à faire cesser les allarmes ? Vous connoissez tous son inclination & son attachement pour M. Brutus : il nous a marqué par son discours ce que nous devons ordonner & ce que nous devons penser de ce Brutus dont l'Armée, bien loin de lui paroître dangereuse à la République, lui semble au contraire notre plus solide & plus important secours. Sans doute que Panfa ne voit point ces inconvéniens, ( car c'est un stupide ) ou qu'il néglige d'y remédier, sans doute qu'il se soucie fort peu que ce que César a réglé soit ratifié, lui qui pour confirmer ces Actes & les établir, doit en vertu de notre

310 DIXIE'ME PHILIPPIQUE  
autorité faire une Loi dans les Comices par  
Centuries.

XVII. Que ceux donc qui , sans avoir peur, font semblant de craindre, cessent de tant s'inquiéter pour la République ; & que ceux à qui tout fait peur , ne soient plus si fort allarmez , de crainte que le déguisement des uns & la lâcheté des autres ne leur nuisent. Quel est ce raisonnement-là , ( maudit soit-il ) qui fait objecter le nom des Vétérans à toutes les meilleures entreprises ? Quoique j'applaudisse à leur courage autant que je fais , si néanmoins ils étoient trop arrogans , je ne pourrois pas souffrir leur fierté. Est-ce que dans le tems que nous travaillons à rompre les chaînes de notre esclavage, nous nous arrêterons tout court , si quelque Vétérân dit qu'il ne le veut pas ? N'est-il pas vrai que le nombre est bien petit de ceux qui prendront les armes pour la liberté commune ; il n'y a donc personne , à l'exception des Soldats Vétérans , qu'une noble indignation excite à rejeter la servitude. La République deffenduë par les Vétérans pourroit-elle se soutenir sans le secours de la jeunesse ? Unissez-vous donc à ceux qui vous aideront à rentrer dans la liberté ; mais ceux qui vous conseillent de vous laisser asservir , vous ne devez pas les suivre.

XVIII. De plus, ( car éclatons à la fin d'une voix ferme & digne de moi, ) si le Sénat se gouverne au gré des Veterans, & que tous nos rapports se fassent conformément à leurs volontez, il faut donc souhaiter la mort qui fut toujours plus avantageuse aux Romains que la servitude. Je veux que pendant quelque tems elle ait été nécessaire à souffrir ; croyez vous que nous ayons un meilleur motif pour recourir à la liberté. Quoy, parce que nous n'avons presque pas pû supporter ce malheur funeste nécessairement, nous le supporterons volontairement : toute l'Italie brûle du desir de l'indépendance ; Rome ne peut être Esclave plus long-tems, & nous avons même revêtu le peuple Romain de ces habillemens militaires plutôt qu'il ne l'auroit voulu.

XIX. Nous soutenons l'interêt de la liberté Romaine avec une esperance presque indubitable ; mais quand je conviendrois que les événemens de la guerre sont incertains, & que Mars est un Dieu neutre, il faut pourtant au péril de sa vie combattre pour se rendre libre, la vie ne consiste pas à respirer, & ce n'est nullement vivre que d'être Esclave. Toutes les Nations peuvent souffrir la servitude, la notre ne le peut, & la seule raison qui l'en empêche, c'est que les autres fuyent le travail

*Verre  
Dix*

& la douleur, & souffrent tout pour s'en  
 affranchir. Mais pour nous, nous sommes  
 instruits & prévenus par nos ancêtres à  
 rapporter tous nos desseins & toutes nos  
 actions à la gloire & à la vertu. C'est quel-  
 que chose de si beau, que le retour de la  
 liberté perduë, qu'en travaillant à la re-  
 couvrer, la mort n'est pas un inconvenient  
 à fuir : quand même par la fuite d'un pé-  
 ril present on deviendrait immortel, l'on  
 auroit ce semble d'autant plus d'aversion  
 pour la servitude qu'elle devrait durer plus  
 long-tems. Mais puisque tous les malheurs  
 jour & nuit nous assiegent de toutes parts,  
 ce ne seroit pas être un homme, & moins  
 encore être un Romain, d'hésiter à rendre  
 à la Patrie ce souffle animé que nous a prê-  
 té la nature.

XX. On accourt en foule de tous les  
 endroits pour éteindre l'embrasement  
 commun. Les Veterans, les premiers à  
 suivre l'autorité de Cesar, ont repoussé les  
 efforts d'Antoine ; ensuite la Legion de  
 Mars en a dompté la fureur, & la qua-  
 trième l'a déconcerté ; ainsi condamné par  
 ses propres Legions, il a fait irruption  
 dans la Gaule, où il a bien reconnu que  
 les armes & les cœurs n'étoient pas pour  
 lui. Les armées d'Hirtius & de Cesar l'ont  
 poursuivi, les Troupes de Pansa ont en-  
 suite relevé le courage de Rome & de tou-

te l'Italie, & il est l'ennemi de tout le monde, quoiqu'il ait avec lui son frere Lucius, ce Citoyen si (1) cher au peuple Romain, & dont Rome ne peut souffrir plus long-tems l'absence.

XXI. Qu'y a-t-il de plus méchant & de plus cruel que cette bête feroce, qui ne semble né qu'afin qu'Antoine ne fut pas le plus infâme de tous les mortels ? Il est accompagné de Trebellius, que les nouveaux Registres ont fait retourner en grâces, de T. Plancus & d'autres semblables, qui n'agissent & ne combattent que pour paroître rétablis contre l'autorité supérieure. Des gens ignorans & sans expérience sont sollicités par Saxa & par Caphonius, grossiers eux-mêmes & sauvages, qui n'ont jamais vû cette République & ne la veulent voir que renversée, qui ne défendent pas les Actes de Cesar, mais ceux d'Antoine ; que la République regarde comme ses ennemis depuis qu'ils ont de si grands Domaines dans la Campanie, & je ne suis pas surpris qu'ils n'en aient pas honte, puisqu'ils s'y voyent pour voisins des Comédiens & des Comédiennes.

XXII. Pourquoi voir avec répugnance que pour exterminer ces fleaux publics, l'armée de M. Brutus se soit approchée,

(1) Si cher au peuple. Ironie.

c'est sans doute un homme fort violent & fort turbulent. Apprenez plutôt qu'il n'ait presque trop de moderation, quoique dans ses entreprises & dans ses démarches il n'y ait jamais eu ni de trop ni de trop peu. Tout ce qu'il y a dans le cœur de M. Brutus, PERES CONSCRIPTS, toutes ses idées, toutes ses pensées ont pour objet l'autorité du Sénat, & la liberté du peuple Romain, c'est ce qu'il se propose; c'est ce qu'il veut défendre; il a tenté ce que la patience pourroit avoir de succès. Comme elle n'a pu réussir, il a cru devoir repousser la force par la force, & vous lui devez accorder en ce tems-ci, PERES CONSCRIPTS, ce que par mon conseil vous accordâtes le dix-septième de Decembre à D. Brutus & à C. Cesar; vous approuvâtes & vous confirmâtes par votre autorité ce que de leur propre mouvement ils s'étoient résolu de faire.

XXIII. Vous en devez faire autant pour M. Brutus, par qui la République a reçu des secours prompts & inesperez de Legions, de Cavalleries, de bonnes & de nombreuses Troupes Auxiliaires qu'il a rassemblées; il faut lui joindre Q. Hortensius, qui lorsqu'il commandoit en Macedoine, s'est joint à Brutus comme un associé fidelle & constant pour lever & pour former son armée. Je croi aussi qu'il faut

faire un rapport à part pour M. Apuleius (1) à qui Brutus rend témoignage par sa Lettre qu'il a été le premier à travailler pour lever des Troupes.

XXIV. Les choses étant ainsi, comme Panfa Consul a fait le raport de la Lettre apportée de la part de Q. Cæpion (2) Brutus Proconsul, & qu'il l'a lûe au Sénat; j'opine que puisque Cæpion Brutus Proconsul, par ses soins, par ses conseils, par son habileté, par son courage & dans des conjonctures si difficiles pour la République, est cause que la Macedoine, l'Illyrie, toute la Grece, les Legions, l'armée, la Cavalerie sont sous la puissance des Consuls, du Sénat & du peuple Romain, & qu'il l'a fait pour les interêts de la République, suivant que lui & ses ancêtres se sont toujours conduits avec dignité dans l'administration de l'Etat; j'opine, dis-je, que sa conduite est & sera toujours agreable au Sénat & au peuple Romain.

XXV. Que le même Brutus gardera,

(1) *Apuleius*. Il étoit Tribun du peuple sous le Consulat d'Hirtius & de Panfa, c'est sans doute lorsqu'il étoit Proquesteur en Asie qu'il fit ce que Cicéron rapporte de lui sur le témoignage de M. Brutus.

(2) *Quintus Cæpion Brutus le Proconsul*. Brutus adopté par Q. Servilius Cæpion frere de Servilie, mere de Brutus est ici appelé du nom de celui qui l'avoit adopté selon l'usage des Romains.

défendra, conservera dans leur entier les Provinces de la Macedoine, de l'Illyrie & de la Grece, & commandera l'armée qu'il a pris soin de former; que pour les dépenses militaires il se servira de l'argent dont il aura besoin, & qu'il exigera tout ce qui peut être exigé; qu'il empruntera pour ses dépenses l'argent nécessaire, & de qui il le jugera à propos; qu'il fera fournir des vivres, & qu'il fera en sorte de se rendre en Italie tout au plutôt avec ses Troupes, & comme les Lettres apportées de la part de Cæpion Brutus, nous ont fait entendre qu'Hortensius, par ses travaux & par son courage a beaucoup secouru la République, & que tous ses avis ont été toujours conformes à ceux de Cæpion Brutus pour l'intérêt de l'Etat, & que le Sénat reconnoît que cet Hortensius s'est conduit avec justice & avec ordre; il plaît au Sénat que le Proconsul Hortensius avec les Questeurs & Proquesteurs, & ses Lieutenans demeurent (1) dans la Macedoine jusqu'à ce que par un Decret du Sénat il lui soit envoyé un successeur.

(1) *Demeure dans la Macedoine.* Le jeune Hortensius y demeureroit comme Proconsul & Gouverneur, & M. Brutus comme Commandant de l'armée.





CINQUANTE-SIXIÈME ORAISON.

ONZIÈME PHILIPPIQUE.

CONTRE MARC-ANTOINE.

L'an de Rome 709. L'an de Ciceron 63;

S O M M A I R E.

*Dolabella par une Loi d'Antoine étant parti pour aller commander en Syrie, s'aboucha d'abord avec Trébonius qui commandoit en Asie, lui parla comme à son ami & lui fit mille caresses, & lors qu'ensuite Trébonius ne se défioit de rien, Dolabella s'en saisit à Smyrne, le fit mourir, & s'empara de toute l'Asie. Cette nouvelle étant apportée à Rome, le Sénat déclara Dolabella ennemi, & jugea qu'il devoit être poursuivi les armes à la main. Mais comme on étoit incertain qui l'on choisiroit pour cette guerre; Ciceron après avoir déploré la mort de Tré-*

*bonius, opina qu'il en falloit donner la conduite à Cassius, pour poursuivre Dolabella parmer & par terre.*

I. **D**ANS l'extrême douleur, P E R E S  
CONSCRIPTS, ou plutôt dans la  
consternation que nous a causée la mort  
funeste & cruelle de C. Trebonius, (1)  
ce Citoyen si vertueux & si sage, je trou-  
ve néanmoins quelque chose qui pourra  
devenir avantageux à la République ; car  
nous y avons reconnu combien il y a de  
barbarie dans ceux qui se sont criminelle-  
ment armez contre la Patrie. Depuis que  
la terre produit des hommes, il n'en est  
point né de plus ferores & de plus furieux  
qu'Antoine & Dolabella, l'un a fait ce  
qu'il souhaitoit, l'autre a montré ce qu'il  
pensoit. L. Cinna dans ses ressentimens  
étoit cruel, Marius inébranlable, Sylla  
violent ; mais leur animosité pour la ven-

(1) C. Trébonius. Il mourir en Asie, son pere  
avoit été Lieutenant de étoit un excellent diseur  
Cesar dans les Gaules, de bons mots, c'est pour-  
& par le credit de son quoi dans la treizième  
General il étoit devenu Philippique Ciceron dit  
Prêteur & Consul, il qu'Antoine l'appelloit  
n'en fut pas moins son un bouffon, & son fils  
meurtrier avec Brutus & le fils d'un bouffon,  
Cassius. Dolabella le fit

*Antoine & Dolabella étoient  
les deux ordres de l'armée  
de la République*

geance n'alloit point au-delà de la mort ; que néanmoins on regardoit comme une punition trop severe contre un Citoyen.

II. Voici deux hommes devenus semblables par la nouveauté, par la singularité, par l'atrocité, par la barbarie de leurs crimes. Vous vous souvenez qu'elle haine & qu'elle antipathie les alienoit ; mais depuis qu'ils se ressemblent par le déreglement des mœurs, & par la dépravation du naturel, ils sont dans une parfaite liaison d'amitié. Ce qu'à donc fait Dolabella selon son pouvoir ; Antoine menace de le faire à plusieurs autres : mais comme le premier étoit éloigné des Consuls & de nos armées, & qu'il ne sçavoit pas encore que le Sénat & le peuple Romain n'avoient qu'un même sentiment, soutenu par les Troupes d'Antoine, il s'est engagé dans les forfaits qu'il avoit déjà commencés à Rome par le compagnon de sa fureur.

III. A quoi jugez vous donc qu'il travaille ? à quoi jugez vous qu'il tende ? quel est véritablement l'objet de la guerre ? Nous tous qui pensons librement sur les intérêts de la République, nous avons opiné d'une maniere digne de nous qui voulons la liberté du peuple Romain. Cependant Dolabella nous regarde, non comme de simples adversaires ; mais comme

des ennemis. Il nous prépare pourtant des suplices plus cruels qu'on n'en fait souffrir à des ennemis declarez, & croit que si c'est à la nature de nous faire mourir, c'est à la colere de joindre les tourmens à la mort. Pour qui donc faut-il prendre celui qui dans sa victoire met la mort au nombre des graces quand les tourmens n'y sont pas joints

IV. C'est pourquoi, PERES CONSCRIPTS, quoique vous n'ayez besoin de personne qui vous exhorte, ( puisque de vous même le desir de la liberté vous a tous vivement enflammez, ) vous devez la défendre néanmoins avec d'autant plus de soin & de courage, que vous voyez destiner aux vaincus les plus grands suplices des Esclaves. Antoine a fait irruption dans les Gaules, Dolabella dans l'Asie : l'un & l'autre dans une Province étrangere pour eux : l'un s'est vû arrêté par Brutus, qui sans égard au péril où sa vie étoit exposée, a reprimé l'impetuosité d'un furieux, ne respirant que ravage & dépredation ; il lui a fermé l'entrée de la Province, la fait retourner en arriere, & se laissant assieger, assiege Antoine lui-même & l'enferme des deux côtez. L'autre s'est à la hâte jetté dans l'Asie, d'où il lui étoit ouvert en Syrie un chemin sûr & fort court. Qu'avoit-il besoin de Legions, ayant auparavant en-

voyé je ne sçai quel Marfus (1) Octavius, assassin aussi scelerat qu'indigent, pour ravager les campagnes, & ruiner les Villes, non dans l'esperance de bien amasser des richesses, qu'il ne peut garder, à ce que disent ceux qui le connoissent, (car ce je ne sçai quel Sénateur m'est inconnu,) mais pour subvenir actuellement à sa pauvreté.

V. Dolabella le suivit, sans que l'on soupçonnât nulles hostilités, car qui l'auroit imaginé? Plusieurs conférences d'amitié se formerent entre Trebonius & lui, tous les témoignages hypocrites d'une feinte tendresse furent employez, & les paroles qui sont d'ordinaire les assurances de la fidélité furent violées par le crime & la perfidie. Il entra de nuit dans Smyrne, (2) comme dans une Ville des ennemis, quoiqu'elle soit des plus anciennes & des plus fideles entre tous les peuples nos allies; Trébonius y fut sacrifié. Si ce fut par un ennemi public, c'est avoir manqué de précautions, si ce fut par un Concitoyen, qui pour lors en avoit toute l'apparence, c'est avoir été bien malheu-

(1) *Marfus Octavius.* le tua dans la suite, d'au-  
Ce Sénateur étoit Lieu- tres disent qu'il se tua  
tenant de Dolabella qui lui même.

l'envoya devant lui avec (2) *Smyrne.* Ville  
une Légion. Dolabella marchande de Natolie,

reux. La fortune semble par là nous vouloir apprendre ce que les vaincus ont à craindre ; il mit Trébonius entre les mains d'un exilé nommé Samiarius , & ne voulut pas tuer d'abord après l'avoir pris , un Consulaire qui gouvernoit la Province d'Asie avec l'autorité d'un Consul , de peur apparemment de paroître trop genereux après la victoire. Quand de sa bouche infâme il eut long-tems outragé de paroles ce vertueux Romain , il lui demanda compte à force de coups & de tortures de ce qu'étoient devenus les finances publiques , & lui fit couper la tête. Après qu'on la lui eût fracassée , il ordonna qu'elle seroit attachées au bout d'un Javelot , & portée à la main , & que le corps , après avoir été traîné & déchiré , seroit jetté dans la mer. C'est avec un tel ennemi , dont la barbarie surpasse tout ce qu'il y a jamais eu de plus feroce , que nous avons à combattre. Que dirai-je du meurtre des Citoyens Romains & du pillage des Temples ? Qui pourroit autant que l'atrocité des faits le demande , déplorer de si grands malheurs ? Maintenant il se promene dans toute l'Asie , il va d'un lieu à un autre comme un Souverain , & nous croit arrêtez par une autre guerre , comme si ce n'étoit pas partout la même , contre la tyrannie cruelle de ces sacrileges.

VI. Vous voyez dans Dolabella l'ima-

ge de la cruauté d'Antoine, l'une est l'ouvrage de l'autre. Croyez-vous que Dolabella ait été plus doux & plus modéré dans l'Asie, qu'Antoine ne le feroit en Italie s'il en avoit les moyens ? Il me paroît donc que Dolabella est parvenu jusqu'où peut aller le dérèglement insensé d'un frenetique ; & qu'Antoine, s'il le pouvoit, n'échapperoit aucune occasion de nous faire souffrir toutes sortes de tourmens.

VII. Representez vous donc, PERES CONSCRIPTS, cette déplorable & triste image, mais nécessaire pour toucher vos cœurs. Cette irruption nocturne dans une des plus celebres Villes de l'Asie, ce concours tumultueux de gens armez dans la maison de Trébonius, les épées de ces assassins que ce malheureux Citoyen vit plutôt briller qu'il n'en eut appris le sujet ; l'entrée de Dolabella tout en fureur, proferant d'une voix barbare ces affreuses paroles, des chaînes, des foyets, des tortures, & le bourreau Samiarius. On dit que Trébonius soutint cet assaut courageusement & constamment : c'est un bel éloge, & le plus grand à mon gré que l'on puisse faire. Il est d'un sage de se préparer à souffrir modérément tout ce qui peut arriver à l'homme ; il y a plus de prudence encore à veiller pour qu'il n'arrive rien de semblable ; mais il n'y a pas moins de

courage à le souffrir avec fermeté quand il arrive. Dolabella se souvint si peu de l'humanité, si toutefois il en eût jamais, qu'il n'exerça pas seulement son insatiable cruauté sur le vivant, mais sur le mort; & que ne pouvant rassasier son cœur, il fit déchirer & persécuter ce corps pour s'en repaître les yeux.

IX. O Dolabella que vous êtes bien plus à plaindre que celui que vous vouliez rendre misérable. Trébonius a suporté de violentes douleurs, beaucoup de malades en ont souffert de plus rigoureuses & de plus sensibles, & cependant nous n'avons pas coutume de les appeller malheureux, nous disons seulement qu'ils souffrent, une douleur de deux jours est longue; mais combien de personnes pendant plusieurs années de maladie, en ressentent quelquefois de plus aiguës que les supplices des bourreaux. Il y a d'autres malheurs, hommes insensés & pervers, il y en a d'autres que ceux-là. Plus l'activité de l'ame est supérieure à celle du corps, plus ce qui fait impression sur le corps est-il inférieur à ce qui directement en fait sur l'ame. Celui donc qui se deshonne par un crime est plus misérable que celui sur qui tombe malgré lui, les outrages du criminel. Si Trébonius a été tourmenté par Dolabella, Regulus ne l'a-t-il pas été par les Cartagi-



nois. S'ils ont été reconnus cruels contre un ennemi, que faut-il penser de Dolabella contre son Concitoyen? Cela doit-il même se comparer? Peut-on douter lequel des deux est plus misérable, ou celui dont le Sénat & le Peuple Romain veulent venger la mort, ou celui qui par le jugement de tout le Sénat est reconnu pour ennemi? Car dans les autres circonstances de leur vie, qui pourroit, sans faire un indigne affront à Trébonius, comparer la sienne avec celle de Dolabella? Qui peut ignorer combien il y avoit dans l'un de prudence, de génie, d'humanité, d'innocence, de grandeur d'ame pour délivrer la République; & dans l'autre, combien d'emportement dès l'enfance pour les plaisirs? La honte de ses débauches étoit telle, qu'il a toujours mis sa joye à faire ce que ne pouvoit lui reprocher un ennemi tant soit peu modeste.

X. C'est celui là même, ô Dieux immortels, qui m'étoit autrefois uni par les liens du sang: ses vices étoient cachez pour moi qui ne cherchois pas à les connoître; & peut-être ne serois-je pas encore aujourd'hui son ennemi, s'il ne l'étoit de vous, des remparts de la patrie, de Rome même, des Dieux domestiques, des Temples, des foyers, de tous tant que nous sommes; s'il ne s'étoit enfin déclaré

l'ennemi de la nature & de l'humanité. Instruits par sa conduite , défions nous d'Antoine avec une vigilance plus exacte.

XI. Car Dolabella n'a pas eu toujours avec lui des brigands si notez & si fameux ; & vous voyez de quel caractère & en quelle quantité sont ceux d'Antoine. Premièrement son frere Lucius , quel bou-te-feu , grands Dieux ! quel gouffre de forfaits & de crimes ! quel abîme de méchanceté ! que n'engloutit point son cœur ? que ne dévore point son esprit ? Quel sang , croyez-vous , n'avale-t-il point ? Sur quelles possessions & sur quels biens ses esperances & ses pensées ne fixent-elles point ses yeux impudens ? Qu'est-ce que Censorinus , qui vouloit , disoit-il , être Prêteur de la ville , & réellement ne le vouloit pas ? Quel homme est-ce que Bestia , qui se vante de postuler le Consulat à la place de Brutus ? Nous préserve Jupiter d'un si funeste présage. Quelle absurdité dans un homme qui n'a pû devenir Prêteur , de solliciter pour être Consul , à moins peut-être qu'il ne croye devoir condamner ceux qui ne le sont pas Prêteur. C'est un autre Cesar que ce Vopiscus , homme de grand génie , de grand crédit , & qui , de l'Edilité veut parvenir au Consulat : il doit être (1) affran-

(1) *Affranchi des Loix*. Il falloit de l'Edilité pas-

chi des Loix , mais les Loix ne font pas pour lui , tant on est redevable à son mérite. Je l'ai fait absoudre cinq fois en le défendant. Une sixième ( 1 ) palme est difficile à remporter dans Rome , même pour un Gladiateur ; mais c'est la faute des Juges & non pas la mienne. Je l'ai défendu de la meilleure foi du monde ; ils doivent retenir dans Rome un Sénateur si merveilleux & si distingué , qui ne semble agir à présent que pour nous faire comprendre que les Juges dont nous ( 2 ) annulons les Jugemens qu'ils ont rendu , avoient ( 3 ) bien jugé pour l'intérêt de la République.

XII. Et ce n'est pas seulement en lui qu'on s'en apperçoit ; il y en a d'autres dans les mêmes camps que l'on avoit eu de l'honneur à condamner & qu'il est bien honteux d'avoir rétablis. Quelle cruauté ne pensez-vous point qu'il y aura dans les sentimens de ceux qui ont pour ennemis tous les gens de bien ? Joignons aux autres un je ne sçai quel ( 4 ) Saxa que Ce-

ser à la Préture, avant que jugemens. On castoit alors tout ce qui s'étoit de passer au Consulat.

( 1 ) Une sixième palme. fait pour épargner ces S'il est une sixième fois sortes de gens,

accusé, il s'en tirera difficilement. ( 3 ) Avient bien jugé. C'est une ironie.

( 2 ) Nous annulons les ( 4 ) Saxa Decidius. II

far nous avoit amené des extrêmitéz de la (1) Celtiberie , pour en faire un Tribun du peuple , & qui d'Inspecteur autrefois sur les campemens , aspire à l'être aujourd'hui sur la ville de Rome. Comme il y est étranger , le présage puisse-t-il en retomber sur sa tête , sans nous faire tort ; c'est l'inséparable de Caphonius , le vétéran , que les vétérans haïssent plus que personne. C'est à ces sortes de gens qu'Antoine a partagé les terres de la Campanie , outre les biens qu'ils avoient reçûs dans les calamitez civiles , afin qu'ils eussent les pépinieres des autres héritages ; & plutôt aux Dieux qu'ils s'en contentassent , nous le souffririons , quoique cela fût insupportable , mais il a tout fallu souffrir pour éviter cette guerre funeste.

XIII. De plus , ne vous représentez-vous pes ces éclatantes lumieres du camp d'Antoine , premierement les deux collègues des trois Antoines & de Dolabella , (2) Nucula & Lento ; ces distribu-

étoit originaire des extrêmitéz de l'Arragon. Cesar le fit Tribun du peuple, & il en parle dans se Commentaires. Antoine l'ayant par la suite envoyé Lieutenant dans la Syrie ; pour ne point

tomber entre les mains des Parthes, il se tua lui-même.

(1) *Celtiberie*. Elle comprenoit l'Arragon & la Castille.

(2) *Nucula & Lento*. Gens obscurs & sans nom.

teurs

teurs de l'Italie , suivant une Loi que le Sénat a jugée établie par force , & dont l'un enchériffoit sur les Bâteleurs , & l'autre contrefaisoit l'homme d'importance. Que dirai-je d'Apulus Domitius , dont j'ai vû ces jours passez les biens pros crits , tant il y a de négligence dans ses Intendants ; il ne donna pas depuis peu du poison au fils de sa sœur , il ne fit que le verser. Mais puisqu'ils esperent nos biens , & qu'ils dissipent les leurs , comment ne feroient-ils pas prodigues dans leurs dépenses ? J'ai vû aussi les encheres de l'illustre (1) P. Décius , qui , voulant marcher sur les traces de ses ancêtres , a sacrifié tout ce qu'il avoit pour payer ses dettes ; il ne s'est pourtant trouvé personne pour achepter à cette enchere. O l'impertinent homme , de s'imaginer pouvoir s'acquitter en vendant le bien d'autrui !

XIV. Que dirai de Trebellius , qui semble enfin avoir étouffé tous les remords de ses dettes ; car nous avons vû de nouveaux registres qui l'ont vengé des anciens. Que dire T. Plancus qui fut chassé de (2) Pollence , avec une jambe rompuë ,

(1) *L'illustre Decius*. Il fils s'étoient successivement dévouiez a la mort. si attachez à la République & dont le pere & le

(2) *Pollentia* , Ville de la Ligurie.

par Aquila cet excellent Citoyen ; il seroit à souhaiter que cela lui fut arrivé auparavant , afin qu'il n'eût pû revenir ici. J'ai presque oublié le lustre & toute la gloire de son armée ; ce C. (1) Annus le Cimbre , fils de Lisidicus , & vrai (2) Lisidicus lui-même en langage Grec , puisqu'il a violé toutes les Loix naturelles ; à moins , peut-être qu'un Cimbre ne soit en droit de tuer un (3) Germain. Comme Antoine a sous sa puissance une troupe si nombreuse de telles gens , quel crime ne commettra-t-il pas ? Après que Dolabella , qui n'avoit pas à beaucoup près tant d'assassins avec lui , s'est souillé d'un si grand nombre de parricides.

XV. Comme je me suis trouvé souvent malgré moi penser autrement que Calenus , c'est avec bien du plaisir que j'acquiesce à son sentiment ; d'où vous pouvez juger que ce n'est pas à sa personne mais à son opinion que je suis opposé d'ordinaire ; ainsi non seulement je pen-

(1) *Annus Cimber*. On lui donna le surnom de Cimbre , parce qu'il affectoit de se servir de termes anciens.

(2) *Fils de Lisidicus*. Ce terme signifie en Grec un violateur de tous les droits.

(3) *Ne soit en droit de tuer un Germain*. Qu'un Danois ne soit en droit de tuer un Allemand ; c'est une allusion qui a son agrément dans le Latin : Cet Annus avoit tué son frere, *jure germanum Cimber occidit*.

se comme Calenus , mais je lui rends graces , car il vient de soutenir une opinion juste , solide & digne de la République. Il a reconnu Dolabella pour ennemi , il a jugé que ses biens étoient publiquement confiscables ; on ne peut rien ajouter à cela , ( car que pouvoit-il juger de plus severe & de plus exact , ) il a dit néanmoins que si quelqu'un de ceux qui parleront après lui , soutiennent un sentiment encore plus severe , il se rangeroit avec eux. Peut-on opiner avec plus de précision.

XVI. Comme on a donc reconnu Dolabella pour ennemi , il faut lui faire la guerre , car il ne se tiendra pas en repos. Il a une Legion , il a des vagabonds , il a une troupe impie de scélerats. Il est audacieux , il est violent , il se bat en Gladiateur ; ainsi puisque par un decret d'hyer il faut entreprendre la guerre contre Dolabella , nous avons un General à choisir . On a proposé deux avis dont je n'approuve ni l'un ni l'autre , l'un parce que je le crois toujours dangereux hors la nécessité , l'autre parce qu'il ne me paroît pas convenir dans les circonstances présentes.

XVII. Une autorité confiée hors des regles a toujours quelque chose de foible & de peu solide , & n'est nullement con-

venable à la majesté du Sénat. Dans la guerre importante que l'on eut contre Antiochus , l'Asie étant échuë à L. Scipion fils de Publius , comme on ne lui croyoit ni assez de courage ni assez de force , le Sénat transporta cette administration à C. Lælius , pere de celui que l'on appella le sage. P. L'affricain frere aîné de L. Scipion , se levant demanda qu'une pareille honte fût détournée de dessus sa famille. Il dit qu'il y avoit dans son frere beaucoup de prudence & de valeur , & que lui-même avec ses experiences & ses services , lui serviroit de Lieutenant. Quand il eut parlé de la sorte , on ne changea rien à la Province de L. Scipion , & l'on ne songea pas plus, pour cette guerre , à un Commandant contre l'ordre , qu'aux deux fameuses guerres puniques d'auparavant , qui avoient été faites & consommées par les Dictateurs ou par les Consuls : ni qu'à la guerre de Pyrrhus , à celle de Philippes , à celle de l'Achaïe , & à la troisième des Carthaginois , pour laquelle le peuple Romain se choisit un Commandant convenable qui fut P. Scipion , en sorte néanmoins qu'il voulut que cette guerre fut conduite par le Consul.

XVIII. Quand il fallut faire la guerre contre (1) Aristonicus sous le Consulat de

(1) *Contre Aristonicus.* C'étoit le fils d'Acmenes



L. Valerius & de P. Licinius, on demanda au peuple quel General il vouloit choisir. Crassus Consul & grand Pontife, dit à Flaccus son collegue & Prêtre du Dieu Mars, qu'il le condamneroit à l'amende s'il s'éloignoit du Temple. Le peuple lui remit cette amende, mais ordonna que le Prêtre obéiroit au Pontife, & même le Peuple Romain ne conféra pas le Commandement de cette guerre à un homme privé. Quoique l'année d'auparavant le grand Affricain eût triomphé de Numance, & quoiqu'il eût plus acquis de gloire & de mérite militaire que personne, il n'eut le suffrage que de deux Tribus, & le commandement de cette guerre fut donné plutôt au Consul Crassus, qu'au grand Affricain, qui n'étoit qu'un particulier.

De turbulens Tribuns du peuple firent leurs réquisitions pour les commandemens donnez à Pompée. qui sans doute, étoit un grand homme, & le premier de tous; car à la guerre de Sertorius, les Consuls refusant de marcher, il fallut choisir un particulier, & ce fut à cette occasion que L. Philippus dit qu'il opinoit pour envoyer

qui s'étoit emparé de me l'an 614. & le fit  
l'Asie, il fut pris par Per- étrangler dans la Prison  
penna, vaincu par Aquil- par ordre du Sénat,  
lius qui le conduisit à Ro-

Pompée, non à la place d'un seul Consul, mais de tous les deux.

XIX. Quels seront donc ces Comices, ou quelles brigues L. Cesar va-t-il introduire dans le Sénat ? Il a décerné le commandement à un homme très-illustre & très-vertueux, je l'avoüe, mais néanmoins homme privé ; & en cela il nous impose un très-grand fardeau ; car si je suis son sentiment, j'introduis la cabale dans le Sénat : si je ne le suis pas, il paroîtra que par mon suffrage j'aurai, comme dans les Comices, refusé cet honneur à l'un de mes meilleurs amis. Que si l'on veut que des Comices se tiennent dans le Sénat, sollicitons, cabalons, qu'on nous donne des tablettes, comme l'on en donne au peuple. Pourquoi, L. Cesar, faites-vous, ou qu'un très-excellent homme, si l'on ne suit pas votre sentiment, paroisse avoir été refusé, ou que chacun de nous soit oublié ? si, nous trouvant dans le même rang, nous ne sommes pas trouvez dignes du même honneur ?

XX. Mais j'entends ce qu'on objecte : vous avez donné par votre opinion le Commandement extraordinaire à C. Cesar, qui n'est qu'un jeune homme : c'est qu'il m'avoit fourni une défense extraordinaire ; quand je dis qu'il *m'avoit fourni*, je veux dire au Sénat & au Peuple Ro-

main. Comment ne donneroîs-je pas le commandement contre les regles à celui de qui la République recevoit un secours contre toutes ses esperances , sans qu'elle y pensât , & sans qu'elle pût être sauvée autrement ? Il falloit ou le dépouiller de son armée , ou lui en donner le commandement. Comment se pouvoit-il faire qu'il la conservât sans la commander ? Il ne faut donc pas croire qu'on lui donne ce qu'on ne lui a point ôté. Vous lui auriez ôté le commandement , P E R E S CONSCRIPTS , si vous ne lui aviez donné. Les Soldats Veterans , qui pour l'interêt de la République , avoient pris les armes , après avoir reconnu son autorité , son pouvoir & son nom , vouloient qu'il les commandât. La Legion de Mars & la quatrième ne s'étoient , soumises à l'autorité du Sénat & du Peuple Romain , qu'en demandant Cesar pour leur chef & leur General. La nécessité de la guerre lui a donné le commandement , & le Sénat ne lui en a donné que les faisceaux. Dites-moi , je vous prie , Lucius Cesar , ( Je parle à un homme qui a de l'expérience , ) quand le Sénat a-t-il conféré le commandement des troupes à quelque particulier oisif & fainéant ?

XXI. Mais c'est trop s'arrêter sur ce sujet , on croiroit que je m'oppose à un de

mes meilleurs amis , à qui je suis même beaucoup obligé. Si toutefois on peut s'opposer à celui non seulement qui ne demande pas , mais qui refuse. Ce seroit , PERES CONSCRIPTS , un sentiment contraire à la dignité des Consuls , & contraire en même tems à l'importance des conjonctures que de leur faire tirer au sort l'Asie & la Syrie pour faire la guerre à Dolabella. Je dirai pourquoi cela seroit inutile à la République , mais voyez auparavant combien cela seroit honteux aux Consuls. Dans le tems que l'on assiege un Consul désigné , qu'il y va du salut de la Patrie de le délivrer ; que de perfides & de parricides Citoyens on abandonné le parti du Peuple Romain , que nous faisons une guerre où l'on décidera de notre dignité , de notre liberté , de notre vie , & que les supplices & les tourmens sont préparez à quiconque tomberoit entre les mains d'Antoine ; lorsque la conduite de toutes ces choses est commise & confiée à de bons & de courageux Consuls , on fera mention de l'Asie & de la Syrie , afin que l'on s'imagine que nous avons fourni quelque pretexte à l'envie , ou quelque chef d'accusation à la défiance.

XXII. Or il s'agit de décider si l'on délivrera Brutus ; il restoit encore à sçavoir

si l'on doit l'abandonner & le trahir. Pour moi je soutiens que l'on a fait mention des Provinces dans un tems nullement convenable : car quoique toutes vos attentions, C. Panfa, soient consacrées, comme elles le sont en effet, à travailler pour la délivrance du plus vaillant & du plus illustre de tous les hommes, cependant la nature des affaires vous contraint nécessairement de penser à poursuivre Dolabella, & à réserver quelque chose de vos soins & de vos réflexions pour l'Asie & pour la Syrie. Mais quand vous auriez plusieurs esprits, je voudrois, s'il étoit possible, que vous les appliquassiez tous à Modene ; comme cela ne se peut pas, nous souhaitons que tout ce que vous avez d'excellentes lumières soient employées pour Brutus. Aussi le faites-vous, & c'est à quoi principalement vous pensez. Or, personne ne peut non seulement conduire, mais même développer dans son esprit deux affaires, sur tout quand elles sont importantes. Nous ne devons donc en aucune maniere exciter votre admirable application à se détourner par d'autres soins.

XXIII. Ajoutez à ceci les discours des hommes, les jalousies & les soupçons. Imiter mon exemple que vous avez loué toujours pour m'être démis d'une Province bien munie & bien fortifiée, afin d'étein-

dre le feu allumé dans ma Patrie, sans penser à rien autre chose. Nul autre que moi certainement avec qui vous vous seriez ouvert aussi cordialement qu'avec moi, si vous l'aviez cru de votre intérêt, ne pensera qu'une Province vous ait été décernée malgré vous. Je vous prie pour l'honneur de votre sagesse, ôtez-vous cette réputation, & ne faites pas que vous sembliez desirer une chose qui vous est indifférente.

XXIV. Vous êtes obligé d'y travailler d'autant plus vivement, que votre illustre Collegue ne se peut attirer un soupçon semblable. Il ne sçait rien de tout ceci, il ne s'en doute pas même, il fait la guerre, il se tient à son Armée; il deffend son sang & sa vie, il entendra plutôt dire qu'une Province lui est décernée, qu'il n'aura pû soupçonner qu'on ait donné quelque attention à pareille affaire. Je crains aussi que nos Armées qui se sont livrées à la République, non par la nécessité d'un enrollement, mais de leur propre inclination, ne se découragent, si elles s'imaginent que nous ayons pû penser à quelque autre chose qu'à la guerre presente. Que s'il paroît que les Provinces doivent être sollicitées par les Consuls, comme des Citoyens fort distinguez les ont sollicitées souvent: Rendez-nous d'abord Brutus, la gloire & l'ornement de sa Patrie, il doit être aussi pré-

cieusement conservé que ce feu descendu du Ciel est conservé par la vigilance des Vestales ; s'il est une fois sauvé, nous le ferons. Alors s'il se peut, sur nos propres épaules, nous vous élèverons jusqu'au Ciel, nous vous choisirons des Provinces assurément dignes de vous ; mais faisons maintenant ce que nous avons à faire : il s'agit de sçavoir si nous vivrons libres, ou si nous mourrons, car la mort doit être préférée à la servitude.

XXV. Si d'ailleurs cet avis faisoit retarder la poursuite de Dolabella, ( car quand viendra le Consul, ) attendrons-nous qu'il ne reste plus en Asie le moindre vestige ni de Villes ni de Provinces ? Mais le Sénat enverra quelqu'un de son Corps. Pourrois-je approuver ce sentiment, moi qui un peu auparavant n'ai pas donné le commandement extraordinaire à un Particulier d'un si grand mérite ? Ils en enverront un qui en sera digne. Y en a-t-il de plus digne que P. Servilius ? Rome n'en a point qui le soit plus que lui. Quoi ! ce qu'il croit lui-même ne devoir être donné à personne, pas même par le Sénat ; j'approuverai que l'on en fasse l'offre sur un seul avis. Nous avons besoin, PERES CONSCRIPTS, d'un homme libre & prêt à partir, qui commande selon les Loix, & qui d'ailleurs ait un crédit, un nom, une

Armée , & un courage bien reconnu propre , à mettre la République en liberté.

XXVI. Et quel est cet homme ? Est-ce M. Brutus ? Est-ce C. Cassius , Est-ce l'un & l'autre ? Je déciderois franchement , (1) comme bien d'autres pour l'un des Consuls , ou pour tous les deux , si nous n'avions engagé M. Brutus dans la Grèce , & mieux aimé tourner nos forces plutôt du côté de l'Italie que de l'Asie , non pour tirer plus de secours des Troupes de Brutus , mais afin que notre Armée pût en avoir par-delà la mer. De plus , PERFS CONSCRIPTS , M. Brutus est arrêté maintenant par C. Antonius , qui tient (2) Apollonie Ville importante & spatieuse ; il tient aussi , je pense , Byllides , Abantes , il est prêt d'entrer en Epire , il presse l'Illyrie , il a quelques Cohortes , il a de la Cavalerie. Si de-là l'on envoie Brutus à quelqu'autre expédition , nous perdrons infailliblement la Grèce ; il faut pourvoir encore à Brindes cette frontiere de l'Italie. Je m'étonne néanmoins qu'Antoine tarde tant : car il a coutume de pourvoir à ce qui le garantit , & de ne pas soutenir long-

(1) Comme bien d'autres. me au sens.  
*tres. Au lieu de multa* ,  
 j'ai pris *multi* , suivant la  
 correction de quelques  
 interpretes plus confor-

(2) Apollonie , Byllide ,  
 Abantes. Villes de Macedoine.



tems les allarmes d'un siege. Que si Brutus expédie, & s'il pense qu'il servira mieux la République en poursuivant Dolabella qu'en demeurant dans la Grece, il agira de lui-même comme il a déjà fait, & dans une si grande quantité de malheurs auxquels il faut promptement remedier, il n'attendra pas les ordres du Sénat.

XXVII. Brutus & Cassius en beaucoup d'occasions ont été leur Sénat eux-mêmes : car dans ces renversemens & ces révolutions de toutes choses, il faut s'accommoder aux tems plutôt qu'aux usages. Ni Brutus, ni Cassius ne commencent pas d'aujourd'hui à sçavoir que le salut & la liberté de la République sont les Loix les plus saintes & les Coutumes les mieux établies. Quand on ne nous auroit pas fait de rapport touchant Dolabella qu'il faut poursuivre, je regarderois néanmoins comme un Decret la conduite de ces deux grands hommes si distinguez par leur vertu, par leur crédit, par leur naissance ; qui chacun des deux commandent une Armée ; nous connoissons déjà l'un, & nous sommes informez de l'autre. Brutus n'avoit donc pas besoin d'attendre nos Ordonnances, puisqu'il sçavoit nos intentions. Aussi n'a-t-il point pris le chemin de Crete, qui est sa Province, & s'est hâté de se rendre à celle d'un autre en Macedoine. Il a regardé com-

me à lui ce que vous vouliez qui fût à vous, il a formé de nouvelles Légions, il a reçu les anciennes, il a fait venir vers lui la Cavalerie de Dolabella, que de son propre jugement il a déclaré l'ennemi de la République, lorsqu'il n'étoit pas encore souillé de son Parricide : car s'il ne l'avoit regardé comme tel, par quelle raison auroit-il enlevé la Cavalerie d'un Consul ?

XXVIII. De plus, C. Cassius avec la même grandeur d'ame & la même prudence, n'est-il pas parti d'Italie dans le même dessein pour fermer à Dolabella la Syrie ? De quel droit, & par quelle Loi ? par celle que Jupiter lui-même a établie, portant que tout ce qui seroit utile à la République, seroit regardé comme juste, & fait selon les Loix : car la Loi n'est autre chose que la droite raison émanée des Dieux ; commandant tout ce qui est juste, & défendant tout ce qui ne l'est pas ; c'est à cette Loi que Cassius a obéi quand il est parti pour la Syrie, Province d'un autre à la vérité, tant que les hommes se gouvernent par des Loix écrites, mais dès qu'elles sont étouffées, sa propre Province par la Loi de la nature.

XXIX. Cependant, pour l'autoriser de votre agrément, j'opine que puisque Dolabella, ses Ministres, ses Complices, & tous ceux qui l'ont secouru, ont été déclara-

rez ennemis du Peuple Romain par le Sénat , puisqu'il a jugé que l'on devoit faire la guerre à Dolabella , comme ayant par un attentat nouveau , surprenant , inouï , violé tous les ordres des Dieux & des hommes , & s'étant encore engagé dans le Parricide affreux de la Patrie , il en sera puni suivant la réparation qu'il en doit au Ciel & à la terre.

XXX. Que ce soit l'intention du Sénat que C. Cassius Proconsul gouverne la Province de Syrie , comme se l'étant à bon droit appropriée, que (1) Q. Marcius Crispus Proconsul , (2) L. Statius Murcus Proconsul , (3) A. Allienus Lieutenant , ayent à lui livrer leurs Troupes , & qu'avec elles & les autres qu'il pourra rassembler encore , il poursuive par terre & par mer Dolabella ; que pour lui faire la guerre , où il jugera le plus à propos , il se fasse donner les Vaisseaux , les Nautonniers , l'argent & les autres choses nécessaires pour conduire son entreprise ; qu'il ait en Syrie , en Asie ,

[1] *Q. Marcius Crispus*. Proconsul de Syrie après la mort de César. Il remit son Armée entre les mains de Cassius.

[2] *Statius Murcus*. Il avoit été dans le party de César , après la mort duquel il se déclara pour

Brutus & Cassius.

[3] *Allienus*. C'étoit un des Lieutenans de Dolabella Consul , dont il se détacha & livra entre les mains de Cassius quatre Légions qu'il avoit amenées d'Egypte.

en Bithinie , dans le Pont tout le pouvoir & toute l'autorité d'un Général ; qu'en quelque Province que cette guerre le conduise , il ait un commandement au-dessus de celui qui la gouvernoit quand lui Cassius y entrera.

XXXI. Que, comme en plusieurs autres guerres le Roi Dejotanus & le Roi son fils ont souvent donné secours à la République , ils se rendront très-agréables au Sénat & au Peuple Romain , si de leurs Troupes & de leurs richesses ils aident encore le Proconsul C. Cassius ; que si les autres Rois, Terrarches & Seigneurs en font autant , la République se souviendra de leurs Services ; que les Consuls Hirtius & Pansa , (1) l'un ou l'autre , ou tous deux ensemble , selon qu'ils le jugeront à propos , d'abord après que la République sera rétablie , fassent leur rapport au Sénat touchant les Provinces Consulaires & Prétoriennes ; que cependant , ceux qui gouvernent aujourd'hui ces Provinces , les gouverneront jusqu'à ce que le Sénat leur ait à chacun envoyé des Successeurs.

XXXII. Par ce Decret vous enflammez Cassius d'une ardeur nouvelle , & tout armé qu'il est déjà , vous lui mettez en

[1] *L'un ou l'autre, ou tous deux ensemble.* Ces paroles étoient une forme usitée dans les Decrets du Sénat.

main de nouvelles armes : car vous n'ignorez ni son courage ni les Troupes ; vous avez été témoin de son courage , vous savez quelles Troupes il a , sa valeur & sa fermeté n'auroient jamais permis aux brigands & aux gladiateurs de Dolabella , de pénétrer dans la Syrie pendant même la vie de Trebonius. Allienus mon intime ami , parti depuis sa mort , ne voudra plus qu'on le dise Lieutenant d'un (1) Consulaire deshonoré. Q. Cecilius (2) Bassus , quoique Particulier , mais plein de valeur , est Maître d'une Troupe aguerrie & victorieuse.

XXXIII. L'Armée de Déjotanus pere & fils, est composée & formée à notre maniere. Il y a dans ce fils un caractère d'esprit & d'intrépidité , qui donne les plus belles esperances. Que dirois-je du pere dont l'attachement au Peuple Romain répond à la gloire de sa vie ; il ne s'est pas seulement rendu le Lieutenant de nos Généraux pendant différentes guerres , mais il y a même commandé ses propres Troupes. Que n'ont point dit de lui Sylla , Mu-

(1) *Consulaire deshonoré.* C'est Dolabella.

(2) *Cecilius Bassus.* C'étoit un Chevalier Romain qui avoit été dans le party de Pom-

pée ; il soutint à Apamée en Syrie avec deux Légions le Siège de deux Armées , & se rendit enfin aux conditions qu'il voulut.

rena , Servilius , Lucullus ? quels recits honorables & solides en ont-ils fait souvent en plein Sénat ?

XXXIV. Quel témoignage en rendoit Pompée , qui dans toute la terre ne reconnoissoit que Déjotanus pour un ami sincere & fidele , & dévoué constamment au Peuple Romain. Nous avons été Commandans Bibulus & moi dans des Provinces voisines. Ce Roi nous secourut de ses Troupes & de sa Cavalerie ; cette cruelle & funeste guerre Civile vint ensuite. Que devoit faire alors Dejotanus ? Il n'est pas nécessaire de dire quel party plus juste il avoit à prendre ; sur tout l'évenement de la victoire , ayant été contraire à ce qu'il avoit pensé. Si dans cette guerre il fut dans l'erreur , il y étoit avec le Sénat ; Si son sentiment étoit juste , le Party vaincu ne doit pas être blâmé. D'autres Rois se joindront à ces Troupes avec d'autres recrues. Les Flotes ne manqueront pas à Cassius ; on sçait combien il est estimé par les Syriens , & quelle est sa réputation dans la Phenicie.

XXXV. La République , P E R E S C O N S C R I P T S , a dans Cassius un Général , non seulement bien préparé , mais habile & vaillant. Il avoit fait de grandes choses dès avant l'arrivée de Bibulus , quand il deffit les Généraux illustres & les

Troupes nombreuses de (1) Pacorus, & qu'il délivra la Syrie des cruelles irrutions des Parthes. Je ne parle point de ce qui lui a le plus mérité de loüanges : Il n'est point encore agréable à tout le monde de le publier ; il vaut mieux en conserver le souvenir que d'en parler (2).

XXXVI. Je me suis apperçû, PERES CONSCRIPTS, que quelques-uns ont dit que j'élevois trop haut Brutus & Cassius, & que par mon avis je donnois à Cassius le souverain commandement. Qui sont donc ceux que j'éleve, sinon ceux qui remettent la République dans l'élévation ? N'ai-je pas dans tous mes avis élevé toujours Brutus au-dessus des autres ? Est-ce que vous m'en blâmez ? Ferois-je l'éloge des Antoinnes qui sont l'opprobre & le deshonneur de leur Famille & du nom Romain ? Ferois-je l'éloge d'un Censorinus, ennemi dans la guerre, encherisseur dans la paix. Loüerai-je tous les débris de ce brigandage ? bien loin de faire honneur à tous ces ennemis du repos, de l'union, des Loix, de la liberté, de la Justice, il est impossible que je ne les haïsse autant que j'aime la Patrie.

XXXVII. Prenez garde, dit-on, d'offenser les Veterans, j'entens fort bien ces

(1) *Pacorus*. Roi des Parthes. C'est le meurtrier de Jules César.

(2) *Que d'en parler.*

reproches. Je dois, je l'avouë, les menager ; mais je n'ai rien à craindre de ceux qui sont raisonnables ; à l'égard de ceux qui pour l'interêt de la République ont pris les armes, qui ont suivi C. Cesar, fondez sur les bienfaits qu'ils avoient reçûs de son pere, qui défendent aujourd'hui la République au milieu des plus grands périls, je ne dois pas seulement les soutenir, mais les aider de toutes sortes de secours. Pour les Veterans tranquilles, comme la fixième & la huitième Légion, je croi qu'il leur est dû beaucoup d'honneurs & de loüanges: mais pour les compagnons d'Antoine, qui après avoir dissipé tout ce qu'ils avoient eu de Cesar, assiegent un Consul désigné, préparent contre Rome le feu & la flamme, se livrent à un Saxa & à un Caphon, hommes nez pour le crime & pour le pillage, quel homme s' imagine qu'il faille soutenir de telles gens ? Nous devons donc ou loüer ceux qui sont gens de bien, ou conserver ceux qui sont paisibles : pour les autres contre qui nous avons pris les armes, ce sont des impies & des furieux.

XXXVIII. Ainsi de quels Veterans craindrons nous d'irriter les esprits ? sera-ce de ceux qui veulent délivrer D. Brutus que l'on assiege ? Si sa conservation leur est chere, comment pourroient-ils haïr le



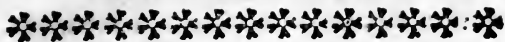
nom de Cassius ? Sera-ce de ceux qui sont demeurez neutres ? S'ils aiment le repos, pourquoi les craindre comme de mauvais Citoyens ? Quant au troisiéme genre non de soldats Veterans , mais d'ennemis les plus odieux , je souhaite de leur faire le plus de peine que je pourrai, quoi qu'en verité, PERES CONSCRIPTS , il seroit bien tems de ne plus regler nos avis sur les idées des Veterans. Quelle est donc leur fierté ? Quelle est leur arrogance de vouloir que nous ne choissions point de General que de leur agrément ?

XXXIX. Pour moi , ( car il faut dire , PERES CONSCRIPTS , ce que je pense , ) je suis persuadé que nous devons avoir moins d'égard aux Veterans qu'à ce que pensent de votre sagesse les jeunes Soldats , la fleur de la Nation , les Légions nouvelles toutes disposées à délivrer la Patrie & toute l'Italie ensemble : car il n'y a rien qui soit toujours florissant , l'âge succede à l'âge , les Légions de Cesar ont brillé longtemps , & ce sont maintenant celles de Pansa , celle d'Hirtius , celles du fils de Cesar , celles de Plancus qui sont en honneur. Elles sont superieures par le nombre , par les conjonctures , par l'autorité , car elles font une guerre approuvée de tous les peuples. On a promis aux unes des récompenses , on en a déjà donné aux autres. Que les unes

350    ONZIE'ME PHILIPPIQUE  
jouissent de ce que nous leur avons donné ;  
payons aux autres ce que nous leur avons  
promis , j'espère que les Dieux immortels  
le trouveront très-juste.

XL. Dans cette disposition des choses ,  
j'opine , PERES CONSCRIPTS , que vous  
donniez à mon avis votre approbation.





CINQUANTE-SEPTIÈME ORAISON.

DOUZIÈME PHILIPPIQUE.

CONTRE M. ANTOINE.

L'an de Rome 709. L'an de Ciceron 63.

### SOMMAIRE.

*Le Consul Pansa avoit fait son rapport pour envoyer vers Antoine de nouveaux Députez, qui étoient Servilius, & Ciceron lui-même, lequel dans ce discours fait voir que cette députation seroit non-seulement inutile, mais honteuse, & que si l'on vouloit encore parler de paix avec Antoine, il n'y avoit personne qu'on dût moins envoyer que lui pour ce dessein, déclarant qu'en cette occasion il mépriseroit volontiers la vie pour le salut de la République.*

I. **Q**UOIQUE'IL paroisse, PERES CONSCRIPTS, bien indécent pour un homme dont vous avez souvent suivi les

sentimens dans des occasions importantes, d'être surpris, d'être trompé, d'être abusé, je me console néanmoins d'avoir été dans l'erreur avec vous & avez un Consul (1) très-éclairé; car deux (2) Consulaires nous ayant apporté les esperances d'une paix honorable, comme ils étoient amis d'Antoine, & pour ainsi dire de sa maison, ils nous ont paru le sçavoir menacé de quelque perte qui nous étoit inconnue: l'un a chez lui sa femme & ses enfans, l'autre lui écrit & en reçoit des Lettres tous les jours, c'est prendre assez ouvertement ses intérêts.

II. Or les voir nous exhorter à la paix tout à coup, ce qu'ils n'avoient point fait depuis long-tems, cela ne sembloit pas sans dessein. A leurs exhortations se sont jointes celles du Consul; mais quel Consul? Si nous demandons de la prudence, il est incapable de se tromper, si c'est du courage, il n'approuveroit point de paix qu'Antoine ne succombât & ne fut vaincu; si c'est de la grandeur d'ame il préfere la mort à la servitude. Pour vous, PERES CONSCRIPTS, vous paroissiez moins oublier vos Ordonnances si solides, que penser plutôt à faire des conditions qu'à en

(1) Un Consul très-éclairé. C'est Caius Pan-  
sa.

(2) Deux Consulaires. C'est Pison & Calenus.

recevoir : Après qu'on nous avoit donné les esperances d'un entier désistement, que les amis d'Antoine appelloient une paix, ce qui me faisoit encore plus esperer, & vous aussi apparemment ; c'est que j'entendois dire que la maison d'Antoine étoit plongée dans la tristesse, & sa femme très-affligée. De plus les Partisans d'Antoine, sur qui j'ai toujours les yeux, me sembloient plus sombres.

III. Que s'il n'y a rien de tout cela, pourquoi Pison, pourquoi Calenus, particulièrement dans ce tems-ci, sans qu'on s'y attende, & tout à coup viennent-ils nous parler de paix ? Pison nie qu'il en sçache rien, ni qu'il ait rien entendu dire. Calenus nie qu'il soit rien venu de nouveau, & il le nient maintenant, après qu'il nous croyent engagez dans une députation qui tend à la paix. Qu'est-il donc besoin encore de délibérer sur une affaire où il n'y a rien absolument de changé ?

IV. Nous avons été trompez, PERES CONSCRIPTS, nous l'avons été, je le repete, les amis d'Antoine ont negocié secretement son affaire, je le voyois à la verité ; mais comme au travers d'un nuage le salut de D. Brutus que j'avois dans l'esprit m'en ôtoit toute la pénétration. Si c'étoit la coutume à la guerre que l'un prit la place de l'autre, je souffrirois de bon

cœur que l'on m'enfermât, & que Brutus fut délivré : le discours de Calenus nous a séduit. *Si Antoine s'éloigne de Modene, est-ce que nous ne l'écouterons pas, ni même quand il dira qu'il se rangera sous la puissance du Sénat?* Cela paroissoit un peu dur, & c'est ce qui nous a fait mollir ; nous avons plié. Est-il donc éloigné de Modene ? Je ne sçai pas, dit Calenus, obéit-il au Sénat, je le croi, continuë-t-il. Mais en tenant toujours son poste & son rang : certes vous avez bien à travailler, P E R E S C O N S C R I P T S, puisqu'il s'agit de perdre votre dignité, qui sans doute est grande, & de conserver celle d'Antoine, qui n'est & ne peut être rien du tout, & qu'il est question de le rétablir par vous dans ce qu'il a perdu par lui-même. S'il traitoit avec vous en vrai suppliant, peut-être l'écouterois-je ; mais j'aime encore mieux dire simplement, je l'écouterois, il faut lui résister tant qu'il se tiendra fier, ou perdre avec la dignité la liberté.

V. Mais il n'y a, dit-on, encore rien de libre, on a ordonné une députation. Quoi donc est-ce que le sage n'est pas libre dès qu'il peut revenir de son erreur ? tout homme peut se tromper ; mais il n'y a que l'insensé qui persevere dans l'illusion, les dernières pensées, comme on dit, sont d'ordinaire les plus sages ; ce nuage dont je par-

lois un peu auparavant , est dissipé ; le jour est revenu, tout se manifeste , nous voyons tout , & non-seulement par nous mêmes , mais nos amis nous avertissent. Vous avez pris garde, à ce que disoit il n'y a pas long-tems un excellent homme ; j'ai , dit-il , offensé toute ma maison affligée , & la femme , & les enfans : les gens de bien en étoient surpris , mes amis même m'accusoient , parce qu'une esperance de paix m'avoit fait accepter une députation. Et il ne faut pas tant s'en étonner , car par vos avis , Servilius , si solides & si justes , Antoine est dépouillé non-seulement de sa dignité , mais de toute esperance de se sauver.

VI. Qui ne s'étonneroit après cela de vous voir aller en députation vers Antoine, j'en fais moi-même l'experience , je sçai combien votre sentiment & le mien sont (1) blâmez. Sommes-nous blâmez seuls ? Quoi , c'est donc sans sujet que Pansa , cet homme courageux , a parlé si long-tems avec tant de précision ? N'est-ce pas pour empêcher qu'on ne le soupçonnât fausement de trahir son ministère ? mais d'où

(1) *Sont blâmez.* Sur le faux rapport que les amis d'Antoine avoient faits de ses sinceres dispositions à la paix , Servilius & Ciceron avoient consenti d'être nommez pour une seconde députation pour laquelle ils paroissoient avoir opiné,

étoit venu ce soupçon ? c'étoit de ce penchant soudain pour la paix qu'il avoit si promptement entrepris de défendre , séduit par la même erreur que nous. Que si l'on s'est égaré , PERES CONSCRIPTS , rentrons dans la voye , le changement d'avis est un excellent asile pour celui qui se repent.

VII. Car enfin ô Dieux- immortels ! quel avantage la République peut-elle tirer de notre députation ? Que dis-je , quel avantage , elle lui fera tort ? ouïi toit assurément ? Ne l'a-t-elle pas déjà fait ? Doutez vous que le bruit de cette députation pour la paix n'ait beaucoup affoibli & diminué dans le peuple Romain cette vive & violente ardeur de recouvrer la liberté ? Que pensez vous des Villes municipales , des Colonies, de toute l'Italie ? Aura-t-elle le même zele qui l'enflammoit contre cette d'avastation commune ? Ne croyez vous pas qu'il y aura du repentir dans ceux qui publiquement ont fait paroître leur haine contre Antoine , qui ont promis de l'argent & des armes , & qui se sont consacrez de corps & d'esprit à la conservation de la République ? Comment Capouë approuvera-t-elle votre jugement , elle qui dans les conjonctures présentes est une seconde Rome , qui a condamné d'infidèles Citoyens , qui les a chassés , qui les a



bannis ; elle , dis-je , elle qui malgré ses genereux efforts s'est vûë arracher Antoine d'entre les mains ?

VIII. Mais de plus, par de tels jugemens ne retranchons nous pas toute la force de nos Légions : car qui fera la guerre avec un courage ardent , quand il aura devant les yeux les esperances de la paix ? La Légion de Mars , cette Légion celeste & divine , à cette nouvelle ne se sentira-t-elle pas amollië & toute languissante , & ne perdra-t-elle pas un si beau nom ? Leurs épées se briseront , & les armes leur tomberont des mains : en suivant les sentimens du Sénat , elle croira ne devoir pas avoir plus de haine que lui contre Antoine. Je suis honteux pour cette Légion , je le suis pour la quatrième animée de la même valeur , & si dévouïée à l'autorité de la République , ne regardant plus Antoine comme le Consul , & son General elle l'a quitté comme le persecuteur & l'ennemi de la Patrie. Je suis honteux pour cette excellente armée , qui de deux n'en fait plus qu'une , & qui après sa revûë a pris le chemin de Modene ; quand elle entendra parler de paix , c'est-à-dire de nos allarmes , si elle ne rebrousse pas chemin , du moins elle s'arrêtera ; car qui se hâteroit de combattre quand le Sénat rappelle & sonne la retraite.

IX. Qu'y a-t-il de plus injuste que notre conduite, de prendre des mesures pour la paix, quand ceux qui font la guerre n'en sçavent rien, & non-seulement ne le sçavent pas, mais s'y opposent? Vous attendez-vous qu'Hirtius, ce vaillant Consul, & que C. Cesar, né par le bienfait des Dieux pour ces derniers tems, & dont les Lettres que je tiens en main ne respirent que les esperances de la victoire: vous attendez vous, dis-je, qu'ils voudront la paix; ils ont envie de vaincre, & s'ils aspirent à la paix, ce nom si doux & si précieux, ce n'est point par des conventions, c'est quand ils auront vaincu. Mais la Province des Gaules avec quels sentiment croyez-vous quelle entendra cette nouvelle: c'est elle qui dans cette guerre tient le premier rang pour repousser, pour gouverner, pour soutenir. La Gaule obéissante, au seul signé, pour ne pas dire au seul ordre de Brutus, a posé sûrement, par ses armes, par ses forces & par son argent, les fondemens de cette guerre, elle a présenté son vaste sein à la cruauté d'Antoine; on l'épuise, on l'a ravage, on la brûle. Elle souffre de sang froid toutes les insultes de la guerre, pourvû qu'elle s'oppose au danger de la servitude.

X. Et pour ne point parler des autres parties des Gaules, ( car elles sont toutes

semblables) ceux qu'Antoine avoit envoyez à Padoué ont été tous ou chassés ou rejettez sans entrer. Les Padouans ont fourni de l'argent à nos Soldats, & des armes à nos Officiers qui en avoient grand besoin. Les autres Villes en ont fait autant, celles même qui suivoient autrefois le parti d'Antoine, & que l'on croyoit contraires au Sénat, pour quelques traitemens rigoureux qu'elles en avoient reçûes pendant plusieurs années. Et l'on doit moins s'étonner de les voir fidelles après que la République est avec elles en union, puisque dans le tems qu'elles en étoient désunies, elles lui ont toujours conservé leur fidélité.

XI. C'est donc à tous ces peuples qui s'attendent à vaincre que nous irons porter ces bruits de paix, c'est-à-dire le desespoir de la victoire. Mais s'il ne peut y avoir de paix ? Car quelles conditions regler avec un homme auquel on ne peut rien accorder ? Nous l'y avons invité par bien des motifs, il a néanmoins mieux aimé la guerre ; on lui a envoyé des Députes malgré mon avis, mais on les lui a pourtant envoyez ; on lui a porté nos ordres, il n'y a point obéi. On lui a signifié de ne point assiéger Brutus, de s'éloigner de Modene, il ne l'a que plus vivement attaquée, & nous enverrons encore

des Députez pour traiter de la paix avec un homme qui refuse d'en écouter les préliminaires. Croyons nous qu'en notre présence il sera plus modeste à demander, qu'il ne l'étoit quand il a envoyé ses propositions au Sénat. Or ce qu'il demandoit alors paroïsoit tout à fait injuste ; mais pouvoit être néanmoins en quelque manière accordé : car il n'avoit point encore été couvert d'infamie par toutes vos severes Ordonnances : il demande aujourd'hui ce que nous ne pouvons accorder en nulle façon, à moins que de nous reconnoître vaincus par la guerre.

XII. Nous avons jugé que ses Ordonnances étoient fausses, jugerons nous aujourd'hui quelles sont vraies. Nous avons jugé qu'il a établi des Loix par force & contre les Auspices, & que ni le peuple Romain, ni le bas peuple n'y sont obligez. Croyez vous que l'on puisse les rétablir ? Vous avez jugé qu'il a détourné des finances publiques, soixante dix millions, pourra-t-il être affranchi du crime de peculat ? Il a vendu des Privileges à des Villes, il a vendu des ministeres sacrez, des Royaumes, ratacherez vous encore des affiches que par vos Decrets vous avez fait arracher ? Pouvons nous effacer ce que nous avons ordonné ? Pourrons nous même en effacer la memoire. Quand la posterité la  
plus

plus reculée oubliera-t-elle par le crime de qui, nous avons été couverts de cet opprobre ? Si l'on ne peut étancher le sang des Centurions de la Légion de Mars , égorgez à Brindes , pourra-t-on étouffer le bruit éclatant de cette barbarie , sans parler de ce qu'il a fait depuis ? Quelle antiquité ensevelira les monumens affreux de ses opérations devant Modene , les traces de ses crimes , les vestiges , de ses brigandages ?

XIII. Qu'avons nous donc, ô Dieux immortels que nous puissions remettre à ce Parricide infâme & cruel ! Sera-ce la Gaule Transalpine & l'armée ? Quest-ce autre chose que de ne point faire la paix & faire durer encore plus la guerre , & non-seulement la continuer , mais ceder aussi la victoire ? N'aura-t-il pas vaincu s'il entre dans Rome avec les siens à quelque condition que ce soit ? Nous sommes maintenant maîtres de tout par les armes ; nous avons un grand pouvoir , nous n'avons plus ici tous ces méchans Citoyens qui se sont rangez auprès de leur Chef ; & cependant nous ne pouvons souffrir ni le visage ni les discours de ceux qui sont restez de leur nombre. Que penserez vous quand ils auront tous fait irruption dans Rome, que nous ferons désarmez, & qu'ils ne le feront pas ? Par nos propres con-

seils ne serons nous pas à jamais vaincus.

XIV. Representez vous , Antoine Consulair , joignez lui son frere Lucius aspirant au Consulat , ajoutez-y les autres sans nul égard , ni pour la dignité , ni pour l'autorité du Sénat ; ne prétendez pas mépriser ni les Tiron , ni les Numisius , ni les Mustella , ni les Saxa. La paix faite avec eux ne sera pas une paix , mais un traité pour l'esclavage , ce n'est pas seulement en cette compagnie, Panfa, que le discours admirable de L. Pison a reçu de vous des loüanges , il lui en a été donné par toute l'assemblée du peuple , il a dit qu'il sortiroit de l'Italie , qu'il abandonneroit ses Dieux Penates , & les domiciles de ses peres , si la République ( puissent les Dieux détourner ce présage ) étoit opprimée par Antoine.

XV. Je vous demande donc , ô Pison , ne croiriez vous pas la République opprimée si tant d'impies , tant d'audacieux , tant de scelerats étoient reçûs dans cette Ville ? Ceux que nous suportions à peine avant qu'ils fussent souillés par de si grands Parricides , aujourdhui qu'ils sont plongez dans toutes sortes de crimes , vous imaginez-vous que l'on pourra les souffrir ? Nous serons obligez , croyez moi , ou de mettre en pratique votre conseil , de nous retirer , de nous en aller , de mener une vie

pauvre & vagabonde , ou de tendre la tête aux assassins , & de tomber au milieu même de la Patrie. Que sont devenues , Panfa , vos admirables exhortations que le Sénat animé par vous , & que les peuples encouragez , non seulement ont entendues , mais qui leur ont apprises , que rien n'est plus honteux pour un Romain que la servitude.

XVI. Avons-nous donc pris l'habillement militaire , & nos armes , avons-nous , de tous les endroits de l'Italie , appelé toute la jeunesse , avons-nous sur pied une florissante & nombreuse armée , pour envoyer des Députés , négocier la paix ? Si c'est à lui de la demander , que craignons-nous ? S'il doit la recevoir , pourquoi ne nous la demande-t-on pas ? Quoi ! je serai d'une Députation , je serai mêlé dans un conseil , où si je pense différemment des autres , le peuple Romain n'en saura rien ? De cette sorte , si l'on relâche & si l'on accorde quelque chose , & qu'Antoine vienne à nous payer de perfidie , ce sera sur mon compte qu'il l'aura fait , & il paroîtra que je lui aurai donné le pouvoir d'exercer ses injustices ?

XVII. Que s'il étoit question de traiter la paix avec Antoine & tous ses brigands , l'on n'a pas dû me choisir pour entrer dans une semblable Négociation.

Je n'ai jamais pensé qu'il fallut envoyer des Députés , j'ai même osé dire avant leur retour , que quand ils rapporteroient la paix , il la faudroit refuser , parce que la guerre seroit toujours cachée sous un si beau nom ,

Je suis celui qui , le premier , ai fait prendre l'habit militaire , je l'ai toujours appelé l'ennemi de la Patrie , quand les autres l'appelloient un adversaire particulier. J'ai toujours appelé une guerre ce que les autres appelloient une révolte ; & ce n'est pas seulement dans le Sénat que je me suis conduit ainsi , je l'ai confirmé devant le peuple , & ce n'est pas seulement contre sa personne , mais contre les Ministres de ses forfaits , soit ceux qui sont ici présents , soit ceux qui sont auprès de lui ; enfin c'est contre toute la maison d'Antoine que je me suis toujours emporté.

XVIII. Les Citoyens infidèles , alertes & joyeux sur ces espérances de paix , se félicitoient mutuellement , comme s'ils étoient déjà vainqueurs ; ils me recusoient comme l'ennemi , & murmuroient contre moi ; ils ne se fioient pas non plus à Servilius , ils se souvenoient que par son avis , Antoine avoit été fort maltraité. Ils croient que L. César , quoique courageux & ferme , est néanmoins toujours son on-



ce , que Calenus est son Intendant , que Pison est son ami ; que vous-même , Panfa , quoique Consul très-ardent & très-intrepide , vous êtes devenu plus doux , non que cela soit , ou que cela puisse être ; mais ce langage de paix que vous avez tenu , peut avoir donné à plusieurs du soupçon que vous n'eussiez changé de sentiment. Les amis d'Antoine voyent avec chagrin que je sois en liaison avec ces personnes ; ayons pour eux de la complaisance , puisque nous avons une fois commencé d'en avoir.

XIX. Puissent donc partir des Députés , sous les plus heureux présages , mais faisons en partir , dont Antoine ne s'offense pas. Que si vous n'avez pas d'égard à lui , PERES CONSCRIPTS , vous devez , sans doute , en avoir à moi. Au moins , épargnez mes yeux & compatissez à ma juste douleur ; car comment pourrai-je fixer ma vûë , ( Je laisse là le nom d'ennemi commun qui m'inspire une haine commune avec vous , ) comment , dis-je , pourrai-je regarder un barbare dont je suis personnellement haï , comme il le déclare assez dans ses harangues si pleines d'amertumes ? Me croyez-vous assez insensible pour conférer avec lui , pour pouvoir seulement l'envifager ? Lui qui dans l'un de ses derniers discours , lorsqu'il distribuoit ses

dons à ceux de ses parricides qui lui paroissent les plus audacieux , dit qu'il donnoit mes terres à Petissius de la ville d'Urbino , que les naufrages d'un patrimoine très-riche avoient jetté sur les rochers d'Antoine ?

XX. Pourrai-je envisager son frere Lucius , dont je n'aurois pû fuir la cruauté , si les murs , si les portes , si l'affection de ma ville municipale ne m'eussent mis sous leur défense ? Après que ce gladiateur asiatique , ce brigand public de l'Italie , ce compagnon de Nucula & de Lento , voulant faire present d'une somme au Centurion Aquila , lui dit qu'il la lui assignoit sur mes biens : & certes , s'il avoit dit sur les siens , Aquila n'en auroit rien crû. Non vous dis-je , mes yeux ne pourront soutenir la vûe d'un Saxa , d'un Caphon , ni des deux Prêteurs , ni du Tribun du peuple , ni des deux Tribuns désignez , ni de Bestia , ni de Trébellius , ni de Plancus. Je ne puis voir de sang froid tant de cruels , tant de scélérats ennemis. Ce n'est point par mon propre dégoût , c'est par mon amour pour la République.

XXI. Mais je vaincrai , dit-on , mes répugnances , & me rendrai maître de moi-même : si je ne puis étouffer mon ressentiment , je le dissimulerai du moins. Quoi ! pensez-vous, PERES CONSCRIPTS,

que je me soucie d'une vie qui ne m'est nullement précieuse, sur-tout après que Dolabella m'a mis en état de souhaiter la mort, pourvû qu'elle fût exempte de supplices & de tourmens? Cependant, ni vous, ni le Peuple Romain ne devez mépriser ma conservation; car tel que je suis, si je ne me trompe, après ce que j'ai fait par ma vigilance, par mes soins, par mes avis, par les perils où m'a souvent exposé la haine implacable de tous les méchans, pour les empêcher de nuire à la République, je ne dois pas paroître me trop arroger. Si cela est ainsi, croyez-vous qu'il ne me faille point penser aux dangers qui me menacent?

XXII. Lorsque j'étois ici dans Rome, & dans ma maison, on a fait souvent contre moi bien des tentatives, & non seulement la fidélité de mes amis, mais les yeux de tous les Citoyens m'ont gardé. Que pensez-vous qui doivent arriver quand je me serai mis en chemin, sur-tout pour un long voyage? N'aurai-je à craindre aucune embuscade. Trois (1) routes conduisent à Modene, je serai dans

(1) *Trois routes.* sur les bords du Rubicon  
La voye Flaminia alloit à cent cinquante mille de  
de la porte *Flamentana*, Rome environ 60. lieues  
c'est-à-dire du *Tibre*, par françoises.  
l'Ombrie jusqu'à Rimini

l'impatience de m'y rendre pour y embrasser au plutôt Brutus, ce protecteur de la liberté Romaine. Que je voudrois de bon cœur, en l'embrassant, exhaler mon dernier soupir, après que toutes mes démarches dans ce dernier mois, & tous mes avis ont tendu vers cette fin qui m'a toujours été présentée. Il y a donc trois routes, comme j'ai dit; par la (1) haute mer, la voye Flaminia; par la (2) basse mer, la voye (3) Aurelia, & entre les deux mers, la voye Cassia.

XXIII. Faites, je vous prie, attention maintenant, si je suis mal fondé dans ma conjecture sur le péril où je croirois m'exposer? La voye (4) Cassia partage l'Etru-

(1) *Par la haute mer.* C'est le Golfe Adriatique. Cette voye fut construite par le Censeur Flaminius l'an de Rome 533. Il faut la distinguer de la voye Flaminia construite l'an 566. par son fils, laquelle alloit de Boulogne jusqu'à Arrezzo.

(2) *La voye Aurelia* alloit de Rome par l'Etrurie jusqu'à Pise, à 150. mille de Rome.

(3) *Par la basse mer.* C'est à dire par la mer de Toscane. elle fut conf-

truite, selon Cellarius, par Aurelius Cotta Consulair & Censeur, l'An de Rome 512.

(4) *La voye Cassia* conduisoit de Rome jusqu'à Modene entre les deux mers, la distance de 170. mille. Festus ne dit point quel est le Cassius qui a fait construire cette voye, on croit que c'est Cassius Langinus qui étoit Censeur avec Valerius Messala, vers l'an de Rome 600. On voit par ce détail quelle

tie ; ſçavons-nous donc , Panſa , dans quels lieux eſt à preſent (1) l'autorité Septemvirale de Lento Cæſennius ? Il n'eſt pas aſſurément avec nous ni de corps , ni d'eſprit ; or ſ'il eſt à ſa maiſon ou près de là , certainement il eſt en Etrurie , c'eſt à-dire ſur le chemin. A qui aurai-je l'obligation de l'avoir contenté par une ſeule (2) tête. Mais , Panſa , dites-moi encore , où eſt (3) Ventidius , dont j'étois ami de

étoit la longueur de ces chemins magnifiques. Les Cenſeurs ou les Préteurs les avoient fait conſtruire pour immortalifer leur nom. C'étoit là l'objet de tous les monumens ſuperbes qu'ils ont laiffé à la poſterité. Les Chemins, les Acquedues , les Thermes , les Arcs de triomphes , ils n'avoient en tout cela que leur gloire en vûe.

(1) *L'autorité Septemvirale.* Depuis qu'il y eut des Colonies détachées de Rome , on nomma des Officiers pour veiller au partage des terres qui leurs étoient assignées , & ces Inſpecteurs s'appelloient tantôt Triumvirs , tantôt Decemvirs ,

& Antoine par une Loi qu'il établit , en créa qui s'appelloient Septemvirs , & ce Lento dont il eſt ici parlé , étoit un de ces Septemvirs , qui , dans l'exercice de leur emploi ſe faiſoient accompagner d'une troupe de gens. Cicéron craignoit dans ſa route de tomber entre les mains de ce Lento.

(2) *Par une ſeule tête.* C'eſt-à-dire par la mort d'une ſeule victime , quand il ſacrifia ma vie à ſa vengeance.

[3] *Ventidius.* C'étoit un homme de la plus baſſe extraction , & dont le premier exercice étoit de fournir de mulets & de voitures aux Magiſtrats

tout tems , avant qu'il se fût si publiquement déclaré l'ennemi de la Patrie & de tous les gens de bien. Je puis éviter la voye Cassia , & prendre la Flaminia ; Mais si Ventidius , comme on le dit , vient à Ancone , pourrai-je aborder sûrement à Rimini ? Il n'y a plus que la voye Aurelia : ô que j'aurai dans ces quartiers-là de sûres retraites ! C'est où sont scituez tous les biens de Clodius. Toute sa famille viendra au devant de moi m'offrir l'hospitalité en vertu de notre amitié mutuelle si connue de tout le monde.

XXIV. Me confierai-je à tous ces chemins , moi qui dernièrement n'osai pas aller à la Fête (1) des Thermes dans les faux-bourgs , pour en revenir le même jour ? A peine les murailles de ma maison me tiennent-elles en assurance sans la garde de mes amis ; ainsi je ne fors point de la ville , & s'il m'est permis , je n'en for-

qui devoient aller à leurs départemens. Il fut en cette fonction auprès de Cesar qui le prit en amitié , le chargea de diverses commissions dont il s'acquitta très - habilement , en sorte que par ce crédit il devint Tribun du peuple , Prêteur & Consul. Antoine par la

suite le fit gouverneur dans l'Orient Il défit les Parthes en trois Batailles , & fut le premier qui en triompha ; il étoit originaire du Picenum.

(1) *La Fête des Thermes.* La Fête du Dieu Thermes se célébroit au mois de Fevrier & fut instituée par le Roi Numa.

tirai pas. C'est ma résidence, mon corps de garde, mon refuge, mon asile permanent. Que les autres commandent dans les camps, dans les postes, dans les entreprises militaires; qu'ils aillent combattre l'ennemi; nous, comme nous avons toujours dit & toujours fait, nous défendrons Rome, & ce qui concerne ses intérêts. Cependant je ne refuse point l'emploi de la Députation, quoique le peuple Romain paroisse le refuser pour moi. Personne n'est en même tems ni moins timide, ni plus précautionné que je le suis. Les événemens le prouvent assez; il y a vingt années que tous les scélérats n'en veulent qu'à ma vie. Ils en ont été punis par la République, pour ne pas dire par moi-même, & la République me conserve encore pour elle. Je le dis en tremblant, car je sçai tout ce qui peut menacer un homme. Cependant, une fois, bien environné d'une vaillante troupe de gens choisis, j'ai (1) succombé, le sçachant bien, afin de pouvoir me relever avec plus d'honneur.

XXV. Si donc je m'abandonne sur cette route ennemie & dangereuse, puis-je paroître assez prévoyant, assez prudent? Ceux qui sont dans les charges de la Ré-

(1) *J'ai succombé.* Il parle du tems que Clodius le persécutoit, & que pour éviter les troubles, il ceda sans résistance, & souffrit l'exil.

publique ne doivent laisser en mourant que des idées favorables à leur gloire , & rien qui les fassent taxer ou d'indiscrétion , ou de legereté. Quel homme de bien ne pleure pas la mort de Trébonius , qui ne déplore pas la perte d'un Citoyen tel que lui ? Cependant il y en a qui disent , ( sans pitié , je l'avoüe , mais pourtant ils le disent : ) qu'il faut moins s'affliger de sa mort , parce qu'il ne s'est pas assez défié d'un scélerat , & que celui qui fait la fonction de veiller sur les autres , doit , selon l'opinion des sages , veiller principalement sur sa propre vie. Quand on est , dit-on , gardé par les Loix & par la crainte des Tribunaux , on ne doit pas s'effrayer de tout , ni chercher des défenses contre toutes les embuscades ; car qui ose attaquer en plein jour & sur un chemin de gens de guerre , un vaillant homme bien escorté ?

XXVI. Ces réflexions en ce tems-ci n'ont point de force par rapport à moi. Non seulement quiconque m'attaqueroit par violence , ne craindrait point d'en être puni , mais en espereroit même de la récompense & de la gloire , par la troupe des assassins. Voilà ce que je prévois ; je puis dans Rome , jeter les yeux de tous côtes , d'où je sors , où je vais , voir à droite & à gauche ce qui s'y passe. Pour-



rai-je en faire autant dans les sentiers de l'Apennin ? Quand même on n'y auroit pas dressé d'embuscades qui pourroient y être fort aisément , l'esprit y sera néanmoins inquiet & peu en état de réfléchir sur les devoirs d'une Députation. Mais supposons que j'évite les embûches, quand j'aurai franchi les montagnes de l'Apennin , il faudra s'approcher d'Antoine & l'entretenir. Quel lieu prendra-t-on pour l'entrevûe ? Sera-ce hors du camp ? C'est aux autres à voir ; je suis persuadé qu'aussi-tôt je dois m'attendre à mourir. Je connois la fureur & les violentes impétuositez de l'homme , la dureté de ses mœurs & la ferocité de son naturel ; qui , détrempe même dans le vin , n'a pas coutume de s'adoucir. Enflammé de colere & d'impudence , accompagné de son frere Lucius , ce sauvage animal , il ne s'abstiendra jamais de porter sur moi ses mains impies & sacrileges.

XXVII. Je me souviens des conférences tenues entre de violens ennemis & les Citoyens les plus divisez par les sentimens. Le Consul Cn. Pompeius, fils de Sextus , lorsque j'étois jeune Soldat dans son armée , eut en ma presence un entretien avec P. Vettius Scato Général des (1) Marses , entre les deux Camps ; & je

(1) *Des Marses.* Peuple d'Italie dans le Royaume de Naples.

me souviens aussi que Sextus Pompeius frere du Consul , homme sage & habile , vint de Rome pour assister à cette conférence. Scaton l'ayant salué : Comment vous appellerai-je , lui dit-il ? Votre ami par inclination, répondit Sextus , & votre ennemi par nécessité. L'équité regnoit dans cet entretien , nulles allarmes , nuls soupçons , & très-peu de ressentiment ; car les Alliez ne demandoient pas de nous enlever la Patrie , mais d'y être reçûs. Sylla & Scipion entre Calvi (1) & Teano , l'un avec l'élite de la noblesse , l'autre avec une troupe militaire , se joignirent & confererent ensemble sur l'autorité du Sénat , sur les suffrages du peuple & sur les Loix & les regles qu'il falloit établir pour les droits de la patrie. La (2) bonne foi ne fut pas entierement observée dans ces entrevûës , mais il ne s'y pas-

( 1 ) *Calvi & Theano.* Deux villes de la Campanie.

( 2 ) *La bonne foi ne fut pas bien observée.* Il paroît premierement que Sylla vouloit conferer pour temporiser , jusqu'à ce que ses mesures fussent bien ajustées. D'ailleurs Les Soldats de l'un & de l'autre détache-

ment se visitoient dans le cours de la négociation qui suspendoit les hostilités. Ceux de Sylla corrompirent si bien ceux de Scipion , qu'un jour ceux-ci abandonnerent leur General & leur Consul qu'ils livrerent même à Sylla en se rangeant de son parti.

fa rien ni de violent ni de dangereux.

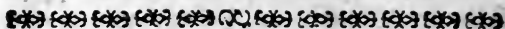
XXVIII. Or pouvons-nous , au milieu des brigands , dont Antoine est environné , compter sur les mêmes assurances ? Cela ne se peut , ou si les autres le peuvent , je me défie beaucoup de le pouvoir. Si nous ne nous assemblons pas hors du camp , lequel des deux camps choisira-t-on ? Il ne viendra jamais dans le nôtre , encore moins irons-nous dans le sien ; il reste donc d'envoyer & de recevoir les propositions par écrit. On restera donc chacun dans son camp. A tout ce que l'on proposera , ma réponse sera toujours la même , quand je vous l'aurai dit ici devant vous. Imaginez-vous que je suis parti & revenu , j'aurai consommé ma députation ; Quelque chose que puisse proposer Antoine , je n'aurai rien à répondre , que de renvoyer tout au Sénat , car il n'est pas permis de faire autrement , & le Sénat ne nous donne pas même la faculté , que selon nos anciens , on a coutume de donner à dix Députez. Quand toutes les guerres sont finies , nous n'en recevons point d'ordre positifs & d'instructions décisives. Ce que je propose dans nos délibérations , étant , ce me semble combattu par quelques Sénateurs , n'y a-t-il pas à craindre qu'une ignorante multitude de Soldats ne croie que la paix est retardée ?

XXIX. Faites que les nouvelles Légions ne désapprouvent point mon sentiment ; car ne vous attendez pas que la Legion de Mars ni la quatrième approuve autre chose que ce qu'il y aura de glorieux & d'honorable , j'en suis bien sûr. Quoi donc , ne craignons-nous point les Veterans ? Ils ne veulent pas eux-mêmes qu'on les craigne. Mais de quelle maniere recevront-ils ma severité ? Ils ont entendu dire de moi bien des mensonges. Les méchans leur ont fait bien des rapports , quoique par mes avis , par mon crédit , par mes discours , j'aye toujours appuyé sur ce qui leur étoit avantageux , comme vous en êtes d'excellens témoins. Mais ils ajoutent foi trop aisément à des Citoyens vicieux & à des rebelles qui sont de leur corps. Ils sont puissans , je l'avoüe , mais le souvenir de leurs exploits & de ce qu'ils ont fait pour le salut & pour la liberté du peuple Romain , les rend trop fiers , & leur fait mesurer sur leur puissance toutes les résolutions que nous prenons.

XXX. Je crains fort peu ce qu'ils pensent , mais j'appréhende leurs insultes ; si je puis éviter tous ces dangers , croyez-vous que mon retour soit assez sûr ? Quand je me serai défendu par vos ordres & à ma maniere , & que j'aurai fait connoître

connoître à la République ma fidélité & ma fermeté, je n'aurai pas alors seulement à craindre ceux qui me haïssent, mais ceux qui me portent envie. Que mes jours soient donc conservez pour la République, & qu'elle les réserve à la Patrie autant que la nature & ma dignité le voudront. Que le destin rende la mort nécessaire, ou s'il faut s'y soumettre auparavant, que la gloire nous y soumette. Les choses étant ainsi, quoique la République, pour le dire en passant, ne désire pas cette Députation; cependant s'il est possible d'aller en sûreté, je partirai & je réglerai toute cette entreprise, PERES CONSCRIPTS, non sur mes risques, mais sur l'utilité de l'Etat; & comme j'en ai le loisir, je crois qu'il y faut long-tems réfléchir & prendre le parti que je jugerai le plus décisif & le plus important pour l'intérêt de la Patrie.





CINQUANTE-HUITIÈME ORAISON.

TREIZIÈME PHILIPPIQUE

CONTRE MARC-ANTOINE.

L'an de Rome 709. L'an de Cicéron 63.

S O M M A I R E.

*L'avis de renvoyer de seconds Députés étant rejeté , Cicéron fait l'éloge de la paix , mais soutient qu'il n'y en peut avoir avec Antoine. Il fit la lecture & le commentaire de la Lettre d'Antoine écrite au Consul Hirtius & à Cesar. Il loue la conduite du jeune Pompée qui promettoit à la République son secours & celui des Troupes qu'il avoit. Cela se passoit en l'absence du Consul Panfa , qui étoit parti pour aller joindre son Collegue Hirtius & le jeune Cesar dans les Gaules.*

**D**Epuis le commencement de cette guerre, PERES CONSCRIPTS , que nous avons entreprise contre des Citoyens

scélérats & diffamez, j'ai toujours craint que de séduisantes conditions de paix n'éteignissent notre ardeur pour le recouvrement de la liberté; car si ce nom de paix est bien doux, la réalité n'est ni moins agréable, ni moins avantageuse. Quiconque se plaît dans la division, dans le carnage des Citoyens, dans les dissensions civiles, ne peut aimer ni la tranquillité domestique, ni les reglemens publics, ni les fruits de la liberté, & doit, ce me semble, être banni si loin du commerce des hommes, qu'il ne soit plus mis au nombre des humains. Si donc Sylla, Marius, Octavius, Cinna, Carbon: Si tout autre que ce puisse être a souhaité la guerre civile, je le crois né pour être l'objet de la détestation générale.

II. Qu'aurois-je à dire du dernier dont nous défendons les actes, puisque nous avoions qu'on la fait mourir avec justice. Rien n'est donc plus méchant qu'un tel Citoyen & qu'un tel homme; si toutefois le nom d'homme & de Citoyen peut convenir à celui qui veut soutenir une guerre civile. Ce qu'il faut d'abord examiner, PERES CONSCRIPTS, c'est si la paix peut se faire avec tout le monde, ou s'il n'y a point quelque guerre dont la fin ne puisse être qu'un traité de paix qui fera l'établissement de la servitude.

Soit que Sylla fit la paix ou feignit de la faire avec Scipion , on ne devoit pas désespérer , s'ils fussent demeurez d'accord que la Patrie ne restât dans quelque situation tolerable. Si Cinna se fut voulu réunir de bonne foi avec Octavius ; la République auroit pû se voir dans une consistance assez heureuse. Si dans la dernière guerre , Pompée avoit voulu diminuer de sa fierté quelque chose de trop , & Cesar retrancher beaucoup de son ambition , il nous eut été permis d'avoir une paix durable & quelque sorte de République.

III. De quoi s'agit-il maintenant ? Est-ce que l'on peut avoir la paix avec les trois Antoines , avec Censorinus , Ventidius, Trebellius, Bestia, Nucula, Mumatius, Lento, Saxa ? J'en cite seulement quelques-uns pour servir d'exemple. C'est une nation infinie , & vous connoissez vous-même la barbarie de tous les autres , ajoutez-y ces débris des amis de Cesar ; Les (1) Barbas , les (2) Barbatius , les (3) Pollions.

(1) *Les Barbas.* Barba toine.

Cablius avoit été Tribun dans l'Armée de Cesar , & n'étoit point parent à Cassius chef de la conjuration.

(2) *Les Barbatius.* Il avoit été Questeur d'An-

(3) *Les Pollions.* C'est , sans doute le celebre Asinius Pollion , qui fut le concurrent de Cicéron sur l'éloquence , & toujours attaché à Antoine.



Ajoutez les compagnons & les joüeurs d'Antoine. (1) Eutrapellus Mélas , Cælius , Pontius , Erassitius , Tiron , Muf-tella, Petissius. Je supprime ceux de son cor-tege, & je ne nomme que les chefs; il y faut joindre encore les Soldats Gaulois & leurs Vétéran's , cette pépiniere de Juges de la troisiéme classe, qui, après avoir dissipé tout ce qu'ils avoient, & dévoré même les bien-faits de Cesar , en veulent à nos richesses.

IV. O qu'Antoine nous tend une main fidele, après qu'elle a tué tant de Citoyens. O que nous ferons une alliance rare & reli-gieuse avec ces trois freres. Si (2) Marcus la vouloit violer , la Religion de Lucius l'en détourneroit. S'ils trouvent une fois place dans Rome, Rome elle-même n'aura plus de place où se mettre. Representez vous leurs visages, & ceux des Antoines, princi-palement. Leurs démarches, leurs regards, leur contenance, leur fierté, leurs amis qui les entourent, ceux qui les suivent, ceux qui les précédent; qu'elles vapeurs de vin dans les airs; combien croyez-vous qu'ils vomi-ront d'injures & de paroles menaçantes ?

[1] *Eutrapellus*. Tous ces gens-là dont Ciceron fait ici mention n'é-toient recommandables par aucun mérite , & n'auroient point été connus si leur commer-

ce de débauche avec An-toine , ne les avoit tirez de l'obscurité.

(2) *Si Marcus*. C'est Marc-Antoine & ce dis-cours est une ironie.

Mais non la paix les adoucira, sur-tout ; quand ils entreront au Sénat, ils saluëront d'un air affable & poliment, ils appelleront chacun de nous par son nom.

V. Ne vous ressouvenez-vous pas, ô Dieux immortels ! comment vous avez opiné contre eux. Vous avez annullé les decrets d'Antoine ; vous avez aboli ses Loix, vous avez jugé qu'elles étoient établies par force & malgré les Auspices ; vous avez levé des troupes dans toute l'Italie, vous l'avez jugé le complice & l'associé de tous les crimes, & votre ennemi. Qu'elle paix peut-on faire avec un tel homme ? Si il étoit un étranger, à peine néanmoins, après une telle conduite pourroit-on entrer en quelque négociation d'accommodement, les mers, les montagnes, les vastes pays mettroient entre vous des distances, & vous haïriez un ennemi sans le voir ; mais ceux-ci vous les aurez toujours devant les yeux, & s'il leur est permis, bien-tôt à la gorge. Car dans quelles barrières pourrions-nous contenir de si farouches animaux. Comme l'événement de la guerre est incertain, c'est à des hommes aussi intrépides que vous le devez être, à faire paroître leur courage & à le soutenir jusqu'à ne pas craindre les divers accidens de la fortune.

VI. Or comme on ne demande pas

seulement la valeur mais la prudence à des Sénateurs, quoi que ces deux choses semblent presque inseparables , séparons-les néanmoins. Le courage ordonne de combattre, il enflamme une juste haine , il excite à en venir aux mains, il va au devant du péril. Que fait la prudence ? Elle est circonspecte dans ses desseins, elle prévoit les suites, elle est plus forte que la raison. Que pensera-t-elle donc , car il lui faut obéir & juger pour le meilleur ce qu'elle aura le mieux dirigé ; si elle m'ordonne de ne rien croire de plus précieux que la vie , pour ne la point hazarder , j'éviterai toutes sortes de perils , & quand j'aurai pris ces précautions je lui demanderai en même tems si je dois embrasser la servitude. Si c'est son avis , en verité quelque éclairée qu'elle soit , je ne l'écouterai pas ; mais supposez qu'elle me réponde , conservez votre vie , votre corps , vos richesses & tous vos biens , de maniere pourtant que vous leur préféreriez la liberté & que vous n'en vouliez jouir qu'autant que la République sera libre , sans rejeter la liberté pour tous ces biens , mais les rejetant tous pour elle , comme des titres qui deshonnorent , alors je ferai voir que j'entens la voix de la sagesse & que je lui obéis comme à une Divinité.

VII. Si donc en conservant tous ces

biens nous pouvons demeurer libres , sur-  
montons nos ressentimens & souffrons la  
paix ; mais s'il ne peut y en avoir avec  
ces prosperitez ; réjouissons-nous que le  
bonheur de combattre nous soit offert ,  
car quand nous aurons vaincu nos enne-  
mis , nous jouirons d'une République vic-  
torieuse ; ou quand nous aurons succom-  
bé , ( puisse Jupiter en détourner le pré-  
sage , ) si ce n'est l'ame qui nous fait vi-  
vre ; ce sera la gloire de la vertu.

Mais , dit-on , M. (1) Lepidus , deux  
fois General d'Armée , souverain Pontife ,  
qui dans la dernière guerre civile , rendit de  
si grands services à la République , nous ex-  
horte lui-même à la paix. Il n'y a person-  
ne , PERES CONSCRIPTS , dont l'autori-  
té fasse plus d'impression sur moi que celle

(1) *M. Lepidus.* La fa-  
mille de Lepidus étoit  
une branche des Emi-  
liens. Celui-ci dont Ci-  
ceron fait ici de si grands  
éloges , ne les mérita pas  
long-tems , & changea  
bientôt de sentimens à  
la bataille de Modene ar-  
rivée peu de jours après ,  
& dont il est parlé dans  
la dernière Philippique ;  
au lieu de passer dans la  
Province d'Espagne qui  
lui étoit décernée , il se  
tint dans les Gaules , &  
reçut dans son camp An-  
toine qui s'enfuyoit a-  
près sa défaite devant  
Modene. Il entra dans  
le Triumvirat , mais le  
conduisit avec une vani-  
té & des impudences qui  
le décrierent ; en sorte  
qu'après avoir été obligé  
de se jeter aux genoux  
d'Auguste pour obtenir  
le pardon de ses perfidies ,  
il fut relegué dans un  
lieu désert.

de Lépидus , tant pour ses vertus personnelles que pour l'éclat de sa famille. Ajoutez les services particuliers que j'en ai reçûs , & ceux qu'il peut m'être arrivé de lui rendre ; mais ce que je regarde pour le plus considérable bienfait de sa part , c'est qu'il a de l'attachement pour une République qui m'a toujours été plus chere que ma vie.

VIII. Car puisqu'il a pû par son crédit, résoudre à la paix l'illustre Pompée , fils du plus excellent de tous les hommes , & que sans qu'il ait fallu prendre les armes , il a délivré l'Etat d'une guerre civile qui le menaçoit ; je me reconnois pour ma part très-obligé de ce service , aussi lui ai-je décerné les honneurs les plus distinguez que j'ai pû. Vous avez été de mon avis , & je n'ai jamais cessé d'espérer ni de parler de lui le plus honnorablement. La République tient Lépидus dans ses interêts par quantité de gages bien précieux. La haute noblesse de sa personne , ses titres éclatans , le premier ministere de Pontife , plusieurs distinctions dans Rome , les témoignages publics de son mérite , de celui de son (1) frere ,

(1) *De son frere.* C'est & fût mis au nombre des L. Æmilius Paulus. Il Proscrits par son propre frere. Les Soldats eurent pitié ; il alla se

de celui de ses Ancêtres, une (1) femme partout estimée, des enfans universellement chers, des richesses abondantes, & que le sang des Citoyens n'a jamais souillées. Nul Romain maltraité par lui, plusieurs de délivrez par ses bons offices & sa compassion. Un tel homme, un tel Citoyen peut se tromper dans son opinion, mais ne peut en nulle maniere s'aliéner de la République par ses sentimens.

IX. Lepidus veut la paix, rien n'est mieux pensé; mais c'est, s'il en peut faire une comme celle qu'il a faite depuis peu, par laquelle la République verra le Fils du grand Pompée, & le recevra dans ses embrassemens & dans son sein, & non seulement le recevra, mais se croira rétablie avec lui. C'est pour cette raison que vous ordonnâtes une Statuë dans la Tribune avec une magnifique Inscription. Pourquoi ce triomphe pour un absent? Car quoiqu'il eût fait de grandes choses à la guerre, & qui meritoient le triomphe, il ne falloit pas néanmoins lui accorder ce que l'on n'avoit fait ni pour Paul Emile, ni pour Scipion l'Emilien, ni pour le premier Affri-

joindre à Brutus, ensuite & lui conféra plusieurs autres dignitez.

(1) Une femme très-estimée. C'étoit Junia sœur de Brutus.

cain , ni pour Marius , ni pour Pompée qui avoient conduit de plus importantes guerres ; mais parce que sans bruit il avoit fini une guerre Civile , si-tôt que vous en avez eu la liberté , vous lui avez conseré les plus grands honneurs.

X. Esperez-vous donc , Lepidus , que les Antoinés seront pour la Patrie , des Citoyens , comme sera Pompée ? L'un a de la pudeur , de la gravité , de la moderation , de la probité ; les autres ( & quand je les cite , je n'en excepte interieurement aucun du nombre de ces scelerats , ) les autres , d's-je , sont débauchez , pervers , & d'une feroce insolence pour toutes sortes d'actions mauvaises. D'ailleurs, PERES CONSCRIPTS , dites-moi , je vous conjure , qui de vous ne voit pas , ce que la fortune elle-même , tout aveugle qu'elle est , a bien sçû voir. Si l'on confirme les Actes de César que nous deffendons pour conserver la concorde , la maison de Pompée lui sera rendue , & il la reprendra pour le prix qu'Antoine l'avoit achetée : oüi je 'e répete , la maison du grand Pompée sera rachetée par son fils. O quelle dure extrémité ! mais ces malheurs ont été suffisamment & assez long-tems déplorez. Vous avez decerné pour Pompée la même somme d'argent que l'ennemi vainqueur avoit retirée des biens de son pere dans la disposition de ses dépouilles.

XI. Mais je demande instamment qu'en vertu de l'étroite liaison d'amitié qu'il y avoit entre le pere & moi, l'œconomie de ces biens me soit confiée? Son fils rachetara les jardins, les maisons, quelques places de Rome que possède Antoine: car pour l'argent, les équipages, les meubles, le vin, il perdra de bon cœur tout ce que ce Devorateur a dissipé; il retirera de Dolabella Formies & Albanum, & d'Antoine Tusculum. Ceux qui attaquent maintenant Modene, qui assiègent D. Brutus, seront chassés comme on chasse les Oyes du champ de (1) Falérne. Il y en a beaucoup d'autres apparemment que ma mémoire ne rappelle pas. De plus, je dis que ceux aussi qui sont en possession des biens de Pompée, quoiqu'ils ne soient pas au nombre des ennemis, les rendront à son fils pour ce qu'ils les auront achetés.

XII. Il n'y a eu que trop d'indiscrétion, pour ne pas dire d'audace, à toucher à rien de ces Domaines; & qui les pourra retenir, quand on aura jugé de les rendre à ce Propriétaire illustre? Un esclave de Pompée, un affranchi de César, qui s'est saisi du Patrimoine de son Maître, comme un Dragon, qui garde un Trésor, ne rendra-

(1) *Du Champ de Falérne.* C'est dans la Campagne proche Capouë; & cù sont ces Collines si fertiles & si renommées pour d'excellens Vins?



t-il pas les possessions dont il s'est emparé dans les Terres des (1) Lucaniens ? Marquez donc si bien, PERES CONSCRIPTS, au jeune Pompée la reprise des (2) soixante-dix millions , comme vous lui avez promis , qu'il paroisse que c'est vous qui l'avez fait rentrer dans le Patrimoine (3) de son pere : Voilà ce qui regarde le Sénat. Le Peuple Romain prendra soin du reste qui concerne cette Famille , qu'il a vû vivre autrefois avec tant de lustre , surtout pour la place d'Augure que le pere avoit ; & par ma nomination je ferai choix du fils , pour lui rendre ce que je devois à son pere quand je fus admis dans ce College. Lequel des deux, ou de Pompée, ou d'Antoine le Peuple Romain choisira-t-il plus volontiers Augure du grand Jupiter dont nous sommes établis les interpretes ? Pour moi je croi que c'est en vertu d'une volonté particulière des Dieux immortels , que le hazard a voulu que ce fût par les Actes de César bien confirmez & bien ratifiez, que le fils de Pom-

(1) *Des Lucaniens.* Peuple d'Italie , & qui tiroient leur origine des Samnites.

(2) *Soixante - dix millions.* Le Texte porte sept fois mille fois cent mille sesterces.

(3) *Patrimoine.* Le

Sénat avoit ordonné qu'il rentreroit dans les biens de son pere. Après la proscription dont il avoit sauvé plusieurs , il périt de la main d'un de ceux qu'il avoit sauvez , nommé Titius.

390 TREIZIÈME PHILIPPIQUE  
pée pût rentrer dans les biens & dans les  
honneurs paternels.

XIII. Et l'on ne doit pas ce me semble ,  
PERES CONSCRIPTS, passer sous silence ce  
que rapportent L. Paullus , Q. Thermus ,  
C. Fannius , trois (1) illustres Lieutenans ,  
dont vous connoissez les sentimens fermes  
& fidelles pour la République, que c'étoit  
pour voir Pompée qu'ils allerent loger à  
Marseille, & qu'ils l'avoient trouvé tout  
disposé pour se rendre avec ses Troupes à  
Modène s'il n'avoit apprehendé de déplai-  
re aux Vétéran : car il est fils d'un pere  
qui faisoit toutes choses aussi prudemment  
que courageusement. Ainsi vous compre-  
nez que sa valeur le tenoit prêt , & que la  
prudence ne lui a pas non plus manqué :  
c'est à quoi doit aussi prendre garde M.  
Lepidus , afin de ne rien faire d'indiscret ,  
& qui ne parût pas convenable à ses  
mœurs.

XIV. Car s'il nous effraye par son Ar-  
mée, il ne se souvient pas qu'elle est moins  
la sienne que celle du Sénat , du Peuple  
Romain , & de toute la Patrie ; mais il en  
peut user , dit-on , comme de ce qui lui ap-

(1) *Trois illustres Lieu-  
tenans.* Ces trois hom-  
mes dont Ciceron parle  
avec honneur en cet en-  
droit , abandonnerent

pourtant par la suite  
Sextus Pompéius , &  
passeront dans le party  
d'Antoine.

partient : que s'ensuit-il ? Les gens de bien doivent-ils faire tout ce qu'ils peuvent ? quoi ? Quand il y a de la honte & du danger à le faire ? Et quand de plus il n'est pas permis absolument ? qu'y a-t-il de plus honteux , de plus indigne , de plus indécemment , que de commander une Armée contre le Sénat , contre les Citoyens , contre la Patrie ? Et qu'y a-t-il de plus condamnable , que de faire ce qui n'est pas permis ? Or , il n'est permis à personne de commander une Armée contre sa Patrie , puisque l'on appelle permis ce qui se peut faire selon les Loix & selon les Coutumes & les Réglemens des Anciens : car tout ce que chacun peut faire ne lui est pas permis , quand même personne ne s'y oppose. La Patrie , Lepidus , vous a confié pour elle la conduite de votre Armée , comme elle avoit fait à vos Ancêtres. Vous vous en servirez pour attaquer l'ennemi , pour étendre les limites de l'Empire ; & vous obéirez au Sénat & au Peuple Romain , si l'on vous fait passer d'une entreprise à une autre.

XV. Si ce sont-là vos idées , M. Lepidus , vous êtes véritablement (1) Souve-

(1) *Véritablement Sou-* fusion où étoient les  
*verain Pontife.* Il l'étoit choses , d'abord après la  
 devenu assez peu régu- mort de César.  
 lièrement dans la con-

rain Pontife, l'arrière-petit-fils du grand Pontife M. Lepidus ; mais si vous jugez qu'il est permis aux hommes tout ce qu'ils peuvent, prenez garde que vous ne semblez aimer mieux vous régler sur des modèles étrangers & nouveaux, que sur ceux de votre propre Famille qui sont plus anciens. Que si vous interposez votre crédit sans en venir aux armes, je vous en loue certainement davantage ; mais faites attention si cela même n'est pas sans nécessité, quoique vous soyez revêtu d'autant d'autorité qu'en mérite un homme aussi distingué que vous ; cependant le Sénat ne se méprise point lui-même, & ne fut jamais si majestueux, si ferme & si courageux qu'il est aujourd'hui : une vive ardeur nous enflâme tous pour le recouvrement de la République, ce zèle ardent du Sénat & du Peuple Romain, ne peut être éteint par la puissance de personne. Nous haïssons & nous combattons la colère dans le cœur ; on ne peut nous arracher les armes des mains, nous ne pouvons entendre ni les signes de la retraite, ni le rappel pour cesser les hostilités ; nous espérons d'heureux événemens, & nous aimons mieux souffrir ce qu'il y a de plus pénible que d'être esclaves.

XVI. César a formé une Armée invincible, deux vaillans Consuls sont en Cam-

pagne avec des Troupes , les divers & puissans secours de L. Plancus désigné Consul ne nous manquent point , on combat pour la délivrance de D. Brutus ; un Gladiateur furieux & soutenu d'une troupe de cruels Assassins fait la guerre à la Patrie , aux Dieux Pénates , aux Autels , aux Foyers , & à quatre Consuls. Lui cederons-nous ? Ecouterons-nous ses propositions , & croirons-nous que l'on peut faire la paix avec lui ? Or nous sommes en danger d'en être opprimez. Je ne crains pas que celui qui ne peut jouir de son bonheur & de ses abondantes richesses , sans mettre en repos les gens de bien , trahisse ses propres intérêts. La nature fait d'abord les bons Citoyens , la fortune les soutient ensuite ; il est expédient à tous les honnêtes gens que la République soit sauvée , mais cela paroît encore plus en ceux que la fortune favorise.

XVII. Quel autre en est mieux traité que Lepidus , comme j'ai déjà dit ? Quel autre est plus équitable ? Le Peuple Romain a remarqué sa tristesse & ses larmes à la Fête des Lupercales , il a vû combien il étoit humilié , abbatu , lorsqu'Antoine mettant un Diadème sur la tête de César , aimoit mieux en être l'esclave que le Colleague. Quand il auroit pû ne pas commettre tous les forfaits dont il est coupable ,

je le croirois pour cette seule action digne de toutes sortes de châtimens : car s'il se croyoit propre à l'esclavage , pourquoi nous imposoit-il un maître ? Et s'il a souffert ceux qui , par leurs débauches , s'étoient rendus les tyrans de sa jeunesse , vouloit-il aussi mettre nos enfans sous la tyrannie d'un autre ? Après la mort de César il veut devenir pour ceux qui restent , ce qu'il vouloit que César devint pour nous.

XVIII. Car en quelle Nation sauvage fut-il jamais un tyran plus féroce & plus cruel que ne l'est dans Rome Antoine , environné d'une troupe de barbares sous les armes ? Soumis à la domination de César , nous venions au Sénat , sinon avec liberté , du moins avec sûreté. Sous ce Chef de Corsaires , ( car est-ce assez que de l'appeler tyran ? ) ces bancs étoient remplis par des (1) Ithyréens. Il court en furieux à Brindes pour de-là revenir à Rome , au milieu d'un bataillon carré. Dans Sinuesse Ville des plus nobles , remplie d'honorables Habitans , & devenue aujourd'hui municipale , il répand le sang des plus courageux Soldats. Au milieu de Brindes , & sous les yeux d'une épouse avare & cruelle , il égorge les plus vaillans Centurions de la Légion de Mars. De là , quelle fureur &

(1) *Ithyréens*. Peuples de la Ville d'Ithya, proche le Mont Taurus, vers le País des Parthes.

quelle ardeur le transportoit à Rome , c'est-à-dire , au carnage de tous les bons Citoyens , dans le tems que les Dieux immortels , sans que nous y pensassions, nous offrirent une assistance imprévue ?

XIX. La valeur incroyable & divine de César a retardé les irruptions violentes & cruelles de cet Assassin ; l'insensé s'imaginait lui faire tort par ses Ordonnances , sans sçavoir que tout ce qu'il disoit de faux contre un jeune homme si vertueux , retomboit sur la mémoire de sa propre jeunesse. Il entra dans Rome , avec quel cortège , ou plutôt avec quelle Armée ? Tandis que le Peuple Romain gémissoit , il menaçoit à droite & à gauche tous les Citoyens , il marquoit les diverses Maisons , & promettoit publiquement à ses Satellites de leur partager tous les quartiers de la Ville. Il retourna vers ses Soldats , & ce fut là qu'il prononça près de Tivoli sa funeste Harangue ; il en revint promptement à Rome , & convoqua le Sénat au Capitole. Dans le tems qu'il se prépare à donner son avis Consulaire pour arrêter les progrès du jeune César , un Courrier tout-à-coup lui vint apprendre ce que la quatrième Légion avoit fait : ( car il sçavoit que la Légion de Mars n'avoit pas été plus avant que la Ville d'Albe , ) il fut si frappé de cette nouvelle , qu'il abandonna le dessein de rien rapporter au

Sénat touchant César , & sortit avec sa cotte d'armes , non par les chemins battus , mais par les sentiers détournés , & dans le même jour rendit un très-grand nombre d'Ordonnances , qui toutes furent publiées avant qu'elles fussent seulement écrites.

XX. De-là , ce ne fut plus une marche , mais une course & une fuite dans les Gaules. Il s'attendoit à poursuivre avec la Légion de Mars , avec la quatrième & les Vétérans , le jeune César dont la crainte l'empêchoit de pouvoir entendre proferer le nom. Comme il avançoit dans la Province , D. Brutus vint à sa rencontre , aimant mieux être agité par les flots de tous ces événemens guerriers , que de le laisser avancer ou reculer ; & dans le tems de son triomphe imaginaire , l'arrêta devant Modene pour mettre un frein à sa fureur. Après qu'il l'eût entourée de machines & de retranchemens , sans que ni la dignité de cette florissante Colonie , ni la majesté d'un Romain désigné Consul , arrêât son Parricide , ce fut alors , ( j'en atteste vos Personnes , le Peuple Romain & les Dieux qui président à cet Empire , ) que malgré moi , malgré mes sentimens , on députa trois Consulaires vers ce Brigand & ce Chef de Gladiateurs.

XXI. Qui fût jamais aussi barbare , aussi farouche , aussi sauvage ? Il ne les écouta



pas, il ne leur répondit pas, & méprisa non seulement les Députez, mais nous qui les députions, & qu'il regarda comme rien. Quels crimes ensuite, quels forfaits ce Parricide ne commit-il pas ? Il assiégea les Habitans de vos Colonies, l'Armée du Peuple Romain, & son Général désigné Consul. Il ravage les terres des plus vertueux Citoyens, & cet ennemi feroce menace tous les gens de bien de potences & de supplices.

XXII. Avec un tel homme, quelle paix, ô M. Lepidus, peut-il y avoir ? A peine le Peuple Romain paroît-il pouvoir lui trouver une punition capable de le satisfaire. Que si quelqu'un, jusqu'à présent, a pu douter qu'il est impossible d'imaginer une union de ce brutal avec le Sénat & le Peuple Romain, il ne sera plus assurément dans ce doute, après avoir entendu la Lettre que j'ai présentement reçûe du Consul Hirtius ; pendant que j'en ferai la lecture, & qu'en peu de mots je réfléchirai sur chaque Article, j'ai bien envie, P E R E S CONSCRIPTS, que vous m'écoutiez avec la même attention que vous avez déjà fait.

*Antoine, à Hirtius & à César :* Il ne donne ni le nom de Général à lui-même, ni de Consul à Hirtius, ni de Propréteur à César, & assez prudemment, je l'avouë ;

il a mieux aimé déposer un (1) Titre usurpé que de les appeller par leurs Titres légitimes. *Ayant appris la mort de C. Trébonius, je n'en ai pas été plus affligé que réjoui.* Remarquez ce qu'il dit lui avoir causé de la joye ou de la douleur, vous en délibererez mieux sur la paix. *Il faut se réjouir qu'un scelerat ait fait réparation par les tourmens de sa mort aux cendres & aux ossemens du plus illustre de tous les hommes, & que presque au bout d'un an la volonté des Dieux se soit manifestée par le suplice qu'à souffert & qui menaçoit le Parricide.* O Spartacus ! car de quel autre nom t'appeller après que tes crimes affreux te rendent encore moins suportable que Catilina ? Vous osez écrire qu'il faut se réjouir que l'on ait puni Trébonius, Trébonius est donc criminel ? Et de quel crime sinon qu'aux Ides de Mars il ne vous a pas compris dans le sort que vous meritez ?

XXIII. Voilà donc ce qui vous réjouit, voyons maintenant ce qui vous afflige. *Il faut s'affliger qu'en ce tems-ci l'on regarde comme ennemi Dolabella, pour avoir fait mourir un assassin, & que le fils d'un bouffon (1) paroisse plus cher au peuple Romain que C. Cesar le pere de la Patrie.* Pourquoi vous affligez vous

(1) Un Titre usurpé. nius comme nous avons  
Le Titre de Consul. dit aimoit fort à plaisan-

(2) D'un bouffon. Par- ter.  
ce que le pere de Trébo-

que Dolabella soit regardé comme un ennemi ? Quoy ne comprenez vous pas , par les Troupes levées dans toute l'Italie , par le départ des Consuls , par les honneurs accordez au jeune Cesar , par les habillemens militaires qu'on a pris , que vous êtes regardé comme ennemi ? Pourquoi donc , scelerat, vous affliger que Dolabella soit regardé de même par le Sénat que vous ne comptez pour rien ? Mais votre dessein dans la guerre que vous entreprenez , c'est d'exterminer le Sénat entierement , & que le reste des gens vertueux & riches suivent le même sort que ce premier ordre ; il appelle Trébonius fils d'un bouffon , comme si son pere illustre Chevalier Romain ne nous étoit pas connu , il ose mépriser la bassesse de quelqu'un après avoir eu des enfans de Fadia. (1)

XXIV. *C'est un procédé bien dur, ô Hirtius! qu'après que les bienfaits de Cesar vous avoient orné de telle maniere que vous en êtes surpris vous même.* Je ne puis désavoüer que Cesar n'eût fait beaucoup de bien à Hirtius , mais tous ces ornemens brillent au milieu de ses vertus & de ses talens. Et vous, pouvez-vous nier que Cesar ne vous ait aussi fait bien des graces ? Que seriez vous sans tous les dons que vous en avez reçûs ? Ou

(1) *Fadia.* Fille de ne en eut des enfans.  
Fadius affranchi. Antoi-

vosre vertu vous auroit-elle fait monter, où vous auroit élevé vosre génie ? Vous eussiez consumé tout le tems de vosre vie dans les lieux infâmes , dans les cabarets, à joüer , à boire , comme vous faisiez quand vous plongiez vos sens & vosre raison dans le sein d'une Comedienne. *Est-ce à vous, ô jeune homme !* Il appelle jeune homme celui qui non-seulement est un homme formé ; mais donc il sent & sentira bien le courage & la valeur : quoique ce nom convienne à l'âge , il ne doit nullement être usurpé par une langue indiscrete , & ne sert qu'à faire honneur à la jeunesse du Heros.

XXV. *Vous qui devez tout à son nom.* Il le doit sans doute , & l'a payé noblement ; car si Cesar étoit le pere de la patrie , comme vous l'appellez , ( j'en penserai pourtant ce qu'il me plaira ) pourquoi celui qui nous a tiré de vos mains criminelles , n'est-il pas pere à meilleur titre ? *de faire que Dolabella soit juridiquement condamné.* Assurément, n'est-ce pas une action bien honteuse , que de deffendre l'autorité d'une aussi majestueuse compagnie contre les insolences du Gladiateur le plus cruel ? *afin que le siege soit levé de devant cette empoisonneuse ,* tu appelles empoisonneuse un homme qui trouve des remedes à tes poisons. De la maniere , nouvel Annibal , où s'il y eut jamais

mais un autre Commandant plus habile, de la maniere dont vous l'assiegez, vous vous assiegez si bien vous même, que quand vous le voudriez, vous ne pourriez vous tirer de là. Vous éloignerez vous? On vous poursuivra de toutes parts; resterez vous, vous n'avancerez point. Et certainement vous avez raison d'appeller empoisonneur celui que vous voyez vous préparer votre perte, & pour rendre puissans Cassius & Brutus. On diroit qu'il parle de Censourus, de Ventidius, ou des Antonius. Pourquoi donc des Citoyens non-seulement illustres & vertueux, mais unis ensemble pour la défense de la République, ne les voudroit on pas rendre puissans? *apparemment vous regardez les Sénateurs d'aujourd'hui comme les précédens, & lesquels enfin? vous appelez un Sénat le camp de Pompée.*

XXVI. C'est donc votre camp que nous devons appeller le Sénat, & vous y paroissez comme un Consulaire dont tout le Consulat sera soustrait à la memoire de nos descendans faute de monumens qui le rappellent. Les deux Prêteurs se défient mal à propos de rien avoir, car nous soutenons les graces que Cesar avoit accordées. Il y en aura pour les Prétoriens Annius le Lydien & le bienfaisant Gallius. Pour les Ediliens Caricus & Bestia que ma voix, mes poulmons & mon credit ont défendu;

pour Trebellius le banqueroutier de ses Créanciers aussi destitué de forces que de fortune ; pour Cassius & pour Cotyla Varius, la fleur des amis d'Antoine, qui lui fit donner les écrivains dans un repas par ses Esclaves ; (1) pour Lento & Nucula anciens Septemvirs ; enfin pour les délices (2) & les amours du peuple Romain L. Antonius ; pour les deux Tribuns désignez l'un Tullus Hostilius qui de son autorité propre , inscrivit son nom sur la porte de la Ville , & ne pouvant trahir son General l'abandonna ; l'autre désigné est un je ne sçai quel Viscius (3) que l'on dit être vigoureux soldat ; mais que ceux de Pezaro (4) nous donnent néanmoins comme un sage & prudent baigneur.

XXVII. Viennent après les Tribuniens , entr'autre T. Plancus qui n'auroit jamais mis le feu au Sénat , s'il avoit fort aimé les Sénateurs , & qui depuis qu'il eût été condamné pour ce crime , rentra par les armes dans Rome d'où il étoit sorti par

(1) *Ses Esclaves.* J'ai connus. Le premier devint Consul avec Auguste après le Triumvirat, on ne sçait rien de Viscius.

(2) *Les délices.* On voit que c'est une ironie. (4) *Pezaro.* Ville du Picenum.

(3) *Tullus Viscius.* Ces deux Tribuns sont peu

les Loix. Mais cela lui est commun avec plusieurs de ses semblables ; cependant ce que l'on a coutume de dire en forme de proverbe touchant ce Plancus, qu'il ne peut mourir qu'après qu'on lui aura rompu ( 1 ) les jambes, se verifie, car on les lui a rompuës & il vit encore ; c'est, dit-on, avec l'agrément d'Aquila ( 2 ) qui agréoit beaucoup d'autres choses. Il y a aussi parmi eux un Decius ( 3 ) descendant je pense des anciens Decius : ainsi par le bienfait de Cesar la memoire des Decius après un grand intervalle s'est renouvellée.

( 1 ) On lui aura rompu du mal.

les jambes. Je n'ai pû trouver l'origine ni l'application de cette façon de parler proverbiale, peut-être que comme on donnoit la torture à certains criminels avant que de les mettre à mort cela signifie qu'il devoit mourir par le suplice pour ses crimes, car dans le genre de tortures que faisoient donner les Romains, les jambes étoient fracassées, ou pour l'entendre plus simplement, quand on l'aura bien battu, car rompre les jambes, vouloit dire proverbialement faire

( 2 ) Pour cet Aquila dont on parle à cette occasion, c'étoit un Tribun du peuple, qui lors que Cesar triomphoit dans son Chariot se leva ni ne le salua. Cesar pendant plusieurs jours ensuite pour se divertir n'accordoit point de graces qu'il n'ajoutât, si Aquila le trouve bon. Il fut l'un des conjurez avec Brutus & Cassius, & périt à la bataille de Modene.

( 3 ) Decius. Grand ami d'Antoine, il fut fait prisonnier par Auguste à la bataille de Modene.

*c'est  
qu'il  
trouve  
bon  
si  
Aquila  
le  
trouve  
bon*

Comment pourrois-je oublier Saxa Decidius, (1) amené des pays les plus éloignés afin que nous vissions Tribun du peuple un homme que nous n'avions jamais vû Citoyen.

XXVIII. On voit encore un autre Salerna, (2) mais ils ont entre eux tant de conformité de nom, que je les confonds dans leurs prénoms : il ne faut pas non plus passer Exitius fils de Philadelphus, de peur que si je ne disois rien d'un jeune homme aussi distingué, je ne parusse jaloux d'Antoine. Nous avons de plus un Asinius Sénateur d'inclination, & qui s'est lui-même élu. Après la mort de Cesar il trouva le Sénat ouvert, il changea (3) de chaussure & devint tout à coup Pere Conscript.

Je ne connois point Sex-Albadius, cependant je n'ai trouvé personne assez médisant pour ne pas convenir qu'il ne fut digne du Sénat d'Antoine. Je me doute

(1) *Saxa Decidius.* distinguer de celui qui  
Ayant été envoyé en Syrie par Antoine avec  
huit Légions contre M. la guerre Punique.  
Brutus & Cassius, après (3) *Changea de chaussure.* Les souliers des Sénateurs avoient des cordons, comme aussi ceux de tous les Patriciens,

( ) *Un autre Salerna.* ceux des autres n'en  
Il dit un autre pour le avoient point,



bien que j'en aurai passé quelques-uns, mais je n'ai pû me taire sur ceux qui se font presentez. Antoine soutenu d'un tel Sénat méprise celui de Pompée, où nous nous sommes vûs douze Consulaires, & s'ils étoient tous en vie, la guerre presente n'eût jamais été. L'audace eut succombé sous la puissance; mais on peut juger qu'elle assistance on auroit tiré des autres, puisque, moi seul resté de tous, j'ai pû vaincre & dompter avec votre secours l'insolence de ce Corsaire triomphant.

XXIX. Si la fortune ennemie ne venoit pas de nous enlever Ser. Sulpitius, & un peu auparavant son Colleague Marcellus, Quels hommes! Quels Citoyens! Si nous tenions encore ces deux Consuls entiere-ment dévoüez à la République & chassez ensemble de l'Italie L. Afranius, ce grand Capitaine, P. Lentulus ce Romain si distingué par toutes sortes de raisons & par son zele à me rappeler de mon exil. Si nous avions Bibulus dont la fermeté fut toujours recommandable à la République, L. Domitius ce Citoyen si fameux, Appius Claudius aussi celebre par ses mœurs que par sa naissance, P. Scipion cet homme admirable & si semblable à tous ses ancêtres: certes avec de tels Consulaires le Sénat de Pompée ne seroit pas à mépriser. Lequel a donc été plus juste & plus avanta-

406 TREIZIÈME PHILIPPIQUE  
geux pour la République ou de la vie de  
Pompée, ou de la vie d'Antoine, l'enche-  
risseur des biens de Pompée.

XXX. Que dire des Prétoriens dont  
Caton est le premier, & ne l'est pas moins  
par sa vertu. Que dirai-je des autres Ro-  
mains illustres, vous les connoissez tous ?  
Je crains plus de vous paroître ennuyeux  
en les nommant, qu'ingrat en les supri-  
mant. Quels ont été les Edilitiens, les Tri-  
bunitiens, les Questoriens ? Que dirois-je  
de plus du caractère & de la dignité dont  
l'on a toujours vû le plus grand nombre  
des Sénateurs, ceux qui ne se sont point  
rendus dans un Camp comme celui d'An-  
toine, ont eu besoin de bonnes excuses.

Ecoutez maintenant le reste de la Let-  
tre, *vous avez eu pour Chef Cicéron vaincu.*  
Je m'entens appeler Chef d'autant plus  
volontiers, qu'assurément il le dit bien  
malgré lui. Pour ce qui est d'avoir été vain-  
cu, je me soucie peu de ne pouvoir ni  
être vaincu ni vaincre sans la République.  
*Vous garnissez d'armes la Macedoine, & de plus*  
*nous l'avons arraché même à votre frère*  
*qui ne vous le cède en rien. Vous avez con-*  
*fié l'Afrique à Varus deux fois fait prisonnier.*  
Il croit ici disputer avec son frère Caius,  
ne sentez vous pas que toute la terre s'ou-  
vre & se prête à la cause que nous défen-  
dons, & qu'hors de vos retranchemens,

vous n'avez pas un endroit où poser le pied ?

XXXI. *Vous avez souffert que Casca fut Tribun du peuple, & qu'il en fit les fonctions.* Quoy, pour éloigner de la République Marullus & Cefetius, n'avons nous pas acquis un homme avec qui, ni ce qui s'est fait, ni rien de semblable, ne pourra plus arriver ? *Vous avez ôté les revenus que Cesar avoit donnez aux Luperques.* Il ose encore faire mention des Luperques, & n'a point d'horreur au souvenir de ce jour, où noyé dans le vin, & parfumé d'essence, il couroit tout nud exhortant à la servitude le peuple Romain qui gémissoit *Vous avez enlevé des Colonies de Veterans engagées par des Loix & par des Decrets du Sénat.* Les avons nous enlevées ou plutôt ne les avons nous pas confirmées par une Loy renduë dans les Comices de Centuries ? Prenez garde que vous même vous n'ayez causé la perte des Veterans déjà perdus de réputation, & que vous ne les ayez conduit en un lieu d'où ils comprennent bien qu'ils ne sortiront jamais.

XXXII. *Vous promettez aux Marseillois de leur rendre les droits de la guerre que l'on leur avoit ôtez.* Je ne conteste point sur les droits de la guerre, il est plus facile que nécessaire d'en disputer, remarquez cependant PERES CONSCRIPTS, combien Antoine

doit être naturellement ennemi de la Patrie pour haïr si fortement une Ville qu'il sçait avoir été toujours attachée à la République. *Ne sçavez vous pas que parla Loy d'Hirtius personne du parti de Pompée, s'il y en a de vivant, ne peut être pourvû d'aucunes Charges.* Pourquoi je vous prie faire aujourd'hui mention de la Loi d'Hirtius, dont je suis persuadé que celui qui l'a faite ne se repent pas moins que ceux contre lesquels il l'établissoit. Selon mon avis, il ne faut point donner à cet Acte le nom de Loi, & si c'en est une, nous ne la devons point regarder comme une Loy d'Hirtius.

*Vous avez fourni du secours à Brutus avec l'argent d'Apuléius. (1)* Que seroit-ce si la République avoit armé de ses propres Troupes ce grand homme. Quel homme de bien s'en repentiroit ? car il n'auroit pû nourrir une armée sans argent, ni surprendre votre frere sans armée.

XXXIII. *Vous avez approuvé que l'on ait tranché la tête à Poétus & à Menedemus, les hôtes de Cesar, & qu'il avoit favorisé du titre de Citoyen Romain.* Nous n'approuvons point ce que nous n'avons jamais entendu dire. Dans les agitations presentes de la Répu-

(1) *Apuleius.* Il étoit ami de Cicéron, & fournit des Troupes à Brutus.  
le Consulat d'Hirtius & de Panfa, de plus, grand

blique nous étions bien en état de penser à deux petits Grecs aussi vicieux que ceux là. *Vous avez négligé Theopompe, chassé tout nud par Trebonius, & contraint de s'enfuir à Alexandrie.* Voilà un grand crime pour le Sénat, nous avons négligé Theopompe, ce grand homme, qui dans quelque endroit de la terre qu'il soit, n'intéresse personne à sçavoir ce qu'il fait, ni s'il est vivant ou s'il est mort. *Vous voyez Ser. Galba dans l'armée avec son même poignard.* Je ne vous réponds rien sur Galba, c'est un Citoyen vaillant & fidele, il se montrera volontiers à vous, & son poignard & lui vous répondront. *Vous vous êtes attiré mes soldats & les Veterans, sous prétexte de perdre ceux qui avoient assassiné Cesar, & vous les avez engagés sans qu'ils le crussent, à s'armer contre leur Questeur, leur General & leurs compagnons.* Sans doute nous leur avons porté des paroles, & nous les avons trompez.

La Légion de Mars, la quatrième, les Veterans ignoroient ce qui se passoit, il ne recherchoient point l'autorité du Sénat & la liberté du peuple Romain; ils vouloient venger la mort de Cesar que tous le monde croyoit avoir été fatale, & ils vouloient apparemment que vous fussiez dans une heureuse & florissante situation.

XXXIV. O que vous êtes miserable ! & d'autant plus que vous ne sentez pas vo-

tre misère ; mais écoutez le plus grand crime. Enfin que n'avez-vous pas approuvé, que n'avez-vous pas fait, que ne feroit-il pas s'il revenoit au monde ? Et qui donc ? je m'attendois qu'il alloit citer quelque exemple d'un scelerat, Pompée lui-même. O quelle honte pour nous qui prétendons imiter Pompée ; ou son fils s'il peut rentrer dans sa maison ! Il le pourra ; croyez-moi, car avant peu de jours il y entrera, & dans les jardins de son pere. Enfin vous niez que l'on puisse faire la paix, si je ne délivre Brutus & si je ne lui fournis des vivres. Les autres disent que vous ne le ferez pas. Pour moi, je dis que quand même vous le feriez, je ne croi pas que Rome pût faire la paix avec vous. Quoi ! ce que vous faites plaît-il aux Veterans qui n'ont encore rien fait qui les deshonnore ? Je ne vois rien pour eux de plus honorable que de commencer par attaquer un General qu'ils ont unanimement abandonné de si bon cœur.

XXXV. Vous les avez vendus à des complaisances & à des promesses empoisonnées. Assurément ils ont été débauchez & corrompus quand on leur a persuadé qu'il falloit par une guerre juste repousser un cruel ennemi. Mais vous donnez secours à des soldats enfermez, & je ne tarderai point à les délivrer & à les laisser aller où vous voudrez ; pourvu néanmoins qu'ils laissent petit celui qui l'a mérité.

Qu'il y a de douceur dans ce langage, c'est par la générosité d'Antoine que ces Soldats ont abandonné leur Général, & c'est la frayeur qui les a fait se rendre à l'ennemi; s'ils ne l'avoient pas soutenu, Dolabella n'eût pas rendu les devoirs funebres à son Commandant (1) avant qu'Antoine les rendit à son Collègue.

XXXVI. Vous écrivez que dans le Sénat on a parlé d'un accord, & qu'il y a cinq Députés Consulaires, il est difficile de croire que ceux qui m'ont jetté dans le précipice, lorsque je proposois des conditions très-raisonnables, & que je pensois même à me relâcher encore de quelque chose, ayent dessein de rien faire humainement & modérément; il n'y a d'ailleurs guère de vraisemblance qu'après avoir regardé Dolabella comme ennemi pour une action si juste, les mêmes personnes nous épargnent quand nous avons les mêmes sentimens. Vous paroît-il que ce soit peu de chose de le voir confesser une association de crimes avec Dolabella? Ne voyez vous pas que tous ces forfaits coulent de la même source? Enfin il avouë lui-même, & sans doute assez adroitement, que ceux qui condamnent Dolabella pour une bonne action, (car Antoine le croit

(1) Son Commandant. ment il se conduisit sur Dolabella servit sous la Place publique de Rome à la bataille de César après la mort de César. On sçait com-

ainfi ) ne peuvent l'épargner, lui qui a les mêmes sentimens.

XXXVII. Que ferez vous à un homme qui confie à des Lettres & à la posterité, qu'il est tellement d'accord avec Dolabella qu'il auroit fait mourir dans les tourmens Trébonius, & même Brutus & Cassius s'il pouvoit, & qu'il nous livreroit tous aux mêmes supplices ? Certes il faut conserver un tel Citoyen avec l'alliance la plus legitime & la plus sainte. Il se plaint aussi qu'on a rejeté ses propositions, justes sans doute & modestes, afin qu'il eut la Gaule Transalpine toujours disposée à renouveler la guerre, & qu'il y tint cette Province toute préparée, afin que ses Soldats Gladiateurs fussent établis Juges dans une troisième Classe ; c'est-à-dire afin que le crime eut un azile chez la plus infâme canaille de la République, afin que l'on ratifiât les Actes d'un homme qui n'a laissé nulles traces de son Consulat : car il avoit égard à son frere Lucius qui avoit été le plus équitable arpenteur des Terres particulieres & publiques, assisté de Nucula & de Lento.

XXXVIII. C'est pourquoi vous-même examinez s'il est plus agréable & plus avantageux aux Parties interessées de poursuivre la vengeance de la mort de Trébonius que de celle de Cesar. S'il est plus raisonnable que nous conspirons en-



*Semble à faire plus facilement revivre le parti de Pompée, tant de fois exterminé ou que nous nous unissions pour ne point devenir la fable de nos ennemis. S'il étoit bien exterminé ce parti, jamais il ne se releveroit. Plût au Ciel que ce fut votre sort & celui des vôtres, s'il est plus agréable, dit-il, il s'agit bien dans cette guerre du plus agréable & du plus utile aux deux partis.*

XXXIX. On appelle deux partis, pauvre frenetique, des divisions qui se forment ou sur la place publique, ou dans le Sénat. Vous avez entrepris contre l'Etat une guerre cruelle; vous attaquez Modène, vous assiegez un Consul désigné: Les deux Consuls vous font la guerre, & Cesar le Proprêteur avec eux, toute l'Italie est armée contre vous; vous aimez mieux appeler cela deux partis qu'une révolte contre le peuple Romain. *Vengerons nous plutôt la mort de Trébonius que celle de Cesar.* Nous avons assez vengé celle de Trébonius, en déclarant ennemi Dolabella. Le silence & l'oubli justifient assez la mort de Cesar; mais voyez quels sont ses desseins, car il croit que la mort de Cesar doit être vengée, il présente la mort non-seulement à ceux qui sont les auteurs de cette execution, mais à ceux aussi qui ne s'en sont pas affligés.

XL. *Ils en profiteront, dit-il, lequel des*

*deux partis qui soit vaincu : la fortune jusqu'à présent a détourné ce spectacle afin que Ciceron ce maître Gladiateur ne vit pas deux armées d'un même corps se battre l'une contre l'autre, lui qui jusqu'à présent est assez heureux pour vous avoir séduit par les mêmes charmes qu'il se glorifie d'avoir employez pour séduire Cesar. Il continuë à m'outrager, comme si ce qui s'est passé lui avoit heureusement réüssi ; mais je le livrerai veritablement flétri de Notes infamantes au souvenir éternel de la postérité. Moi Gladiateur, & certes je ne le suis pas trop imprudemment, puisque je veux que les plus méchans soient égorgés, & que les meilleurs aient la victoire, lequel des deux partis succombe, dit-il, nous en profiterons.*

XLI. O l'excellent profit par lequel, si vous êtes vainqueur (& daignent les Dieux détourner un tel présage) la mort sera heureuse pour ceux qui sortiront de la vie sans être tourmentez ! Il dit qu'Hirtius & Cesar ont été séduits par mes loüanges ; je vous prie quelles loüanges ai-je donc attribuées à Hirtius ? car à Cesar on lui en doit des plus éclatantes. Vous osez dire que j'ai trompé le défunt Cesar, c'est bien vous qui l'avez tué le jour même des Lupercales. Pourquoi, le plus ingrat des hommes, avez-vous abandonné son Sacerdoce ? Mais voyez maintenant la solidité mer-

veilleuse & la fermeté de ce grand personnage.

XLII. Je suis inébranlable à ne point souffrir ni les outrages que l'on me fait, ni ceux que l'on fait aux miens, à ne point abandonner le party que Pompée avoit en haine, à ne point endurer que les Veterans quittent leurs postes, ni que l'on mene personne au suplice, à ne point violer la foy que j'ay jurée à Dolabella. Je supprime le reste; la foy jurée à Dolabella, à cet homme si religieux, notre homme vertueux ne la peut violer; mais quelle foy? Est-ce le serment de tuer tous les gens de bien, de partager Rome & toute l'Italie, de donner à ses satellites toutes les Provinces au pillage? Car quelle autre foy pouvoient se jurer entre eux deux infâmes Parricides comme Antoine & Dolabella.

XLIII. Ni violer l'alliance avec Lepidus le plus vertueux de tous les hommes, vous, en liaison avec Lepidus ni avec tout autre Citoyen, je ne dis pas vertueux comme il est; mais avec un seul homme sensé? Vous faites tout ce qu'il faudroit pour faire passer Lepidus pour un impie, ou pour un fou. Vous n'y réussirez pas, quoiqu'il fut difficile de répondre de personne, j'espérerai toujours bien de Lepidus tant que j'en aurai le pouvoir, & je n'en craindrai jamais rien. Lepidus a voulu vous ramener à la raison, & non pas entretenir vo-

tre extravagance: vous ne vous arrêtez pas aux gens de bien ordinaires, vous cherchez ce qu'il y a de plus excellent entre eux, & votre piété sublime vous fait même introduire un nouveau (1) terme inconnu dans la Langue Latine.

XLIV. *Ni trahir Plancus (2) qui prend part à tous mes desseins.* Plancus y prend part, lui dont la vertu supérieure & recommandable, donne tant de lustre à la République. Vous croyez sans doute qu'il va venir à votre secours avec les plus vaillantes Légions, avec une nombreuse Cavalerie & toute l'Infanterie des Gaulois. Si la République ne vous punit avant qu'il arrive; il aura le commandement de cette guerre, les premiers secours sont les plus utiles à l'Etat; mais les derniers lui sont les plus agréables.

XLV. Mais le voici qui rentre en lui-même, & sur la fin il commence à philosopher. *Si les Dieux immortels, comme je l'espère, m'assistent dans les justes desseins qui me*

(1) *Un nouveau terme.* Cicéron blâme le terme de *Puissimus* comme peu latin. Il fut employé pourtant par la suite par Quinte-Curſe.

(2) *Plancus.* Il ne faut pas confondre dans cette affaire les deux Plan-

cus. Le premier étoit le Tribunicien qui avoit mis le feu à la Salle du Sénat à la mort de Clodius & le grand ami d'Antoine. L'autre étoit le Consul désigné avec Decimus Brutus.

conduisent, je vivray volontiers; mais si je dois attendre un autre sort, je préviendray la joye de vos suplices: car puisque les Partisans de Pompée ont tant d'insolence, tout vaincus qu'ils sont, faites plutôt vous-même l'expérience de ce qu'ils feront après la victoire. Il vous est permis de prévenir notre joye, car vous n'avez pas à soutenir seulement la guerre contre les Partisans de Pompée; mais contre toute la République. Vous êtes haï & des Dieux & des hommes, & des grands & des mediocres, & des petits, & des Citoyens & des étrangers, & des maris & des femmes, & des enfans & des esclaves. Une fausse nouvelle nous l'a prît il n'y a pas long-tems; nous l'apprendrons au premier jour par une vraie; si vous réfléchissez à ce que je vous dis, vous en mourrez plus tranquillement & avec plus de consolation.

XLVI. Enfin toute la force de mon esprit a pour objet de pouvoir supporter les outrages que l'on fait à nos amis, s'ils veulent oublier eux-mêmes qu'ils en ont fait d'autres, ou qu'ils soient disposés à venger avec moi la mort de Cesar. Après que par cette Lettre les sentimens d'Antoine nous sont connus, croyez vous que les Consuls Hirtius & Panfa soient en doute s'ils passeront du côté d'Antoine, s'ils assiegeront Brutus & s'ils voudront attaquer Modene? Quai-je affaire de par-

ler d'Hirtius & de Panfa ? le jeune Cesar ; avec sa rare vertu , pourra-t-il s'empêcher de venger par le sang de Brutus la mort de son pere ? Tout ce qu'à donc fait la lecture de cette Lettre , c'est qu'ils approcheront encore plus près des retranchemens d'Antoine , & voila comment le jeune Cesar par un plus grand bienfait des Dieux immortels est né pour la République , puisqu'il n'a jamais été détourné par nulle idée de la pieté paternelle , & qu'il a toujours compris que cette pieté consiste dans le zele pour le salut de la Patrie.

XLVII. Que s'il y auroit à disputer sur les differens partis dont le nom est entierement éteint , Antoine & Ventidius soutiendroient-ils mieux les interêts de feu Cesar que son fils ; toute sa pieté le feroit souvenir de son pere avant tout autre , & d'ailleurs le soutiendroient-ils mieux qu'Hirtius & Panfa , qui chacun de leur côté défendoient Cesar comme deux bastions , lorsque cela s'appelloit veritablement un parti. Mais quels sont aujourd'hui ces partis ? Les uns tiennent pour l'autorité du Sénat , pour la liberté du peuple Romain , pour le salut de la République : les autres pour le massacre des gens de bien & pour le pillage de Rome & de toute l'Italie , venons enfin à la conclusion de sa Lettre.

*Je ne croi pas qu'il vienne des Députez*, (il me connoit bien) *du côté que vient la guerre*, surtout après avoir proposé Dolabella pour exemple, le droit des Députez sera sans doute plus sacré que celui des Consuls, contre lesquels il a pris les armes, que celui de Cesar, quoiqu'il soit le prêtre de son pere, que celui du Consul désigné qu'il attaque, que celui de Modene qu'il assiege, que celui de la Patrie qu'il menace du fer & du feu.

XLVIII. *Quand ils seront arrivez je verray ce qu'ils demandent*, Que n'allez vous donc vers cette peste publique vous offrir aux tourmens, qui pourroit aller vers vous, que des gens semblables à Venti-dius? Nous avons envoyez des hommes distinguez par leur merite pour éteindre le feu qui s'allumoit; vous les avez rejetez: maintenant que les flammes embrasent tout, vous enverrions-nous encore quelqu'un dans le tems que vous ne vous êtes pas laissé la moindre ouverture, non-seulement à la paix, mais même à vous rendre à discretion. Je n'ai pas fait, PERES CONSCRIPTS, la lecture de cette Lettre comme si je l'en croyois digne; mais afin que par son propre aveu vous vissiez tous ses Parricides avec évidence.

XLIX. Si Lepidus, orné comme il est de tous les dons de la fortune & de la vertu

voyoit cette Lettre, voudroit-il ou croiroit-il que la paix se pût faire avec un tel homme ? *Que plutôt (1) les ondes & les flammes*, comme dit je ne sçai quel Poëte ; que plutôt enfin tous les malheurs nous environnent, que jamais la République avec les Antoinès, ou les Antoinès avec la République se reconcilient. Voilà ce qu'il y a de surprenant & de monstreux dans l'état de la République, il vaudroit mieux que Rome changeât de place, & se transportât, s'il étoit possible en d'autres Régions, où l'on n'entendit ni le nom ni les actions des Antoinès, que de les voir dans l'enceinte de ces murs après que la valeur de Césaire les en a bannis, & que celle de Brutus les arrête. Rien n'est plus à souhaiter que la victoire, mais ce qui l'est davantage après, c'est de penser qu'il n'y a point d'accident qu'on ne doive souffrir pour l'honneur & pour la liberté de la patrie. Il n'y a point une troisième ressource de reste, & le dernier de tous les malheurs c'est de s'engager par amour de la vie dans ce qu'il y a de plus honteux.

L. Les choses étant ainsi, j'opine com-

(1) *Plûtôt les ondes & les flammes*. C'est une façon de parler proverbiale tirée d'un Poëte, & dont on se servoit communément. Auguste s'en servit dans la suite pour protester que sa fille Julie ne rentreroit pas dans Rome.



me Servilius touchant la Lettre & l'Ordonnance de l'illustre Lepidus , & j'estime de plus que Pompée fils de Cneïus , en consideration de l'attachement & de l'amour que son pere & ses ancêtres ont eu pour la République, a fait par sa valeur hereditaire , par son habileté , par son zele ce qu'il a promis au Sénat & au peuple Romain qu'il feroit avec ceux qui l'accompagnoient , que sa conduite leur étoit très-agréable , & lui attiroit beaucoup d'honneur & de dignité. Cela peut s'ajouter au present Decret , ou s'en separer & demeurer inscrit à part afin qu'il paroisse que l'on a fait l'éloge de Pompée par une Ordonnance particuliere.



CINQUANTE - NEUVIÈME ORAISON

QUATORZIÈME PHILIPPIQUE.

CONTRE MARC-ANTOINE.

L'An de Rome 709. L'An de Ciceron 63.

## S O M M A I R E.

*Les Lettres des Consuls étant apportées à Rome après la bataille de Modene , où Antoine avoit été défait , & la lecture en ayant été faite par le Prêtreur M. Cornutus , lequel en l'absence des Consuls avoit assemblé le Sénat selon l'ancienne coutume : Il ouvrit la délibération. On ne sçait pas trop bien le sentiment de ceux qui opinerent avant Ciceron ; Cependant l'un d'eux dit qu'il falloit déposer l'habillement militaire & reprendre la robe , en rendant action de graces au nom de Cesar & des deux Consuls. Ciceron opina qu'il ne falloit changer d'habillement qu'après la*

*délivrance de D. Brutus puisqu'on l'avoit pris à son occasion ; qu'il regardoit Antoine & ses Adherans comme ennemis ; qu'il falloit décerner aux trois Generaux cinquante jours d'actions de graces en leur nom, & d'amples récompenses à toutes les troupes.*

I. **C**OMME j'apprends, PERES CONSCRIPTS, par les Lettres dont on a fait la lecture, que l'armée de nos scélérats ennemis est battue & mise en déroute ; si j'apprenois en même tems ce que nous souhaitons tous avec ardeur, & ce que nous regardons comme la suite de cette journée victorieuse, que Brutus est sorti de Modene ; j'estimerois sans hésiter, qu'ayant pris l'habillement militaire à cause du péril qui le menaçoit, nous devrions, après sa délivrance reprendre la robe de Sénateur. Mais avant que cette nouvelle attenduë dans Rome avec impatience, vous soit apportée, nous avons assez de quoi nous réjouir, après une si importante & si fameuse bataille. Différons donc à nous revêtir de l'habillement Magistral, jusqu'à la consommation de la victoire, je veux dire jusqu'à la délivrance de Brutus.

II. Quel (1) est cet avis de vouloir que dès aujourd'hui nous quittions nos habits guerriers pour les reprendre peut-être demain ? Quand nous nous serons une fois revêtus à la maniere qui nous plaît si fort , faisons en sorte de ne plus jamais dépouiller ce vêtement que nous souhaitons ; car il est honteux & il seroit même désagréable aux Dieux immortels de sortir de leurs Temples où nous serions entrez en robe de Magistrats pour nous aller habiller en gens de guerre.

III. J'en remarque ici quelques-uns , PERES CONSCRIPTS , qui sont favorables à ce sentiment , & je comprends dans quelle idée , & dans quel dessein. Comme ils voyent approcher ce jour si glorieux à Brutus où nous reprendrons la robe Sénatoriale , à cause de sa liberté recouvrée ; ils voudroient bien lui enlever cet honneur , afin que dans les siècles à venir , il ne parût pas que pour le péril & pour le salut d'un seul homme , le peuple Romain eût pris & quitté l'habillement de guerre & de paix. Ecartez cette raison , & vous ne trouverez nul fondement à cet avis. Pour vous, PERES CONSCRIPTS , conservez votre autorité , de-

[1] *Quel est cet avis ?* avis, ni de ceux qui le  
On ne sçait point le nom suivirent & opinerent a-  
de celui qui ouvrit cet vant Cicéron.

meurez fermes dans cette opinion , retenez dans votre mémoire ce que vous avez montré souvent , que la décision importante de toute cette guerre est fondée sur la vie d'un seul homme très-intrépide & très-supérieur.

IV. C'est pour délivrer Brutus que l'on a envoyé des députez qui sont les premiers Citoyens de Rome , déclarer à ce parricide qu'il ait à s'éloigner de Modène. C'est pour la conservation de ce même Brutus que le Consul Hirtius , choisi par le sort , est parti de Rome pour cette guerre , & sa valeur jointe à l'esperance de vaincre , a fortifié la foiblesse de sa santé. Cesar avec une armée qu'il avoit formée lui-même , après qu'il eut délivré l'Etat de ces grands fleaux publics , de crainte qu'ensuite il n'arrivât quelque chose de funeste , est aussi parti dans le même dessein de dégager Brutus , & par amour pour la Patrie , a surmonté la douleur que la nature & son propre sang lui faisoit sentir.

V. Qu'à de plus prétendu faire Parfa par les troupes qu'il a levées , par l'argent qu'il a recueilli , par les sages Ordonnances qu'il a rendues contre Antoine , & par ses harangues , pour nous exhorter & pour exciter le peuple Romain à la défense de la liberté , si non déli-

vrer Brutus ? Ce peuple dans une nombreuse convocation , demande si unanimement & si haut sa délivrance , qu'il la préfère non seulement à ce qui lui seroit avantageux , mais même à ce qui lui seroit le plus nécessaire pour vivre. Nous devons espérer , PERES CONSCRIPTS , que si la chose n'est pas encore absolument faite , elle est sur le point de l'être. Mais il est à propos de confier à l'espérance & à l'événement les suites utiles de l'entreprise , de peur que par trop d'empressement nous ne paroissions enlever aux Dieux immortels leurs bienfaits & mépriser par notre imprudence le pouvoir de la fortune.

VI. Mais comme votre conduite déclare assez ce que vous pensez sur cette affaire , Je viens aux Lettres qui sont envoyées par les Consuls & le Propréteur , après que j'aurai fait quelques réflexions qui concernent ces Lettres.

Les épées de nos Légions & de nos armées , PERES CONSCRIPTS , ont été teintes , ou pour mieux dire , toutes trempées de sang dans les deux combats des Consuls & dans un troisième , livré par Cesar. Si c'est du sang des ennemis , le zele des Soldats est courageux ; si c'est du sang des Citoyens , leur crime est énorme. Mais jusqu'à quand donc , celui qui , par ses forfaits

surpasse tous nos ennemis , n'aura-t-il point le nom d'ennemi ? Voulez-vous voir vaciller les épées de nos Soldats ; incertains s'ils en perceront ou l'ennemi , ou le Citoyen ?

VII. Vous ordonnez des actions de grâces , & l'ennemi ne se nomme point encore. Les Dieux recevront-ils nos remerciemens ? Accepteront-ils nos victimes , après qu'une multitude de Citoyens ont été tuez ? Ce sont , dit-on , *des méchans & des audacieux* ; un grand Magistrat les appelle ainsi , mais tels sont les noms que l'on donne à ceux qui forment des contestations domestiques , & non pas aux signes affreux d'une cruelle guerre. Sans doute il s'agit ici de testamens supposés , de voisins chassés , de pupilles trompés ; car ce sont les gens coupables de ces sortes de fautes , qu'on a coutume d'appeller des audacieux & des méchans.

VIII. Le plus scélerat de tout ce qu'il y a de brigands au monde , fait seul une guerre implacable à quatre Consuls. Il l'a conduit contre le Sénat & le Peuple Romain ; il annonce à tout l'Univers la ruine , la désolation , les supplices & les tourmens , quoiqu'il se précipite lui-même dans les malheurs dont il nous menace. Il déclare que l'action barbare de

Dolabella , dont les Nations les plus féroces ne pourroient servir d'exemple , est l'ouvrage de son conseil , & qu'il en feroit autant dans Rome , si Jupiter lui-même ne l'avoit écarté de ce Temple & de nos murailles. Il l'a dit dans la calamité des Parmesans, de ces hommes si sages & si vertueux étroitement unis avec la puissance du Sénat & la dignité du Peuple Romain ; quand il en fut fait de si cruelles exécutions par Lucius Antonius , le déshonneur & le monstre de l'humanité , la détestation generale de tous les hommes , & je dirois de tous les Dieux , si les Dieux haïssoient ceux qu'il faut haïr. Mon esprit se révolte, PERES CONSCRIPTS, & je n'ose exposer comment ce Lucius a traité les femmes & les enfans des Parmesans. Les mêmes infamies où ils se sont eux-mêmes abandonnez de si bon cœur , ils se réjoüissent d'en avoir par force souillé les autres , qui ne l'ont néanmoins été que par une violence funeste , & par ces fureurs de débauches , où la vie des Antoinnes est plongée.

IX. Est-il donc quelqu'un qui n'ose appeler ennemis des gens dont il faut avoüer que les crimes surmontent en cruauté ceux même des Cartaginois. Dans quelle ville Annibal , après l'avoir prise , a-t-il été si barbare qu'Antoine , après avoir surpris



Parme ? Ne le regardera-t-on point comme ennemi de cette colonie & des autres qu'il ne hait pas moins ?

X. Si donc , sans quel'on en puisse douter , il est l'ennemi des Colonies & des villes municipales , que pensez-vous enfin de Rome , qu'il devoroit dans ses désirs pour rassasier l'indigence de ses brigands & que Saxa son subtil & sçavant Arpenteur , par ses alignemens avoit déjà partagée. Souvenez-vous , au nom des Dieux immortels , PERES CONSCRIPTS , de ce que ces deux derniers jours nous avons appréhendé des ennemis domestiques & des mauvais bruits qui sont dissipés. Pouvoit-on , sans verser des pleurs , regarder sa femme & ses enfans ? Pouvoit-on jeter les yeux sur ses maisons , sur ses foyers , sur ses Dieux Penates ? Chacun envisageoit ou la plus honteuse mort , ou la fuite la plus malheureuse ; & nous hésiterons d'appeller ennemis ceux qui nous causeroient ces allarmes. Si quelqu'un sçait les appeler d'un nom plus expressif & plus propre , j'y consentirai de bon cœur. A peine ce nom vulgaire me satisfait-il , mais je ne m'en servirai point d'un autre plus doux.

XI. Comme donc par la lecture de ces Lettres nous sommes obligés de décerner de très-justes actions de grâces , &

que Servilius les a ordonnées ; j'augmenterai volontiers le nombre des jours , surtout parce que ce n'est pas pour un seul Commandant que l'on doit les décerner , mais pour trois , & ce que je ferai d'abord , ce sera de donner le nom de General à ceux dont la valeur , les conseils , & le bonheur nous ont délivrez de la servitude & de la mort qui nous menaçoient. Car depuis vingt ans en l'honneur de qui des actions de graces ont-elles été ordonnées sans que l'on ait honoré de ce nom des gens qui avoient fait de beaucoup moindres exploits , ou n'en avoient souvent fait aucuns ; c'est pour cela que les prières publiques n'ont pas dûës être décernées par celui qui a dit son avis avant nous , ou les honneurs accoutumez doivent être accordez du moins à ceux à qui l'on en doit de nouveaux & d'extraordinaires.

XII. Si quelqu'un des Espagnols , ou des Gaulois , ou des Thraces , avoit tué mille ou deux mille hommes , le Sénat ne lui donneroit-il pas le nom de Général , par un usage devenu commun ? Après donc que tant de Légions ont été deffaites , que tant d'ennemis ont été tuez : Je dis d'*ennemis* ; quoique ce ne soit pas le sentiment de quelques mal intentionnez qui sont dans Rome , ordonnerons-nous des actions de

graces en l'honneur de si vaillans Chefs ; sans leur accorder le nom de Général d'Armée ? Avec quel éclat , avec quelle allégresse , avec quels applaudissemens doivent entrer dans ce Temple ces Libérateurs de la Patrie , puisqu'à cause de ce qu'ils ont fait , le Peuple Romain avec mille transports de joye m'accompagnoit hier , de ma maison au Capitole , & m'y reconduisit presque en Triomphe.

XIII. Enfin , c'est-là , ce me semble , un Triomphe bien juste & bien sérieux pour ceux à qui la République est redevable de leurs services , que ces témoignages rendus par le consentement unanime des Citoyens : car soit qu'ils en félicitassent un seul dans la joye commune , c'étoit porter un Jugement bien avantageux ; soit qu'ils l'en remerciaissent , c'étoit encore plus ; soit que ce fût l'un & l'autre , on ne peut rien imaginer de plus magnifique. Vous vous vantez donc vous-même , dit-on , c'est en vérité malgré moi ; mais la douleur de l'outrage que l'on nous fait , contre mon ordinaire me rend orgueilleux. N'est-ce pas assez que les hommes ignorans du vrai mérite , n'en marquent point de la reconnoissance à leurs bienfaiteurs. Faudra-t-il encore par jalousie chercher les moyens d'accuser ceux qui consacrent tous leurs soins à la conservation de l'Etat ?

XIV. Car vous sçavez que ces derniers jours on a souvent fait courir le bruit , qu'aujourd'hui quinzième du mois d'Août, je viendrois au Sénat avec des faisceaux : on a , sans doute , sur cela pris des précautions contre quelque Gladiateur , quelque Brigand , quelque autre Catilina , non contre celui qui s'est efforcé d'empêcher que rien de semblable ne pût arriver à la République. Moi , qui dans le tems que Catilina méditoit un pareil dessein , l'ai détourné , l'ai ruiné , l'ai renversé , je deviendrois tout-à-coup un Catilina nouveau. Sous quels auspices étant Augure , prendrois-je ces faisceaux ? Jusqu'à quel tems les aurois-je ? A qui les remettrois-je ? S'est-il pû trouver quelqu'un d'assez scele-rat pour forger un tel projet ; & quelqu'un d'assez insensé pour le croire ? D'où donc est venu ce soupçon , ou plutôt ce bruit ?

XV. Les tristes nouvelles , comme vous sçavez , qui depuis trois ou quatre jours , étoient venuës de Modene , avoient enflé de joye & d'insolence les Citoyens sédi-tieux , ils se cantonnoient ensemble dans un endroit de cette Salle plus funeste à leurs Troupes qu'à la République. Lorsqu'ils y déliberoient sur les moyens de nous massacrer , & qu'ils se partageoient entr'eux les Postes , ou du Capitole , ou de la Tribune , ou des Portes de Rome ; ils croyoient

croyoient qu'alors tous les Citoyens s'empresseroient de se rendre auprès de moi ; mais afin que cela m'attirât la haine , & m'ît ma vie en peril, ils firent courir ce bruit des faisceaux , & dirent que l'on me les devoit apporter. Or tout paroissant fait par mon ordre, les Conducteurs de l'entreprise se préparoient à foudre alors tous sur moi comme sur un Tyran , & le carnage de tous vous autres en auroit été la suite. Ce dessein se développe, PERES CONSCRIPTS, mais la source de tout cet affreux projet se découvrira dans son tems.

XVI. Ainsi P. Apuleius Tribun du Peuple , qui depuis mon Consulat , est le témoin , le confident & l'appui de toutes mes démarches & de tous mes perils , n'a pû souffrir la peine que m'ont causée ces sortes de bruits, il en a fait un long discours au Peuple Romain , qui s'est trouvé sur cela dans un sentiment unanime. Comme l'étroite amitié qui nous lie le faisoit essayer dans sa Harangue de détruire ce soupçon touchant les faisceaux , toute l'Assemblée déclara, tout d'une voix, que je n'avois jamais eu que des sentimens avantageux à la République. Deux ou trois heures après sa Harangue , les Courriers apportèrent ces heureuses nouvelles , & le même jour ne me délivra pas seulement d'une haine bien injustement fondée , mais

434 QUATORZIE' ME PHILIPPIQUE  
m'attira du Peuple Romain de nouvelles  
actions de graces.

XVII. J'ai fait cette digression , PERES  
CONSCRIPTS , non pas tant pour me justi-  
fier , ( car je serois bien malheureux si dans  
votre esprit je n'étois pas justifié sans me  
deffendre , ) que pour en avertir quelques-  
uns , dont les vûës sont trop foibles & trop  
bornées , de ce que j'ai toujours fait , afin  
qu'ils se persuadassent que la vertu des  
bons Citoyens est plus digne d'imitation  
que d'envie. La République est un Champ  
vaste , comme avoit coutume de dire sage-  
ment Crassus ; la carriere de la gloire y est  
ouverte à tout le monde.

Plût aux Dieux que vécusssent encore ces  
excellens Citoyens à qui je me reconnois-  
sois inferieur , & qui néanmoins après mon  
Consulat , me voyoient mettre au premier  
rang sans en être jaloux. Mais dans les con-  
jonctures presentes où nous avons si peu  
de Consulaires fermes & courageux , de  
quelle douleur me croyez-vous penetré ,  
quand je vois les uns dans des sentimens  
mal digerez , les autres dans une indiffe-  
rence absoluë , les autres chancelans dans  
le party qu'ils ont pris , ne pas régler leur  
opinion sur l'utilité de l'Etat , mais sur  
leurs craintes ou leurs esperances. Si quel-  
quelqu'un s'inquiette & dispute pour la  
prééminence , quand il n'y en doit point

avoir , il agit fort imprudemment , c'est faire disputer la vertu contre les vices.

XVIII. Comme à la course , c'est le plus vîte Coureur qui l'emporte , de même parmi les gens de merite , c'est le plus ou moins de vertu qui donne l'avantage. Si je ne veux que le plus grand bien de la Patrie , faudra-t-il , pour vous élever au-dessus de moi , que vous vouliez sa destruction ? Si vous voyez les gens vertueux se rassembler en foule autour de moi , rassembleriez-vous tous les méchans ? Je ne voudrois point de ces sortes d'honneurs : Premièrement , par déférence à la République , & de plus à votre dignité ; mais s'il s'agissoit du premier rang , qui ne fût jamais l'objet de mon ambition ; que pourroit-il après tout m'arriver de plus agréable ? Je ne puis être vaincu par de mauvais sentimens ; si je puis l'être par de bons , ce sera très-volontiers.

XIX. Quelques-uns souffrent avec peine que le Peuple Romain remarque ces différences , qu'il les démêle , & qu'il en juge. Etoit-il possible que l'on ne jugeât de chacun selon son merite ? Comme ce Peuple juge très-sainement que le Sénat n'a jamais été plus inébranlable & plus hardi ; il juge aussi de chacun de nous ; & surtout , quand nous opinons ici , tous s'empressent à s'en informer , & souhaitent d'apprendre ce que chaque Particu-

lier aura dit, enforte qu'ils en portent leur Jugement selon le différent merite qu'ils lui attribuent.

XX. Ils se souviennent qu'avant le 18.<sup>e</sup>. (1) de Décembre j'ouvris le premier l'Avis pour le recouvrement de la liberté; que depuis les Kalendes de Janvier jusqu'à present, je n'ai pensé qu'à l'Etat; que ma maison & mes oreilles ont été nuit & jour ouvertes aux remontrances & aux avertissemens de tout le monde; qu'en quelque endroit qu'il y eût des Citoyens, je les ai toujours excitez par mes Courriers, par mes Lettres, par mes instances à secourir la Patrie; que depuis les Kalendes de Janvier, je n'ai jamais été d'avis que l'on envoyât des Députez vers Antoine; que je l'ai toujours regardé comme ennemi, que j'ai toujours voulu la guerre, & que moi, qui ne conseillois jamais qu'une paix solide, je me révoltois fortement au nom d'une paix funeste, Malgré ceux qui vouloient Ventidius pour Tribun du Peuple. ne l'ai-je pas toujours traité d'ennemi? Si conformément à tous ces avis que je propoisois, les Consuls désignez eussent voulu les suivre, il y a long-tems que, par l'autorité du Sénat, les armes seroient tombées des Romains à tous ces Brigands.

(1) Dix - huitième de te treize jours avant les  
 Décembre. Le Texte por- Kalendes de Janvier.



XXI. Ce qui n'étoit pas permis alors, PERES CONSCRIPTS, non seulement l'est en ce tems-ci, mais est devenu nécessaire. Que ceux qui sont ennemis en effet, soient déclarez tels par nos discours, & jugez tels par nos décisions. Quand je proferois auparavant le terme de guerre ou d'ennemi, mon opinion plus d'une fois a été retranchée du nombre des autres, ce qui ne peut plus se faire en cette occasion : car suivant les Lettres des Consuls Hirtius & Panfa, & du Propréteur César, nous avons ordonné des actions de graces aux Dieux immortels. Celui qui vient d'opiner pour des Prières publiques, a, sans le sçavoir, jugé qu'il y avoit des ennemis : car pendant une guerre Civile on n'a jamais fait un pareil Decret. Que dis-je, un Decret ? Jamais Vainqueur ne l'a demandé par ses Lettres.

XXII. Sylla Consul a fait une guerre Civile ; après avoir amené des Légions dans Rome, il en a chassé ceux qu'il a voulu, & tué ceux qu'il a pû. La guerre importante d'Octavius vint ensuite, il n'y eut aucunes actions de graces en l'honneur de Cinna vainqueur, la victoire fut vengée par le Général Sylla, le Sénat ne décerna point en son nom de Prières publiques ; votre (1) Collegue, Servilius, vous envoya-

(1) *Votre Collegue.* Servilius avec Jules César, au tems de la bataille de

#### 438 QUATORZIE'ME PHILIPPIQUE

t-il aucune Lettre après cette malheureuse bataille de Pharsale ? Voulut-il que vous fîssiez votre requiſition pour des actions de graces ? Il ne le voulut pas aſſurément. Enſuite pourtant il écrivit d'Alexandrie après la deſſaite de Pharnace ; mais après la journée de Pharsale , il ne triompha ſeulement pas : car cette bataille avoit enlevé des Citoyens , dont non ſeulement la vie , mais la victoire auroit pû rendre Rome libre & floriffante.

XXIII. La même choſe étoit arrivée dans les guerres Civiles d'auparavant : car pendant que j'étois Conſul , par un Decret inouï , & d'un nouveau genre , il fut ordonné des actions de graces en mon honneur , non pour avoir pris les armes & deſſait des ennemis , mais pour avoir conſervé les Citoyens. C'eſt pourquoi , ou vous devez refuſer ces Prieres publiques à vos Généraux qui vous les demandent après de grands ſervices rendus à l'Etat , ce qu'on n'a jamais refuſé qu'à (1) Gabinus ; ou ſi

Pharsale l'an de Rome 706. Il fut deux fois Conſul, Augure & Proconſul d'Asie ſous Céſar.

(1) *Qu'à Gabinus.* Il en eſt parlé dans l'Oraiſon ſur les Provinces Conſulaires. C'étoit un Proconſul ſi décrié , que

lorsqu'il écrivit au Sénat pour rendre compte de l'état de ſa Province , & pour demander que l'on fit aux Dieux des actions de graces en ſon nom , on ne voulut ſeulement pas ouvrir ſes Lettres.

vous ordonnez une pareille cérémonie, il est nécessaire que vous jugiez vos ennemis, ceux contre qui vous l'ordonnez.

XXIV. Ainsi ce que César pensoit en effet, je le pense & je le dis, quand j'appelle les uns Généraux d'Armée, je juge par ce nom-là même, que ceux qui sont vaincus & qui restent encore à l'être, sont des ennemis, puisque leurs vainqueurs ont le nom de Généraux : car comment appeller Panfa d'un autre nom, quoiqu'il ait un nom déjà qui lui fait beaucoup d'honneur ? Comment appeller autrement Hirtius ? Je sçai qu'il est Consul ; mais de ces deux noms, il en a, l'un, par le bienfait du Peuple Romain, & l'autre, par sa valeur & par sa victoire. De plus, hésiterai-je à donner le nom de Général à César, né par la faveur des Dieux pour la République, lui qui le premier, a détourné non seulement de dessus nos têtes, mais de nos membres & de nos entrailles la détestable cruauté d'Antoine. Que de grandes vertus, Dieux immortels, parurent en un seul jour !

XXV. Panfa fut le premier de tous à combattre Antoine, & à en venir aux mains. Digne Commandant de la Légion de Mars. Digne Légion d'un tel Commandant. S'il avoit pu retenir l'ardeur impétueuse d'une si belle Troupe, l'affaire eût été finie en un seul combat ; mais cette

Légion , vivement passionnée pour la liberté , s'étant précipitée avec trop de violence dans l'Armée ennemie , & Panfa lui-même y combattant des premiers , après avoir reçu deux blessures dangereuses , fut enlevé du combat , & sa vie fut conservée à la République. Pour moi , je le regarde , non seulement comme Général , mais comme le Général le plus illustre ; puisqu'après avoir promis qu'il satisferoit à l'Empire ou par sa mort ou par la victoire , il a fait l'un : Daignent les Dieux détourner l'autre.

XXVI. Que dirai-je d'Hirtius , qui , du moment qu'il scût que l'affaire étoit engagée , sortit de son Camp avec toute la promptitude & toute la valeur imaginable , fit marcher cette quatrième Légion , réunie à la Légion de Mars , quand elle se sépara d'Antoine ; & la septième , toute composée de Vétéranes , sur qui César avoit répandu ses graces , & qui , dans ce combat , firent bien connoître que la gloire du Sénat & du Peuple Romain leur étoit chère. Avec ces vingt Cohortes , & sans nulle Cavalerie , Hirtius portant lui-même l'Aigle de la quatrième Légion , comme l'étendard le plus éclatant qui pût distinguer aucun Général , perce dans les trois Légions & dans la Cavalerie d'Antoine , renverse , terrasse , tue , ces barbares ennemis ,

& dont notre sang & nos jours étoient menacez , & les sacrifie au grand Jupiter , aux Temples de tous les autres Dieux immortels , aux maisons de Rome & à la liberté du Peuple Romain ; en sorte que ce chef & ce Capitaine de brigands , enveloppé des ombres de la nuit , & saisi d'épouvante , se sauve avec un petit reste de Soldats. O que le Soleil avant de se cacher fut heureux de voir tous ces cadavres de Parricides étendus par terre , & la fuite d'Antoine avec une poignée de gens.

XXVII. Quelqu'un hésitera-t-il à donner le nom de General d'Armée au jeune Cesar ? Sa jeunesse , en verité , ne doit alarmer personne , puisque sa valeur est bien au dessus de sa jeunesse : or les bienfaits de Cesar m'ont paru d'autant plus considerables , qu'on les devoit moins attendre de son âge ; & lorsque nous lui conferions le commandement , c'étoit lui annoncer en même tems ce que nous esperions de son nom. Aussi par ses exploits a-t-il ratifié l'autorité de notre Decret. C'est ce jeune homme d'un si grand courage , comme nous l'écrit Hirtius avec tant de raison , qui n'employant qu'un petit nombre de Cohortes , a sçu couvrir & deffendre un camp de plusieurs Légions , & donner cet heureux combat. Ainsi par la valeur , par la

prudence , par la fortune des trois Généraux du Peuple Romain , la République en un seul jour s'est vûë conservée en différens lieux.

XXVIII. Je décerne donc , en l'honneur des trois , cinquante jours de publiques actions de grâces , & dans mon avis j'en expliquerai les raisons par les plus magnifiques paroles dont je pourrai me servir ; car il est de notre religion & de notre fidélité de bien persuader aux vaillans Soldats notre reconnoissance & notre souvenir. C'est pourquoi j'estime que par une Ordonnance du Sénat il faut aujourd'hui renouveler les promesses de ce que nous nous sommes obligez de donner aux Legions , quand la guerre sera finie. Car il est juste que des Soldats , sur-tout comme ceux de cette journée , ayent aussi part à la gloire.

XXIX. Plût au Ciel , PERES CONSCRIPTS , qu'il nous fût permis de donner à tous les Citoyens les récompenses dont nous leur sommes redevables ; quoique nous soyons résolus à fidèlement exécuter nos promesses. Ce qui reste , comme je l'espère , aux vainqueurs en qui le Sénat a mis sa confiance qu'ils ont si bien remplie , dans de si difficiles conjonctures del'Etat , c'est qu'ils ne soient jamais obligez de se repentir de leur conduite. Il est

facile d'en bien user avec ceux par qui , tacitement nous paroissions sollicitez ; mais ce qu'il y a de plus beau , de plus grand & de plus propre à la sagesse du Sénat , c'est d'honorer par un souvenir plein de reconnoissance la vertu de ceux qui sont morts pour la Patrie.

XXX. Plût au Ciel qu'il me revînt dans l'esprit tout ce qui se pourroit dire en leur honneur. Je n'oublierai pas assurément deux choses qui se présentent d'abord. L'une qui regarde la gloire immortelle de tant de vaillans hommes , l'autre qui peut adoucir la douleur & les regrets de leurs proches. J'estime donc , PERES CONSCRIPTS , qu'il faut élever un monument magnifique aux Soldats de la Légion de Mars & à ceux qui sont morts en combattant avec eux. La République a reçu de cette Légion des services inconcevables, Elle a la première abandonné le brigandage d'Antoine , elle s'est emparée d'Albe & livrée ensuite à Cesar. La quatrième Légion qui l'a prise pour son modele , est parvenue par son courage à la même gloire , & pleinement victorieuse , elle n'a personne à regretter , mais la victoire en a fait tomber quelques-uns de la Légion de Mars. O que c'est mourir heureusement , que de restituer à la Patrie ce que l'on doit à la nature.

XXXI. C'est selon moi , pour la Patrie que vous êtes nez , puisque vous êtes appelez la Légion de Mars, & ce même Dieu qui donna naissance à Rome pour dominer sur tous les peuples , semble vous avoir fait naître pour soutenir cette domination. La mort est honteuse quand on fuit , elle est glorieuse quand on est vainqueur. Mais Mars lui-même a coutume d'enroller sous ses étendards tout ce qu'il voit de vaillans hommes sur un champ de bataille. Ainsi tous ces impies que vous avez tuez subiront encore aux enfers la punition de leurs parricides. Mais vous qui dans les bras de la victoire avez rendus les derniers soupirs , vous avez pris place & résidence parmi tout ce qu'il y a d'Heros & de gens de bien. La vie que nous prête la nature est d'une bien courte durée , mais celle que nous lui rendons avec honneur se conserve dans un éternel souvenir. S'il ne devoit durer qu'autant que notre séjour ici-bas , qui seroit assez insensé pour aspirer au comble de la gloire par tant d'efforts , tant de travaux & tant de périls.

XXXII. Vous avez donc jöüi d'un heureux sort , braves guerriers , tant que vous avez vécu , maintenant que vous êtes une milice consacrée , votre valeur ne pourra jamais être ensevelie ni dans



l'oubli de ceux qui vivent , ni dans le silence de nos descendans. Puisque le Sénat & le Peuple Romain vous construisent pour ainsi dire , de leurs propres mains un monument inébranlable. Dans les guerres de Carthage , de la Gaule , de l'Italie , on a vû souvent de nombreuses & de florissantes armées , on n'a pourtant accordé jamais de semblables honneurs à personne. Plût au Ciel que nous pussions vous en accorder de plus grands encore , après avoir reçu de vous des services encore plus grands. Vous avez écarté de Rome Antoine animé de fureur & de rage ; vous l'en avez repoussé lorsqu'il s'efforçoit d'y revenir. On élèvera donc une pyramide superbement travaillée , où l'on gravera des caracteres qui rendront perpétuellement témoignage à votre courage héroïque. Jamais ceux qui verront ou qui apprendront ce monument de vos vertus , ne cesseront de vous exalter avec la reconnoissance qui vous est dûë , en échange de votre condition mortelle , vous aurez l'immortalité.

XXXIII. Mais puisque nous payons , PERES CONSCRIPTS , à de bons & de courageux Citoyens le monument d'honneur que nous devons à leur gloire , consolons leurs proches. La principale consolation pour les peres , c'est d'avoir mis au mon-

de de si grands défenseurs de la République ; pour les enfans , c'est de pouvoir étudier ces exemples domestiques de la valeur ; pour les femmes , c'est de penser que les maris dont elles sont privées méritent mieux des éloges que des larmes ; pour les freres , c'est d'être dans l'esperance de leur ressembler autant par la noblesse des sentimens que par les traits du visage. Plût au Ciel que nos decrets & nos conseils pussent à tous essuyer leurs pleurs , ou que publiquement on pût leur faire un discours assez patétique pour dissiper leur tristesse & leurs regrets , & leur persuader bien plutôt de se réjouir , de ce que les hommes , étant menacez par tant de differentes sortes de morts , leurs proches ayent été destinez à la plus honorable de toutes , sans être abandonnez ni privez de la sépulture , ( ce que l'on ne croit pour tant pas déshonorant pour les victimes de la Patrie , ) ni renfermez & dispersez dans des Sépulchres obscurs , après avoir été brûlez ; mais ensevelis sous les ouvrages de la magnificence publique , construits pour être à jamais les monumens de leurs vertus.

XXXIV. Ce sera donc pour ces parens une consolation bien solide , que sur les mêmes tombeaux , il y soit inscrit le mérite de leurs ancêtres , la Religion & la

fidélité du Sénat , & la mémoire de la plus cruelle guerre , dans laquelle , si la valeur des Soldats n'eût été vraiment supérieure , le nom du peuple Romain eut péri par le parricide d'Antoine. J'estime encore , PERES CONSCRIPTS , qu'après le rétablissement de la République il faudra payer aux Soldats les récompenses que nous leur avons promises , c'est-à-dire , en gratifier les vivans & les vainqueurs , quand le tems en sera venu. C'est mon sentiment que l'on donne aux peres , aux enfans , aux femmes , aux parens de ceux qui sont morts pour la Patrie ; ce que nous avons promis de leur donner à eux-mêmes.

XXXV, Mais pour opiner enfin sur tous les chefs , voici quel est le résultat de mes réflexions ; que puisque C. Panfa Consul & General d'armée , a commencé le combat contre les ennemis , & qu'en cette action la Légion de Mars , avec une valeur étonnante & même incroyable , a défendu la liberté Romaine , ce qu'ont fait aussi les Légions des Soldats nouvellement levez , & que le même Panfa , lorsqu'il étoit au milieu des fleches ennemies , a été blessé ; que puisque Hirtius Consul & General d'armée , au moment qu'il eut appris la bataille , fit sortir de son camp ses troupes avec une prompte

& généreuse résolution , qu'il fit irruption dans l'armée d'Antoine , & des ennemis dont il défit les Legions & tua les Soldats , sans qu'il en perdît un seul.

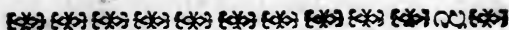
XXXVI. Que puisque C. Cesar General d'Armée par sa prudence & sa vigilance , défendit heureusement l'entrée de son Camp , & qu'il tailla en pieces les troupes ennemies qui s'en étoient approchées ; pour tous ces exploits le Sénat estimoit & jugeoit que par la valeur de ces trois Generaux , par leurs ordres , par leurs conseils , par leur sagesse , par leur fermeté , par leur grandeur d'ame , par leur fortune , le peuple Romain étoit affranchi de la plus cruelle & de la plus honteuse servitude ; que par les risques qu'ils avoient couru de leur vie dans ce combat , ils avoient conservé Rome , l'Etat , les Temples des Dieux immortels , les biens , les richesses & les enfans des Citoyens , & que pour toutes ces actions conduites prudemment heureusement , courageusement , les Consuls & les Generaux Hirtius & Panfa , l'un des deux , ou tous deux ensemble , ou P. Cornutus , Prêteur de la ville ordonne en leur absence cinquante jours d'actions de graces dans tous les Temples.

XXXVII. De plus comme les Legions ont fait paroître une valeur digne de leurs

leurs Generaux ; que le Sénat , si-tôt après le rétablissement de la République , s'acquittera très-volontiers de tout ce qu'auparavant il a promis à nos Légions & à nos Armées ; que comme la Légion de Mars a la première attaqué les ennemis , & s'est par conséquent battuë contre un plus grand nombre , qu'elle en a tué plusieurs & fait quelques prisonniers ; que sans se rompre & se relâcher , elle s'est sacrifiée pour la patrie ; que les Soldats des autres Legions avec un courage semblable , se sont livrez à la mort pour le salut & pour la liberté du peuple Romain , c'est l'intention du Sénat , que les Consuls & les Generaux Hirtius & Panfa , tous deux ensemble , ou l'un des deux , s'ils jugent à propos , ayent soin & de faire construire & de faire placer un magnifique monument à ceux qui ont sacrifié leur vie & répandu leur sang pour la conservation , pour la liberté , pour les fortunes des Romains , pour Rome , & pour les Temples des Dieux immortels : Que les Questeurs ordonnent qu'il soit compté , distribué , payé , l'argent nécessaire à la dépense de ce monument , afin qu'il subsiste éternellement à la posterité , comme un témoignage du crime énorme des ennemis , & de la valeur de nos troupes : Et que les récom-

450 QUATORZIE'ME PHILIPPIQUE  
pensées décernées auparavant pour les Soldats qui sont morts durant cette guerre , soient payées à leurs proches , à leurs enfans , à leurs femmes , & qu'il leur soit donné ce qu'il auroit fallu donner s'ils étoient en vie , aux Soldats dont la mort nous a fait remporter la victoire.

F I N.



# TABLE

DES ORAISONS CONTENUES  
dans le huitième Volume.

<b>P</b> <i>Remière Philippique,</i>	page 1
<i>Deuxième Philippique,</i>	38
<i>Troisième Philippique,</i>	136
<i>Quatrième Philippique,</i>	167
<i>Cinquième Philippique,</i>	280
<i>Sixième Philippique,</i>	221
<i>Septième Philippique,</i>	238
<i>Huitième Philippique,</i>	256
<i>Neuvième Philippique,</i>	282
<i>Dixième Philippique,</i>	296
<i>Onzième Philippique,</i>	318
<i>Douzième Philippique,</i>	351
<i>Treizième Philippique,</i>	378
<i>Quatorzième Philippique,</i>	422

---

## ERRATA du huitième Volume.

**P** Age 176 ligne 12 *conjecture*, lisez, *conjecture*.

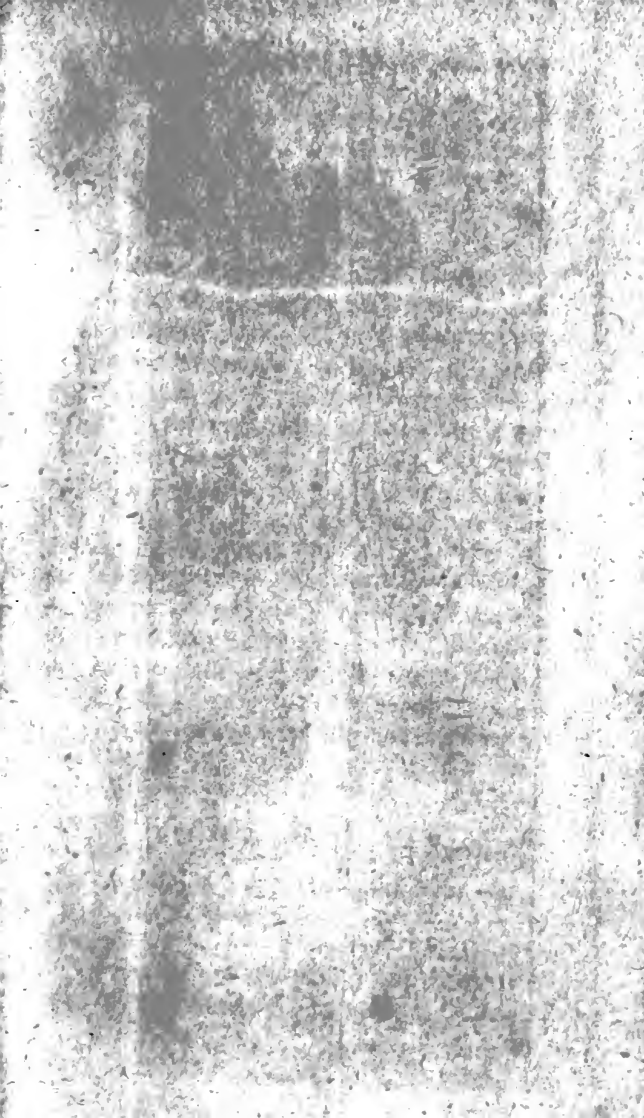
Page 209 ligne 29 *sa suprême domination*, lisez, *la suprême domination*.

Page 210 ligne 14 *É le Senat*, ôtez *É*

Page 214 ligne 26 *la trente-troisième*, lisez, *la trente-troisième*.

Page 227 ligne 19 *pénétration*, lisez *réputation*.  
Page 305 ligne 30 *montre*, lisez, *mande*.  
Page 313 ligne 14 *superieure*, lisez, *legitime*.  
Page 314 ligne 30 *lever*, lisez *disposer*.  
Page 331 ligne 27 *un Legion*, lisez, *une Legion*.  
Page 372 ligne 3 *fussent*, lisez, *fasse*.  
Page 372 ligne 8 *pitié*, lisez *piété*.









Lot. Rem. B

